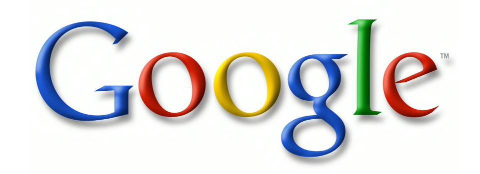
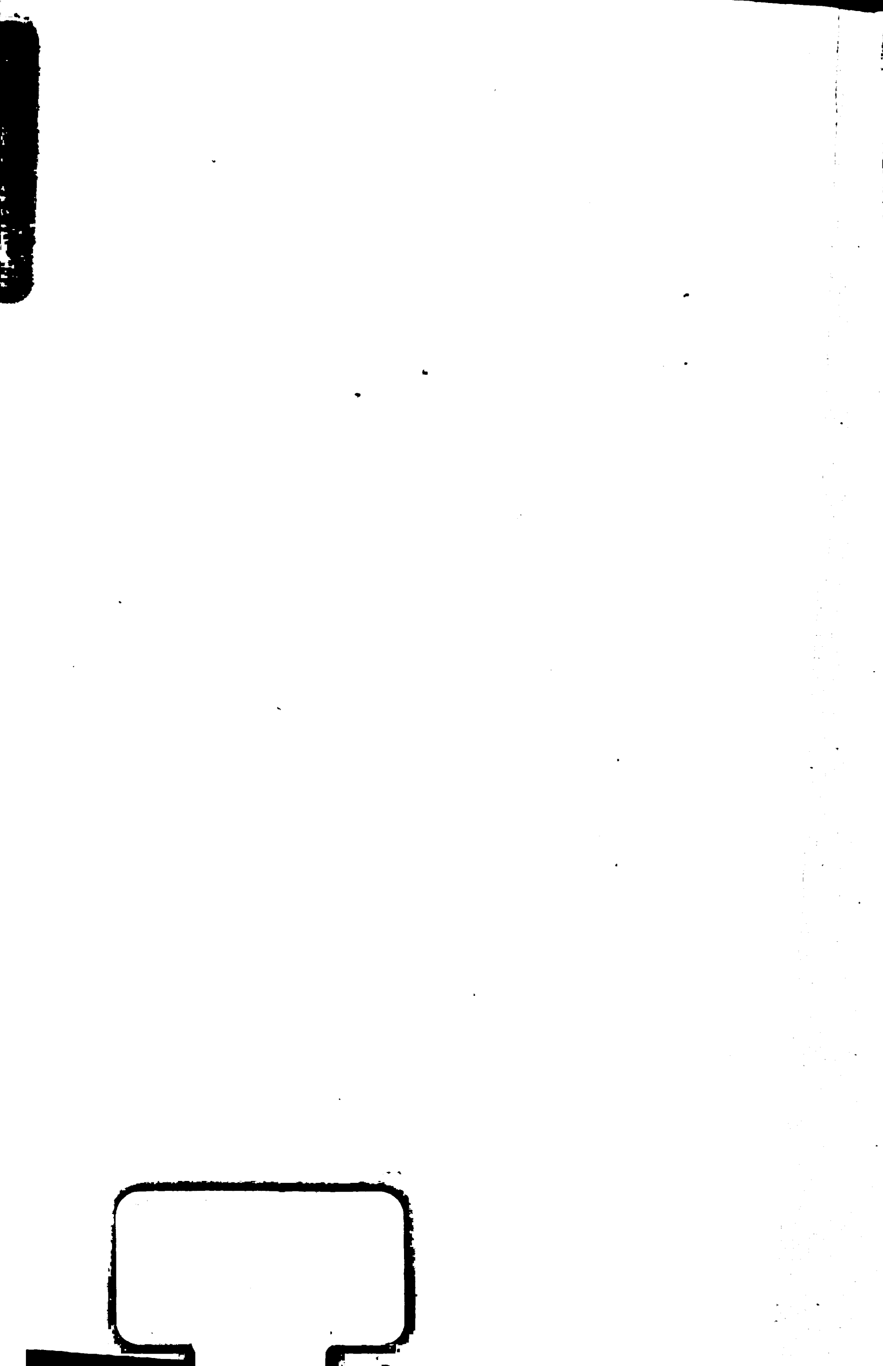








MANUEL

DE

Vénerie française

BIBLIOTHÈQUE DU SPORT

En préparation :

LES COURSES EN FRANCE, par M. A. de Saint-Albin.

L'ESCRIME, par MM. Gaston Jollivet et Camille Prévost.

LA CHASSE A TIR, par M. Paul Caillard.

18294. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

BIBLIOTHÈQUE DU SPORT

MANUEL

DE

Vénerie française

PAR

LE Cte LE COUTEULX DE CANTELEU
Lieutenant de louveterie

OUVRAGE

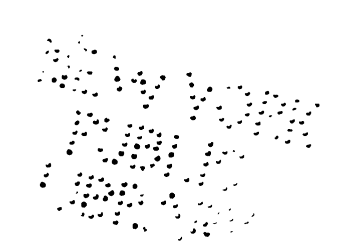
contenant 32 types d'animaux

D'APRÈS K. BODMER ET O. DE PENNE

et 54 vignettes

D'APRÈS R. BODMER ET CRAFTY



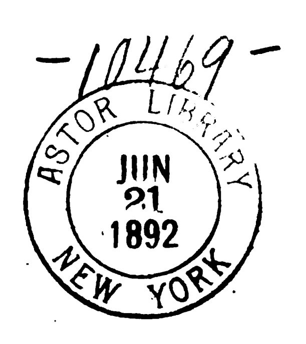


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890


10469
ASTOR LIBRARY
JUN
21
1892
NEW YORK

PRÉFACE

Un *Manuel de Vénerie pratique!* Voilà un travail qui ne devrait être entrepris que par un jeune veneur ne doutant de rien, et non par un vieux chasseur usé dans le métier!

M'est-il permis de croire après cinquante ans de pratique que je pourrai faire un livre dans lequel on puisse apprendre à chasser à courre! Non, je l'avoue. Celui qui n'est jamais monté à cheval n'apprendra probablement jamais dans un Manuel d'Équitation à devenir un homme de cheval. Celui qui n'a jamais chassé apprendra encore bien moins dans un Manuel de Vénerie à bien chasser. Il leur faut d'abord à tous deux la pratique, et une longue pratique même, et c'est alors seulement qu'ils pourront peut-être puiser dans les livres le complément de leur éducation, y apprendre les finesses du métier, y comprendre bien des choses que sans cela ils n'eussent peut-être jamais devinées; mais pour cela que de choses à dire, bonnes dans un pays, mauvaises ou médiocres dans un autre, sans compter que vous êtes souvent obligé de dire des choses ou de poser des règles

qui sont ou inexplicables dans certains cas, ou dangereuses dans d'autres !

Pour n'en citer qu'un exemple facile à saisir, si vous chassez un animal, un cerf par exemple, dans une grande forêt vive en animaux, cerfs, sangliers, chevreuils, etc., vous vous êtes dit que ce que vous avez surtout à craindre, c'est le change, et que, par conséquent, si vous voyez devant votre meute en pleine chasse un animal autre que celui que vous avez attaqué, vous devez arrêter vos chiens. Combien de fois pourtant vous auriez tort de le faire ! Vos chiens suivent bien la piste de votre cerf qui a pris une certaine avance; devant eux, et sur la voie, a bondi un autre animal, un autre cerf, une biche ou un chevreuil, etc.; vous voyez cet animal sauter une allée, un layon devant vos chiens; vous courez à une autre allée, vous voyez encore cet animal, vous vous dites : Mes chiens ont fait change ! Vous arrêtez, vous retournez voir si votre animal de chasse n'a pas reculé ou ne s'est pas dérobé ! Vous ne trouvez rien ni en arrière, ni à droite, ni à gauche, vous revenez à votre voie, vos chiens n'en refont plus. Votre chasse est perdue. Eh bien, tout simplement vous avez arrêté sur la bonne voie, qui était momentanément couverte par un animal qui avait bondi devant vos chiens après le passage de votre cerf; et quand cet animal se serait au bout de peu de temps jeté à droite ou à gauche, vos chiens, s'ils sont bons, ou au moins une partie de vos chiens, les meilleurs, seraient restés sur la voie de votre cerf, qu'un quart d'heure après vous auriez revu devant vos chiens. Au lieu de cela, les ayant arrêtés, ne retrouvant rien, quand

vous reviendrez à la bonne voie, il sera peut-être trop tard; vos chiens, déjà dégoûtés d'avoir été arrêtés quand ils avaient raison, et trouvant deux voies différentes mêlées et refroidies, ne voudront plus rien faire et votre chasse sera perdue ou au moins fortement compromise.

Comment stipuler une règle en pareil cas? Ce n'est que la pratique, la connaissance de vos chiens, de leur façon de chasser, surtout des bons, qui pourra régler votre conduite, sans compter que vous devez toujours être assez sobre d'arrêter, car il ne faut jamais oublier que vos bons chiens sont plus malins que vous.

La chasse est pleine de faits de ce genre, pour lesquels les règles sont bien difficiles à d'établir et la théorie mensongère. Un Manuel de Vénerie ne peut donc guère servir que pour éclairer et perfectionner un chasseur ayant déjà une certaine pratique, de même que le manège ou le manuel d'équitation ne peuvent que servir à perfectionner un cavalier ayant déjà une certaine habitude du cheval et à lui apprendre à équilibrer son cheval de façon à pouvoir lui faire exécuter tous les mouvements qu'il ne pourrait faire sans cela.

Il me semble donc que dans un Manuel de Vénerie bien fait on doit être sobre de règles précises et tranchées; dans bien des cas, il faut faire voir le pour et le contre et rappeler aux veneurs que leur plus grande science consiste à avoir d'excellents chiens, et dans ce cas à ne pas trop les contrarier, car un bon chien en sait toujours plus que le plus fin veneur. Le plus fin veneur avec de mauvais chiens ne fera jamais rien de bon, tandis que de bons chiens

prendront parfaitement leur animal sans leur maître, et je dirai plus, le manqueront souvent par la faute de celui-ci.

C'est dans ce sens que je vais chercher à étudier la chasse des différents animaux, en insistant plus qu'on ne le fait d'habitude sur les chiens qu'on doit employer, sur les qualités qu'ils doivent avoir, passant plus légèrement que je ne l'ai fait jusqu'ici sur les règles de la grande vénerie comportant un grand équipage, pour étudier surtout la chasse à courre telle qu'elle est généralement pratiquée en France, c'est-à-dire avec un petit équipage de quinze à trente chiens et un seul piqueur. C'est la chasse française par excellence, et je ne connais pas de pays au monde autre que la France où un chasseur avec son piqueur et vingt chiens prenne à force, sans le secours du fusil, un cerf, un sanglier, un louvard, un chevreuil, au milieu de grandes forêts difficiles et vives en animaux comme celles que nous avons encore dans notre pays.

Il est possible que l'on trouve que je me suis trop étendu, dans ce Manuel, sur les chiens, leurs races, leurs qualités et leurs défauts; mais c'est que le chien est la base de la chasse à courre. Sans bons chiens, rien à faire; un médiocre piqueur, mais qui ne gênera pas ses chiens, un maître peu savant, mais qui aura confiance en eux, prendront leurs animaux si leurs chiens sont très bons, et un bon piqueur et un fin veneur ne feront rien s'ils n'ont que de mauvais chiens.



LA
CHASSE A COURRE

CHAPITRE I

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA CHASSE A COURRE

Je ne ferai pas de nouveau l'historique de la chasse à courre, que tant de maîtres, et entre autres le baron de Noirmont, ont traité à fond et d'une façon si complète qu'on ne pourrait plus guère que publier des redites. Je dirai seulement que la chasse à courre à forcer, la prise d'un animal vivant à l'état libre et sauvage dans de grandes forêts, avec des chiens courants qui le suivent et le poursuivent jusqu'à ce qu'il s'avoue vaincu, est une chasse éminemment française, je dirai même gauloise, car

les Romains, fort chasseurs mais peu veneurs, se passionnèrent tellement de la chasse gauloise quand ils la connurent, qu'une fois qu'ils eurent conquis la Gaule, ils poussèrent l'amour des belles meutes et la recherche des grandes qualités de leurs chiens et s'occupèrent de leurs *pédigrees* peut-être plus encore qu'on ne le fait de nos jours. Certainement, s'ils étaient restés maîtres de la Gaule, la vénerie eût alors brillé d'un éclat qu'elle ne retrouva plus guère qu'à partir de saint Louis, car sous les Mérovingiens et les premiers Carlovingiens les chasses furent plutôt des tueries et des destructions que des chasses savantes comme celles de la vieille vénerie française depuis saint Louis jusqu'à la Révolution.

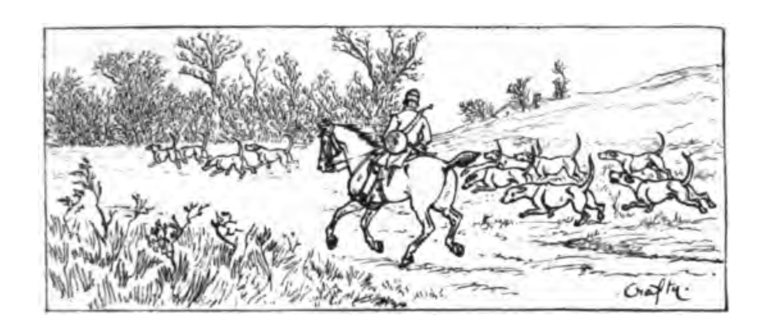
On peut dire que de François I[er] à Louis XIV la vénerie a été dans toute sa gloire et que nos chiens courants étaient alors arrivés à posséder des qualités qu'ils n'ont pas encore complètement retrouvées, quoique nous ayons fait d'immenses progrès depuis quarante ans. Les chiens prenaient au moins aussi vite que maintenant dans des forêts beaucoup plus grandes, peuplées de beaucoup plus d'animaux et bien plus mal percées. Les chiens duraient plus longtemps et, toujours en déplacement, prenaient des animaux dans tous les coins de la France. La vénerie fournissait des chiens à tous les princes étrangers. Grâce à tous les travaux historiques, à toutes les recherches, à tous les mémoires, à toutes les lettres publiées depuis plus de vingt ans, et exhumées des Archives de Londres, de Saint-Pétersbourg, de Venise, je pourrais fournir des pages entières de preuves à l'appui de ces faits.

En décadence depuis la fin du siècle dernier jusque vers 1830, la vénerie à repris faveur. Sans avoir retrouvé toutes les qualités de nos anciennes races perdues, nous en avons reformé de nouvelles qui commencent à briller d'un vif éclat; nous commençons à ne plus être tributaires de l'Angleterre et je vois avant peu le moment où celle-ci pourra bien nous prendre plus de chiens que nous ne lui en prendrons. Certes, je ne nie pas les grandes qualités, sous un certain rapport, des chiens anglais; mais la

chasse en Angleterre ressemble si peu à la nôtre, c'est si peu une chasse, les qualités demandées aux chiens courants diffèrent tellement de celles qui sont indispensables chez les nôtres, que le veneur français doit toujours réfléchir, avant d'acheter des chiens en Angleterre, à l'animal qu'il veut chasser et aux qualités qui leur sont nécessaires pour le prendre. Un seul équipage en Angleterre, celui de Devon et Sommerset, chasse le cerf à l'état sauvage, et c'est par conséquent le seul qui ait à s'occuper des qualités de nez et de change (bien entendu je mets à part les équipages de lièvre); c'est le seul qui emploie des chiens d'attaque qui rapprochent (ils sont appelés *tufters*). Le travail du valet de limier se faisant sans chien est complètement différent du nôtre. Que ferait leur valet de limier (*harbourer*) dans nos grandes masses de forêts fourrées et comment pourrait-il rembucher le sanglier, qui fait sept et huit lieues dans sa nuit ou le loup vagabond et méfiant? Leurs chiens même à cet équipage sont plus en voie de biches que de cerfs, puisqu'on ne chasse le cerf que jusqu'au 15 octobre et la biche le reste de la saison. Les règles de la chasse diffèrent donc complètement en Angleterre et en France, et aux équipages de Fox-Hounds d'où sortent tous leurs chiens, on aime et on cherche le plus souvent à faire change. On ne croise donc jamais ou plutôt on ne cherche jamais à croiser les chiens qui ont ces qualités, puisque les Anglais ne les connaissent pas et que ces qualités leur sont inutiles. On élève des plus vites, des plus vigoureux et des mieux ralliants. On ne s'occupe ni de la gorge, ni du change, ni de ceux qui vont bien au fourré et, pour le nez, il n'est pas nécessaire de l'avoir bien fin pour chasser un renard. On n'arrête pas en chasse, d'abord parce qu'on ne pourrait peut-être pas reprendre la voie et qu'ensuite les cavaliers seraient furieux. Les chiens sont donc de nature indisciplinée et au Devon et Sommerset on a grand'peine à les empêcher de se jeter sur les troupeaux de moutons; tout cela nous paraît singulier, nous qui, avec nos chiens, passons souvent au travers de troupeaux de moutons, nous qui arrêtons souvent dix fois dans une chasse,

souvent en vue d'une harde, et qui reprenons la voie sans que cela nous paraisse impossible comme à eux. Leurs chiens ne peuvent donc guère nous servir que pour chasser le sanglier, à cause de leur vigueur, de leur *poussée* en plaine et parce qu'ils sont généralement braves et mordants, et enfin comme étalons pour faire nos bâtards et leur infuser de la santé et de la vigueur.





CHAPITRE II

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES CHIENS COURANTS

Avant de décrire les races de chiens courants employées par la Vénerie française, avant de faire connaître leurs qualités et leurs défauts, je dois exposer quelques considérations générales, propres à tous les chiens courants; puis je décrirai les races employées, je traiterai du choix des chiens, de leur élevage, des croisements et des soins à leur donner. Pour moi, la réussite dans la chasse à courre dépendant surtout des chiens que l'on emploie, on ne saurait traiter ces questions avec trop de soin.

Quand un veneur aura une meute composée de bons chiens, propres à la chasse de l'animal qu'il doit chasser, quand il saura les faire naître, les élever, les conduire, son succès sera presque assuré. Le veneur devra connaître les défauts de ses chiens, ceux qu'il doit particulièrement éviter et les principales qualités qu'il doit rechercher chez eux.

Le veneur ne doit jamais oublier que le chien qu'il emploie doit pouvoir lancer l'animal qu'il veut chasser, le suivre en criant et déjouant toutes ses ruses sans changer d'animal;

il doit enfin être assez vite et assez vigoureux pour le forcer, c'est-à-dire le réduire à ne plus pouvoir marcher et à s'avouer vaincu.

Un bon chien courant, de n'importe quelle race, doit, quand il quête, s'occuper, percer les enceintes et non rester dans les allées à faire le chien de berger; il doit généralement quêter le nez près de terre, excepté dans les fourrés ou landes où il y a des portées et où il peut aller le nez au vent. Quand il rencontre une voie de l'animal qu'il doit chasser, il doit l'indiquer autant que possible en se récriant posément et froidement.

Beaucoup de chiens qui ont moins de nez indiquent seulement la voie en fouettant de la queue; c'est le moins qu'ils puissent faire. Beaucoup cependant n'indiquent rien du tout, vu la pauvreté de nez de la plupart des chiens actuels. Le chien doit, en chassant, être collé à la voie, c'est-à-dire la défiler bien droit et s'arrêter à l'instant même où il ne l'a plus entre les jambes, pour tourner à droite ou à gauche ou reculer du côté où elle va. Cependant quand il y a du vent, et que l'animal file bien droit, les chiens chassent souvent le nez assez haut, criant moins et quelquefois loin de la voie, sous le vent qui leur en apporte l'émanation; une meute peut très bien, dans ce cas, passer une route ou traverser une plaine et une futaie à cinquante pas et quelquefois plus de l'endroit où l'on a vu sauter l'animal. A cela rien à faire; seulement, si l'animal a fait un brusque crochet, les chiens perdront la voie plus facilement; s'ils sont bons, ils prendront d'eux-mêmes le vent pour la retrouver.

Un chien courant doit avoir autant que possible (hélas, combien c'est rare maintenant!) le nez fin, c'est-à-dire ne pas passer sur les voies un peu froides sans en remontrer et se récrier, et mettre le nez à terre dans les chemins ou terres rases où les défauts sont le plus difficiles à relever. Il ne doit pas être bavard, c'est-à-dire crier sans raison et d'ardeur, là où la voie n'existe pas (faire attention qu'un

chien très fin peut se récrier là où les autres n'y comprennent rien); il ne doit pas être chiche de voix, c'est-à-dire disposé à enlever la voie et à s'en aller sans rien dire là où elle va (défaut extrêmement dangereux dans les grandes forêts et les fourrés, où un tel chien peut faire manquer la chasse).

Dans un défaut, il doit travailler et prendre ses retours de lui-même, pas trop loin cependant, c'est-à-dire tourner circulairement le plus près possible de l'endroit où a eu lieu le défaut, afin de retrouver la voie. Il doit même, s'il est très bon, avoir l'instinct de commencer son retour, en prenant toujours le vent; avec ces chiens-là, il n'y a guère de défauts : ce qui s'explique d'autant mieux que, les animaux n'aimant guère à tourner le nez au vent, le chien a toujours bien plus de chance de retrouver la voie en prenant le vent qui lui en apportera le sentiment.

Il ne doit pas rebattre ses voies, c'est-à-dire crier sur la voie défilée, à moins que l'animal ne la double et qu'il n'ait reculé sur ses pas. Beaucoup ou du moins certains bons chiens ont l'instinct de ne pas faire les doubles voies : ce qui avance beaucoup l'animal et est quelquefois utile, surtout à la chasse du chevreuil ou du lièvre; mais il faut que ce chien-là soit très sûr pour qu'on rallie de suite à lui.

Il ne doit pas muser, c'est-à-dire rester au bout de la voie le nez en l'air à crier ou à regarder les autres; mais, au contraire, il doit tout de suite se mettre à travailler pour relever le défaut et enlever la voie.

Enfin il doit avoir du fond, de la santé, de la tenue, c'est-à-dire chasser longtemps sans se lasser et sans quitter, rester toujours sur sa voie sans la lâcher et la travailler quand il l'a perdue. Il ne doit pas lâcher dans les fourrés, les épines, chose hélas! bien rare maintenant et le grand défaut de beaucoup de chiens anglais.

Il doit enfin ne pas aimer à chasser seul, mais au contraire bien rameuter, c'est-à-dire, au moment où un bon

chien relève la voie, après un defaut, d'une manière positive et sûre, il doit promptement le rejoindre pour reprendre la voie.

Il ne doit pas être trop ambitieux et surtout ne pas couper au court pour reprendre la voie en tête, et encore mieux ne pas la céler en ne disant rien pour la dérober aux autres, car dans ce cas il ne mérite que la corde.

Il doit être obéissant et bien créancé, c'est-à-dire s'arrêter et revenir aisément à la voix de son maître et au son de sa trompe; c'est la seule qualité que l'on puisse lui donner, et encore ne faut-il pas la pousser trop loin, car l'excès de cette qualité peut tourner en défaut : un chien trop obéissant arrive souvent à ne plus chasser et à lâcher sa voie si son maître n'est plus là pour l'appuyer. Il y a là, surtout avec les bâtards, une question de fait que la théorie peut difficilement indiquer; mais, pour un bon chien, mieux vaut quelquefois ne pas être trop obéissant que de l'être trop en ne persévérant pas quand il a raison.

Un chien courant qui n'aura pas toutes ces qualités ne sera jamais qu'un chien médiocre.

Toutes ces qualités doivent se trouver dans les chiens qu'on emploie, quelle que soit leur race, et dans toutes les races j'ai vu de bons chiens les ayant.

Maintenant le veneur qui veut réussir doit choisir la race de chiens qui convient le mieux à la chasse de l'animal qu'il veut prendre, car certaines races sont plus aptes que d'autres à la chasse d'un animal. Quand je traiterai de la chasse de chaque animal, je dirai mon opinion à ce sujet, et si un très bon chien est apte à chasser presque tous les animaux, il est certain pourtant qu'un chien peut être très bon au lièvre et insuffisant au cerf, qu'un très bon chien de chevreuil peut ne pas convenir pour le loup, qu'un très bon chien de sanglier peut ne rien valoir au lièvre ou au chevreuil. On doit donc adopter la race de chiens la plus favorable à la chasse que l'on veut faire, si l'on veut réussir.

Maintenant que nous avons vu quelles sont les qualités nécessaires à tout bon chien courant, nous allons voir quelles sont les différentes races de chiens courants employées, décrire les qualités et les défauts de ces races, et lorsque je traiterai de la chasse de différents animaux, je dirai quelles sont les races qui me paraissent les plus propres à être employées pour chaque animal.





CHAPITRE III

DES DIFFÉRENTES RACES DE CHIENS COURANTS EMPLOYÉES A LA CHASSE A COURRE

Je crois que tous les chiens courants employés à la chasse à courre non seulement en France, mais partout où l'on fait de la vénerie, se composent :

1° De chiens courants français;
2° De chiens courants anglais;
3° De bâtards produits par le croisement de ces différentes races.

Dans les chiens courants français, plusieurs races fort anciennement connues et estimées sont perdues, ou du moins les recherches que j'ai faites depuis près de trente ans ne m'en ont fait retrouver que deux ou trois, et encore quelques-unes de ces anciennes races ne sont-elles qu'un pâle reflet de ce qu'elles étaient autrefois.

Dans les chiens courants anglais, quelques races ont de même disparu, et je crois qu'elles sont définitivement perdues.

Les races françaises actuellement encore existantes, pouvant être employées et régénérées, sont :

1° La race de Gascogne;
2° La race de Saintonge;
3° Le chien de Vendée, poil ras et poil dur;
4° La race du Haut-Poitou;
5° La race d'Artois.

Les races françaises devenues rares, mais dont il existe des représentants qu'on peut encore retrouver et qu'il pourrait être utile de régénérer, sont :

1° La race fauve de Bretagne;
2° La race normande;
3° La race de Saint-Hubert;
4° La race des chiens gris de Saint-Louis;
5° La race des chiens de Bresse;
6° La race des chiens de porcelaine;
7° La race des chiens de l'Ariège;
8° La race des chiens d'Auvergne.

Les races françaises disparues sont :

1° La race des Merlants;
2° La race des chiens de La Loue;
3° La race des chiens bleus de Foudras;
4° La race des chiens Céris.

Les races de chiens courants anglais encore existantes sont :

1° Les Blood-Hounds (ou Saint-Hubert);
2° Les Fox-Hounds;
3° Les Harriers ;
4° Les Southern-Hounds ;
5° Les Beagles (plusieurs sous-races) ;
6° Les Otter-Hounds.

La race anglaise devenue très rare est :

Le Kerry-Beagle.

La race anglaise disparue est :

Le Talbot.

Les bâtards comprennent tous les croisements faits entre les différentes races anglaises et françaises ; mais ceux qui sont le plus connus et employés proviennent des sous-races suivantes, plus ou moins bien fixées, suivant qu'elles sont mieux retournées à une des races primitives :

1° Les bâtards provenant du Fox-Hound et du Saintongeois ;
2° Les bâtards provenant du Fox-Hound et du Poitevin :
3° Les bâtards provenant du Fox-Hound et du Vendéen (poil ras ou poil dur) ;
4° Les bâtards provenant du Fox-Hound et du Gascon.
5° Les bâtards provenant du Fox-Hound et du Normand.

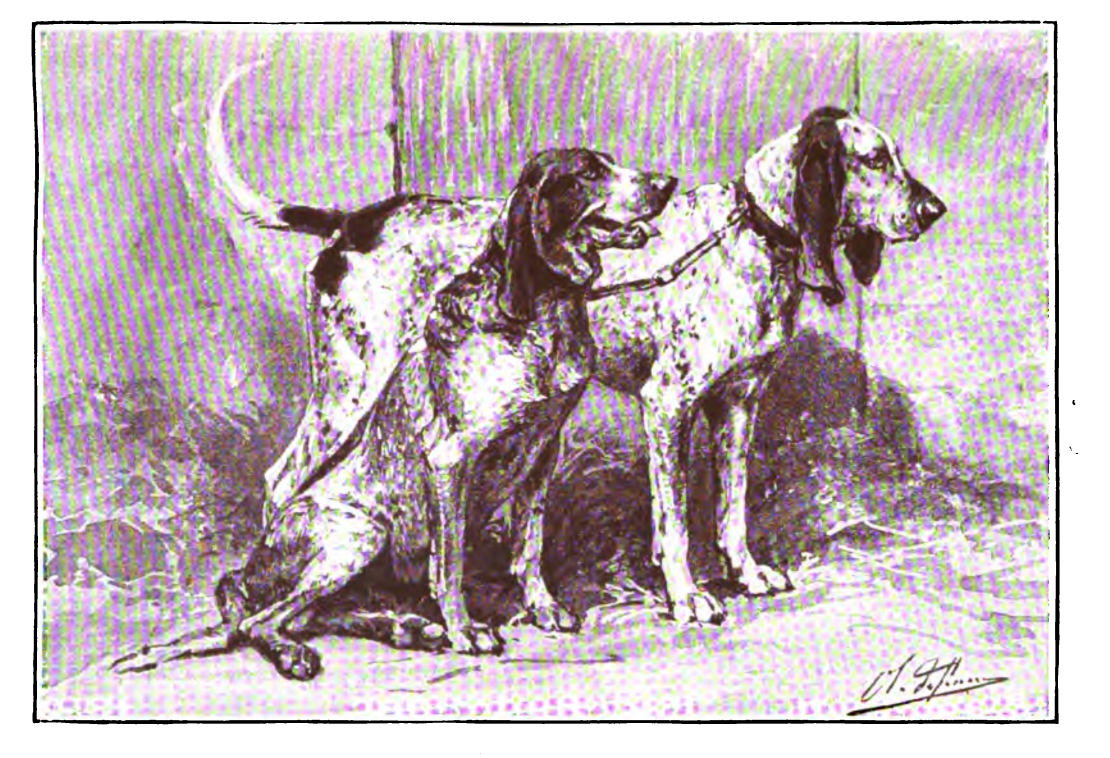
Il y a aussi une foule de bâtards provenant d'un mélange de plusieurs races dont la physionomie, les qualités et les défauts sont impossibles à préciser.

Il y a aussi des sous-races nouvelles provenant de croisements, mais qui, faites judicieusement en retournant à la race française d'origine, sont arrivées à reproduire presque fidèlement (avec un peu moins de beauté peut-être) l'ancienne race française, en l'améliorant sous certains rapports. Elles paraissent destinées plus tard à remplacer ces races françaises dont le vieux sang, si longtemps reproduit, finit par dominer le sang nouveau qu'on y a introduit ; tels sont entre autres les bâtards Saintongeois et Poitevins, si communs maintenant et si recherchés dans les bons équipages de la Vendée et du Poitou. Les chiens de MM. de Chabot, Lévêque, de Jousselin, d'Oyron, de Vezins, Treuille, etc., sont dans ce cas. Il en est de même pour les Vendéens de M. Baudry d'Asson et les griffons de M. Bailly du Pont, etc., et

bien d'autres que tous les veneurs qui s'occupent de chiens connaissent aujourd'hui.

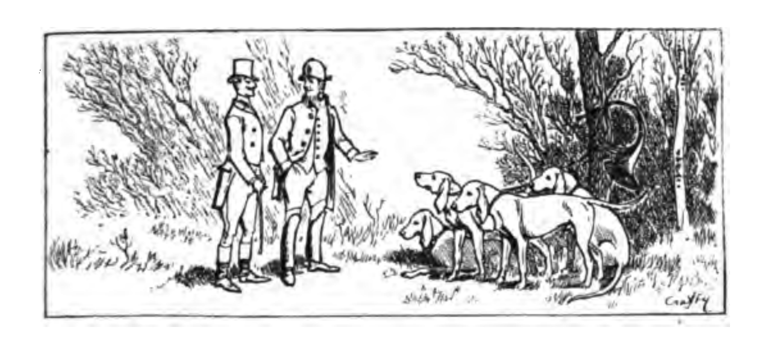
Nous allons maintenant décrire ces races, en commençant par les races françaises encore existantes, et je dirai aussi un mot des chiens courants auxquels on ne peut assigner aucune race précise, produits bâtards de toutes les espèces dont il est difficile de deviner les ascendants, mais souvent employés par les petits chasseurs à courre et connus sous le nom générique de ***briquets***. Je parlerai aussi de nos excellentes races de bassets; mais dans la description des différentes races je ne donnerai que leur signalement, l'indication de leurs qualités et de leurs défauts, sans faire l'historique de la race, l'histoire de son origine, etc. Les veneurs curieux de connaître leur histoire pourront la trouver dans mon livre sur les Races de Chiens courants au dix-neuvième siècle.





CHIENS DE GASCOGNE





CHAPITRE IV

DES CHIENS COURANTS FRANÇAIS

I

LE CHIEN DE GASCOGNE.

Le chien de Gascogne est un chien de la plus haute taille, de $0^{m},64$ à $0^{m},76$, quelquefois même un peu trop grand et trop massif. Bleus ou blancs avec beaucoup de taches noires ou de marques couleur lie de vin, souvent du feu aux yeux et aux pattes, entièrement teintés de noir sous le poil, tête forte, quelquefois un peu longue, nez extrêmement large, paupière inférieure très tombante de façon à ne laisser guère voir de l'œil que le rouge qui l'entoure, oreilles très longues, assez fines, très papillotées, le rein quelquefois un peu long et plongé, la côte bien faite, la poitrine très profonde, le fanon épais et un peu trop tombant, le pied assez bien fait, quoique quelquefois un peu trop large, les jarrets légèrement en dedans et parfois un peu écrasés, ces chiens sont un peu trop lents, ont une gorge magnifique, mais quelquefois un peu trop sourde. Extrêmement droits dans leur voie, mais presque toujours trop collés, ils sont partant musards

dans les défauts, où ils manquent un peu d'intelligence pour bien faire leurs retours; les bons rachètent quelquefois ce défaut par leur ténacité et la finesse de leur nez, mais ils sont alors obligés de débrouiller les voies pied à pied.

Ils chassent bien le lièvre, et le loup dans la perfection; c'est ce qu'on peut appeler une race de chiens de loup; ils le chassent naturellement, et, comme le loup fait rarement de défauts, ils excellent à cette chasse, où leur seul défaut est d'être trop lents pour prendre. Beaucoup de chiens de cette race ont l'allure, la marche du loup et un pied dont l'empreinte s'en rapproche extrêmement.

En somme, criant beaucoup et bas, d'un ton un peu sourd, trop lents d'ailleurs, ces chiens ont de superbes tournures, des nez très fins et l'amour de la chasse. Ils sont très mordants, mais manquent d'énergie et d'activité. Ils sont de bonne santé et sous ce rapport sont assez précieux dans les croisements.

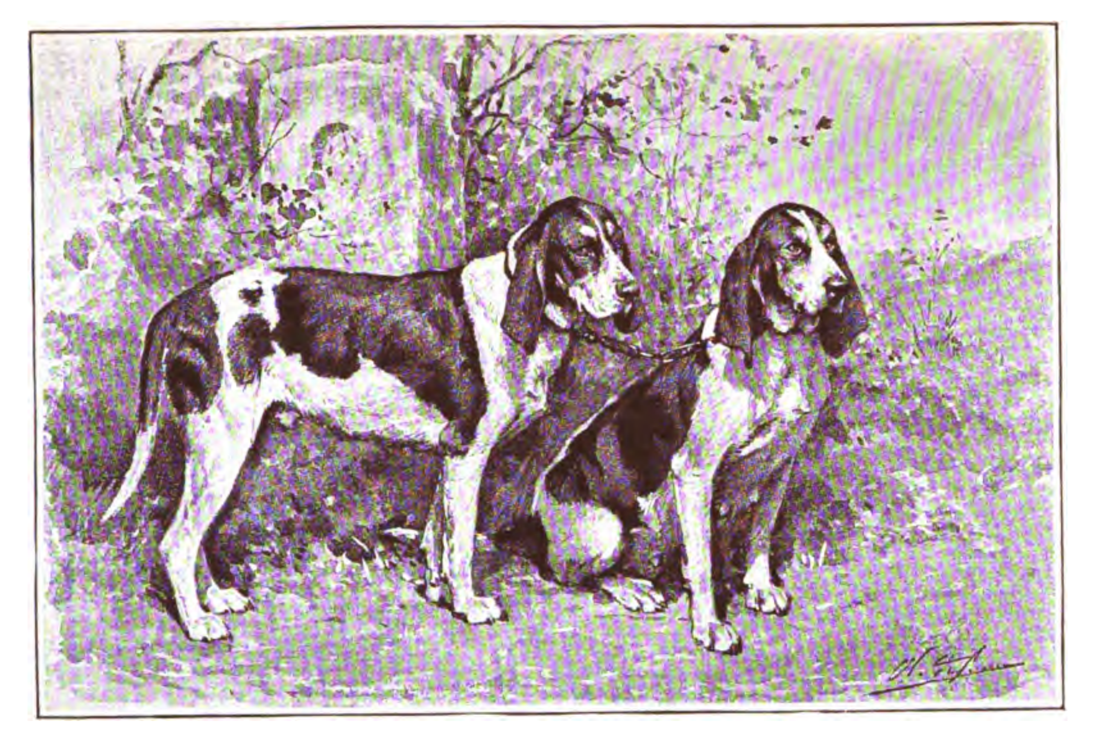
Les plus beaux que nous ayons vus étaient ceux du baron de Ruble à l'Exposition de 1863 et dont la race était conservée dans la famille depuis Henri IV. Ils sont encore assez nombreux dans le sud-ouest de la France. Il y a quelques sous-variétés de Toulouse ou de Bordeaux qui se distinguent par des marques sang de bœuf.

Il serait à désirer que, par la sélection, on donnât à cette race plus de perçant, de vitesse et de célérité dans les défauts, qu'on redressât leurs jarrets et qu'on diminuât leur fanon.

II

LE CHIEN DE SAINTONGE.

Blancs avec taches noires, mais peu couverts, palais et testicules noirs, deux marques de feu pâle au-dessus des yeux, légèrement teintés de noir sous le poil, de la plus haute taille ($0^m,64$ à $0^m,77$), tête légère, décharnée et osseuse, nez légèrement retroussé ou du moins le paraissant par suite de la grande largeur et épaisseur



CHIENS DE SAINTONGE



des narines, oreilles fines, demi-longues, très papillotées et attachées très bas, de couleur noire et souvent liserées de feu pâle, le coup long, fin et léger, pas de fanon, le rein assez étroit et courbé, le flanc retroussé, la cuisse un peu plate, la poitrine très profonde mais un peu resserrée, la patte du lièvre, généralement un peu droits sur leur devant, la queue effilée et beaucoup de l'aspect d'un lévrier, leur vitesse était assez grande, leur allure étant composée d'un bon branle de galop mélangé d'un trot allongé et soutenu et leur fond était célèbre.

Ils ont une belle gorge, mais souvent un peu sourde; ils sont souvent un peu chiches de voix, fournissant de loin en loin. Ils sont extrêmement droits dans leur voie, leur allure est régulièrement la même, ils ont le grand chasser du vrai chien d'ordre et des qualités de change remarquables, ce qui a augmenté leur célébrité pour les croisements; aussi est-ce à eux qu'on doit les qualités de change des chiens actuels de l'Ouest. Ayant énormément de fond le jour de la chasse, ils se ressentent ensuite de la fatigue pendant plusieurs jours; petits mangeurs, ils sont très difficiles à élever. Peu mordant, sans ambition, le chien de Saintonge va sans se presser, confiant dans son fond et son odorat étonnant; pour lui point de forlongers et, plutôt que de mettre bas, il consentira peut-être à chasser en queue, mais sa ténacité viendra à bout de tout; au débuché, son dos à ressort le placera bientôt en bon rang. Il est très disciplinable et facile à mettre en meute.

C'est une des races françaises dont on s'est le plus occupé depuis quarante ans et, grâce à de judicieux croisements, elle est encore assez nombreuse. Elle a d'ailleurs donné naissance à de nombreux bâtards, dont quelques-uns sont presque revenus au type pur.

Très bon chien de lièvre, de chevreuil et de cerf, le chien de Saintonge est bon au loup, mais peut-être moins que le Gascon et le Poitevin.

Cette race est une des plus remarquables parmi toutes les races de chiens courants.

III

LE CHIEN DE VENDÉE.

Ces chiens, qui ont subi bien des croisements et dont il existe peu de spécimens purs, proviennent ou plutôt n'étaient autre chose que les grands chiens blancs du Roi, race qui avait été formée autrefois par le croisement d'un chien de la variété blanche de Saint-Hubert avec un braque; aussi il est bien rare que même actuellement on ne retrouve pas dans leur façon de quêter, de chasser, quelque chose qui indique ce premier croisement, même dans leur tournure.

Très grands, blancs, à poil très ras et fin, quelques taches très pâles, jaunâtres, la tête nerveuse, l'oreille longue et attachée bas, souple et mince, la queue longue, fine et effilée, le rein bien fait, assez de cuisse, ils ont la poitrine peu profonde et ne descendant pas assez bas. Beaux chasseurs, fous de la chasse, ne connaissant pas d'obstacles, surtout au début, quêtant et faisant leurs retours avec gaieté et diligence, fins de nez, adroits dans les défauts, trop chasseurs pour être bien sûrs, durs à créancer, batailleurs au chenil, très mordants, ils ne craignent pas trop la chaleur, mais sont sensibles au froid. Leur naturel est très querelleur; très vites pendant la première heure, ils s'étouffent assez facilement. Ils crient bien et ont d'assez belles gorges. Ils s'usent assez vite et ne vivent pas vieux. Intrépide à l'attaque, ce chien a un peu de toutes les qualités qui font le bon chien; avec du fond et de la sûreté, il ferait un chien parfait.

Comme je l'ai déjà dit, le Vendéen indiquait bien dans son chasser un chien courant ayant dans ses ascendants quelque croisement avec un chien d'arrêt. Fou au départ, poussant son animal à outrance, il s'essoufle avant lui et est obligé ou de lâcher ou de reprendre haleine en diminuant de train. Il lance merveilleusement et, dans les rapprochers, il a de la quête du chien d'arrêt; travaillant à la main comme limier, il ressemble

CHIENS DE VENDÉE (POIL RAS)



au meilleur pointer. Il a la beauté, l'élégance des lignes, le superbe port de queue, la finesse de peau et de poil des anciens grands braques, dont il rappelle aussi les formes accusées et musculeuses dans les cuisses et les épaules et dans l'arcure un peu prononcée des jambes de devant.

C'est, avec le courant à poil dur de Vendée, le chien par excellence des petites meutes. On peut avec 10 ou 12 chiens de cette race faire ce que l'on ne pourrait faire qu'avec 25 ou 30 chiens d'autre race, chasser un loup, un sanglier et les faire sortir d'un fort; aussi est-il très recherché des veneurs qui ne peuvent pas avoir beaucoup de chiens et qui chassent dans des pays difficiles et fourrés.

Ceux qui existent maintenant ne ressemblent pas tout à fait aux anciens et ont tous, je crois, un peu de croisement, bien moins de finesse dans les formes et le poil. Les plus célèbres et les plus connus sont ceux de M. Baudry d'Asson. Ils sont aussi moins fins et moins distingués que les anciens, mais un peu de sang anglais ou poitevin qu'ils ont dans les veines les a rendus plus vigoureux, plus résistants et plus disposés à garder change.

IV

LE GRIFFON OU POIL DUR DE VENDÉE.

Le griffon ou plutôt le poil dur de Vendée est évidemment issu du poil ras croisé, soit avec un chien gris de Saint-Louis, soit avec un chien de Bresse, soit même avec un chien fauve de Bretagne; aussi ne donne-t-il pas invariablement les mêmes taches à ses descendants ni même le même poil, faisant tantôt des griffons, tantôt des poils durs, tantôt même des poils ras.

Ce chien paraît avoir pris du chien de Bresse le nez très fin, la gorge plus belle, et les formes plus communes et plus défectueuses; du chien gris de Saint-Louis il paraît avoir pris le rein souvent court et harpé, la vigueur, le train et le fond, le perçant et enfin des taches gris de souris qui dans certains équipages de

beaux griffons de Vendée constituaient autrefois l'aristocratie de l'espèce. Enfin du chien fauve de Bretagne il doit avoir pris ces belles teintes de froment doré, apanage de certains poils durs de Vendée.

Cette race est une des plus répandues et des plus estimées en France, surtout dans les grandes forêts de l'Est et du Centre, parmi les chasseurs de loups et de sangliers, qui avec 10 chiens de cette race en font autant qu'avec 30 d'une autre. Il est vrai que c'est avec la race Saintongeoise une de celles qu'on a travaillé avec le plus de bon sens, soit par la sélection, soit par l'échange de reproducteurs et en s'occupant particulièrement d'améliorer la santé, la force, la vigueur et le train.

La livrée du griffon de Vendée est blanche avec taches jaunes, fauves ou gris de souris. Sa taille est grande ($0^m,62$ à $0^m,70$), sa structure forte, sa constitution solide, son rein bon et souvent un peu harpé, sa cuisse bien gigottée, et généralement le pied est très bien fait. Fort recherché pour la chasse du loup, sans y être cependant aussi naturellement disposé que le Gascon et le Normand, il est excellent pour le sanglier et souvent incomparable pour les rapprochers. Il ira de même attaquer, même seul, un animal dans les fourrés les plus impénétrables, ou suivra sa voie dans les ruisseaux et les étangs. D'une constitution plus solide que les Vendéens à poil ras, et douée d'une intelligence qui dépasse généralement celle de tous les chiens courants, cette race a presque toujours donné dans les équipages un chien dont on se souvient toujours.

Comme le Vendéen à poil ras d'où il provient, le griffon de Vendée a souvent un peu trop de fougue et de poussée au départ. Après deux heures d'une chasse rapide, il y en a qui sont sujets à laisser forlonger leur animal; mais la voie n'est pas perdue pour cela, grâce à la finesse de son nez. Amélioré par une judicieuse sélection ou des croisements intelligents qui lui font perdre ce défaut, il devient un chien excellent, surtout quand l'âge l'a rendu plus calme. Il peut prendre son animal aussi vite que la meilleure race française, car il a généralement un grand

CHIENS GRIFFONS DE VENDÉE


THE ASTOR LIBRARY
NY

pied. Un bon griffon vendéen bien réussi se joue aisément comme train de n'importe quel chien anglais et je l'ai constaté maintes fois lorsque j'avais ma meute de griffons pour le loup.

Sa finesse de nez, son activité et sa grande intelligence lui font relever les défauts plus vite que n'importe quel chien, et il y en a beaucoup qui, dans un défaut, ne prendront jamais leurs retours que du côté où l'animal aura fait sa ruse. Il en résulte que dans une meute de bons griffons, si ces chiens ne sont pas suivis de près dans un balancer, il se forme facilement une tête.

Malheureusement, comme le Vendéen à poil ras et plus peut-être encore que lui, le griffon, à cause de son grand amour de la chasse, est difficile à créancer et à garder le change; il est sujet à se laisser entraîner à la suite d'un animal qui bondit devant lui dans un défaut. C'est un vice grave, surtout si l'on chasse dans une forêt vive en animaux. Il faut donc, dans la reproduction de cette race, éliminer comme reproducteurs les chiens par trop chasseurs et par suite peu disposés à être de change, croiser les moins fous, les plus robustes et les plus résistants à la fatigue. De plus, le griffon ayant toujours, dans sa reproduction, par suite de ses ancêtres de Bresse ou de Bretagne, une tendance à baisser de taille et à devenir plus commun, il est indispensable de croiser entre eux ceux qui ont la plus belle tournure.

On voit que par les qualités qu'il possède ce chien doit être assez recherché pour les petites meutes chassant le loup et le sanglier dans les grands pays couverts de bois, difficiles, où tant d'autres chiens abandonneraient leur animal; c'est ce qui fait que, malgré ses défauts, cette race est encore si commune et si souvent employée. Malheureusement on en voit beaucoup qui sont issus de croisements de toutes sortes et dont il est difficile de deviner l'origine. Les griffons Nivernais, fort bons chiens du reste, très fins et très braves et assez recherchés, m'ont toujours paru provenir d'un croisement entre un griffon Vendéen et un chien

de l'ancienne race d'Auvergne, ce qui leur a donné ces taches noir et feu, un corps généralement plus léger et moins musclé, une taille moins grande et en somme un aspect plus léger.

V

LE CHIEN DU HAUT-POITOU.

Cette belle race paraît cette fois bien près d'être perdue dans son état de pureté, grâce au saignement de nez qui l'a décimée depuis plus de vingt ans. Néanmoins dans ce pays de beaux chiens, de bons veneurs et de grands éleveurs il y a encore tant de chiens ayant de ce sang, qu'on peut espérer qu'avec des croisements judicieux, des retours aux chiens les plus purs, cette race se reformera dans le pays qui l'a vue naître et qui lui est propice.

Cette superbe et excellente race devait venir d'une alliance de la race Saintongeoise avec la race Normande :

1° Parce que du Saintongeois elle avait conservé l'élégante tournure svelte et légère et le beau chasser régulier, le nez haut ;

2° Parce que du Normand elle devait avoir pris la forme un peu busquée de la tête, les bosses excessivement proéminentes sur le crâne et le splendide port de queue d'une longueur extraordinaire; enfin une largeur et une force de membres qui n'existait que dans la race Normande ;

3° Enfin il fallait que la race Saintongeoise eût été croisée avec une race ayant beaucoup de couleur fauve (le Saintongeois n'ayant jamais eu de taches fauves) pour donner naissance à une race tricolore.

Le chien du Haut-Poitou est habituellement tricolore, sa taille varie de 0m,63 à 0m,70, il est un peu mince, il a le dos complètement harpé, la poitrine profonde, la tête très fine, un peu busquée, avec des bosses fortement accusées, l'œil vif et intelligent, l'oreille assez courte mais extrêmement mince et papil-

lotée, la voix prolongée mais très claire. La finesse de son nez était extraordinaire (peu de races ont pu fournir de meilleurs rapprocheurs) et son fond inépuisable. Il est avéré que M. de Larye, le grand possesseur de cette race avant la Révolution, après avoir chassé un loup tout le jour, le rattaquait souvent le lendemain après un rapprocher de plusieurs heures. Ces chiens, très collés à la voie, n'étaient pas extrêmement vites ; mais, ne soufflant jamais, ils prenaient encore facilement un louvard en décembre.

Le chien du Haut-Poitou est plein de sang; sa tête fine et nerveuse était admirablement attachée à une longue encolure, son nez long et arqué annonçait par sa belle conformation la puissance de son odorat qui le faisait éventer à plus de cinq cents mètres des voies de loup assez froides et le rendait capable d'enlever au galop les plus vieilles voies. Ses membres plats étaient d'une largeur extrême, inconnue aux autres races, sauf la Normande, et encore aujourd'hui, dans les bâtards du pays, c'est à cela surtout qu'on peut reconnaître ceux qui ont du sang du Haut-Poitou. C'était un chien actif, requérant, prompt en expédients, un des meilleurs chiens du monde pour chasser le loup et capable de suivre seul son animal d'un soleil à l'autre. Le premier chien du monde pour passer dans les brandes et les bruyères, il était comparativement moins vite dans les plaines que dans les ajoncs, par-dessus lesquels il bondissait comme un chevreuil.

Il est bien à regretter que cette belle et excellente race ait été si gravement atteinte par le saignement de nez et qu'elle ait fini par donner des chiens si délicats.

Chez MM. de la Besge, de Maichin, de Jousselin, d'Oyron, etc., on retrouve encore de ce sang et il est à souhaiter que ces messieurs le conservent avec soin.

VI

LE CHIEN D'ARTOIS.

Les chiens d'Artois étaient autrefois blancs avec taches fauves ou grises, la tête courte, le nez court, un peu retroussé, le front large, l'œil gros et beau, les oreilles plates et très longues, le corps assez rablé près de terre et bien fait, la queue un peu fournie, retroussée et quelquefois recourbée.

Tel était le chien d'Artois connu et recherché du temps de Henri IV et de Louis XIII et si estimé de Selincourt, qui lui trouvait : « La gaillardise des chiens français avec la sagesse des chiens anglais, chassant le loup aussi bien que le lièvre et donnant plus de plaisir en un rapprocher que d'autres en une chasse entière. »

Maintenant ils sont un peu dégénérés et moins bien construits, ils ont souvent des taches noires ou sont tricolores, et sont un peu plus grands. Ils ont été souvent croisés avec des Normands, ce qui leur a donné la queue plus longue, plus fine et moins fournie.

Leur taille était moyenne (de 0m,50 à 0m,60). Ils sont souvent maintenant un peu plats, surtout dans leur arrière-main et moins bien suivis qu'autrefois. Leur gorge est encore superbe, leur nez exquis et leur intelligence supérieure. Ils sont quelquefois un peu clabauds et trop collés à leur voie.

Ils avaient une très bonne constitution et du fond; leur vitesse était moyenne, mais soutenue. Ils étaient très mordants et travaillaient bien dans les défauts.

En somme la race Artésienne actuelle est un peu métissée et difficile à trouver pure. Elle n'a pas très grand pied, mais telle qu'elle est, elle est encore une des meilleures pour la chasse du lièvre et, sous ce rapport, elle est digne de l'attention des veneurs, qui ne peuvent mieux faire que de prendre des chiens de cette race pour cette chasse.

Le nombre des meutes formées de chiens Artésiens est encore



CHIENS D'ARTOIS



assez considérable; c'est d'ailleurs le chien des petits équipages et la base des meutes pour lièvre. Bien d'autres veneurs sont encore heureux de trouver des Artésiens même pour chasser le sanglier, vu la finesse de leur nez pour les rapprochers, leur bravoure pour attaquer et leur intrépidité pour chasser au fourré.

Nous allons maintenant passer à la description des races de chiens courants français devenues rares, mais dont il existe pourtant encore assez de représentants pour qu'on puisse en retrouver et les faire revivre en les régénérant, si on voulait s'en donner la peine.

VII

LE CHIEN FAUVE DE BRETAGNE.

Une de nos plus vieilles races de chiens. Poil ras ou poil dur comme le Vendéen, de taille moyenne, de constitution robuste, de grand cœur, les chiens fauves étaient très entreprenants, chassaient admirablement dans les fourrés les plus épais, mais ils étaient indisciplinables, têtus et avaient peu de qualités pour le change. Très braves et intrépides à l'attaque et assez fins de nez, ils s'emportaient facilement par excès d'ardeur et n'aimaient pas beaucoup les animaux qui tournent. Ils lâchaient facilement au bout de deux heures de chasse, comme les Vendéens.

Leur poil était uniformément rouge vif, tirant un peu sur le brun, quelquefois d'un rouge plus pâle. Tel était et tel est encore le chien Breton, qu'on peut trouver en Bretagne.

VIII

LE CHIEN NORMAND.

Il est plus que probable que ce chien descendait du vieux chien de Saint-Hubert, avec lequel il avait beaucoup de points de

ressemblance; peut-être venait-il du croisement du Saint-Hubert avec le Vendéen. En tout cas, c'était un animal superbe et j'ai encore présente à la mémoire la meute de M. Campion, composée des animaux les plus beaux que j'aie vus de ma vie.

Le chien Normand était un animal de la plus haute taille (0m,66 à 0m,77), tricolore ou à taches orangées, la tête remarquablement longue et sèche, le front avec deux proéminences très prononcées entre les oreilles et les yeux, et une bosse extraordinairement saillante à l'arrière du crâne, le nez pas trop long, mais très large aux narines, comme toutes les anciennes races à l'odorat exquis, la face couverte de rides très prononcées, les lèvres un peu pendantes, l'œil gros et la paupière inférieure tombante, l'oreille attachée très bas, mince, très longue et papillotée en dedans, assez serrée du haut et plus large du bas, les épaules un peu chargées, le corps un peu long mais sec et robuste, le rein assez large, haut et harpé, les membres remarquablement forts, quelquefois un peu empâtés, la queue très longue, très bien portée et toute droite, les jarrets un peu fléchis et coudés, la cuisse troussée, bien gigottée et large, une gorge splendide. Très collé à la voie, lent d'allures mais ayant beaucoup de fond, rapprochant admirablement, chassant tout, très mordant, se créançant assez facilement, peu intelligent dans les défauts, musard et sujet à crier sur place lorsqu'il ne pouvait débrouiller la voie, tel était le chien Normand, dont on retrouve encore des spécimens, soit diminués de taille, soit dégénérés, soit enfin ayant du croisement d'Anglais. Je ne crois pas qu'on puisse facilement en trouver de purs, du type que j'ai décrit plus haut et que j'ai connu; mais dans les chiens venant soit de chez M. de Trébons, soit de chez M. de la Broise, il y a encore assez de sang normand pour pouvoir refaire la race.

CHIENS GRIFFONS FAUVES DE BRETAGNE


THE ASTOR LIBRARY
NY

IX

LE CHIEN DE SAINT-HUBERT (*Blood-Hound des Anglais*).

La race des chiens de Saint-Hubert, si célèbre dans les fastes de l'ancienne vénerie, comprenait deux variétés pareilles de type, mais complètement différentes de couleur, puisque l'une était toute noire et l'autre toute blanche.

La variété blanche est disparue et c'est en Angleterre qu'elle a été conservée le plus longtemps sous le nom de Talbot, de même que la noire y a été conservée jusqu'à nos jours sous le nom de Blood-Hounds. Il est à croire que la variété blanche était la même que la race des Merlants, aussi perdue, et dont je parlerai plus loin, et peut-être aussi la même que celle des grands chiens blancs du Roi (qui a donné naissance aux Vendéens), puisque Souillard, leur père, est bien désigné dans les vieux auteurs du temps comme un chien blanc de la race de Saint-Hubert.

La variété noire, qu'on pense issue des Ardennes, était d'un noir tirant un peu sur le roux, les sourcils marqués de feu, les pattes de la même couleur, les oreilles longues et un peu larges, le rein assez long. Ils étaient un peu bas sur jambes et avaient de grandes qualités de chasse, principalement une disposition extraordinaire à garder change. Ils avaient une gorge superbe, mais étaient cogneurs plutôt que hurleurs, leur nez était assez fin, ils avaient beaucoup de fond et de santé et peu de vitesse. Puissants de corsage, extrêmement membrés, ils étaient rarement malades, ne craignaient ni les eaux ni le froid; ils chassaient à merveille, dit-on, le loup et le sanglier, mais j'en doute un peu, car leurs descendants m'ont toujours marqué une grande préférence pour la voie du cerf sur celle du sanglier. Ils étaient assez méchants entre eux, et même pour l'homme. En ceci ils ont un caractère particulier : beaucoup plus attachés à l'homme et à leur maitre que ne le sont ordinairement les chiens cou-


THE ASTOR LIBRARY
NY

IX

LE CHIEN DE SAINT-HUBERT (*Blood-Hound des Anglais*).

La race des chiens de Saint-Hubert, si célèbre dans les fastes de l'ancienne vénerie, comprenait deux variétés pareilles de type, mais complètement différentes de couleur, puisque l'une était toute noire et l'autre toute blanche.

La variété blanche est disparue et c'est en Angleterre qu'elle a été conservée le plus longtemps sous le nom de Talbot, de même que la noire y a été conservée jusqu'à nos jours sous le nom de Blood-Hounds. Il est à croire que la variété blanche était la même que la race des Merlants, aussi perdue, et dont je parlerai plus loin, et peut-être aussi la même que celle des grands chiens blancs du Roi (qui a donné naissance aux Vendéens), puisque Souillard, leur père, est bien désigné dans les vieux auteurs du temps comme un chien blanc de la race de Saint-Hubert.

La variété noire, qu'on pense issue des Ardennes, était d'un noir tirant un peu sur le roux, les sourcils marqués de feu, les pattes de la même couleur, les oreilles longues et un peu larges, le rein assez long. Ils étaient un peu bas sur jambes et avaient de grandes qualités de chasse, principalement une disposition extraordinaire à garder change. Ils avaient une gorge superbe, mais étaient cogneurs plutôt que hurleurs, leur nez était assez fin, ils avaient beaucoup de fond et de santé et peu de vitesse. Puissants de corsage, extrêmement membrés, ils étaient rarement malades, ne craignaient ni les eaux ni le froid; ils chassaient à merveille, dit-on, le loup et le sanglier, mais j'en doute un peu, car leurs descendants m'ont toujours marqué une grande préférence pour la voie du cerf sur celle du sanglier. Ils étaient assez méchants entre eux, et même pour l'homme. En ceci ils ont un caractère particulier : beaucoup plus attachés à l'homme et à leur maître que ne le sont ordinairement les chiens cou-

leurs qualités par les mêmes raisons. Mais, chez quelques grands seigneurs, ces chiens employés dans les parcs à chasser les daims que l'on voulait tuer au milieu de nombreux troupeaux d'animaux, ont perpétué leurs qualités de chasse et surtout de change, et certaines familles conservées avec soin, comme celles de Grantley Berkeley d'où venait le vieux Druid de Jennings, donnent encore naissance à des chiens de chasse superbes et doués de grandes qualités. Rien n'était meilleur à la chasse que les chiens venant de M. Holford.

Pas un chien n'est plus facile à mener à la chasse, ni plus obéissant, ni plus sûr de change; aucun ne reste plus obstinément sur son animal, au milieu de cinquante autres, qu'un bon Blood-Hound. A la chasse pour laquelle il a été réservé depuis tant d'années, il a pris l'amour du cerf et du daim et un bon Saint-Hubert ou Blood-Hound, ce qui est la même chose, est capable non seulement de maintenir seul son cerf ou son daim au milieu de toute espèce d'animaux, mais même de le porter bas à lui tout seul.

Le chien de Saint-Hubert actuel est très grand (de 0^m,69 à 0^m,80). Il a le poil court mais assez épais, et fourré en dessous d'un poil court et doux. Le feu foncé avec une teinte plus noire sur le dos est la couleur la plus estimée. Sa tête a un caractère tout particulier, qui dénote la race pure chez ceux qui la possèdent; elle doit être longue et plutôt étroite que large, surtout chez les chiennes, garnie de plis et de rides. Le crâne est assez étroit et les lèvres pendantes, la lèvre supérieure retombant un peu sur la lèvre inférieure. Les oreilles doivent être minces, placées bas et très longues. Le front, assez haut et bombé, est terminé par une pointe assez proéminente en arrière, comme chez le Normand. Les yeux enfoncés laissent voir la conjonctive. Le cou est assez long et garni de plis avec du fanon, les épaules obliques, les pattes larges et puissantes, les pieds bien faits, les ongles noirs ainsi que la sole, qui est très dure et résistante. La poitrine n'est ni très profonde ni très large, les hanches sont fortes, la queue attachée assez haut, mais assez souvent recourbée, les jarrets

un peu coudés ; les canines sont presque aussi fortes que celles du loup. L'ossature est très puissante.

Comme j'ai eu et élevé plus de trois cents de ces chiens, je puis certifier qu'ils ont un excellent caractère ; ils sont très fidèles à leur maître et remarquables pour la retraite à la chasse. Ils aiment beaucoup à être caressés et choyés et ne font jamais de mal aux enfants, qu'ils affectionnent beaucoup. Leur caractère ne change que si on les bat ou les malmène : ils deviennent alors redoutables ; mais ils sont ordinairement si obéissants, qu'il est rare d'avoir à les frapper. La chienne diffère considérablement du chien ; elle est presque toujours beaucoup plus petite et beaucoup plus mince dans la race pure. Je n'ai pas vu de races de chiens courants où la différence soit aussi grande entre le mâle et la femelle.

En somme, c'est une belle race, dont on devrait s'occuper davantage et qui demande à être conservée, car c'est celle qui réunit le plus les qualités du chien anglais à celles du chien français : d'un côté, facilité à être créancé, santé robuste, grand fond, obéissance facile ; de l'autre, ténacité à sa voie dans les fourrés, belle gorge et nez suffisant, sans être très fin.

X

LE CHIEN GRIS DE SAINT-LOUIS.

Je croyais autrefois cette race absolument perdue, mais depuis quinze ans les expositions canines nous ont fait venir du fond des provinces, et principalement du Gers, de grands Griffons d'un gris noirâtre qui avaient absolument le type et les formes du chien de Saint-Louis, tels qu'ils sont décrits dans tous les anciens ouvrages.

De haute taille, la tête sèche, longue, osseuse et un peu busquée, les oreilles attachées très bas, très minces et très papillotées, le rein fort et bien harpé, les membres assez bien dirigés, le poil gris de loup avec reflets souvent noirâtres ou argentés,

CHIENS GRIFFONS DE SAINT-LOUIS

des voix magnifiques, le nez des plus fins, grands rapprocheurs et ne manquant pas de pied, ces chiens pourraient, avec une sélection choisie et quelques croisements bien faits et raisonnés, nous faire revoir cette belle race, si en honneur autrefois dans la Vénerie française. Ce serait d'autant plus facile que cette race a une vitalité extraordinaire, bien explicable du reste, car elle avait peut-être plus de dix siècles d'existence quand on l'a laissé perdre. Elle a d'ailleurs été autrefois croisée avec presque toutes les races, comme on le voit par les chiens à poil gris qui surgissent souvent dans les portées des différentes races et qui souvent ne sont pas les plus mauvais.

Encore une race à conserver et à travailler, d'autant plus qu'elle convient particulièrement aux veneurs qui n'ont qu'un petit équipage.

XI

LE CHIEN DE BRESSE.

Cette vieille race de Griffons était très répandue autrefois dans la Bresse, la Franche-Comté, le Morvan, le Bourbonnais, etc., où il est encore facile de se la procurer.

Ces chiens étaient assez laids, de taille moyenne, à longs poils, souvent même à très longs poils, assez mal faits, écrasés sur leurs membres, gris ou jaune sale, pas très vites, extrêmement fins de nez, formaient des rapprocheurs extraordinaires, et j'en ai vu dans le Morvan arrêter le soir sur un grand loup, reprendre la voie le lendemain matin ou bien encore relever un sanglier de trente-six heures. Ils avaient beaucoup de fond, malgré leur aspect et leur mauvaise construction, et vivaient très vieux.

Tous les anciens veneurs du Morvan et du Bourbonnais ont connu de ces chiens, dont ils n'ont jamais perdu le souvenir et dont les hauts faits, célèbres déjà dans l'ancienne Vénerie, ont acquis un nouveau lustre par les récits des chasses des veneurs du Morvan, si bien racontées par le marquis de Foudras.

Que de choses je pourrais raconter moi-même sur ceux que j'ai vus en Morvan et dont j'ai possédé quelques spécimens remarquables : le vieux Malino par exemple et Rafano son fils !

XII

LE CHIEN DE PORCELAINE OU CHIEN DE FRANCHE-COMTÉ.

De petite taille (0m,54 à 0m,60), poil blanc, fin et ras, taches orangées, tête fine et rappelant celle d'un joli chien de Vendée, oreilles fines, pas trop longues et bien tournées, membres légers, queue droite fine et bien portée, très belle gorge de hurleur, nez très fin; ces chiens sont assez faciles à mener et se créancent assez bien. Assez ardents à la chasse, mais cependant sans être trop ambitieux ou trop emportés, ils ne manquent pas de pied, et comme ils ont un nez exquis pour lequel il n'y a guère de mauvais temps, et que d'ailleurs ils aiment peu la voie du renard, ces charmants chiens, vrais spécimens de chiens de lièvre, méritent d'être spécialement choisis, comme le chien d'Artois, pour en former des meutes. Ils aiment aussi beaucoup la voie du chevreuil.

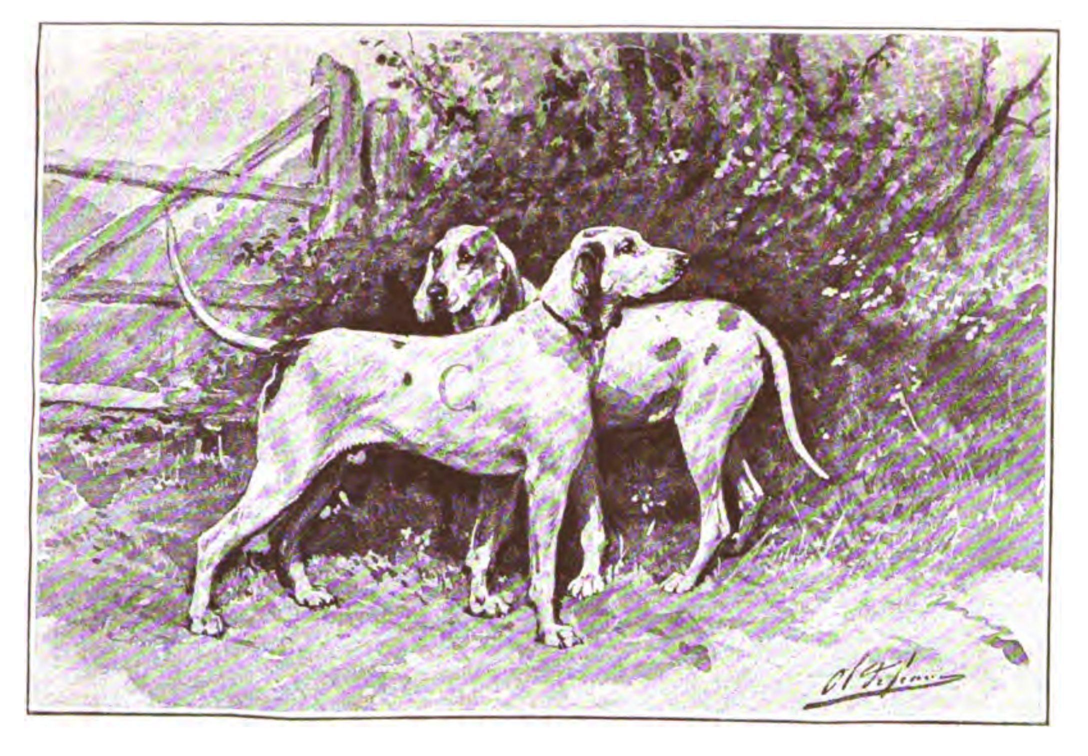
Cette race a été conservée à peu près pure depuis le dernier siècle; le dernier abbé de l'abbaye de Luxeuil, Mgr de Clermont-Tonnerre, en avait donné la race au docteur Coillot de Montbazon (Haute-Saône), dont les descendants l'ont gardée soigneusement.

Depuis que je l'ai fait connaître, cette race s'est assez répandue pour qu'on puisse en trouver facilement.

XIII

LE CHIEN DE L'ARIÈGE.

Le chien de l'Ariège est encore un chien d'une race assez ancienne et qui ne manque pas de qualités. Il a beaucoup de



CHIENS DE PORCELAINE



ressemblance avec le Gascon et le Saintongeois, mais il est plus sec, plus grêle, plus léger que ces chiens. Il a aussi moins de noblesse, soit qu'il ait dégénéré, soit, comme il est plus probable, qu'il y ait eu des croisements de briquets dans ses ascendants.

Ces chiens sont assez grands, avec taches noires et feu pâle; quelques-uns, rappelant même une origine primitive des Saint-Hubert (par les Gascons), reprennent la robe entièrement noire. Leur tête est très fine, l'oreille assez large et trop longue, la poitrine trop étroite, le rein généralement trop long, la queue un peu basse; malgré ces imperfections, on sent en eux une belle origine dégénérée, soit par le manque de soins ou le mauvais élevage avec une nourriture peu substantielle, soit par de mauvais croisements. Quelques sous-races, d'une taille moyenne, marquées de bleu sur les reins et les côtes et ayant gagné plus de pied, existent depuis quelques années sur les lisières des Landes et dans le Lot-et-Garonne. On les dit remarquables sur lièvre.

XIV

LE CHIEN D'AUVERGNE.

Le chien d'Auvergne était un chien qui avait une grande ressemblance avec un Saintongeois appauvri, dégénéré surtout comme taille. Il n'avait guère que $0^m,54$ ou $0^m,60$. A poils ras, sec et léger, tricolore ou blanc à taches noir et feu, tête sèche et jolie, expressive, oreilles un peu trop longues; irréguliers dans leur construction, ces chiens étaient un peu décousus. Le chien d'Auvergne était du reste un bon chien, ne manquant pas de qualités et remarquable par la finesse de son nez, qui en faisait un fin rapprocheur, et son amour de la voie du loup. Sa gorge avait un caractère bien particulier : elle était claire, prolongée et modulée et s'entendant de fort loin ; ce n'est que dans cette race que j'ai entendu des voix pareilles.

C'est une race qui aurait mérité qu'on s'en occupât et qu'on

l'améliorât comme forme, construction et train. Pour les qualités, on n'aurait pu guère que lui en ôter, car s'il avait fallu faire du croisement, on n'aurait pu lui donner de chien qui en eût autant qu'elle. Il est donc fâcheux que cette race disparaisse, et cela est, je crois, bien près d'arriver.

Nous allons maintenant dire quelques mots seulement des races françaises disparues ou du moins dont je n'ai pu retrouver de représentants; mais comme il se peut que dans quelque coin ignoré de la France il s'en trouve encore des spécimens, nous ne pouvons les passer sous silence.

XV

LES MERLANTS.

C'était une des races les plus fameuses autrefois pour chasser le cerf. Son nom venait d'un chien appelé Merlant, qui vivait au commencement du seizième siècle. Cette race composait seule les équipages des ducs de Lorraine et a été célébrée par le grand veneur de Ligneville dans ses *Meutes et Véneries*.

D'après mes recherches, il est à croire qu'elle venait de la variété blanche des chiens de Saint-Hubert et qu'avec la robe blanche elle avait la tournure et les formes des Gascons et des Saint-Hubert, donnant des chiens lourds, puissants et trapus, osseux, au rein harpé. Ils étaient célèbres comme chiens de change et passaient pour être hors ligne sur le cerf.

XVI

LES CHIENS DE LA LOUE.

Cette race, perdue depuis longtemps et célèbre sous Charles IX et Henri II, avait la taille et le type des chiens de porcelaine, qui en descendent peut-être bien. Plus tard à la Vénerie royale on appela ces chiens les *Régents*.

Il est à croire que les chiens conservés en Russie dans une des meutes du tsar et qu'on nomme Arlequins ont la même origine, car ils viennent il y a plus de deux cents ans de Pologne, où ils avaient été amenés par Henri III.

XVII

LES CHIENS BLEUS DE FOUDRAS.

Le chien bleu de Foudras, que l'on dit être le produit du Gascon et du Saintongeois, a été célèbre dans le siècle dernier; mais cette race est, je crois, complètement perdue. J'en ai connu toutefois les derniers descendants, à ce que je suppose; ils appartenaient à Lazare Fortin, inspecteur de la vénerie du prince de Condé, qui en faisait grand cas et chassait chevreuil avec eux. Ils étaient de taille moyenne, très secs et très légers et remarquables sur chevreuil.

XVIII

LES CHIENS CÉRÈS.

Cette race est, je crois, perdue. Cependant j'ai souvent entendu dire aux veneurs de l'Ouest que des chiens ayant encore du sang Cérès se trouvaient chez MM. de l'Hermite et de Montjon. Le fameux Salgor, célèbre en Vendée, et qui venait de chez M. de Montbron, en était.

Le chien Cérès n'était pas très grand, sa robe était blanche et orange, presque toujours par plaques rondes et larges sur le dos, aux oreilles et de chaque côté des joues. Le poil remarquablement ras, fin et luisant, la peau très fine et très souple, le rein droit, large et rablé, la poitrine très profonde, le corps rond et un peu levretté, les pattes et les jarrets très secs, la tête osseuse et le front large, les yeux gros et à fleur de tête, le museau fin et allongé, les oreilles très tire-bouchonnées et

d'une finesse extrême, la queue forte à la naissance, mais très effilée au bout et très bien portée, tels étaient ses caractères.

La voix était très sonore, un peu flûtée mais bien fournie. De haut nez, grands rapprocheurs, ces chiens étaient remarquables sur le lièvre et le loup; ils étaient, à ce qu'il paraît, excellents et on ne comprend pas comment dans un pays de chasse et de veneurs comme celui où ils étaient, on les ait laissé perdre, d'autant plus qu'ils avaient grand fond et étaient très vites.

Voilà donc la description succincte des différentes races de chiens courants français existantes, devenues rares ou perdues. Je crois que toutes les autres sous-races viennent de celles-là; mais plus j'ai travaillé et fait de recherches à leur égard, plus je suis convaincu que le roi Charles IX avait raison quand il disait dans son Traité de Chasse que toutes les races de chiens courants venaient des quatre races royales :

Saint-Hubert;
Grands chiens blancs du roi;
Chiens fauves de Bretagne;
Chiens gris de Saint-Louis.

DES CHIENS COURANTS ANGLAIS

I

LE BLOOD-HOUND.

Je ne parlerai pas ici de ce chien, que j'ai décrit tout au long dans le paragraphe consacré au Saint-Hubert.

II

LE FOX-HOUND.

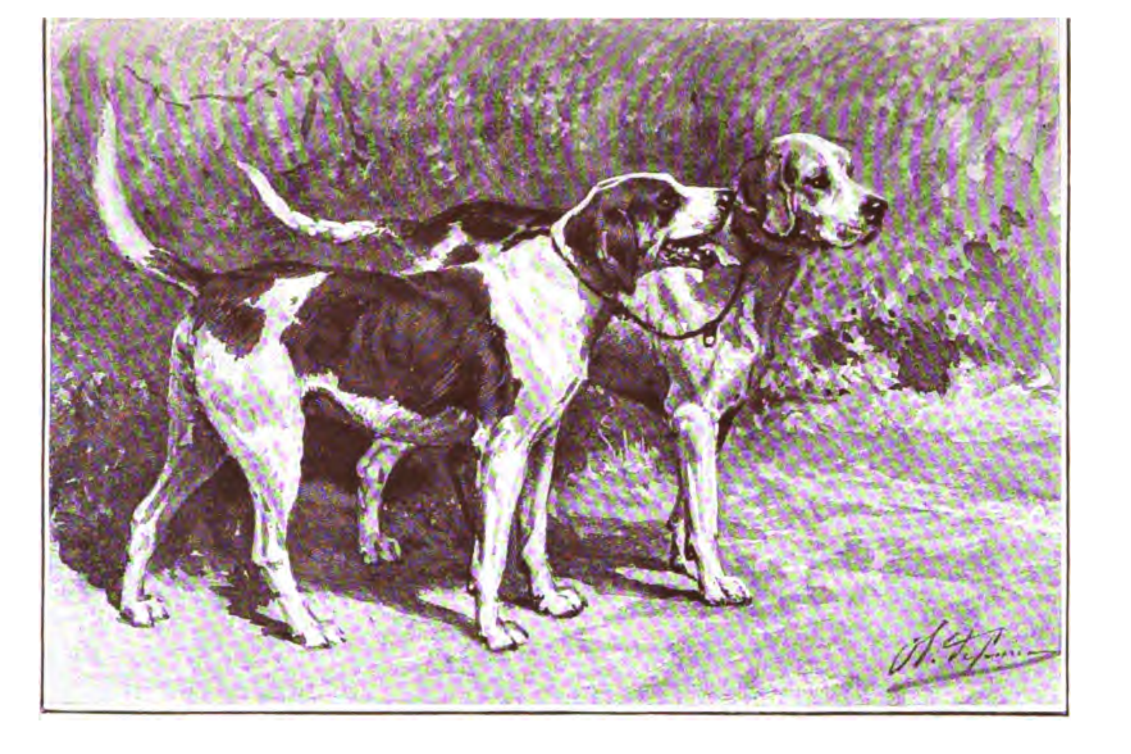
Ces chiens sont employés dans plusieurs de nos meutes françaises, surtout pour le sanglier, et quelquefois pour le cerf, quoique beaucoup moins qu'il y a vingt ans. Quelques meutes pour lièvre et même pour chevreuil en emploient peut-être aussi quelquefois, et comme d'ailleurs on s'en sert beaucoup pour faire des bâtards, il est indispensable d'en parler.

Je ferai d'abord une remarque importante pour les veneurs français : c'est que les vrais bons chiens anglais de bonne origine ne se trouvent guère que dans les meutes appartenant aux membres de l'aristocratie anglaise, qui en conservent la race de père en fils et en élèvent depuis fort longtemps. Ces meutes sont toutes bien connues en Angleterre, et même par beaucoup de veneurs français. Comme ces maîtres d'équipages donnent généralement à leur piqueur le surplus des élèves qu'ils ne gardent pas, ou, s'ils vendent des chiens faits et de valeur, les vendent aux enchères et fort cher, on peut par hasard trouver, chez les marchands, des chiens venant de ces meutes; mais c'est rare, attendu que les meutes de comtés, formées par souscription et

ayant à leur tête un master of hounds qui change souvent, n'élèvent généralement pas et achètent leurs chiens aux équipages en renom depuis longtemps : les Beaufort, les Fitz William, les Fitz Harding, les Rothschild, les Rutland, les Poltimore, etc. Par conséquent, à l'exception de chiens de réforme, usés et défectueux, les marchands ne peuvent guère nous procurer des chiens de bonne origine dont les pédigrees soient connus. C'est ce qui fait qu'on achète en France tant de mauvais chiens anglais qui n'ont même pas les qualités qu'on pourrait leur trouver; c'est pour cela aussi qu'il est utile de connaître les marques des bons équipages, qui, étant faites au fer chaud, sont ineffaçables. Comment espérer avoir pour 75 fr., autrement que par hasard, des chiens excellents, quand on voit Lord Poltimore vendre aux enchères 13 de ses chiens pour 12500 fr. ? J'ai moi-même acheté des étalons pour des amis et je les ai bien payés 500. Il est vrai que l'un d'eux était Traveller, qui, chez le comte de la Besge, a donné naissance à des bâtards excellents.

Je ferai encore remarquer que, quoique beaucoup de chiens anglais deviennent de change. c'est cependant une qualité que les Anglais ne connaissent pas dans leurs Fox-Hounds, et dont ils ne s'occupent pas. Pour le cerf, tous les équipages, sauf un (Devon et Sommerset), chassent le cerf ou la biche de boîte, et pour les renards, la grande chasse ou plutôt le grand sport national, ils font exprès souvent de faire faire change à leurs chiens ; par conséquent cette qualité, indispensable chez nous et qui se transmet si bien par hérédité, est complètement négligée en Angleterre.

Les qualités que le veneur français doit chercher chez le chien anglais et qu'il peut trouver, c'est d'abord la santé et la résistance, puis le désir de prendre son animal en le poussant plus à la fin qu'au début, la facilité d'être créancé dans une voie grâce à son petit amour de la chasse, enfin sa bravoure, car il est souvent très mordant. Si, avec cela, on trouve un chien ayant du nez (chose rare chez les chiens anglais), de la voix (chose qui devient plus commune qu'autrefois peut-être), si ledit chien chasse au fourré, aux ronciers et aux ajoncs (ce qui n'arrive



FOX-HOUND ET STAGHOUND



presque jamais), s'il ne quitte pas trop souvent sa voie (ce qu'il fait si souvent dans les fourrés de nos forêts), s'il chasse enfin un forlonger (ce qui est encore rare), le veneur peut s'estimer fort heureux, car alors il aura un chien presque complet.

Je ne parle pas des Stag-Hounds, parce que je crois, après avoir bien étudié la question, qu'il n'y a plus à proprement parler de race de Stag-Hounds en Angleterre. Les chiens qui chassent cerf sont de grands Fox-Hounds, choisis parmi les Fox-Hounds les plus forts, les plus chasseurs, les plus criants; mais je crois que la dernière vieille meute de Stag-Hounds proprement dits (qui avaient beaucoup de sang normand) était l'ancienne meute de Devon et Sommerset, vendue pour l'Autriche en 1827. — Il y a toutefois en Angleterre des meutes qui élèvent des Fox-Hounds plus grands et plus forts que les autres. Elles sont bien connues en Angleterre et certaines de ces meutes peuvent bien avoir encore un peu du sang des anciens Stag-Hounds, car il y a parmi ces chiens quelques animaux dont la figure et la construction diffèrent des Fox-Hounds actuels : des têtes plus fortes et plus carrées, des museaux plus larges, des lèvres plus tombantes, des narines plus larges, une ossature plus puissante, enfin un je ne sais quoi qui indique un sang moins mêlé de terrier, de lévrier ou de bull-dog que dans le Fox-Hound proprement dit. Ces meutes peuvent aussi tenir cette construction des anciens Stag-Hounds, car il y a quarante ans on trouvait encore assez facilement en Angleterre des chiens de ce type; j'en ai vu beaucoup, soit à l'ancienne Vénerie, soit dans l'équipage du comte de Lagrange, soit dans celui du baron de Poilly. Il n'était pas rare d'y trouver des chiens de 24 et 25 pouces, avec une construction puissante, des têtes fortes et caractéristiques, longues et larges en même temps, avec les oreilles mieux placées et des queues moins fournies que leurs congenères.

En somme, il n'y a plus en Angleterre que des Fox-Hounds d'une même race; il n'y a plus que des sous-variétés. Voyons donc ce que doit être un bon Fox-Hound, d'après les amateurs anglais.

C'est d'abord un chien remarquablement construit sous le rapport de la force et de la résistance, de taille généralement moyenne (0m,60 à 0m,69). Généralement à fond blanc, il varie beaucoup de couleur. Il est habituellement tricolore, mais beaucoup sont blancs à larges taches noires, d'autres blancs à taches jaunes, d'autres blancs à taches grises. Il y en a même de presque blancs et d'autres presque entièrement noirs. Beaucoup d'amateurs anglais prétendent :

1° Que les blancs sont ceux qui ont le nez le plus fin;

2° Que les gris ont moins de nez, mais sont très chasseurs. grands preneurs d'animaux et infatigables dans leur travail;

3° Que les noirs et blancs sont bons chasseurs et très obéissants, mais souvent muets.

4° Que ceux à taches jaunes sont entêtés et difficiles à créancer.

Le Fox-Hound est admirablement construit : il a les épaules fortes et obliques, le rein robuste et large, les cuisses fortes et gigotées, le cou long et sans fanon, la tête assez longue, mais montrant rarement les caractères que nous aimons dans la tête d'un chien courant. Les oreilles sont placées très haut et généralement plates et larges; les narines, petites, indiquent peu de finesse de nez; le poil est assez gros et commun, la queue est garnie de poils assez longs, ce qui indique peu de pureté comme race de chiens courants. Enfin ces chiens ont souvent aux jambes de derrière des ergots (que les Anglais coupent devant comme derrière), ce qui indique toute espèce de croisements de chiens étrangers à la race des chiens courants, car pas un seul chien courant de bonne race ne doit avoir d'ergots derrière. Les jambes sont fortes et droites, le pied petit et rond, grande défectuosité qui explique comment dès quatre ou cinq ans presque tous les chiens anglais deviennent boiteux, quand ils chassent dans nos terrains durs et caillouteux.

Le Fox-Hound est généralement assez facile à créancer, il rallie

à merveille, est vite et pousse bien son animal, surtout quand il le sent malmené. Il aime à se relayer pendant la chasse, déteste généralement le fourré et, dans ce cas, prend volontiers les chemins pour rejoindre les autres chiens quand ils en sortiront ou couper l'animal s'il en sort; mais si l'animal reste dans le fourré, il le lâchera volontiers, grand défaut dans nos grandes forêts françaises, avec leurs immenses fourrés de ronces, d'épines noires ou d'ajoncs. Dominé dans ces fourrés par des chiens qui n'ont pas son pied, mais qui y passent lestement, il se rattrape dans les débuchers où il est de premier train, ce qui se comprend puisqu'il a été créé pour les débuchers. Il aime les voies droites, déteste l'animal qui tourne et se fait battre, et même sur le sanglier qui est l'animal qu'il chasse le mieux en France, il est inférieur quand le sanglier se fait battre dans un fourré ou donne dans une compagnie. Médiocrement sûr de change, il courra dans les allées comme un chien de berger et prendra alors sur le premier sanglier qui sortira du fourré, tellement il sera heureux de ne pas y entrer. Au chevreuil, il sera tout à fait inférieur, car il ne pourra se faire à ses retours, et dans un forlonger sera d'ordinaire absolument nul.

Je ferai toutefois observer que depuis quinze ans environ les Anglais ont acheté beaucoup de bâtards Vendéens (ils auraient bien dû en acheter d'autres), qu'ils ont donné à leurs lices, ce qui fait qu'on ramène maintenant souvent d'Angleterre des chiens qui, sans ressembler à nos bâtards de Vendée (parce qu'ils sont issus de leurs lices), ont cependant pris des qualités et même pas mal de défauts du bâtard de Vendée. Ils crient mieux, ont plus de nez, mais sont plus désobéissants et se créancent moins bien.

En somme, la Vénerie française peut trouver en France mieux que le chien anglais pour notre genre de chasse; mais ce qui fera toujours le succès du chien anglais, c'est qu'on peut s'en remonter à bas prix : un peu d'argent et un télégramme à Wilton, et tout est dit! Il y a tant de chasseurs qui ne savent pas ce que c'est qu'un bon chien! Enfin le chien anglais est souvent très utile

pour faire des bâtards ou retremper certaines de nos races épuisées, étiolées, auxquelles il donne de la santé, de la rusticité et du pied. Mais quand on cherche un étalon anglais, on ne saurait être trop difficile sur son origine et on ne devrait jamais le prendre que dans un de ces équipages d'Angleterre où on élève depuis fort longtemps et qui d'ailleurs sont bien connus.

III

LE HARRIER.

Le Harrier est un chien qui tient le milieu entre le Fox-Hound et le Beagle, et il est à croire qu'il provient d'un croisement entre ces deux races; mais il y a plusieurs variétés de Harriers. Les uns ressemblent à des Fox-Hounds très fins, très légers et ayant une construction merveilleuse au point de vue de la vitesse, de la force et de la résistance : poitrine profonde, épaules obliques, rein bien fait et rablé, cuisses bien gigottées, flanc un peu retroussé, membres secs et bien plantés, cou long et dégagé, tête fine et pointue, petites oreilles courtes et plantées un peu haut, taille $0^m,51$ à $0^m,57$.

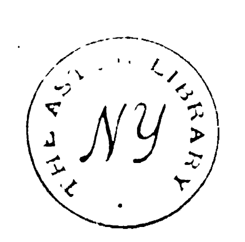
Tricolores ou à taches noires ou jaunes, ces chiens sont charmants et d'un très grand pied. Dans les grandes plaines ou les pays peu couverts, ils prennent leur lièvre très vite; mais dans les pays couverts ou de brandes et de bruyères ils laissent un peu à désirer, surtout quand le lièvre ruse et qu'il y a des défauts.

Il y a une autre variété de Harriers qui a des formes plus françaises et ressemble moins à des lévriers. Ces chiens sont souvent tachetés de noir ou de fauve, ont l'oreille plus longue et attachée plus bas, la poitrine moins profonde, les formes moins accusées. Ils ont le nez beaucoup plus fin, la gorge plus forte et plus fournie et ils sont moins vites. Ils sont généralement bons chiens de lièvre et sortent mieux des défauts.

Les Harriers ont été souvent employés en France à la chasse du lièvre et ont quelquefois réussi; néanmoins on leur préfère



CHIENS HARRIERS



certaines races françaises, plus fines de nez et plus disposées aux retours et à bien faire le chemin, comme le chien d'Artois, les chien de porcelaine et le chien de l'Ariège. Essayés bien des fois sur le chevreuil, ils n'ont jamais très bien réussi. On leur reproche de devenir difficilement des chiens de change très sûrs et de ne pas être assez vifs et malins dans les défauts et les retours.

Néanmoins le Harrier est un bon petit chien, bien fait pour la chasse du lièvre et qu'on peut employer surtout dans les pays découverts où il n'y a pas trop d'animaux. Il y en a de très bons équipages en France actuellement et ils sont même plus nombreux qu'autrefois.

IV

LE BEAGLE.

Le Beagle est un diminutif du Harrier; c'est un Fox-Hound vu par le gros bout d'une lorgnette.

De la plus petite taille, tricolores généralement, les uns sont à poil ras et les autres à poil dur. Ils ne ressemblent nullement au Basset, inconnu pour ainsi dire en Angleterre jusqu'à ces dernières années, car le Beagle est aussi haut que long, et il y en a de remarquablement faits, comme un joli petit Fox-Hound ayant de $0^{m},36$ à $0^{m},39$ de haut. Il y en a de très vites et qu'un cheval a de la peine à suivre en plaine en débucher. Il y en a de si petits, que le colonel Hardy en a eu une meute de vingt-quatre qui étaient portés tous à la chasse dans deux paniers sur le dos d'un cheval.

Généralement les plus petits sont appelés Elizabeth-Beagles. Excepté dans les terrains très convenables, ils sont exposés à ne pouvoir sortir des bruyères et à se noyer dans les fossés.

On les emploie à la chasse du lièvre et du lapin. Ils sont si petits, que leur voix n'est pas bien forte et ne s'entend pas de très loin.

V

LE CHIEN DU SUD (*Southern-Hound*).

Il existe en Angleterre un chien qui a beaucoup plus de rapport que les autres avec les vieux chiens courants français : c'est le chien du Sud, employé encore assez souvent pour la chasse du lièvre, quoiqu'il commence à devenir rare. Il était assez grand, à peu près comme le Fox-Hound, mais beaucoup plus plat et plus léger, la tête maigre, longue et osseuse, les oreilles très grandes et attachées très bas ; sa couleur était bigarrée de noir, tachetée de fauve, sa poitrine était médiocre ; il avait du poil sous le ventre et la queue assez grosse à la naissance. Ce chien a beaucoup de la silhouette du chien de l'Ariège et même de sa couleur. Il a une très belle voix et un bon nez ; de plus il est très tenace à la voie. Les Anglais l'employaient surtout partout où il y avait des bois et où le pays était couvert, là où précisément leurs autres chiens ne pouvaient guère convenir et où ils étaient exposés à perdre la chasse. Ce chien n'était pas très vite, ce qu'on comprend en le voyant, mais il avait de grandes qualités de chasse.

VI

LE CHIEN DE LOUTRE (*Otter-Hound*).

Il nous faut noter simplement cette espèce, encore assez commune en Angleterre, où il y a bien une dizaine de meutes ne chassant que la loutre ; mais, à vrai dire, ce n'est ni une race ni même une sous-race. Croisements de chiens de lièvre avec des griffons, des terriers écossais, des Bull-Dogs, des Blood-Hounds même, ils offrent tous les types, et les meilleures meutes actuelles d'Angleterre ont presque toutes plus ou moins de sang de mes anciens griffons Nivernais, dont, pendant longtemps,



CHIENS BEAGLES


LIBRARY
NY

je leur ai envoyé de jeunes produits, et ma meute tout entière lors de la guerre de 1870. Aussi y a-t-il dans une meute d'Otter-Hounds des différences de taille et de physionomie extraordinaires.

Il m'est donc impossible de classer ces chiens dans une race précise.

VII

LE KERRY-BEAGLE.

Malgré mes recherches, je n'ai même jamais pu connaître d'une façon certaine la forme et la description de cette race. Cependant M. Paul Caillard, si expert en fait de races de chiens, m'a assuré avoir vu en Irlande des chiens appelés Kerry-Beagles, qui n'étaient autres que des Saint-Hubert modifiés, devenus plus légers, dégénérés à l'œil, mais doués du reste d'excellentes qualités. Il m'a dit qu'on pouvait en trouver encore du côté de Limerik.

D'un autre côté, un colonel anglais a amené à l'Exposition universelle de chiens à Paris un chien courant qu'il a présenté comme Kerry-Beagle, et qu'on est venu me prier d'examiner pour le classer : ce que je n'ai pu faire. Ce chien ressemblait à un fort chien courant d'Artois assez mauvais, et je supposai qu'il en venait et avait reçu une désignation fantaisiste.

VIII

LE TALBOT.

La race des Talbot ou variété blanche des Saint-Hubert ou des Blood-Hounds me paraît définitivement disparue. Toutefois j'ai vu une fois amenées d'Angleterre, par un piqueur normand appelé Eusèbe, des chiennes blanches et roses sans taches, très fortes, très trapues, à forte tête et à museau carré, auxquelles il

m'a été impossible de désigner une race ou une origine, et malgré toutes mes recherches pour savoir où le marchand les avait eues et ensuite pour en retrouver de pareilles en Angleterre, jamais je n'ai pu réussir. Je le regrette d'autant plus qu'elles avaient un type de race extraordinaire et peu commun.

DES BATARDS

Maintenant que nous connaissons les principales races de chiens courants français et anglais, il nous faut parler des bâtards, dont l'élevage a fait depuis quelques années des progrès énormes, surtout depuis que, par des croisements modérés, mais judicieux, quelques amateurs émérites sont parvenus à reconstituer en quelque sorte certaines de nos races françaises qui se perdaient, en y infusant avec grand tact du sang anglais.

Pour commencer par les mieux réussis, nous décrirons d'abord les bâtards Saintongeois et Poitevins, qui forment actuellement nos meilleures meutes de cerf et de chevreuil et dont il n'y a qu'à souhaiter de voir perpétuer les qualités.

Comme nous ne pouvons mieux faire que de nous adresser à un des plus habiles créateurs de la race Anglo-Saintongeoise, nous allons emprunter à M. le comte de Chabot sa description du chien qu'il a su si bien créer avec ses collègues et dont il a si bien fait connaître théoriquement et pratiquement les grandes qualités.

I

LE BATARD DE SAINTONGE.

Voici ce qu'en dit M. le comte de Chabot :

« Le Fox-Hound a été créé avec l'esprit pratique des éleveurs anglais, uniquement en vue du Fox-Hunting.

L'attrait principal (et même le seul) de la chasse au renard en Angleterre consiste à franchir des obstacles imprévus, à courir à bride abattue, à éprouver la vitesse des chiens et des

chevaux, la solidité, l'audace et l'énergie des cavaliers. Excellente école pour les cavaliers, médiocre école de Vénerie, tel est le Fox-Hunting anglais.

Pour nous, veneurs français qui conservons précieusement les vieilles traditions de nos pères, qui aimons l'art de la Vénerie. le Fox-Hound, presque toujours muet, peu travailleur, souvent dur de nez, ne saurait convenir à nos goûts. Dans l'Ouest, nous avons formé plusieurs sous-races de bâtards réunissant à la rusticité du Fox-Hound la gorge, l'amour de la chasse et la finesse d'odorat du chien français. Moins lourds que le chien de renard, de plus haute taille, plus légers de corsage, mais musclés et bien reintés, profonds de poitrine, d'une construction élégante, nos bâtards réunissent au plus haut point les qualités physiques et morales que nous devons chercher dans nos braves compagnons.

Parmi les sous-races créées en France depuis cinquante ans, bâtards Haut-Poitevins, Normands, Gascons, Saintongeois, je ne décrirai que ces derniers, par la bonne raison que je les connais mieux que les autres, et que d'ailleurs la différence entre les différents bâtards est légère et que la construction est presque identique.

1° *Les pattes.* — Je considère que les pattes du chien courant sont le point capital, — avec des pattes défectueuses ou trop faibles, peu ou point de locomotion. La première partie de la patte et la plus essentielle, à mon avis, c'est le pied. Chez le bon bâtard de Saintonge, il doit n'être ni trop long, ni trop rond, muni d'ongles et de doigts solides, l'éponge assez large, une vraie patte de lièvre, un des points caractéristiques de la race de Saintonge. J'ajoute que la patte doit être droite; il faut absolument proscrire les coudes en dehors et les jarrets écartés. Pour le bâtard, qui doit unir la légèreté à la force, dont le corsage est élégant quoique musclé, point n'est besoin de pattes énormes. Quand elles sont légères d'ossature, mais bien garnies de solides tendons, elles suffisent amplement. J'aime les jarrets un



BATARDS ANGLO-SAINTONGEOIS

peu coudés : c'est signe de vitesse et de fond; le jarret trop droit et en même temps étroit doit être sévèrement réformé : c'est un défaut capital.

2° *Les épaules.* — Bien que fortement attachées, elles doivent être plates et très obliques. De la longueur de ces leviers comme de celle des hanches dépend souvent la vitesse du chien. Du développement des muscles dans l'appareil locomoteur dépendent et le fond et la résistance. L'arrière-main doit être puissant et très solidement établi, répondre en un mot à la bonne construction des épaules.

3° *Poitrine.* — Chez le bâtard de Saintonge, elle doit être profonde, plus encore que large; si elle est trop large, la vitesse s'en ressent; elle doit en un mot ressembler à la poitrine du cheval de pur sang. Du reste les poumons sont surtout développés dans le sens de la verticale; une largeur moyenne unie à une grande profondeur suffit donc.

4° *Reins.* — Les reins doivent être bien attachés, sans aucune dépression près de leur point d'intersection, c'est-à-dire à la dernière côte. Le chien dont le rein est très arqué ne s'étendra jamais dans le même style que celui dont le rein est plat et un peu long, il galopera toujours en raccourci.

5° *Tête, cou et oreilles.* — Ce sont surtout la tête et l'encolure qui, chez le bâtard, dénotent le croisement dont il est issu.

L'Anglo-Saintongeois doit avoir la tête légère, avec un front développé et des narines larges. Les yeux doivent être grands, vifs et intelligents, les oreilles fines et bien attachées, un peu papillotées, couvertes d'un poil noir, luisant et doux au toucher; quand avec cela elles sont bordées sur la face externe d'un liséré de feu pâle, et que les deux yeux sont surmontés de deux petites taches aussi de feu pâle, on peut affirmer que le vieux sang de

Saintonge existe encore dans les veines de l'animal. Le cou doit être solidement attaché à sa base, mince ensuite et long comme il convient à un chien chez lequel on recherche, comme chez le cheval de pur sang, les grandes lignes.

5° *Queue.* — Elle doit être forte à sa naissance, et se terminer en pointe effilée; elle est longue et droite quand le chien est en mouvement.

6° *Robe.* — La robe comprend le poil et la couleur. Le poil doit être très ras, très fin et par suite très serré. La couleur du bâtard Saintongeois doit être uniforme. Elle rappellera le plus exactement possible la couleur de la race que l'on veut régénérer, la vieille race française de Saintonge; elle sera uniformément noire et blanche sur tout le corps, soit à manteau noir, soit à marques détachées, avec du feu le plus pâle possible sur les joues et sur la face externe de l'oreille, avec deux points de même couleur au-dessus des yeux.

7° *Taille.* — Le chien de Saintonge était de haute taille; notre bâtard, destiné à galoper dans les fourrés, à bondir par-dessus les ajoncs épineux, les brandes et les bruyères tapissées de landes piquantes, doit, lui aussi, être grand. Quand le chien est bien construit, plus il est de haute taille, plus il est beau à l'œil.

Les Anglais veulent des chiens qui aient le cou long, pour qu'ils puissent, en chassant, mettre le nez à terre afin de mieux saisir la voie; c'est une preuve que la majorité de leurs Fox-Hounds est dure de nez. L'ancien chien de Saintonge chassait au contraire le nez au vent, sans daigner baisser la tête. C'est encore aujourd'hui le signe caractéristique du chien de race, tant chez les chiens d'arrêt que chez les chiens courants; le bâtard de Saintonge doit donc chasser le nez haut. J'ai remarqué nombre de fois des chiens assez lents à la vue, tenir constamment la tête de la meute et crier admirablement; cela tenait uniquement à

leur manière de porter la tête. La position horizontale permet en effet aux poumons de fonctionner à l'aise et par suite aux chiens de crier facilement et de tenir le train sans fatigue. »

II

LE BATARD DU HAUT-POITOU.

La description si remarquable du bâtard Saintongeois que je viens de donner pourrait s'appliquer en grande partie au bâtard du Haut-Poitou, d'autant plus que presque tous les bâtards du Haut-Poitou actuellement existants ont généralement du sang de Saintonge, de même que le plus grand nombre des bâtards Saintongeois ont du sang du Haut-Poitou. Cependant le vrai bâtard du Haut-Poitou diffère du bâtard Saintongeois, surtout par la tête et les membres. La tête est plus longue, plus étroite et plus osseuse, les oreilles plus plates et moins tire-bouchonnées; les marques de feu pâle n'existent pas; quant aux membres, ils sont beaucoup plus larges et plus forts : c'est là un des signes certains du sang du Haut-Poitou, et même, quand on vous présente un bâtard noir et blanc à taches feu pâle, si vous lui voyez la tête longue, osseuse et les membres remarquablement larges et forts pour son corps, vous pouvez être sûr qu'il a du sang du Haut-Poitou.

Régulièrement d'abord ce bâtard doit être tricolore, et s'il est noir et blanc, surtout avec des taches feu pâle, c'est qu'il a du sang de Saintonge, car la délicatesse de ces chiens et leur facilité à avoir le saignement de nez ont fait si souvent retremper la race avec des bâtards Saintongeois ou Gascons, que beaucoup de leurs descendants ont pris la livrée du bâtard de Saintonge.

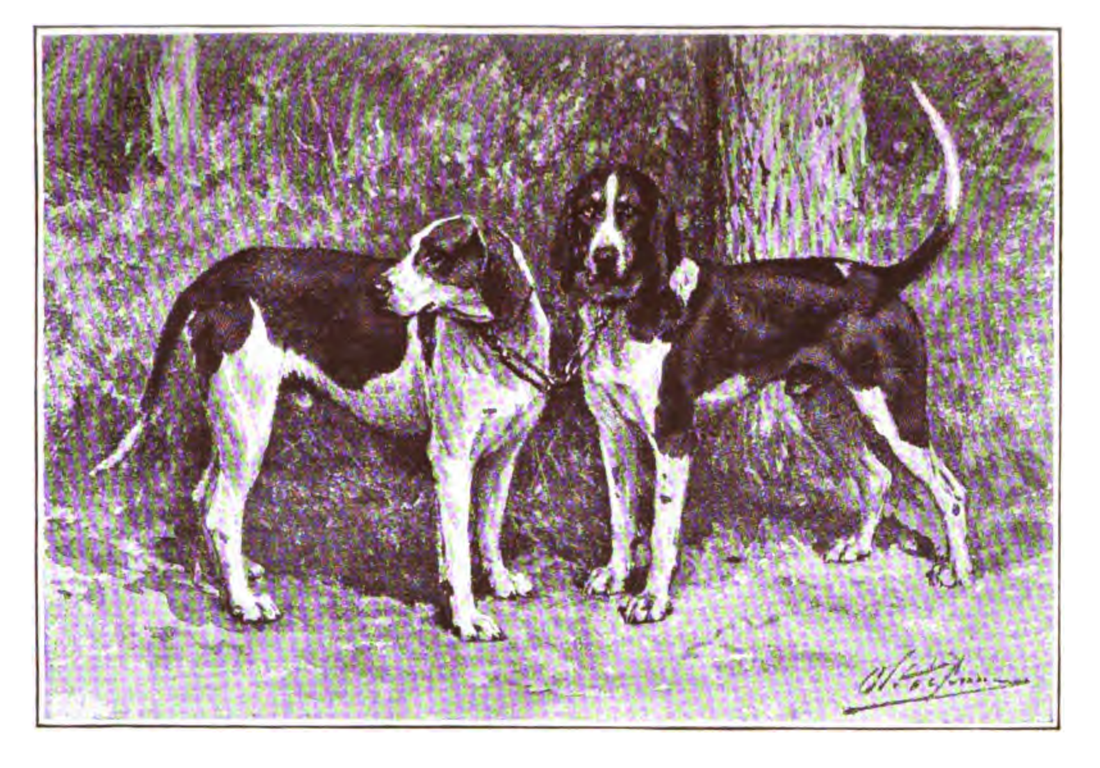
C'est en grande partie au comte E. de la Besge, un de nos plus célélèbres veneurs, qu'on doit la création du bâtard du Haut-Poitou. Longtemps cet excellent veneur n'a eu dans sa meute que des chiens purs du Haut-Poitou, et quels chiens! ce Marius, resté si longtemps célèbre en Poitou, ce superbe et

excellent Vaillant, chien de loup hors ligne, qu'il a bien voulu me céder il y a plus de trente ans. C'est vers cette époque qu'il a commencé à introduire du sang anglais, précisément, je crois. pour combattre la délicatesse de santé et le peu de durée des chiens purs trop croisés entre eux; le croisement fut fait très judicieusement avec ce Traveller que j'avais ramené d'Angleterre pour le comte de Barral, chien dont j'ai parlé plus haut et qui venait de chez Lord Fitz Harding. Les produits n'avaient presque rien perdu du type et des qualités de la noble race française dont ils descendaient et à laquelle on retourna judicieusement pour les nouveaux croisements. La race ainsi formée au chenil de Persac s'est peu à peu répandue dans tout le pays, et au loin même vu sa réputation. Les meilleures meutes du Poitou y comptent quelques ancêtres, et presque toutes celles que nous avons vues aux Expositions peuvent faire remonter leur origine au chenil de Persac, qui leur a fourni parmi leurs aïeux les plus beaux types que le Poitou et même la France aient jamais produits. On peut regretter que cette famille soit en train de se perdre dans la variété des bâtards de Saintonge, car les bâtards du Haut-Poitou étaient les meilleurs chiens qui existassent, principalement pour le loup.

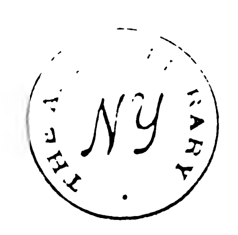
III

LE BATARD DE VENDÉE.

D'après les veneurs de la Vendée et du Poitou, le croisement de la lice vendéenne et de l'étalon anglais a rarement réussi, et quand les veneurs étrangers au pays vont en Vendée acheter des bâtards vendéens, il ne faut pas qu'ils se figurent qu'ils achètent des chiens issus uniquement d'une lice vendéenne et d'un étalon anglais. Ils achètent généralement des chiens qui ont du sang de Vendée peut-être, mais certainement aussi du sang du Haut-Poitou ou de Saintonge, ce qui fait que si l'on veut élever de ces chiens, on ne sait presque jamais ce que l'on



BATARDS ANGLO-POITEVINS



fera et on s'expose à des surprises fort désagréables dans les productions qu'ils donneront.

Les produits réels de la lice vendéenne et de l'étalon anglais sont généralement vites, légers, ardents, très entreprenants, mais généralement ils manquent de voix et de nez.

Les veneurs de ces pays citent cependant un chien anglais Crefton, qui a parfaitement tracé avec les lices vendéennes. Ses fils ont été célèbres dans le pays; presque tous ses enfants ont été des chiens parfaits, très vites, très sûrs de change. Il y avait beaucoup de ce sang dans les excellents chiens de M. de Danne.

Ces bâtards avaient pourtant une qualité fort précieuse, celle de travailler vivement en avant et, quand ils rapprochaient, de le faire plus vite que tous les autres bâtards. Moins collés à la voie, ils dépêchaient davantage la besogne dans les forlongers, qualité précieuse pour la chasse du chevreuil.

Ils étaient généralement tricolores ou à taches fauve foncé et à manteau. Ils étaient plus communs de formes que les bâtards Saintongeois et Poitevins, l'Anglais ayant plus d'influence sur la production avec cette race, qui ne passait pas pour très pure. Je crois que cette sous-race n'est pas facile à fixer. Si on tourne du côté de l'Anglais, mieux vaut faire de l'Anglais pur, et si on retourne aux Vendéens, ceux-ci n'existant presque plus à l'état pur, on ne sait trop comment s'y prendre.

Il y a beaucoup de bâtards issus des Vendéens à poils durs et de l'Anglais; il y a même quelques équipages très réussis qui ont l'air de mieux se maintenir que les autres, parce qu'on peut plus facilement retourner aux poils durs, dont il existe un grand nombre de représentants. Ils sont plus ou moins purs, c'est vrai, mais ils ont encore bien le type et surtout les qualités de l'espèce.

IV

LE BATARD DE GASCOGNE.

Quoiqu'il y ait pas mal de bâtards de Gascogne, je ne sais trop s'il y a une seule meute composée uniquement de bâtards Gascons. En revanche, il y a énormément de bâtards qui ont dans les veines du sang de Gascogne, et c'est bien tout ce mélange de sangs divers qui rend si difficile de fixer les bâtards et d'arriver à une sous-race à peu près constante, comme on pourrait le faire si les bâtards sur lesquels on travaillait n'avaient que le sang des deux races dont ils sont issus.

Les veneurs du Poitou et de la Vendée estiment beaucoup le bâtard Gascon, à l'égal presque du bâtard Saintongeois et du bâtard du Haut-Poitou. Que les produits des Gascons et des Saintongeois avec l'Anglais se soient valu depuis trente ans, cela se comprend d'autant mieux que M. le baron de Ruble et M. de Carayon ont longtemps échangé leurs chiens, l'un gardant les bleus, l'autre les blanc et noir; en somme, le sang était très mélangé et les produits avec l'Anglais ont dû se ressembler beaucoup.

D'ailleurs la meute de M. de la Débutrie, qui a fourni presque tous les équipages de ce pays, avait eu une lice pure Gascogne, fort célèbre, Panthère, qui, croisée avec un Anglais, Parliament, avait donné naissance aux Bélisaire, Minos, Chandos, Rochester, etc., tous aïeux des meilleurs sangs des équipages de la Vendée. — Tous ces chiens-là étaient de change et réunissaient les qualités les plus précieuses : le train, le nez, le fond, l'amour de la chasse, une gorge magnifique et une santé à toute épreuve, qualités qui ont été transmises à leurs descendants.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les bâtards de Gascogne sont de tous les bâtards ceux qui ont le plus de santé, différant en cela des bâtards du Haut-Poitou; c'est donc un type qui a de l'avenir, car il existe dans tout le Sud-Ouest pas mal de

BATARDS ANGLO-GASCONS


THE ASTOR LIBRARY
NY

Gascons purs, et, en croisant intelligemment avec l'Anglais, on peut arriver à un bon résultat en retournant de temps en temps à l'une des deux races, mais surtout à la française.

V

LE BATARD NORMAND.

Quoique Normand, je connais peu cette sous-race, n'ayant guère chassé dans ma vie que quatre ou cinq fois avec des équipages de bâtards Normands, qui étaient du reste très beaux, très criants, ayant même des gorges magnifiques. Ils étaient fins de nez, mais je les ai trouvés musards et ayant peu de qualités.

Depuis ce temps-là, la sous-race a été perfectionnée par M. de la Broise, entre autres, qui était arrivé à avoir de très beaux chiens et fort bons, m'a-t-on dit, avec lesquels il prenait cerfs et chevreuils dans des forêts difficiles. Cette famille a été maintenue, et à l'Exposition de Paris de 1887 on a pu voir de magnifiques échantillons de bâtards Normands, appartenant à M. Du Rozier.

Les bâtards Normands de M. Durécu, Leduc et Hardy, que j'ai connus il y a plus de trente ans, étaient très beaux, tricolores, ayant beaucoup de sang français, secs et gros, non de graisse mais de muscles, de belles têtes, et des queues comme des cierges; ils étaient inférieurs cependant de beaucoup à leurs ancêtres, les Normands purs de M. Campion et de M. Dary. A la chasse je les trouvais un peu musards et manquant d'activité et d'intelligence.

Les bâtards Normands sont souvent très colorés, à manteau noir prolongé et très couverts.

Je crois qu'il est inutile de pousser plus loin cette étude des bâtards, attendu :

1° Qu'il peut exister des bâtards de toutes les races françaises décrites avec toutes les races anglaises, ce qui nous mènerait loin;

2° Que je n'ai voulu signaler que les variétés les plus usuelles et celles qui me paraissent avoir le plus d'avenir.

Sous ce rapport, les races Anglo-Saintongeoises et Anglo-Poitevines *tiennent la corde*, et la première se transformera avant peu en un Saintongeois perfectionné, moins beau peut-être que l'ancien, mais meilleur, qui composera plus de la moitié des meutes françaises, si on peut le maintenir tel qu'il a été si habilement créé par les la Débutrie, Chabot, Bejarry, Jousselin, etc., etc. Les beaux jours de la Vénerie française ne sont pas passés et on pourra ne pas regretter leurs ancêtres; mais il faut quelques veneurs dévoués pour conserver la race pure.

J'ai décrit à peu près toutes nos races de chiens d'ordre. Ce livre étant destiné aussi bien à la petite qu'à la grande Vénerie. il me faut dire un mot des chiens qui sont sans race et qui néanmoins sont souvent employés à la chasse à courre sous le nom générique de *Briquets*.

Produits bizarres, souvent jolis, de toutes les races, même quelquefois étrangères à la chasse à courre, ils se distinguent des chiens d'ordre surtout par leur production, qui accuse des rappels de toutes les races dont ils sont issus, par la présence fréquente d'ergots aux jambes de derrière (comme bien des chiens anglais qui, eux aussi, ne sont souvent que des briquets d'un autre genre), par la difficulté de les rameuter à la chasse, ce qui fait qu'une meute de Briquets chassant ensemble et rameutée est la chose la plus rare que l'on puisse rencontrer.

Les Briquets forment une catégorie de chiens tellement croisés, qu'on ne peut leur attribuer de caractères distinctifs. Ils viennent de toutes les races, et généralement ils reproduisent des animaux différents de forme et de pied, non seulement avec leurs auteurs, mais encore entre chiens d'une même portée.

Néanmoins il s'est formé, dans les provinces et chez quelques chasseurs, des familles de Briquets plus suivies qui, soigneusement croisées entre animaux semblables, ont fini par se reproduire d'une manière à peu près uniforme; dans ce cas, il y a

presque toujours autant de types que de possesseurs de chiens. Le Morvan, la Gascogne, les Vosges, la Vendée, les Ardennes, la Bretagne, etc., possèdent ainsi des variétés plus améliorées, provenant généralement de chiens d'ordre de ces pays, croisés pour la plupart avec des chiens sans race et sans caractère et souvent tout autres que des chiens courants.

On peut dire pour les familles de Briquets que plus ils ressemblent à leurs ascendants, plus ils sont estimés; ce qui est tout simple, parce que cela prouve que déjà la sous-race se confirme, s'améliore et commence à offrir quelque garantie de filiation suivie.

Les Briquets sont habituellement de petits chiens; cependant il y en a qui ont jusqu'à 0m,66 et 0m,69. De tous poils et de toutes couleurs, cogneurs, hurleurs, indisciplinés, ralliant fort mal, presque impossibles à mettre en meute et généralement trop chasseurs pour être créancés ou résister à faire change quand un animal leur bondit sous le nez, ils sont souvent très intelligents dans les défauts. Ils chassent par poussées, ont un fond souvent médiocre et mettent souvent bas après une première randonnée; c'est du moins le cas de la majorité : ce qui n'empêche pas qu'il se rencontre quelquefois un Briquet qui fait un chien de chasse extraordinaire et peut rendre beaucoup de services; mais c'est pur hasard, et c'est encore un bien plus grand hasard, s'il reproduit des chiens aussi bons que lui.

Il n'en est pas de même des Bassets, et surtout de certaines races, dont je dois en dire un mot avant de terminer la description des races de chiens employées à la chasse à courre.

DES BASSETS

Je n'ai pas besoin de décrire la forme générale des Bassets, chiens courants avec un corps et une tête identiques aux grands chiens, mais des jambes torses ou droites si courtes, que le corps a l'air de s'appuyer sur le sol.

Du Fouilloux et Sélincourt attribuent tous deux l'origine du Basset à l'Artois et à la Flandre. Leverrier de la Conterie fait un grand éloge des Artésiens longs de corsage et bien coiffés. Cette race, qui était à peu près perdue il y a trente ans (si bien que tout le monde cherchait des Bassets sans pouvoir en trouver), a été entièrement reformée par moi et par M. Lane. Leur origine est à peu près la même; seulement je me suis toujours occupé à maintenir mes Bassets à une taille assez réduite, tandis que M. Lane en a toujours fait de plus gros et de plus grande taille.

Les deux familles de Bassets que nous avons ainsi recréées sont bien connues aujourd'hui et fort estimées non seulement en France, en Angleterre, mais même en Russie. En Angleterre, ils ont même eu l'honneur insigne d'être classés pour les concours.

Ces chiens sont tricolores, à poils ras, quelquefois mouchetés; la tête est assez longue et celle des femelles généralement plus étroite et plus longue que celle des mâles, les oreilles assez longues, plus longues toutefois chez les Bassets de M. Lane que chez les miens. Ils sont soit à jambes torses, soit à jambes droites mais courtes. Autant que possible, je ne croise que ceux à jambes droites, attendu qu'on arrive facilement, en croisant les jambes torses, à faire des chiens qui ne peuvent plus marcher du tout. Ces chiens sont très vigoureux, il y en a d'infatigables; ils ont donc un grand fond et une excellente santé et s'élèvent



BASSETS

facilement. Ils sont très obéissants, chassant très bien en meute et sont beaucoup plus ralliants que ne le sont ordinairement les Bassets.

Ils se reproduisent absolument pareils, ce qui prouve bien que les premiers chiens que j'avais employés étaient purs.

Le Basset est très résistant et parfait pour la chasse à tir. Très brave, on peut lui faire chasser tous les animaux. Ayant généralement une belle gorge, il fournit énormément et quatre Bassets font autant de bruit qu'une meute. Comme ils vont presque toujours d'un train sage et modéré, en raison de leur structure, le gibier ne s'effraye pas de leur poursuite et, jouant devant eux, il se fait tuer plus facilement; toutefois nos Bassets sont encore assez vites et pourraient prendre un lièvre.

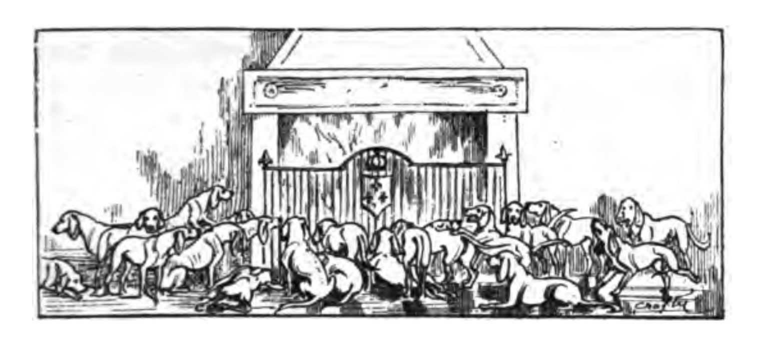
La Vendée produisait autrefois et produit encore des Bassets très remarquables. Ils sont de taille moyenne, à jambes droites mais courtes, à oreilles moyennes, à poil dur et soyeux en dessous. Blancs à taches jaunes ou grisâtres ou entièrement gris, ils sont fort bien construits et pas trop longs. Ces Bassets sont souvent d'un pied extraordinaire et en meute peuvent très bien prendre leur lièvre en deux ou trois heures.

Les variétés de Bassets sont infinies. On doit citer entre autres les petits Bassets de la Forêt-Noire et des Vosges, noirs marqués de feu et se reproduisant bien pareils comme forme; malheureusement il y en a plus de mauvais que de bons.

Les Bassets étaient, il y a vingt ans, inconnus en Angleterre, et, à la première Exposition de chiens en France en 1863, les Anglais furent extrêmement étonnés de voir ce type de chien qu'ils ne connaissaient pas. Ils les ont depuis introduits chez eux, principalement ceux de la Forêt-Noire, les miens et ceux de M. Lane. Dans les anciens ouvrages anglais sur les chiens qui ont été traduits en français, les traducteurs ont à peu près tous traduit Beagle par Basset; or le Beagle est loin d'être un Basset. Du reste, à cette époque, nos races de chiens courants français étaient à peu près inconnues en Angleterre. Les Gascons, les Saintongeois, etc. étaient ignorés et encore aujourd'hui

beaucoup d'Anglais chassant à courre ne les connaissent pas du tout. Cela se comprend du reste, quand on sait, comme moi, combien il y a de chasseurs français qui ne les connaissent pas davantage, ou mieux, qui nient même leur existence et leurs qualités.





CHAPITRE V

DU SOIN DES CHIENS

Maintenant que nous avons décrit à peu près toutes les races de chiens courants que l'on peut employer, nous allons voir comment on doit les nourrir et les élever, comment ils doivent être traités et soignés; puis nous examinerons quels sont les devoirs du maître d'équipage et du piqueur, avant de décrire la chasse de tous les animaux habituellement chassés en France.

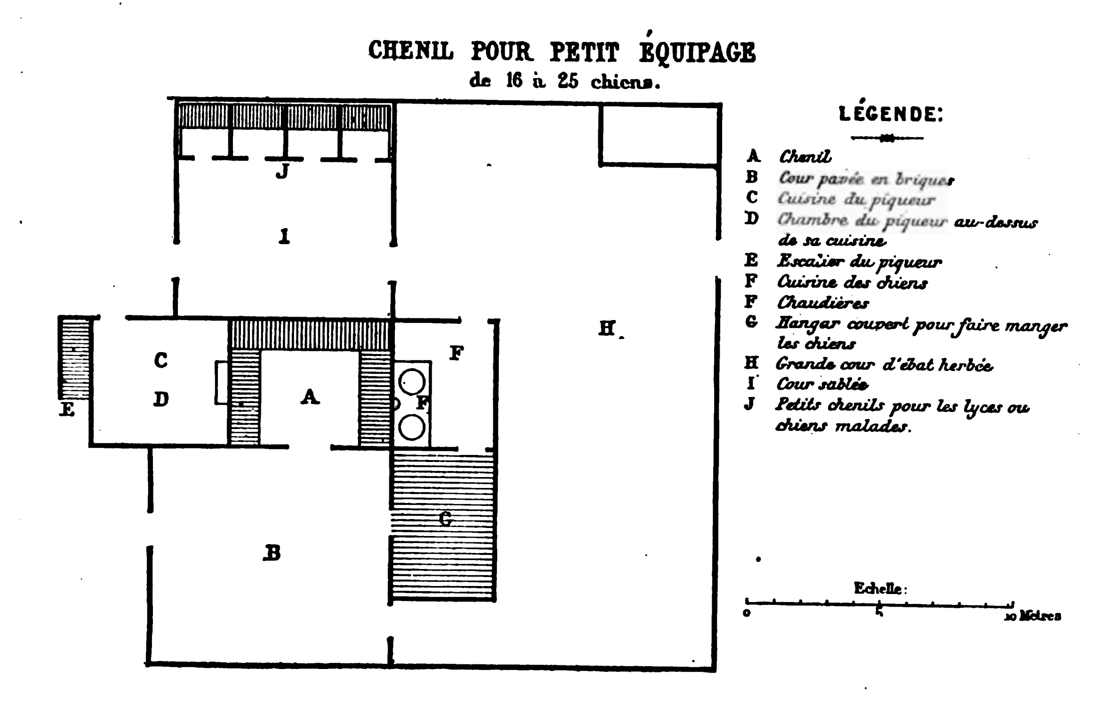
Pour les soins à donner aux chiens au chenil, je ne puis mieux faire que de raconter comment cela se passait à la Vénerie royale avant 1789. Ces détails proviennent d'un document très intéressant que j'ai retrouvé et, abstraction faite de tous les petits détails inhérents au service d'un grand équipage ayant piqueurs, valets de chiens à cheval et à pied et qui ne peuvent être appliqués absolument de la même façon dans un petit équipage qui n'a par exemple qu'un piqueur, les soins doivent cependant être les mêmes. Un piqueur qui sera seul devra faire pour les 15 ou 20 chiens de sa petite meute ce que les piqueurs et valets de chiens de la grande Vénerie française faisaient pour les leurs.

D'abord, jusqu'à Louis XVI, tous les chenils de la Vénerie

contenaient deux pièces communiquant ensemble, dont l'une était plus grande que l'autre et dans l'une desquelles existait une grande cheminée, où l'on faisait du feu l'hiver lorsque les chiens revenaient de la chasse. La cheminée était entourée d'un haut grillage en fer. Cette méthode était excellente dans les journées d'hiver froides, pluvieuses ou neigeuses. Les chiens, bien séchés, repassaient ensuite dans l'autre chenil, où ils se couchaient bien secs et réchauffés. Les fenêtres n'étaient point vitrées, mais garnies seulement d'une toile épaisse, qui permettait à l'air de circuler librement et empêchait les mouches d'entrer en été, où elles tourmentent beaucoup les chiens.

Primitivement les chiens étaient nourris au pain de froment: mais on remplaça plus tard ce pain par du pain d'orge, auquel on ajouta ensuite un peu de farine d'avoine. On leur donnait aussi assez souvent de la soupe, de deux jours l'un, et l'autre jour du pain. Les chiens ne mangeaient jamais dans le chenil, mais bien dans la cour, où les repas leur étaient toujours donnés deux fois par jour, dans des baquets ou des auges. Aussitôt qu'un chien paraissait trop gras, on le gardait au chenil pendant que les autres mangeaient et on ne le laissait sortir qu'à la fin du repas, pour qu'il mangeât moins. Si au contraire un chien était jugé trop maigre, on lui donnait une nourriture spéciale plus nourrissante, comme de la soupe avec du bouillon de viande.

Quant au pansage des chiens, voici comme on y procédait à la Vénerie royale : Un valet de chiens était toujours de garde et couchait au chenil. En été, les valets de chiens entraient au chenil à cinq heures du matin, en faisaient sortir les limiers, les chiennes qui venaient en chaleur, les chiens estropiés, mordus ou qui paraissaient malades. Le valet de chiens qui avait été de garde balayait le chenil et le nettoyait, jetait dehors la paille qui était sur les bancs et la remplaçait par de la paille fraîche, nettoyait les baquets et les auges, aidé dans ce travail par le valet de chiens qui prenait la garde. Tous les deux remplissaient les auges d'eau. A six heures, la meute sortait, conduite et maintenue


CHENIL POUR PETIT ÉQUIPAGE
de 16 à 25 chiens.
LÉGENDE:
A Chenil
B Cour pavée en briques
C Cuisine du piqueur
D Chambre du piqueur au-dessus de sa cuisine
E Escalier du piqueur
F Cuisine des chiens
F Chaudières
G Hangar couvert pour faire manger les chiens
H Grande cour d'ébat herbée
I Cour sablée
J Petits chenils pour les lyces ou chiens malades.
Echelle:
0
5
10 Mètres
A
B
C
D
E
F
G
H
I
J

par les valets de chiens. Elle passait alors l'inspection du premier piqueur, qui examinait les chiens tristes, abattus ou paraissant malades, leur levait les lèvres pour examiner la bouche, et toutes les fois qu'elle avait une pâleur inaccoutumée, le chien était mis de côté et ne chassait pas jusqu'à complet rétablissement.

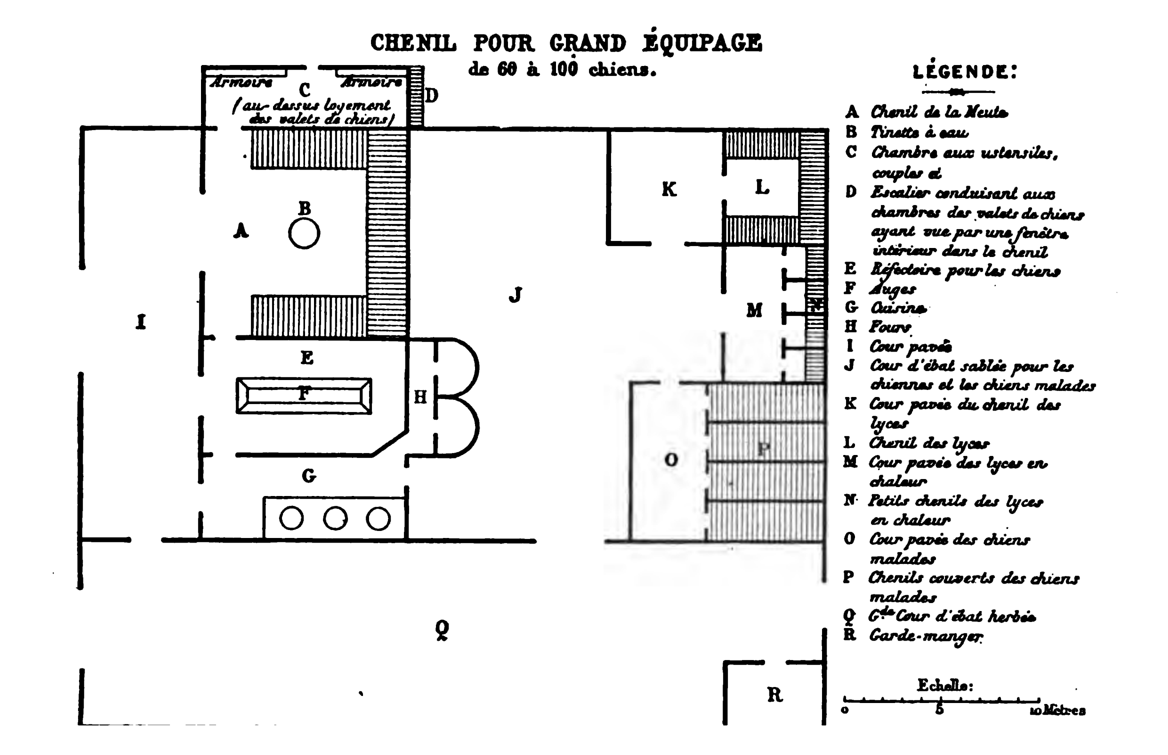
On promenait la meute pendant une heure, puis on la rentrait au chenil pour procéder au pansage des chiens. Pour cela, chaque valet de chiens, muni d'une étrille, d'une brosse, d'un peigne, d'une paire de ciseaux et d'un couple, prenait un chien, lui mettait le couple et, lui plaçant les jambes de devant sur un banc, commençait à le brosser par tout le corps, de la queue à la tête, lui passant la main sous le ventre et entre les jambes pour voir s'il n'avait ni boue ni saleté. Il examinait s'il n'avait pas reçu de morsures la nuit et, s'il lui en trouvait, il coupait le poil tout autour de la plaie pour faciliter la cicatrisation et le pansement; il rafraîchissait la marque avec ses ciseaux si elle en avait besoin (la marque était toujours faite au ciseau, comme de nos jours du reste). On apportait le plus grand soin à nettoyer les étrilles, les peignes et les brosses tous les jours.

Après cette opération, les chiens recevaient leur premier repas, puis on soignait les chiens malades et on laissait la meute tranquille jusqu'à cinq heures, où on donnait de nouveau aux chiens un léger nettoyage à la brosse et à l'éponge. En hiver, les chiens ne sortaient pas avant huit heures du matin.

Le premier valet de chiens était chargé de traiter et de panser les chiens malades ou blessés sous les ordres et la surveillance du premier piqueur, qui était lui-même obligé de faire le rapport au chef d'équipage sur tout ce qui s'était passé au chenil, et c'est de lui qu'il recevait les ordres.

Par ces soins, les chiens duraient fort longtemps. Un chien était regardé bon à la meute jusqu'à neuf ans au moins, et même souvent plus.

Tels étaient les soins donnés aux chiens dans la Vénerie royale, et tout piqueur soigneux de ses chiens devra agir de


CHENIL POUR GRAND ÉQUIPAGE
de 60 à 100 chiens.
Armoire
C
Armoire
(au-dessus logement des valets de chiens)
D
A
B
I
E
F
H
G
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
LÉGENDE:
A Chenil de la Meute
B Tinette à eau
C Chambre aux ustensiles, couples et
D Escalier conduisant aux chambres des valets de chiens ayant vue par une fenêtre intérieur dans le chenil
E Réfectoire pour les chiens
F Auges
G Cuisine
H Fours
I Cour pavée
J Cour d'ébat sablée pour les chiennes et les chiens malades
K Cour pavée du chenil des lyces
L Chenil des lyces
M Cour pavée des lyces en chaleur
N Petits chenils des lyces en chaleur
O Cour pavée des chiens malades
P Chenils couverts des chiens malades
Q Gde Cour d'ébat herbée
R Garde-manger
Echelle:
0
5
10 Mètres

même. N'eût-on qu'un valet de chiens à pied pour mener une petite meute de 10 chiens, ceux-ci devront être soignés de la même façon. Le chenil doit être toujours lavé à fond et il doit être blanchi à la chaux tous les deux mois, pour faire périr la vermine. Une très bonne chose en été, c'est de mettre dans la paille des feuilles de noyer et de menthe poivrée, qu'on trouve facilement dans les prés. L'odeur éloigne les puces et autres insectes.

De temps en temps, par précaution, on doit donner aux chiens quelques bains de sulfure de potasse.

Si les chiens d'un chenil ont besoin d'être passés à l'onguent, on peut être convaincu que le piqueur ne sait pas son métier ou ne veut pas le faire, car des chiens bien tenus n'ont jamais besoin d'être passés à l'onguent.

Tout chien étranger, acheté ou rentrant au chenil, arrivant par chemin de fer, doit être passé à l'onguent avant d'être rentré au chenil.

Il y a des équipages nourris uniquement à la viande de cheval crue, nourriture qui leur convient et les rend très vigoureux, mais qui donne une mauvaise odeur.

D'autres équipages sont nourris au riz cuit dans du bouillon de cheval. Cette nourriture demande à être très bien faite pour être bonne.

La nourriture d'été ne doit pas être la même que celle de l'hiver pendant les chasses. L'été, le chien doit être rafraîchi et tenu plutôt maigre que gras. Les soupes aux herbes, aux légumes, du petit lait de temps en temps, doivent être données aux chiens à cette époque. Au début de la saison de chasse les chiens doivent être plutôt maigres que gras, tandis qu'en pleine saison on doit les tenir le plus en état possible. S'ils commencent leurs premières chasses trop gras, non seulement ils ne peuvent chasser, mais ils deviennent sujets à tous les accidents de fourbure, boiterie, coups de sang, etc. S'ils sont trop gras l'été, ils sont sujets aux dartres et aux coups de sang; la poitrine s'engorge; ils perdent toute haleine et il leur

faudra deux mois de chasses mal faites pour se remettre en condition.

Si, en entrant dans un chenil, vous voyez des chiens ayant un mauvais poil terne et hérissé, les uns gras, les autres maigres, quelques-uns ayant des dartres, et que, sans avoir précisément la gale, vous les voyez se gratter, ce sont des chiens mal tenus; le piqueur ne sait pas son métier ou ne veut pas le faire. Si l'homme crie après ses chiens, les tape avec son fouet sans raison et si, en sortant, les chiens se précipitent, s'échappent, courent à droite et à gauche comme des fous sans rien écouter, c'est encore une preuve que le piqueur ne sait pas son métier.

Une très bonne habitude est celle de sortir toujours les chiens pendant un quart d'heure après la soupe, pour qu'ils se vident. Du reste, plus de fois un homme sortira ses chiens pendant la journée, plus il les promènera, plus il leur apprendra à être obéissants et à ne pas courir après les gens, les chiens, les moutons ou la volaille, plus ce sera la preuve que c'est un homme soigneux de ses bêtes.

Une extrême propreté est indispensable dans un chenil, et jamais un piqueur sale de sa nature n'aura de chiens dans un état convenable.

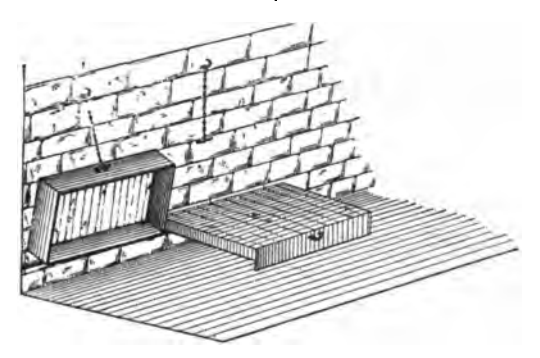
Il ne faut jamais de ruisseau ou d'eau courante dans un chenil, surtout si elle est sans profondeur, parce que les chiens s'y coucheraient ayant chaud et attraperaient des fluxions de poitrine ou des rhumatismes.

La meilleure exposition d'un chenil, c'est l'Est ou le Sud. Le chien ne craint pas la chaleur, ou plutôt elle ne lui fait jamais mal quand il est au repos; mais il craint beaucoup le froid, surtout le vent froid et humide, qui le rend souvent malade.

Le chenil ne doit pas être situé dans un fond, un endroit humide ou marécageux, mais autant que possible dans un endroit un peu élevé et sec, à l'abri des vents du nord. Le bâtiment ne sera jamais construit en terre, car il deviendrait le séjour de tous les insectes et bêtes malfaisantes, mais bien être

en pierres, briques, ciment, plâtre, etc., et comme grandeur il sera proportionné au nombre des chiens. Les fenêtres seront assez hautes pour que les chiens ne puissent pas y sauter, et d'ailleurs il vaut mieux qu'il y en ait peu, et de très petites seulement, pour donner de l'air.

Les bancs en bois où coucheront les chiens ne devront pas être pleins à planches jointoyées; toutefois les intervalles



Bancs du chenil.

laissés entre les planches devront être assez étroits pour que le doigt d'un chien ne puisse jamais s'y prendre. Ils devront être élevés seulement de 0m,20 à 0m,25 au-dessus du sol, avec un léger rebord pour empêcher la paille de tomber. Le plafond ne sera pas trop élevé, afin que les chiens n'aient pas trop froid en hiver : 2m,50 à 3 mètres sont suffisants. Il est bon que la porte

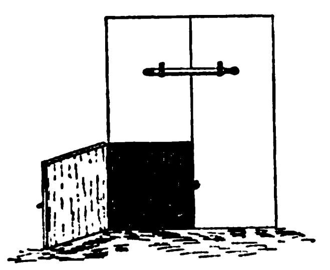


Charnières des bancs.

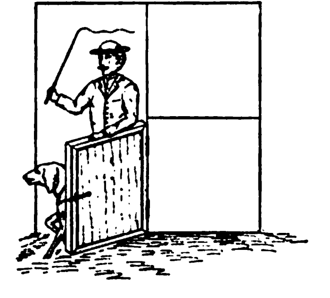
ait un huisset par où les chiens puissent sortir et rentrer lorsque la porte est fermée pendant les très mauvais temps. Il faut que les bancs soient à charnières, afin qu'on puisse les relever pour laver et nettoyer en dessous.

Le sol de la cour du chenil ne devra être ni en terre ni en sable, mais bien en briques ou béton avec rainures ou en pavés plats et rayés : autrement le sol s'imprégnerait des mauvaises odeurs; en outre, les cours en briques ont l'avantage de durcir beaucoup le pied du chien et de le rendre beaucoup plus résistant et insensible aux cailloux, ronces et épines. D'ailleurs, comme il faut constamment laver les cours, il est indispensable qu'elles soient dallées d'une façon quelconque; mais il faut autant que possible avoir une autre cour d'ébat en herbe, où on puisse lâcher les chiens tous les jours pendant un certain temps.

L'habitude de la Vendée d'avoir dans les cours de chenil une



Porte du grand chenil.



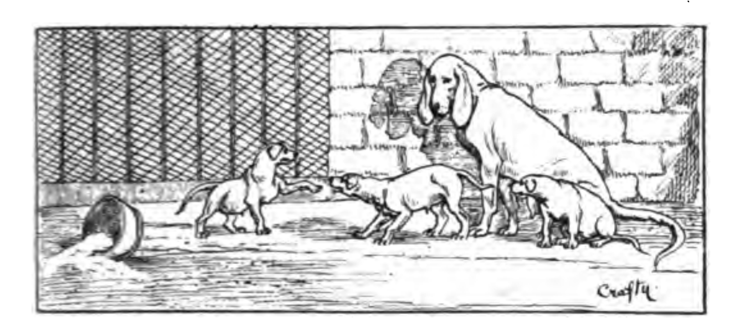
Porte de la cour d'ébat.

espèce de belvédère où les chiens montent se mettre en bon air et voir au loin est, je crois, une assez bonne chose qui les égaye et les distrait; mais il faut qu'il soit bien fait, afin que les chiens ne puissent pas en tomber en jouant ou en se battant.

Il est enfin indispensable d'avoir de petits chenils séparés pour les chiennes en chaleur, les chiens malades ou blessés, et il en faut un certain nombre. On aime beaucoup en Angleterre, où il y a de très beaux chenils admirablement aménagés, que la porte du chenil soit en deux parties comme celles de nos étables, pour donner de l'air d'abord en laissant le haut ouvert et ensuite pour sortir plus facilement les chiens pour manger, le piqueur se

tenant à la porte, qu'il tient sous son bras gauche pendant qu'il appelle les chiens et les désigne du bras droit avec son fouet pour les faire sortir. Je crois cette méthode assez bonne; cependant je crois encore meilleur d'habituer, comme en France dans les chenils bien tenus, les chiens, la porte étant tout ouverte, à rester sur les bancs et à ne sortir qu'à l'appel de leurs noms.





CHAPITRE VI

DE L'ÉLEVAGE DES JEUNES CHIENS

Je laisse pour le moment de côté la question des alliances et des croisements que je traiterai plus loin et je parlerai ici uniquement de la naissance et de l'élevage des chiens.

Sur cent maîtres et piqueurs, il n'y en a pas dix qui savent élever des chiens ! Quand je dis élever, je n'entends pas seulement les faire vivre, mais bien produire un beau chien, de belle taille, fort, vigoureux et membré. Tel piqueur ou tel maître, du même chien et de la même chienne, vous élèveront des chiens de 20 pouces, chétifs et sans membres, tandis que celui qui sait élever vous fera des mêmes chiens des animaux de 23 à 25 pouces, réintés, musclés et membrés.

Et tout cela se décidera pendant les quatre premiers mois de la naissance.

Il faut d'abord une chienne de bon âge, en bon état, ni trop maigre ni trop grasse, bien nourrie pendant sa gestation et ayant eu de la liberté; on la retire du chenil à partir d'un mois ou cinq semaines de gestation. Le nombre des chiens à lui laisser dépend de la race, de la force et de l'état de la mère. Les races

françaises pures ont généralement beaucoup plus de lait que les bâtardes, et surtout que les anglaises. Telle chienne ne peut nourrir que quatre chiens, telle autre en élèvera six. On les laissera teter le plus longtemps possible; mais à partir d'un mois on donnera aux jeunes du lait ou de petites soupes, qu'on ne laissera jamais aigrir; les vases où on leur donnera la soupe seront constamment vidés ou nettoyés.

On veillera, surtout après le sevrage, à ce que les chiots n'aient pas de vers, et on leur donnera pour cela de l'ail, du semen-contra ou de l'écorce de grenadier. Tout jeune chien qui ne pousse pas, qui prend l'air rachitique ou qui a un gros ventre. a des vers et doit en être débarrassé.

Les jeunes chiens sevrés doivent avoir des soupes au moins six fois par jour, et jamais on ne laissera les soupes dans le chenil; mangées ou non, il faut les retirer aussitôt que les chiens la refusent. S'ils sont nourris à la viande, il ne faut pas qu'elle soit cuite, mais crue et bien fraîche, et on la donne en très gros morceaux; on larde les cuisses ou les épaules de coups de couteau qui les fendent dans le même sens pour que les jeunes chiens tirent dessus, ce qui d'ailleurs facilite la dentition, et on ne doit jamais couper la viande par morceaux pouvant être avalés, sous peine de mort subite par étouffement et impossibilité de digestion, aussi bien pour les grands chiens que pour les petits.

Si les jeunes chiens ont la gale de lait, des puces ou des poux, il faut les frotter légèrement avec de l'huile mêlée de soufre et de safran, mais ne pas employer le tabac, car ils pourraient se lécher et tomber malades. D'ailleurs mieux vaut laisser sortir cette gale que de la faire rentrer.

Il faut les purger de temps en temps avec de l'huile de ricin, mais ne pas en abuser, et mieux vaut encore ne pas le faire si leur état de santé ne vous y oblige.

Si le jeune chien paraît souffrant ou disposé à prendre la maladie, ne pas mettre de séton, le tenir au chaud, lui retirer toute eau froide et ne lui laisser boire que de l'eau de graine de

lin avec un peu de café; de même s'il tousse ou s'il paraît être pris de la gorge. Tâcher de le nourrir à la viande fraîche et au sang. La chaleur, la graine de lin, le café et le sang sont les meilleurs préservatifs et le meilleur traitement contre la maladie. Si la maladie est dans la mâchoire et les dents, avec des symptômes ressemblant au scorbut, badigeonner la gueule deux ou trois fois par jour avec une solution de borax.

Il est indispensable que les jeunes chiens, dès leur naissance, couchent dans de la paille assez épaisse ou sur un lit assez chaud pour qu'ils ne puissent sentir le froid du sol. Tout jeune chien couché sur du pavé ou autre endroit froid est un chien destiné à tomber malade. Que de poulains, de veaux et de chiens sont perdus en France par cette cause!

Les jeunes chiens sevrés doivent toujours être en liberté dans une cour ; inutile qu'elle soit très grande, pourvu qu'elle soit bien exposée et que le sol soit très sec, pour que le jeune chien ne soit pas exposé à coucher dans un endroit humide. Être couché d'un côté à l'humidité et de l'autre au soleil, c'est la jaunisse future ou plutôt immédiate. Quand le soleil est très chaud dans la journée et que les nuits sont froides, il faut enfermer les jeunes chiens la nuit dans un endroit chaud : autrement ils prendront la jaunisse, maladie presque toujours mortelle jusqu'à quatre ou cinq mois ; quand ils sont plus âgés, on peut les en sauver par de petites saignées faites immédiatement et renouvelées, la privation d'eau froide, de l'eau de carotte et du bicarbonate de soude ; mais les changements de température entre la nuit et le jour sont presque toujours la cause de cette maladie, ainsi que les temps humides et froids. On peut donner comme règle générale qu'aussitôt qu'un chien est malade, il faut lui retirer l'eau froide. Suant par la gueule et la langue et ayant la fièvre, l'eau froide lui ferait le même effet qu'un bain froid à un homme atteint d'un accès de fièvre.

Si vos jeunes chiens ont de la faiblesse dans les membres ou dans les reins, ou du rachitisme, il faut les faire coucher sur du

tan ; rien ne les redresse mieux. Vous pouvez aussi leur donner du phosphate de chaux dans leur boisson.

Le chien anglais est formé de très bonne heure, à un an, et le chien français assez tard, guère avant deux ans. Il ne faut pas oublier cette règle pour l'époque où on les mènera à la chasse pour les livrer. Il est vrai que le chien anglais formé de très bonne heure ne dure pas longtemps et que le chien français dure facilement trois ou quatre ans de plus.

On met les jeunes chiens au couple à dix mois ou un an, en les couplant avec un vieux chien tranquille et pas méchant.

Un jeune chien qui est petit et sans membres à quatre mois ne fera jamais un vrai chien, et il n'est bon qu'à tuer.

Telles sont les règles de l'élevage des jeunes chiens que quarante ans de pratique d'élevage des races les plus difficiles, Saintongeois, Vendéens et Saint-Hubert, m'ont apprises. Malheureusement il est souvent fort difficile de les inculquer à certains piqueurs, qui croient savoir élever des chiens et n'en connaissent pas le premier mot. Ils appliquent les sétons et les purgations les plus extraordinaires et les plus dangereuses à toutes les maladies et tuent en somme plus qu'ils ne sauvent. En entrant dans un chenil d'élevage, rien qu'en voyant comment est installée une mère avec ses petits ou en voyant l'état de jeunes chiens de quatre mois, je sais tout de suite si l'homme sait élever des chiens, et tout veneur doit pouvoir le reconnaître aussi bien que moi.

Il faut aussi, quand la chienne allaite, avoir soin que le rebord du banc ou la planche qui maintient la paille ne soit pas saillante, pour que la chienne en sortant ou en rentrant ne frappe pas ses allaites sur la planche : ce qui cause la formation de tous ces kystes qu'on voit aux mamelles des chiennes dans les chenils où l'on élève mal.

Pour la saillie des chiennes, je conseille de ne les faire saillir que vers la fin de la chaleur, le soir et le lendemain matin ; elles retiendront mieux et plus sûrement, et il ne faut pas laisser le chien avec la chienne. Beaucoup de bons veneurs la font saillir

une troisième fois avant le neuvième jour; mais si elle a bien été saillie à la fin de sa chaleur ou qu'elle soit pleine, elle ne s'y prêtera pas et il ne faut pas la forcer. Je n'ai pas besoin de dire que toute chienne en chaleur doit être enfermée à clef, la clef dans la poche du maître ou du piqueur, et l'étalon, après la saillie, doit être lavé et laissé libre quelque temps, car, si on le rentrait au chenil, les autres chiens pourraient le piller.

La gestation dure de 62 à 65 jours. Les jeunes chiennes sont très sujettes à manger leurs petits et on doit les surveiller attentivement. Souvent elles lèchent trop le nombril de leurs jeunes chiens, d'où vient une plaie qui peut devenir grave. Il faut y mettre alors de la teinture d'aloès et renouveler jusqu'à guérison.

Une lice qui, jeune, a eu la jaunisse fait toujours des chiens disposés à l'avoir. J'ai fini par ne plus employer à la reproduction les chiennes dans ce cas, et la jaunisse, qui était très commune chez moi, avait presque fini par disparaître.

Du reste, la bonne santé de la chienne est une des choses les plus importantes dans le choix de la mère, et mieux vaut ne pas élever que d'employer une chienne délicate ou ayant un mauvais sang. Quant à la taille, une chienne de taille moyenne fait souvent de plus beaux chiens qu'une chienne trop forte ou trop massive.





CHAPITRE VII

DES CROISEMENTS

La question des croisements est une des choses les plus importantes de la vénerie, car un bon chien étant, comme je l'ai sans cesse répété, la base de la chasse à courre et, pour un chien courant, tout étant dans la nature et presque rien dans l'éducation, il s'agit de toujours maintenir et même d'augmenter et de perfectionner les qualités qu'il a et qui tendent toujours à se perdre. Soit donc que l'on veuille maintenir une race ou la perfectionner, soit qu'on veuille créer une sous-race nouvelle, la question des croisements se présente et demande à être étudiée avec soin.

Perfectionner et conserver dans sa pureté une race de chiens demande des soins extrêmes. La production de deux chiens de même race, surtout si elle est bien confirmée, porte les traits de ressemblance propres à chacun d'eux et les formes caractéristiques de la race. Si le père et la mère sont de races différentes, la production peut tenir à peu près également des deux espèces; cependant ce mélange des caractères n'est pas toujours égal : il penche tantôt du côté du père, tantôt du côté de la mère,

suivant l'ancienneté de la race de chacun d'eux, et souvent il en prendra alors plutôt les défauts que les qualités, principalement qnand les races sont trop disparates et se combinent mal. Si l'un des deux, le père par exemple, est d'une race assez pure et suivie depuis longtemps, et la mère d'une race croisée ou moins pure et moins ancienne, les produits tiendront probablement beaucoup plus du père.

La ressemblance ascendante n'est pas un des phénomènes les moins curieux de la reproduction, car on peut souvent observer que les produits ont une plus grande ressemblance avec leur grand-père ou leur grand'mère qu'avec leur père ou leur mère. Cette particularité se remarque peut-être plus souvent lorsqu'un caractère commun a été conservé pendant plusieurs générations, c'est-à-dire lorsque le sang a été conservé pur pendant plusieurs générations, ce qui forme une race établie bien conduite dans ses productions successives au moyen d'un bon appareillement, d'un bon élevage et d'un bon choix de nourriture.

Nous n'avons pas de race pure proprement dite ou pouvant être garantie telle, car nos races les plus vantées et réputées les plus pures sont le produit de variétés identiques de la même espèce, provenant du choix d'individus pareils, généralement nés dans le même pays. L'homme, actif à augmenter ce qui lui est utile, a observé ces altérations graduelles, les a améliorées et les a étendues en s'aidant des causes qui les produisaient et, par des soins postérieurs, les a perfectionnées, perpétuées et rendues permanentes. Lorsque des variétés accidentelles ont présenté des formes ou des qualités particulières dont on pouvait tirer parti, on en a tiré race, et quand ces singularités ont été observées sur plusieurs sujets d'une même portée, il a été assez aisé de les perpétuer par leur accouplement réciproque, en le bornant entre eux.

Toute variété ou sous-race a une tendance à dégénérer et à reprendre quelque chose de la race originelle. Cette tendance est plus grande dans les variétés accidentelles ou dans les races de peu d'ancienneté; mais dans les races qui sont cultivées

depuis longtemps, il faut plus de temps pour qu'elles dégénèrent, et c'est à combattre cette tendance bien marquée dans le chien que se rattache en grande partie l'art d'élever avec succès ces animaux.

Ou les sous-races tirent leur origine de quelques variétés accidentelles qui se montrent tout à coup, ou bien une sous-race peut être établie par quelques formes et qualités sur *lesquelles* on s'est d'abord fixé; après quoi on choisit les *individus peut-*être pas exactement semblables, mais chacun d'eux ayant quelques points de ressemblance avec la forme désirée, et alors on atteint le but par leur union et celle de leurs descendants. Une variété ou sous-race étant adoptée, son existence dépendra des soins apportés non seulement dans le choix des individus propres à la reproduction, mais aussi dans la recherche des circonstances qui peuvent conserver les animaux eux-mêmes dans l'état ou la forme que l'on désire; ainsi, par exemple, si on a une grande taille et qu'on veuille la conserver ou encore l'augmenter, on ne gardera que deux ou trois petits de la même portée; non seulement on donnera une nourriture très abondante à la mère, mais il faudra encore accoutumer le jeune chien à prendre de bonne heure une nourriture animale, en ajoutant une libre circulation à l'air dans un lieu assez vaste. Mais par-dessus tout la durée d'une sous-race dépend du choix judicieux des pères et mères qui, ayant au plus haut point les formes spécifiées et définies, sont capables de les transmettre à leur progéniture.

Le soin longtemps continué de n'admettre pour la reproduction que les individus de la même race constitue la pureté du sang; une grande importance doit être attachée à cette pureté de sang ou descendance en ligne directe, et cependant souvent le choix des plus beaux reproducteurs dans la même race ne suffit pas pour lui conserver la force, la vigueur et la santé nécessaires. Le chasseur le plus expert, qui reconnaît au plus haut degré la valeur de la pureté de race dans la généalogie de ses chiens, apprend aussi souvent par l'expérience qu'un certain degré de perfection ne peut souvent se conserver ou s'obtenir

que par l'introduction passagère d'un sang étranger pour retremper et vivifier l'ancien. Comme d'ailleurs, en dépit de tous les soins, il est rare d'obtenir des reproducteurs parfaits et par suite des productions parfaites, et comme on doit s'attendre à des non-réussites, il faut porter ses soins à ne pas choisir les sujets mâles et femelles employés à la reproduction entachés chacun des mêmes défectuosités; car, quoiqu'ils puissent être parfaits sous tous les autres points, dans ce cas ils seraient cependant impropres à donner race.

Ce ne sont pas les formes seulement que l'on peut altérer ou donner aux produits, mais aussi les qualités et les aptitudes qui se communiquent également. Le tempérament, l'intelligence, la sagacité, l'obéissance, la finesse de l'odorat, la puissance de la voix sont héréditaires et doivent être pris en grande considération par l'éleveur. Les amateurs sans expérience commettent souvent la faute de ne cultiver qu'une faculté spéciale isolée, ou une forme particulière, en perdant de vue l'intégrité générale ou l'amélioration future du tout; aussi un éleveur voulant donner de la vitesse à ses chiens, et ne pensant qu'à cela dans son élevage et ses croisements, pourra arriver à leur donner la vitesse du lévrier, mais ce sera aux dépens de leur odorat, de leur sagacité et surtout de leur voix. Les éleveurs ne sauraient trop se souvenir, comme une loi établie de l'économie animale, qu'un degré supérieur et extraordinaire, naturel ou artificiel, de quelques parties est toujours produit aux dépens de quelques autres qualités. Ainsi, si l'on pousse le plus loin possible la finesse du nez et la beauté de la gorge dans une race, elle arrivera à une extrême lenteur, telle qu'elle pourra faire perdre l'avantage de la finesse du nez, et cette loi est surtout visible dans les animaux dont les races sont portées au plus haut degré de pureté.

Quant aux unions consanguines, je ne crois pas qu'elles soient aussi préjudiciables qu'on le pense généralement, pourvu qu'elles aient lieu entre animaux vigoureux doués d'un sang pur et d'une bonne santé, car la nature nous offre l'exemple d'animaux sau-

vages forts et vigoureux vivant en troupes de même famille et se reproduisant par la consanguinité. Le cerf ajoute ses filles à son harem aussi longtemps qu'il lui reste assez de force pour écarter ses jeunes rivaux. Il en est de même du taureau et de l'étalon, qui briguent la suprématie jusqu'à ce qu'enfin, vaincus par l'âge ou la maladie, ils se voient forcés de céder la place à un animal plus jeune et plus vigoureux, qui devient leur maître et celui des femelles qui les suivaient. Il semble que la nature ait recours à ce moyen pour prévenir la dégénérescence qu'on remarque chez les êtres humains lorsqu'un couple faible assume la tache de produire une famille. Mais, comme le dit fort bien M. Gayot, « ce serait un mauvais calcul que de s'en tenir obstinément à sa race et de ne pas vouloir introduire dans une vieille famille le sang d'une autre famille non moins précieuse et tout aussi bien douée. En choisissant avec intelligence les reproducteurs dans l'une ou l'autre famille de la même race, on opère suivant les règles les plus judicieuses de la bonne reproduction : on ne fait pas de croisement. mais de la sélection bien entendue. Il y a deux chenils, deux familles supérieures de la même race qui se valent. Eh bien! choisissez les pères et échangez-les entre vous, tous deux vous ferez bien; c'est là ce que les Anglais nomment un croisement en dehors; croisement n'est pas le mot propre, puisque les deux familles appartiennent à la même race.

« Pour l'animal domestique, la beauté, c'est tout simplement l'état qui le met en mesure de répondre d'une manière satisfaisante à sa destination. La beauté n'est pas une et par conséquent n'est pas absolue, puisque cette destination varie suivant le genre de service qu'on impose à chacun; c'est ainsi que le bouledogue a des beautés qui seraient des difformités chez le lévrier, et réciproquement.

« On conteste au croisement le pouvoir de former des races. Il donne des individus, dit-on; il fait des produits améliorés, mais il ne fait pas de reproducteurs, il n'élève aucun de ses résultats jusqu'à la fixité, jusqu'à cette qualité précieuse en vertu de

laquelle les races se soutiennent par elles-mêmes et se perpétuent en quelque sorte spontanément du fait de leur virtualité propre.

« Il en est ainsi, je le reconnais, des mélanges incohérents qui s'opèrent entre animaux de sangs mêlés. Il n'en est plus de même de l'union d'animaux choisis dans des races dignes de ce nom. Mariés entre eux, les premiers n'offriraient aucune certitude héréditaire : comment exerceraient-ils une meilleure influence dans leur union avec des animaux aussi peu fixés qu'eux-mêmes. Ils retombent dans la catégorie des croisements diffus, des mélanges hétéroclites qui ne doivent pas en prendre le nom, et, conformément à la loi d'hérédité qui n'a pas deux poids et deux mesures, ils produisent semblables à eux; animaux de hasard, sans antécédents héréditaires, ils donnent des éphémères.

« Autre est le résultat d'un croisement qui s'arrête au premier degré pour faire retour, sans plus attendre, à l'une des deux races croisées. » (Gayot, *le Chien.*)

Voilà la vérité et les vrais principes qui doivent guider tout éleveur de chiens.

On recherche dans le chien courant deux sortes de qualités distinctes, les qualités physiques et les qualités morales.

La forme, le fond qui en est généralement la suite, la dimension et le caractère distinctif bien prononcé d'une race, constituent les qualités physiques.

Le nez, l'instinct, l'intelligence, l'amour de la chasse et la gorge sont les qualités morales.

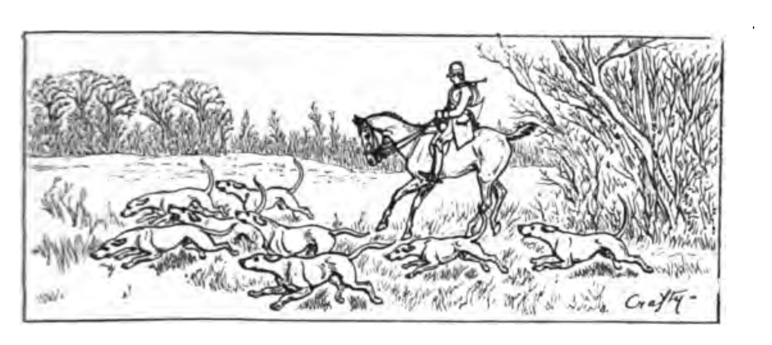
Ainsi donc, en réunissant deux individus de race et de sexe différents que l'on a choisis doués de qualités physiques et morales que l'on préfère, et en les perpétuant par une série de générations auxquelles on porte un soin continuel, nul doute qu'on n'obtienne une race distincte de celles dont elle provient et qui réunisse à elle seule les qualités que l'on ne trouvait que dans elles deux, si l'on se conforme aux règles que nous avons établies plus haut.

Mais, pour qu'une sous-race se forme et se maintienne, il faut

que les mâles et les femelles choisis pour cet objet aient constamment les mêmes caractères distinctifs, et si l'on arrive à former des chiens pareils de formes et de qualités produisant entre eux des chiens semblables à eux et semblables entre eux, la sous-race peut être considérée comme fixée; encore pour la maintenir faudra-t-il recourir souvent aux croisements primitifs, surtout si l'on voit la variété formée soit dégénérer, soit prendre une ressemblance ascendante avec la race primitive soit du père, soit de la mère.

Dans l'accouplement quelle est l'influence du père? Évidemment l'influence la plus grande appartiendra à la race la plus pure et la plus ancienne; mais si les deux familles sont également anciennes et pures, je déclare que je n'ai jamais pu accumuler assez de preuves certaines pour dire quelle est l'influence du père. Je crois cependant que, comme aspect, le produit a plus de tendance à ressembler au père, et cependant, en comparant un bâtard fait par exemple avec un chien Anglais et une Saintongeoise et un bâtard fait avec un Saintongeois et une Anglaise, il est certain que comme formes et construction le dernier produit ressemblera plus à la mère qu'au père.





CHAPITRE VIII

DU CHEVAL DE CHASSE

Nous venons d'étudier tout ce qui a rapport aux chiens, ce grand facteur de la chasse à courre, et, avant d'étudier ce que doit être le maître d'équipage et le piqueur, il serait rationnel de parler du cheval de chasse; mais, à mon sens, c'est inutile dans un Traité aussi sommaire de la Chasse à courre, attendu que pour les chevaux de chasse nécessaires en France il n'y aurait pas de règles précises à établir, et si un bon cheval peut généralement chasser partout, les qualités requises (on ne peut guère espérer les trouver toutes réunies) diffèrent tellement suivant les pays où l'on chasse, qu'on ne peut donner de règles absolues.

Le bon cheval de chasse pour les pays du Nord, des environs de Paris, de la Normandie, etc. peut ne pas être le même que celui qu'on doit désirer pour la Vendée, l'Anjou, le Bourbonnais, le Morvan. Le cheval bon pour les pays de sable, de plaines, peut très bien ne pas convenir dans les pays de côtes, ou de pierres, de roches. Le bon cheval pour les boues ou les plaines à gros sillons de la Haute-Marne et du Morvan, les haies

sèches et les fondrières, peut très bien manquer de train et de coulant pour la Normandie ou les environs de Paris, et celui des environs de Paris et de la Normandie peut très bien ne rien valoir devant les doubles fossés, les haies, les barrières et les ajoncs de la Vendée, de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne. Un cheval peut être excellent dans les belles allées des forêts des environs de Paris et ne pas convenir dans les chemins de bœufs et les mouvants du centre de la France.

Je n'en parlerai donc pas, la taille, la force et les qualités devant varier en France suivant le pays où l'on chasse et les animaux que l'on chasse. Il est évident que, pour chasser un lièvre ou un chevreuil, on peut ne pas être obligé d'avoir le même cheval que pour chasser un sanglier, un cerf ou un loup dans un pays difficile et que le cheval qui peut très bien faire huit ou dix lieues peut très bien ne pas en faire vingt-cinq ou trente, comme cela arrive souvent dans certaines contrées de la France.

A chaque veneur donc le soin de choisir le cheval qui convient le mieux pour sa chasse et son pays. Il le saura mieux par son expérience que par tout ce que je pourrais lui dire, d'autant plus que, pour être complet, ce chapitre devrait former un volume tout entier.

Quant aux soins à donner aux chevaux de chasse, je me permettrai de renvoyer les veneurs à mon petit livre sur la condition des chevaux de chasse en France, où ils trouveront, je l'espère, tout ce dont ils pourraient avoir besoin.





CHAPITRE IX

DES DEVOIRS DU VENEUR

Quoique en décrivant la chasse de chacun des animaux de vénerie nous traiterons de ce que devra faire le veneur, il est cependant des règles générales dont il faut parler, parce qu'elles s'appliquent à peu près à tous les genres de chasse, et ces règles nous les demanderons surtout à d'Yauville, cet excellent veneur qu'on ne saurait trop étudier et consulter.

On peut faire de la vénerie aussi bien avec 12 chiens qu'avec 60, et un petit chasseur de lièvres qui prend communément est souvent un plus fin veneur que bien des maîtres à la tête de grands équipages.

Entre toutes les qualités nécessaires au veneur, la plus essentielle est certainement d'être assez maître de soi pour modérer son ardeur. La science de la chasse demande de la réflexion, et la réflexion est incompatible avec la fougue.

Soit qu'il ait des chiens trop froids, soit qu'il ait au contraire des chiens trop fous et trop chasseurs, le veneur doit se garder de les pousser et de les animer trop au départ. Il faut les laisser goûter la voie et en prendre connaissance. S'ils sont trop

froids, il leur ferait quitter la voie en sonnant et criant avec excès et les ferait revenir à lui. S'ils sont trop chauds, sa fougue augmentera la leur, et ils ne tarderont pas à faire des bêtises et des changes. Il ne les calmera qu'en se calmant lui-même. Toujours maître de ses actions, il doit toujours être occupé de ses chiens et ne perdre jamais courage. S'il trouve des obstacles, des changes, des défauts, il redouble d'activité et ne perd tout espoir que lorsque la fatigue de ses chiens ou la nuit lui ôte tout espoir de réussir. Que d'animaux ont été pris au moment où l'on commençait à désespérer !

Le bon veneur est toujours le plus près possible de ses chiens, mais jamais il ne doit les presser. Il est toujours attentif à leur façon de chasser : quelques-uns qui balancent lui donnent de l'inquiétude, tandis que d'autres qui chassent franchement le rassurent, parce qu'il les connaît tous et par leurs noms et par leurs qualités. Il sait que le meilleur chien est même rarement sans défauts; que l'un, sage par excellence, ne tourne qu'à son animal, mais ne veut pas le chasser accompagné; que l'autre chasse son animal au milieu de l'accompagné et l'en sépare même, mais que quelquefois, après un défaut, il attaque le premier animal qu'il rencontre. Certains chiens rallient à merveille, tandis que d'autres aiment à chasser seuls. Il y en a qui veulent toujours être en tête et qui dans ce cas chassent à merveille, tandis que, s'ils n'ont pu prendre la tête, ils ne veulent plus rien faire ou coupent par ambition, et alors font souvent manquer. Si avec cela ils cèlent la voie, ils ne sont bons qu'à tuer. Il y a des chiens très requérants, d'autres qui ne font rien quand ils sont à bout de voie. Enfin il y a des chiens qui deviennent sages en peu de temps; il y en a de très sages qui ne font rien au début de la chasse, ne voulant marcher que quand leur animal est malmené, et alors c'est toujours à eux; il y en a qui ne deviennent sages qu'après plusieurs saisons, d'autres enfin qui ne le deviennent jamais.

Un veneur qui ne connaît pas ses chiens et leurs différentes qualités ne peut s'occuper de sa chasse qu'au hasard et la con-

naissance de ses chiens lui est d'autant plus nécessaire qu'il doit apprendre lui-même de ses bons chiens à bien chasser et à démêler les ruses de l'animal qu'il poursuit. Il doit donc non seulement bien connaître ses chiens, mais encore avoir souvent plus de confiance aux bons chiens qu'à lui-même. Un bon veneur forcé de maintenir la voie pendant quelque temps seul et avec peu de chiens doit faire tous ses efforts pour qu'on le rejoigne et qu'on lui rallie les chiens. Si ses chiens balancent, il s'arrête et leur laisse le temps de travailler d'eux-mêmes, parce que si le change les embarrasse, ses cris intimideraient tout à fait les plus sages et les empêcheraient de chasser ou exciteraient les autres et les feraient tourner au change. Il ne doit donc leur parler que doucement et les encourager, en ne les appelant au retour qu'après les avoir laissés travailler à leur guise.

Sous quelque prétexte que ce soit, on ne doit jamais enlever les chiens quand ils sont dans la voie; de même que le moyen le plus sûr de ne pas perdre la chasse est de ne pas quitter les chiens, de même le moyen le plus certain de ne pas perdre la voie, c'est de ne pas la quitter, autant que cela se peut du moins. Rien du reste ne rend les chiens plus volages et moins sûrs que de les enlever, car alors, du moment qu'ils sont dans l'embarras, ils sortent aux routes et courent à tous les chevaux qu'ils aperçoivent.

Si cependant on est obligé d'enlever les chiens, un seul cavalier marche devant eux en les appelant; les autres restent derrière et jamais on ne doit les mener plus vite qu'au trot. Les cavaliers qui sont en queue les maintiennent, et si un chien veut s'écarter, un cavalier lui donne quelques coups de fouet en l'appelant par son nom. Les chiens ne se dressent pas seuls; la nature leur apprend à chasser, mais ce sont les hommes qui les rendent souples et dociles, et jamais ils ne le deviendraient si les veneurs ne s'en occupaient que dans les moments où ils en ont besoin.

Si l'amusement de la chasse à courre ne consistait qu'à prendre un animal, il serait bien plus simple de l'attendre au coin d'un

bois ou d'un buisson avec une laisse de lévriers; mais l'art de la vénerie est l'art d'attaquer au milieu de bois ou de forêts l'animal que l'on veut prendre, aidé de chiens courants guidés par des hommes et de le forcer à s'avouer vaincu. Suivre la voie avec une quantité de chiens suffisante et vaincre ses ruses de même que sa vigueur est donc le but auquel doivent tendre tous les veneurs, chacun dans les fonctions qu'il doit remplir.

Lorsqu'on enveloppe un bois ou une partie de forêt ou qu'on tâte une plaine où l'animal peut avoir débuché, on ne doit mener les chiens qu'au petit trot, autrement on ne leur laisserait pas le temps de se rabattre. Dès qu'on voit les bons chiens mettre le nez à terre, on s'arrête et on leur donne le temps de travailler; avec des veneurs sages et modérés, les chiens apprennent à faire leurs retours d'eux-mêmes et ils retrouvent alors la voie bien plus vite que lorsqu'on les accoutume à être enlevés. Si l'animal est accompagné, il est plus difficile de dire ce que l'on doit faire. Si les chiens sont froids et ne chassent pas dans l'accompagné, il faut soutenir les bons, les pousser, les exciter même, en se méfiant de ceux qui sont trop chauds et qui pourraient faire change. Si les chiens sont très chasseurs et par conséquent généralement moins sûrs, il faut les laisser faire et ne rien dire, appuyant légèrement les meilleurs et ralliant à eux les douteux, s'il y a plusieurs chasses.

On ne doit sonner que quand on est avec les chiens et qu'ils chassent franchement, ou quand, froids dans l'accompagné, ils ont besoin d'être excités, ou quand on voit l'animal et qu'on est bien sûr que c'est l'animal de meute pour rallier aux bons chiens ceux qui se sont écartés ou qui ont fait des bêtises. Lorsqu'on sonne en tête, ou trop loin des chiens ou trop en queue, on court risque de les enlever et de leur faire perdre la voie. La trompe peut faire autant de mal que de bien à la chasse; généralement pendant la première heure de chasse, il faut en être très sobre et mieux vaut ne pas sonner que de sonner loin des chiens.

Il ne faut pas sonner la vue sans être absolument sûr que c'est l'animal de meute, car dans les forêts vives on peut facilement

sonner sur change. Il ne faut pas sonner le débucher sans voir les chiens arrivant bien à la voie, car là aussi on s'expose souvent à sonner sur change. On ne peut donc trop recommander d'être prudent.

On ne parviendra jamais à avoir une meute souple et bien mise si l'on n'a pas la plus grande attention d'arrêter ou de faire arrêter les chiens séparés et ce n'est que l'intelligence du veneur qui doit lui apprendre quand il doit arrêter. Si on est seul et que les chiens de tête s'en aillent sans qu'on puisse être devant, il est évident qu'il faut maintenir la tête et qu'on est obligé d'abandonner ceux qui ont fait change ou qui sont restés en queue. Mais si on est maître de la tête, on peut arrêter et tâcher de rallier les autres; toutefois il y a encore du danger : 1° que vos chiens de tête arrêtés ne vous échappent et ne rallient aux autres plus nombreux, s'ils les entendent; 2° que, les autres n'arrivant sur la même voie avec l'animal de change, tous les chiens ne se rallient sur cette voie. On ne peut donc pas donner de règle précise à ce sujet, mais il serait ridicule qu'un piqueur seul à la chasse restât pour arrêter 10 ou 12 chiens quand 20 ou 30 chassent de meute, et il serait aussi ridicule que 3 ou 4 veneurs ou piqueurs s'en allassent avec 8 ou 10 chiens, quand il y en a 20 qui chassent le change.

Un des meilleurs moyens de rendre les chiens souples et dociles et de les accoutumer à bien rallier, c'est de les arrêter de temps en temps dans la voie de l'animal et de les y tenir un instant sous le fouet; les chiens s'accoutument à entendre leurs noms et à s'arrêter, ils se calment et chassent ensuite plus sagement; ils sont forcés de se servir beaucoup plus de leur nez pour chasser une voie plus froide, ce qui les amènera à pouvoir ensuite relancer un animal forlongé; mais cependant cette règle, qui était celle de la bonne vénerie d'autrefois, n'est pas toujours bonne à suivre. D'abord, au sanglier, c'est dangereux, car le moindre arrêt ou repos dans sa poursuite le rend souvent imprenable; pour le loup, la voie est si légère, qu'on courrait le risque de ne pas la reprendre; enfin les chiens, dont on

se sert généralement maintenant sont si peu chasseurs et sont si froids, ils ont si envie de suivre les chemins et les hommes, qu'il faut être avec eux très prudent pour leur faire quitter leur voie et ne pas risquer légèrement de ne plus les voir la reprendre: il vaut donc mieux souvent les laisser faire et être très sobre que de vouloir leur donner des leçons. Avec les chiens français d'autrefois, on n'avait guère cela à craindre; mais avec bien des bâtards d'aujourd'hui c'est dangereux.

Lorsqu'on veut arrêter, il faut choisir un endroit favorable où l'on puisse être maître des chiens, car s'ils forçaient, ce serait une très mauvaise leçon. Il faut bien se garder de les battre, puisqu'ils sont dans la bonne voie, ne pas trop crier et les ahurir, ce qui les rend fous. Les piqueurs que j'ai vus le mieux arrêter leurs chiens étaient ceux qui ne disaient presque rien et les arrêtaient pour ainsi dire à voix basse. Du reste, il ne faut jamais abuser du fouet ni des cris; quand un chien a fait une vraie sottise, un change, un contre, etc., qu'il ne veut pas rallier, il faut le prendre sans trop crier, et quand il est bien pris et qu'on le tient ferme par la queue, lui administrer une correction des plus sévères dont il puisse se souvenir, mais ne pas prolonger les coups de fouet après la correction; il faut au contraire le caresser, en cherchant à le faire rallier.

Les veneurs sont en bien petit nombre en comparaison de la quantité de chasseurs qui, faisant de la chasse un objet d'amusement, n'en jouiront que très imparfaitement s'ils n'ont pas quelque connaissance de la meilleure façon de chasser. Le goût de la chasse est presque général; on aime à s'y livrer, on désire s'y rendre utile, mais la meilleure volonté est souvent nuisible quand elle agit sans connaissance, et souvent plus nuisible encore quand elle agit avec des connaissances fausses et imparfaites. Il faudrait donc que les amateurs qui suivent habituellement les chasses acquissent quelques connaissances sur la meilleure manière de chasser. Ils y prendraient plus d'intérêt, ils jugeraient sûrement de la manœuvre des veneurs et sauraient apprécier les circonstances dans lesquelles ils peuvent nuire; ils sentiraient

combien il est désagréable pour un veneur tout occupé de son affaire, et souvent fort embarrassé lui-même, de s'entendre appeler, questionner, consulter et remontrer. Souvent l'intention est bonne; mais si elle était éclairée, on verrait que les observations sont rarement bien placées. Toutes les personnes qui aiment la chasse à courre et qui la suivent, doivent donc étudier les principes nécessaires pour former un bon veneur, *dont le premier* mérite est souvent de douter de son savoir, ce *que ne font* jamais les ignorants. Leur goût étant plus éclairé, l'intérêt qu'ils y prendront sera plus vif; leurs démarches étant plus raisonnées ne seront plus nuisibles, et les veneurs n'étant suivis et accompagnés que par des gens instruits qui sauront apprécier leurs manœuvres, en sentir l'intention et en prévoir le but, ne seront pas sans cesse questionnés, consultés, et continuellement tracassés.

D'ailleurs à tout veneur qui veut monter un équipage, on peut dire : « Arrangez-vous d'abord pour aller chasser avec quelques équipages différents; allez voir celui-ci chassant de telle façon, celui-là chassant de telle autre, puis étudiez, jugez et choisissez, mais surtout tâchez d'y apprendre votre métier. Autrefois ne prenait-on pas ses grades en vénerie, et Louis XV lui-même n'a-t-il pas chassé lièvre, puis chevreuil, puis daim et mis cinq ans avant qu'on lui permît de chasser cerf? Quel plus bel exemple de la nécessité d'apprendre un métier avant de l'exécuter! Or la chasse est surtout une science pratique, dont on peut tous les jours contrôler les principes, et qui ne veut pas l'apprendre et s'y instruire est indigne d'en parler. Mais n'oubliez pas qu'il vous faudra tenir grand compte des pays où chasseront les maîtres que vous irez voir; ce que vous verrez faire et réussir par exemple dans les petites forêts de l'Ouest, bien percées ou plates, dans lesquelles on peut facilement suivre les chasses et voir l'animal, rallier les chiens, ne peut pas toujours se faire dans les grandes forêts comprenant des enceintes énormes ou coupées de côtes, ravins, rivières, où vous ne voyez presque jamais l'animal de meute, où les chiens qui veulent

rallier n'entendent rien ou entendent de travers à cause des échos et sont par suite incapables de rejoindre la chasse. Là si vous appliquez le genre de chasse usité chez quelques très bons veneurs de l'Ouest, au lieu de réussir comme eux, vous pourriez bien échouer. On est toujours disposé, surtout quand on réussit, à croire qu'il en serait partout de même et que le mode que l'on a adopté avec raison, puisqu'il réussit là où l'on chasse, est celui qui réussirait partout; erreur extrême! Aussi le veneur, pour se perfectionner, doit-il voir chasser dans des pays fort différents et juger combien la chasse change suivant les pays.





CHAPITRE X

DU PIQUEUR

Nous venons de voir ce que devaient être le veneur et le maître d'équipage. Voyons un peu maintenant ce que doit être le piqueur.

Hélas! il doit avoir tant de qualités réunies, qu'il est bien rare d'en trouver un complet, et, quand on en a un à moitié bon, il faut encore savoir s'en contenter. S'il a l'amour de la chasse, s'il en a l'instinct, s'il n'est pas ivrogne, s'il aime ses chiens, on doit encore s'estimer heureux de ce que l'on a et le garder.

Un bon piqueur doit avoir commencé son métier de bonne heure, soit qu'ayant débuté avec son père s'il est de famille de piqueurs, soit qu'il ait vécu dans les bois dans son enfance, ait été valet de chiens dans un bon équipage, y ait appris à soigner les chiens et à bien les tenir et ait cet instinct de la chasse qui ne se donne pas.

Il doit être actif et, autant que possible, de taille moyenne et de poids léger, ce qui est un grand avantage pour les chevaux. Il doit être de bonne santé, car c'est un rude métier, où il se

fortifiera s'il est un peu robuste et où il s'épuisera, s'il est faible. Il ne doit pas être paresseux, aimer à se lever de bonne heure, être grand marcheur et être doux avec les animaux. Il ne doit pas aimer à boire et à fréquenter les cabarets. Beaucoup ne boivent pas au début, puis ils se mettent à boire petit à petit pour se donner des forces dans leurs jours de grande fatigue; ils en prennent alors l'habitude et finissent par devenir ivrognes.

Le piqueur doit avoir l'instinct de la chasse et cette connaissance des bois et de la marche des animaux qui lui fait deviner les refuites et leurs habitudes, même dans les pays qui lui sont inconnus et nouveaux pour lui. Il doit avoir du raisonnement et du jugement, sans quoi il ne sera jamais un bon valet de limier et à la chasse il ne jugera jamais bien le change. Il doit être instruit des mœurs des animaux sauvages, connaître et pouvoir juger leurs pieds, de façon à distinguer par leurs empreintes tous les animaux qu'on chasse, non seulement leur espèce, mais leur âge et leur sexe. Il doit avoir une bonne vue et une bonne oreille, une bonne voix et une bonne poitrine pour appuyer ses chiens et pouvoir sonner de la trompe à pied et à cheval toute une journée. Il doit être modeste et se méfier de lui-même, sans quoi, en faisant le bois, il fera souvent des buissons creux, ou en chassant il manquera les animaux pour n'avoir douté de rien. Il doit aimer ses chiens, sans quoi il les soignera mal et ne se fera jamais aimer d'eux. Il doit les connaître à fond, savoir les soigner dans la santé et dans la maladie, reconnaître les bons à garder et les mauvais à supprimer, connaître ceux qu'il faut ménager et qui le méritent, ceux auxquels il faut avoir confiance, les avoir toujours en bon état, savoir les nourrir suivant les saisons, savoir les employer suivant leurs capacités, savoir les mettre sous le fouet et les rendre obéissants, savoir les soigner, les faire naître et les élever.

Il doit enfin prendre les intérêts de son maître, faire son service par amour et non comme un métier, car tout homme qui ne prendra son service que comme un métier ne fera jamais tout ce qu'il devrait faire et sera au-dessous de son devoir.



CHOPELIN JACQUES

Né en 1803 — Décédé en 1885



Aussi les bons piqueurs sont-ils rares. On en voit souvent qui ont de grandes qualités, qui ont l'amour et l'instinct de la chasse, mais qui ont des têtes infernales ou une conduite déplorable ; d'autres, qui sont honnêtes, doux et agréables, mais qui n'ont aucune initiative et aucun instinct de leur métier; bons hommes de chenil, mais nuls à la chasse, ils reculent devant les marches forcées qu'il faut faire le matin pour rembucher un animal, ou font trois fois plus de chemin qu'il ne faut, s'embrouillent et n'arrivent à rien. A la chasse ils ne savent que faire ou appuient de travers, et le soir ils sont toujours pressés d'arrêter, même au moment où ils seraient près de finir leur animal.

Il faut songer que le plus grand nombre des équipages de France n'ont qu'un piqueur. Il faut qu'avant le jour cet homme parte, aille faire le bois, souvent au loin, marche parfois des heures entières avant de pouvoir rembucher son animal, dans l'eau, dans la boue, mouillé du haut en bas. A peine arrivé au rendez-vous, il lui faut avaler vivement un morceau de pain, puis le voilà à cheval pour toute la journée, appuyant ses chiens, sonnant, criant, soutenant souvent de la main et des jambes un cheval épuisé; le soir il lui faut rassembler ses chiens, puis, fatigué et sur un cheval éreinté, faire une retraite quelquefois de huit à dix lieues avant d'arriver au logis, tard, souvent à dix heures, quelquefois à minuit. Il lui faut soigner encore ses chiens, souvent son cheval; alors il lui reste à les faire manger, et quand il peut enfin se coucher, il aura travaillé souvent pendant seize ou dix-huit heures de suite, et quel travail !

Aussi, s'il y a de bons piqueurs, combien y en a-t-il de mauvais, faisant le bois par renseignements, dans les cabarets, avec des charbonniers ou autres ouvriers forestiers qui les renseignent plus ou moins mal pour une tasse de café ou un verre d'eau-de-vie? Le soir des chasses, ils abandonnent une partie de leurs chiens en forêt et laissent ceux qu'ils ramènent morfondus se coucher sans être séchés et même sans souper; brutalisant chiens et chevaux, incapables de tenir leurs chiens propres sans les passer constamment à l'onguent, incapables d'en élever,

ils sont toujours sortis et ne font absolument rien les jours où l'on ne chasse pas.

Ceux qui sont bons restent généralement dans leur place, et parmi ceux-là on trouve souvent des hommes réellement remarquables, complets, estimés de leur maître et qui laissent souvent un nom connu de tous les veneurs. Soigneux de leurs chiens et de leurs chevaux, prenant les intérêts de leur maître, connaissant à fond leur métier et le faisant consciencieusement, se méfiant d'eux-mêmes, ce qui est le propre du vrai mérite, mais ayant cependant à la chasse des décisions vives et promptes quand il le faut, soucieux de leur réputation et, aimant à prendre l'animal qu'ils chassent, ils ne s'inquiètent ni du temps ni de l'heure. Ces hommes-là ont fait la gloire de la Vénérie française, et leurs noms sont restés célèbres dans les annales de la Vénerie. Sans remonter plus haut que le siècle dernier et sans même rappeler les fameux piqueurs du Grand Dauphin, son célèbre La Jeunesse, qui à quatre-vingt-dix ans menait encore la tête de l'équipage dans une refuite de grand loup, des bois de Versailles à Anet, les noms de Fleury à M. Le Provost, de Langevin au marquis de Bernay, de Guel au marquis de Saint-Denis, de Raguène au marquis de Faudoas, de La Rivière au marquis de Courcy, de Bertelot à M. de Flers, de La Retraite à M. de la Fresnaye, de Corbin à M. de Canisy, de La Rose à M. de Croman, de Saint-Denis au marquis de Bologne, etc., sont connus de tous ceux qui ont étudié l'histoire de la Vénerie française.

Dans ce siécle-ci, les La Trace de la Vénerie Impériale, les Mousquetaire et les Obry de la Vénérie Royale, la dynastie des Fortin chez les princes de Condé, les Racot de Rallye-Bourgogne, les Saint-Jean de M. de Vichy, les Chopelin de M. de Boisgelin, les Nennen du marquis César de Moreton, les deux Charrier, père et fils, du marquis de Nanteuil et du comte de Barral, les Baptiste de MM. de Puységur, les Chauveau de M. de l'Angle, les Salmon de M. de Vatimesnil, les Claude Thuyé de M. de la Carelle, les Firmin de La Vénérie, les Lefort de M. Labitte, les Padronna du baron d'Houdermarre, les Hourvari du

duc d'Aumale, etc., tous ces hommes ont continué à maintenir la gloire de la Vénèrie française et leurs noms, bien connus de tous les veneurs de notre temps, seront, je l'espère, transmis aux générations futures de veneurs.





CHAPITRE XI

DE LA FORMATION D'UN ÉQUIPAGE

Il est assez difficile de donner des règles pour la formation d'un équipage et on ne peut guère indiquer que des généralités. Un veneur qui sait déjà chasser, qui a suivi plusieurs équipages, qui connaît les chiens, les qualités et défauts des différentes races, ne sera pas embarrassé pour se créer une meute; toutefois, s'il n'achète pas un équipage déjà formé, il doit s'attendre à être un certain temps avant d'avoir une meute faite et capable de prendre régulièrement. Un amateur qui ne sait rien de la chasse que ce qu'il aurait appris dans les livres, qui n'a pas suivi les chasses de différents équipages, qui ne sait pas ce qu'est ou doit être un bon chien courant, aura bien de la peine à se monter convenablement et fera nombre d'écoles; il ne saura pas commander et sera à la merci de ses hommes; il s'exposera à ne rien faire de bon et à se dégoûter. Si son piqueur n'est pas très bon, il pourra même avoir de très bons chiens, ne pas savoir s'en servir et ne rien faire; il les gâtera même et, s'il les vend avant de les avoir gâtés, il pourra être très

étonné d'apprendre qu'ils réussissent à merveille entre les mains d'un autre veneur qui sait son métier.

En outre, les équipages à former varient beaucoup suivant le pays où l'on chasse et l'animal que l'on veut chasser. Je compte indiquer, en parlant de la chasse de chaque animal, quel est le genre de chien et les races qui me paraissent le mieux convenir pour sa chasse; mais on peut admettre :

1° Qu'on peut parfaitement chasser et prendre des lièvres avec huit ou dix chiens et un homme à pied, bon marcheur;

2° Que pour le chevreuil il faut généralement de quinze à vingt chiens et un homme à cheval;

3° Que pour le sanglier il faut au moins de vingt à trente chiens, un piqueur et un valet de chiens grand marcheur;

4° Que pour le loup il faut de quinze à vingt chiens de premier ordre, un excellent piqueur spécial et au moins un valet de chiens pouvant au besoin être valet de limier.

5° Que pour le cerf il faut de vingt-cinq à trente chiens, un piqueur et un valet de chiens; encore faut-il, pour n'avoir que cela, faire souvent le piqueur soi-même et avoir un pays facile; un second valet de chiens pouvant être valet de limier serait bien utile.

Bien entendu, tout cela est le minimum si l'on veut faire de la vénerie, c'est-à-dire chasser à courre pour prendre.

Il est presque impossible qu'un piqueur n'ait qu'un cheval, car celui-ci étant boiteux, malade ou ayant un accident quelconque, ou même chassant régulièrement, ne peut suffire, et le piqueur peut être à pied et la chasse compromise.

Si l'on chasse les grands animaux, cerf, sanglier et loup, et qu'on chasse surtout dans les pays de petites forêts, de plaines, de petits bois séparés, il faut plus de monde si l'on veut avoir un animal au rapport; car dans ces pays les animaux voyagent plus que dans les grandes forêts, et pour peu que l'on chasse souvent, ils ont bientôt changé de canton et il faut aller les chercher au loin. Il faut alors changer le rendez-vous et les mettre assez éloignés les uns des autres, et pour le piqueur qui

sera allé au loin faire le bois, soit à pied avec son limier, soit a cheval avec ses rapprocheurs, il faudra lui envoyer, au rendez-vous, la meute, son cheval, son déjeuner souvent, et toujours ses habits, bottes et trompe. Dans presque tous ces cas, on peut avoir un homme loué à la journée pour lui porter toutes ses affaires dans une hotte et ramener le limier et les habits de rechange du matin; c'est une habitude peu coûteuse et fort commode; dans certains équipages il y a un mulet ou un âne qui fait ce métier, conduit par un homme loué pour la circonstance.

Généralement la forme du costume des piqueurs est la même dans toute la France; la couleur seule diffère.

Le costume se compose de bottes fortes noires, de bons bas de laine gris-bleu, de culottes de velours, d'un gilet de la couleur des revers, d'une redingote à un rang de boutons, d'une cravate blanche et d'une toque en drap pareil à celui de la redingote. La redingote et le collet, le bas des manches et les revers des poches sont de la couleur du gilet. Le galon de vénerie qui, pour les maîtres, est deux tiers or et un tiers argent, est pour les hommes deux tiers argent et un tiers or. Il se pose en pointe, la pointe en haut, en bas des manches au-dessus des revers, autour du collet et en pointe dans le dos, partant des deux boutons de la taille. S'il y a des revers de poches de côté sur les pans, on y met aussi un galon en pointe (la pointe en bas). Si l'équipage a plusieurs piqueurs à cheval, on met doubles galons dans le dos au premier piqueur.

Les valets de chiens dans les grands équipages ont les souliers forme molière forts et montant haut, de gros bas de laine gris-bleu ou blancs montant au-dessus du genou, la culotte de velours, le gilet pareil au revers, un petit veston droit court, les pans légèrement arrondis avec collet et revers de manche de la couleur du gilet, toque pareille à la couleur du drap de la veste et un galon d'argent seulement, posé comme celui du piqueur. Toutefois, s'il y a plusieurs valets de chiens, on met souvent au premier doubles galons dans le dos, comme au premier piqueur. Dans les petits équipages, les bas sont souvent

remplacés par des guêtres ou mieux par des bas de jambes en cuir avec forts brodequins.

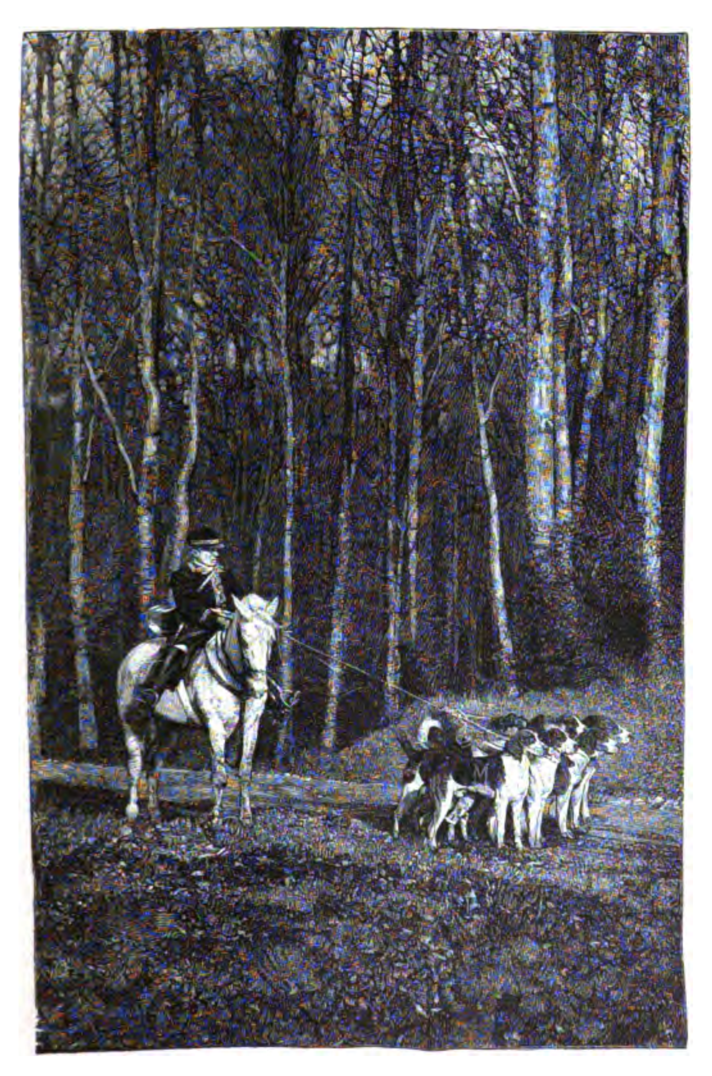
Le piqueur porte le couteau de chasse avec ceinturon et galons de vénerie par-dessus la redingote; le couteau est le modèle de l'ancienne vénerie, manche noir monté en argent: pour le sanglier, il porte ordinairement la petite carabine courte.

Le valet de chiens porte aussi le couteau, mais le ceinturon est passé sur l'épaule droite, passant sous l'épaule gauche pour n'être pas gêné en courant. Il porte de la même façon les contre-hardes roulées et doit s'habituer à mettre son fouet à sa trompe, passé dans le petit intervalle près de l'embouchure, afin d'avoir toujours les mains libres; il peut le mettre aussi au ceinturon à côté du couteau de chasse, s'il porte celui-ci.

Les meilleures contre-hardes (celles de l'ancienne vénerie) se font simplement avec les couples en crin de la façon suivante: Chaque couple en a une autre attachée à son milieu par un nœud coulant. La réunion de trois ou quatre couples attachées ainsi au milieu des autres par un bout étant dans la main, on y passe dedans, par un autre nœud coulant, soit une corde, soit une autre couple et l'on a la contre-harde; bien entendu, si, au lieu d'une longue corde on a passé simplement une couple, on allonge successivement par autant de couples qu'il est nécessaire pour faire une corde par laquelle on tiendra les chiens ou on attachera la contre-harde à un arbre.

Un bon valet de chiens doit toujours vérifier si les couples vont bien au cou des chiens et resserrer ou desserrer le nœud d'arrêt. Il doit ne jamais laisser ses chiens s'embrouiller et immédiatement remettre tout en ordre, si cela arrive. Il doit habituer les chiens à marcher derrière lui, car s'ils étaient devant, il s'exposerait à ne pas en être maître et à être renversé et traîné.

Les valets de chiens à cheval mènent les relais de la même façon (les relais sont généralement la meute divisée en relais, si elle est considérable, car on ne pourrait l'attacher tout entière à une contre-harde); mais ce n'est que la pratique qui leur apprend à ne pas laisser prendre les jambes ou la queue du



LE RELAIS VOLANT



cheval, par les chiens passant de droite à gauche. Si les chiens se jettent à gauche sous la queue du cheval en lui prenant les jambes, le cavalier doit faire faire tout de suite à son cheval un demi-tour à droite, pour se retrouver toujours à gauche du relais. Si le chemin est assez large, il est préférable qu'il tienne son relais à hauteur de sa jambe droite; autrement, il faut qu'il le maintienne derrière lui. J'ai, pendant quinze ans, mené ainsi moi-même ma meute pour la donner sur mes rapprocheurs pour loup, et je l'ai souvent donnée à quatre ou cinq lieues de l'endroit où mes vieux chiens avaient pris la voie. C'est difficile au début, mais je puis garantir qu'on arrive assez vite à enlever rapidement ses chiens et à les mener grand train sans grand embarras. Si un chien se fait traîner dans un cas pressé, quand on est obligé d'enlever les chiens un peu plus vite, il vaut mieux descendre et le découpler; autrement il éreinterait les autres et finirait par être étranglé. Il y a des chiens qui ne suivent jamais bien au couple et qui se font tirer aussitôt qu'on mène le relais un peu vite; ces chiens s'y font rarement et causent une grande gêne et un grand retard, quand on enlève la meute.

On doit, autant que possible, former la meute de taille convenable, soit au pays où l'on chasse, soit à l'animal que l'on chasse.

Une meute, pour être belle, doit être reslée, c'est-à-dire que tous les chiens doivent être de même taille, figure, couleur, mais surtout de même pied. Ceci est encore plus important que l'on ne croit, et c'est un des inconvénients des meutes composées de chiens de différentes races, ayant différentes manières de chasser. Des Bâtards fins de nez se complètent très bien pour les agréments de la chasse avec des Anglais. Qu'arrive-t-il? Au bois et dans les fourrés, les Bâtards sont devant et font toute la besogne, pendant que souvent les Anglais se reposent et se relayent, suivant les sentiers et les routes; mais, arrivés à un débucher ou dans de grandes futaies rases, les Anglais prennent la tête et éreintent les Bâtards déjà fatigués par le travail qu'ils ont fait et qui, ambitieux, s'épuisent à ne pas lâcher et à se main-

tenir à hauteur des autres. De là le saignement de nez qui a tué tant de Bâtards depuis trente ans et qui n'est que le résultat de l'épuisement des bons chiens, jaloux de ne pas céder à des chiens plus vites qu'eux.

L'ensemble, l'amour de la chasse, la gorge, la tenue, le nez, la vitesse, la sagesse, sont les qualités constitutionnelles d'une bonne meute : c'est la bonté particulière de l'individu qui forme celle de l'ensemble.

Si on monte un équipage et qu'on sache où il y a une bonne race de chiens, il ne faut pas craindre de l'aller chercher au loin, car le chasseur qui n'a pas une bonne race de chiens ne pourra jamais chasser agréablement. Avec de bons chiens, au contraire, les trois quarts des difficultés s'aplanissent par leur adresse et leur intelligence; mais il faut non seulement les avoir bons, il faut encore que leurs qualités soient analogues les unes aux autres. Il faut, par exemple, qu'ils soient du même pied, et on doit par conséquent impitoyablement réformer même un bon chien qui nuit aux autres par une vitesse trop supérieure.

Si dans ce livre je me suis autant étendu sur la question des chiens, c'est que je suis convaincu que c'est la base de la chasse; que si les chiens sont réellement bons, le maître ne ferait-il rien et le piqueur serait-il absolument nul, on peut encore parfaitement réussir, s'il leur reste à tous deux assez de bon sens pour ne pas gêner leurs chiens. Le plus fin veneur et le meilleur piqueur, avec de mauvais chiens sans qualité, n'arriveront jamais à prendre.





LE RELAIS VOLANT





CHAPITRE XII

DU LIMIER ET DE SON DRESSAGE

Avant de passer à l'étude de la chasse des différents animaux, je dois dire un mot du limier et du travail que doit faire celui qui le dresse, sans entrer toutefois ici dans le détail du travail particulier à faire, suivant les différents animaux qu'on a à détourner et à rembucher.

Ce travail si important est tout à fait spécial à la Vénerie française, et je crois bien qu'il est presque inconnu dans tous les autres pays, ce dont je ne me doutais pas autrefois. Ainsi en Angleterre, pour les équipages (réduits à un ou deux du reste) qui chassent le cerf à l'état sauvage dans le Devon et le Sommerset, je croyais que le *harbourer* faisait le même travail que nos valets de limiers; mais c'était une erreur. Le harbourer va à la découverte sans chien, surveillant et tâchant de découvrir les cerfs du haut d'un rocher ou d'un grand arbre même, avec une bonne lunette au besoin; mais il n'a aucunement l'idée de suivre un animal choisi, dans tous les retours et marches qu'il a faits pendant la nuit, et cela au moyen de son limier, pour arriver à le rembucher dans une enceinte de façon à dire : « Mon animal

est là couché à 50, 100 ou 200 pas d'ici. » Il est de tradition dans notre Vénerie qu'avec un bois bien fait, un animal bien rembuché et une attaque bien faite, l'animal est à moitié pris.

Pour bien dresser un limier, il faut de la douceur et de la patience.

Je dirai tout d'abord que, contrairement à l'avis de beaucoup de veneurs, je préfère de beaucoup le limier qui travaille le nez un peu haut et qui va souvent au vent. Je sais que c'est quelquefois dangereux. Si le chien n'est pas sûr, il peut aller au vent d'autres animaux que celui qu'il travaille ; mais je réponds à cela qu'un limier qui n'est pas sûr n'est pas un limier. Quand un limier, bien sûr comme il doit être, va au vent de l'animal, il vous indique clairement que l'animal est dans l'enceinte; il vous permet de ne pas le serrer de trop près, de ne pas le mettre debout, comme font souvent les valets de limier : ce qui compromet l'attaque. Si l'animal a vidé l'enceinte et que vous veniez pour l'attaquer deux ou trois heures après le travail du valet de limier, avec le peu de nez qu'ont les chiens actuels vous risquez fort de ne pas attaquer ou d'attaquer tout autre chose que l'animal travaillé. C'est ainsi qu'on a si souvent au rapport des dix cors qui se transforment en daguet ou seconde tête à l'attaque.

Beaucoup d'hommes, peu sûrs de leur travail, mettent l'animal debout pour voir ce qu'il est, puis attendent près de l'enceinte pendant un certain temps pour tâcher de le rembucher ensuite; c'est ce que j'appelle un travail de paresseux et d'ignorant, qui réussit en somme rarement, fait manquer les attaques et fait lancer un autre animal que celui qu'on a travaillé. Il faut avoir fait le bois pour loup ou pour un vieux sanglier coureur et méfiant pour savoir l'inconvénient de cette façon de travailler et pour apprécier l'avantage d'avoir un limier sûr, travaillant bien au vent. Je n'oublierai jamais mes limiers Grisonno, Publico et Montjoie, qui, quand ils travaillaient un loup ou un sanglier et quand ils se mettaient à aller au vent, le poil relevé sur le dos, m'indiquaient aussi sûrement que si j'avais pu le voir, que

l'animal était dans l'enceinte. Avec de vieux animaux méfiants, on est quelquefois si embarrassé par les entrées, les sorties et les doubles voies qu'ils font avant de se remettre, qu'on est heureux d'avoir un limier qui vous indique clairement par sa façon de travailler que l'animal est remis; quelquefois c'est sur le bord d'un chemin ou d'un fossé et souvent du côté opposé à celui que vous auriez supposé.

Le chien qu'on veut mettre à la main doit être brave d'abord, hardi, vigoureux; son nez doit être fin, mais pas trop cependant, car il vous donnerait trop connaissance des voies du relevé (de la veille au soir) et vous causerait souvent un travail inutile et quelquefois si long que vous ne pourriez arriver à rembucher votre animal. Moi qui adore les chiens fins de nez, je considère comme un grand défaut pour un limier d'avoir le nez trop fin.

La première leçon à donner au limier, c'est de lui apprendre à marcher devant et à porter gaillardement son trait. Il ne faut pas compter lui faire faire cela de force, car, si on le maltraite la première fois, il abhorrera le trait et n'y sera jamais propre. Je suis d'avis qu'on doit toujours arriver à faire travailler son limier libre; mais il est néanmoins souvent très urgent de lui passer le trait, pour être sûr qu'il ne se laissera pas entraîner et ne donnera pas de voix. La douceur, les caresses réitérées sont les moyens qu'il faut employer.

Une des meilleures méthodes est d'avoir avec soi, la première fois qu'on sort son chien, quelqu'un menant un limier déjà formé. On va ensemble et on fait passer le vieux limier devant le jeune, que cela excite; il oublie la botte et tire sur le trait pour le suivre; après avoir fait cela cinq ou six fois, on les fait passer devant alternativement, et bientôt le jeune chien se trouve en état d'aller seul. Pour l'encourager, on lui dit : « Hou devant, Hou devant! après, mon chien, après! »

Quand il marchera sans inquiétude et tirera gaillardement sur son trait, il faudra lui apprendre peu à peu à mépriser les voies dont on ne voudra pas lui donner connaissance; mais lorsqu'il se rabattra sur celles de l'animal à la chasse duquel on le destine

8

et qu'on en reverra, on le flattera en lui disant : « Volcelest, tu dis vrai, chien, tu dis vrai. »

Il faut bien prendre garde qu'en suivant il ne change de voie: s'il fait cette faute, il faut le retirer sans le battre, mais en le grondant, revenir ensuite sur les derrières et reprendre la voie sur laquelle on a l'attention de briser de distance en distance. Cet exercice sera le même jusqu'à ce que le chien soit ferme dans sa voie, ce qu'on reconnaîtra en retenant le trait. S'il est ferme, il tirera droit devant lui sans bouger et ne se jettera ni à droite ni à gauche.

Dès que le chien aura fait plusieurs belles suites, il faudra lui apprendre à détourner l'animal, et pour cela il faut choisir un jour de beau revoir. Vous prendrez donc votre limier et, après lui avoir fait faire suite d'un animal, si vous arrivez à une enceinte qui vous paraisse favorable, surtout par des terrains de beau revoir qui l'entourent, vous faites quitter la voie à votre chien en le caressant et vous commencez à lui faire faire le tour de cette enceinte. Il est probable qu'il se rabattra sur d'autres voies, particulièrement sur renard. Dès que vous vous en apercevez, vous lui retiendrez le trait en lui disant : « Fi de ça, fi de ça! », et puis vous continuerez votre quête. A deux cents pas environ, vous rétrogradez pour recroiser cette mauvaise voie et voir si votre chien se souvient de la réprimande. S'il commet la même faute, vous lui donnez une légère saccade du trait, en lui disant sévèrement : [« Fi de ça, vilain mâtin, fi de ça! » Si vous trouvez la sortie de l'animal que vous suivez, votre chien, accoutumé déjà à bien la suivre, ne la sur-allera pas probablement. Vous le caressez alors et lui ferez faire suite jusqu'au premier sentier, où vous briserez haut et bas, c'est-à-dire que vous rompez une branche de la grosseur du doigt que vous mettez sur la voie de l'animal, le gros bout tourné du côté où il se dirige, et en même temps vous en rompez une autre à demi, que vous laissez pendre après le tronc. C'est ce qu'on appelle *briser haut*, parce que, s'il passait un homme, un cheval ou des bestiaux dans le sentier, ils pourraient déranger ou em-

porter votre brisée basse et il vous resterait au moins la brisée haute pour reconnaître la rentrée. Dans l'ancienne Vénerie, la brisée haute signifiait la rentrée de l'animal de chasse et un valet de limier, passant après vous et reconnaissant l'animal de chasse rentrant sans brisée haute, avait droit de le travailler et de le détourner.

Vous prendrez ensuite de nouveaux devants et, à force d'en prendre, vous arrivez à une enceinte où votre animal vous paraîtra relaissé, puisque vous ne trouvez plus de sortie. Vous briserez et vous vous retirerez pendant une heure pour accoutumer votre limier à reprendre une voie de plus hautes erres; après quoi vous viendrez reprendre votre voie et vous la ferez suivre à votre chien jusqu'à ce qu'il ait lancé l'animal; rien ne fait plus de plaisir à un jeune limier.

Pour accoutumer votre chien à être muet, aussitôt qu'il veut donner de la voix, vous vous retirez en disant: « Tout coi, l'ami, tout coi! » Vous lui faites suivre un instant le contrepied, ce qui le mortifie, et le refroidissement de la voie diminue son ardeur et lui apprend à être muet; puis vous revenez lui faire reprendre la voie droite.

Un bon limier doit porter gaillardement son trait, mettre souvent le nez aux branches et visiter particulièrement les faux-fuyants et les rentrées.

Tel est le travail du limier en général. Tous les chiens ne sont pas aptes à faire des limiers. On en trouve assez rarement de bons dans les bâtards. Les griffons Vendéens et les Anglais en fournissent souvent d'excellents; les Saint-Hubert et les Artésiens aussi. Du reste, on trouve souvent de bons limiers même dans les races de chiens étrangers à la race courante et, quoique je ne les aime pas, cependant je dois dire que j'ai vu des mâtins et des chiens de berger faire d'excellents limiers. Toutefois il est préférable d'employer un chien courant. On fera même bien de le faire chasser de temps en temps, car souvent les limiers se dégoûtent de faire toujours ce métier sans jamais chasser. Pour mon compte, j'ai toujours fait chasser mes limiers; c'est

double service, c'est vrai, et bien éreintant pour eux, mais comme je choisissais toujours pour faire des limiers les plus vigoureux, en les laissant reposer de temps en temps, ils duraient tout autant que les autres. Au sanglier, j'ai fait la bêtise d'en laisser tuer quelques-uns, entre autres mon excellent Montjoie, que j'ai bien regretté.

J'ajouterai que je n'ai jamais mis au trait un chien avant qu'il ne fût bien livré et que j'eusse pu m'assurer qu'il aimait la voie de l'animal à laquelle je le destinais, car il faut qu'il ait montré qu'il avait les qualités de bravoure et de hardiesse indispensables.





CHAPITRE XIII

DE LA CHASSE DES ANIMAUX DE VÉNERIE

I

LE CERF

Le cerf est le plus bel ornement des forêts de la France. Il a une forme élégante et légère, les membres flexibles et nerveux, la tête parée d'un bois vivant qui se renouvelle chaque année, l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente. Il habite à l'état sauvage un grand nombre de nos régions boisées, les forêts du Nord, celles des Ardennes, de Compiègne, de Halatte, de Villers-Cotterets et toutes celles des environs de Paris, à peu près toutes celles de la Normandie, celles de l'Orléanais et de la Sologne, de la Bourgogne et de la Nièvre, celles du centre de la France en Poitou, dans une partie de la Vendée et de la Touraine, etc. etc.

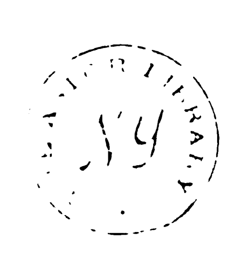
Plus de vingt équipages chassent uniquement le cerf et plus de quarante le chassent aussi en alternant avec le chevreuil. Les équipages français doivent prendre tous les ans de 1000 à

1200 cerfs; les braconniers et les chasseurs à tir dans les petits bois qui entourent les forêts ou dans les forêts où la chasse à courre n'est pas réservée, en tuent bien presque autant. On détruit en outre au moins un millier de biches. La chasse du cerf est donc un des chapitres les plus intéressants de la Vénerie française, et comme les équipages pour cerf sont généralement les plus nombreux et les plus beaux, on voit quelle importance elle a dans un pays où elle occupe plus de huit cents chevaux, plus de deux cents hommes, sans compter les cochers et palefreniers et plus de quinze cents chiens. Le mouvement de fonds occasionné par ce sport est en proportion; les marchands de chevaux et de chiens, les selliers, carrossiers, tailleurs, aubergistes, employés, gardes, les transports par chemins de fer, l'impôt des chiens, des chevaux, des voitures, la location des forêts et des bois profitent de l'argent mis en circulation par ce sport, dont le total atteint un chiffre extrêmement respectable et l'État y trouve un revenu considérable.

Le cerf varie un peu de taille suivant les lieux où il habite et son bois varie encore plus suivant la nature des gagnages qu'il fréquente. Son poids peut aller de 100 jusqu'à 250 kilos, mais il atteint rarement ce maximum. Il a la tête un peu allongée et le front large, les oreilles assez grandes, ovales et terminées en pointe, écartées l'une de l'autre et mobiles, les yeux grands et bruns. Il a au-dessous de l'œil une fente profonde qu'on appelle larmier et dans laquelle des glandes secrètent une substance grasse d'une odeur agréable, qui se durcit à l'air et devient jaune foncé et brillant. Les narines sont larges, arrondies et fendues obliquement sur les côtés. Il a trente-quatre dents, huit sur le devant de la mâchoire inférieure et six sur chacun des côtés; pareillement six dents sur chaque côté de la mâchoire supérieure; de plus deux espèces de coins arrondis qui prennent en vieillissant une belle couleur brune et quelquefois presque noire. Les dents de devant avec lesquelles il naît, tombent jusqu'à l'âge de quatre ans et sont remplacées par d'autres dents plus larges. Son bois est opaque et de forme arrondie et repose presque entièrement



CERF DIX-CORS



sur le dos lorsque l'animal fuit; mais quand il entend le bruit d'un homme ou d'un chien, il le redresse en avant. Son cou est assez long, élevé et recourbé en arrière; il se gonfle et double de grosseur pendant le temps du rut et se couvre de longs poils durs. Le cerf a le dos assez plat, les cuisses un peu maigres, la queue de $0^m,25$ de longueur environ, la verge mince, les daintiers (testicules) de la grosseur d'un œuf d'oie; les jambes sont hautes, fortes à la partie supérieure, assez minces par en bas et d'une grande vigueur. Les pieds sont fendus et d'un noir brillant. J'en ai pris à pieds blancs, mais c'est une bizarrerie. Il a au-dessus des talons en arrière deux espèces d'ergots de corne appelés *jambes*, dont on n'aperçoit la trace que quand il court ou qu'il marche sur un terrain mou; leur position et leur distance du talon sont très utiles pour juger de l'âge de l'animal.

La femelle ou biche se distingue du cerf non seulement par les organes de la génération et par ses quatre mamelles, mais encore par ses formes et sa grosseur; elle est plus petite et ne pèse guère plus de 100 à 150 kilos. Elle n'a pas le port et les belles formes du cerf; son cou n'est jamais revêtu d'un poil long et rude et sa tête est dépourvue de l'ornement si caractéristique du cerf. Il peut arriver toutefois qu'une vieille biche bréhaigne porte des bois et l'histoire de la vieille biche portant bois chassée par Charles IX dans la forêt d'Amboise est restée célèbre dans l'histoire de la Vénérie et montre ce qu'on exigeait des veneurs de ce temps.

La taille et la couleur des cerfs varient suivant les pays qu'ils habitent; ceux qui habitent les vallées ou les plaines où les gagnages sont abondants, sont plus grands et plus lourds que ceux des montagnes et des collines pierreuses et sablonneuses; ceux-ci sont ordinairement plus petits et plus trapus et leurs bois sont moins longs, mais varient toujours beaucoup néanmoins suivant la nature des forêts qu'ils habitent et des gagnages qu'ils fréquentent. Le pelage le plus ordinaire des cerfs est fauve; il n'y en a pas beaucoup de bruns. La couleur de ces

différents pelages peut aussi dépendre de l'âge et de la nature de l'animal. Il existait aussi autrefois en France des cerfs blancs, argentés et noirs. A Chantilly on a conservé pendant longtemps



Biche et son faon.

une race de cerfs à tête blanche, mais on ne trouve plus guère de cerfs blancs que dans les parcs d'Allemagne.

Le cerf est naturellement doux et timide; il craint l'homme et, s'il le blesse, c'est presque toujours par accident; mais les rencontres imprévues sont très dangereuses, car le cerf présente toujours sa tête aux obstacles qu'il rencontre et rien n'égale la

force et la rapidité avec laquelle il s'élance. J'en sais quelque chose moi-même, ayant été gravement blessé par un cerf qui, m'atteignant d'un coup d'andouiller, m'enfonça le crâne et m'emporta l'espace de deux cents pas avec une rapidité dont je me souviendrai toujours. La facilité avec laquelle il me portait au bout de ses bois m'a fait comprendre l'aisance avec laquelle ces animaux portent ces beaux bois, dont le poids nous étonne souvent.

A défaut de ses bois, ses pieds de devant sont aussi pour lui une défense dont il se sert avec avantage. Quelque doux et timide que soit le cerf, il est dangereux de l'apprivoiser; il devient très familier et finit par offenser.

Le cerf vit généralement de trente-cinq à quarante ans; mais il atteint rarement cet âge dans nos forêts. Quand le cerf veut écouter, il lève la tête, dresse les oreilles et entend de fort loin. Quand il entre dans une taille où il n'a pas la tête couverte, il s'arrête, regarde de tous côtés et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un aux environs, en embuscade. Il est d'ailleurs d'un naturel curieux; lorsqu'on le siffle, il s'arrête, regarde fixement et, s'il ne voit ni armes ni chiens, il continue sa marche d'assurance et passe son chemin fièrement et sans peur. Le cerf est délicat sur le choix de sa nourriture; il mange lentement et, lorsqu'il a viandé, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir. Il ne boit guère en hiver et encore moins au printemps : l'herbe tendre et surchargée de rosée lui suffit; mais dans les chaleurs et sécheresses de l'été il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines, et dans le temps du rut il est si échauffé, qu'il cherche l'eau partout, non seulement pour apaiser sa soif brûlante, mais aussi pour se baigner et se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien.

Le cerf est sujet à avoir entre cuir et chair de gros vers blancs qui lui causent de grandes démangeaisons et qui au printemps, cheminant entre cuir et chair, finissent par s'amasser sous la gorge, où l'on en trouve souvent des paquets gros comme les deux poings. On prétend qu'ils s'en guérissent en mangeant en

mars le bouton du jeune bois et en avril les blés verts. La biche est également sujette aux taons. Le cerf a souvent aussi sur le corps des tiques de bois, des poux de cerf et des mouches plates. Il a dans le cœur un cartilage plat et allongé qui a parfaitement la forme d'une croix et qu'on appelle *croix de*

Les vieux cerfs sont des animaux tranquilles et paress aiment à être seuls; quelquefois ils s'accompagnent plusie même âge, mais ils se tiennent ordinairement éloignés jeunes cerfs et ne vont guère avec les biches que le temp rut; cependant, s'il y a peu de cerfs, on trouve encore souvent un gros cerf avec une harde de biches. Un gros passe souvent l'été dans un buisson, dans lequel il s'est au printemps pour faire sa tête; il ne fera toutes les nuits q chemin nécessaire pour aller chercher sa nourriture et év les berges escarpées, les fossés profonds, tout ce qui lui oc sionnerait quelque effort pénible. Il aime les bois touffus serrés, les côtes et les coteaux; mais il ne pénètre guère d les fourrés que par des faux-fuyants ou des coulées qui ne présentent pas d'obstacles.

Le cerf est neuf mois dans le ventre de sa mère et, quoique l'é que de sa naissance ne soit pas toujours aussi régulière qu'o dit, cependant il en sort ordinairement en mai, revêtu d'une p régulièrement tigrée, qu'il conserve pendant cinq ou six mois et qu'on appelle *livrée*. Pendant tout l'été, il suit habituellement sa mère, qui l'allaite, le cache et le défend. Il s'appelle alors *faon*; à six mois on l'appelle *haire*, à cause de son mauvais poil et de sa triste mine. A huit ou dix mois, il lui pousse sur la tête des excroissances ou bosses garnies de poil et à un an il commence à lui pousser de petites cornes, qu'on appelle *dagues*. Ses bois faits, c'est-à-dire à l'automne, il commence à s'appeler *daguet* et au mois d'avril ou de mai suivant, ayant deux ans faits et entrant par conséquent dans sa troisième année, ses dagues tomberont et il fera sa deuxième tête : mais il ne lui poussera encore souvent que des dagues; seulement il sera visible aux meules que ses premiers bois sont déjà tombés et que ceux qu'il porte sont

ejà des bois repoussés. Il se peut aussi, et cela arrive souvent, u'au lieu de dagues ou d'une seconde tête avec un seul an-



Grand vieux cerf pendant le rut.

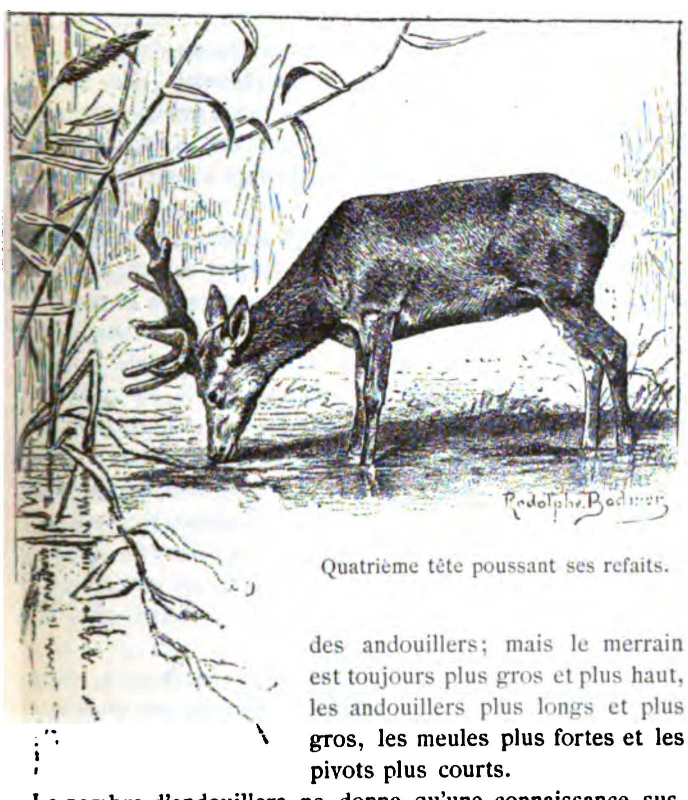
douiller (tête qui est assez rare) il lui pousse deux ou trois andouillers à chaque branche. A quatre ans, il devient cerf à sa troisième tête, à cinq ans cerf à sa quatrième tête, à six ans il

cesse d'être jeune cerf et prend le nom de *dix cors*. Il croît et grossit jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, où il est dit *vieux cerf*: c'est alors qu'il est le plus bel animal de nos forêts. Il devient ensuite grand vieux cerf.

La biche s'appelle aussi faon dans son enfance, puis jeune biche, biche, grande biche, et biche bréhaigne lorsque l'âge l'a rendue stérile.

Les bosses qui poussent sur la tête du haire sont la base de la tête du cerf et prennent par la suite le nom de *pivots*; ces élévations osseuses se prolongent lorsque le cerf a un an accompli, mais ces prolongements sont sanguins et presque cartilagineux. Cependant l'extrémité inférieure prend de la consistance et s'ossifie progressivement jusqu'à l'extrémité supérieure; ces dagues restent couvertes d'une peau veloutée, parsemée de veines ramifiées, jusqu'à ce qu'elles aient acquis une consistance et une maturité parfaites; alors les veines meurent et s'atrophient, et le cerf se dépouille de cette peau en se frottant contre les arbres. Vers le mois de mai suivant, quand le cerf entre dans sa troisième année, ces dagues se détachent du pivot, comme je l'ai dit tout à l'heure, et tombent; alors le cerf pousse sa seconde tête, souvent ornée, comme je l'ai dit aussi, de trois ou quatre branches, que l'on nomme *andouillers*; mais comme il arrive aussi très souvent qu'il n'a que des dagues, celles-ci se distinguent de celles du daguet par les meules, espèce de bourrelet qui entoure le pivot, et qui indiquent qu'un premier bois s'est déjà détaché; au daguet, les dagues n'étant que le prolongement du pivot, les meules sont à peu près nulles. A quatre ans, sa tête peut porter sept ou huit andouillers (sur les deux branches, l'extrémité de la perche comptant) et il est dit cerf à sa troisième tête. A cinq ans, il fait une quatrième tête qui peut porter dix ou douze andouillers, la perche se divisant souvent en deux andouillers, mais qui ne forment pas encore empaumure (en forme de main) et qui ne sont pas renversés. A six ans, il est dit dix cors jeunement et peut porter douze, quatorze et seize andouillers, l'empaumure se formant alors seulement de trois andouillers, qui

commencent à se renverser. A sept ans, il fait une nouvelle tête qui peut porter de quatorze à vingt andouillers, bien ou mal semés. L'année d'après, il devient vieux cerf ou dix cors, et alors sa tête varie et n'admet plus ni règle ni mesure quant au nombre



Quatrième tête poussant ses refaits.

des andouillers; mais le merrain est toujours plus gros et plus haut, les andouillers plus longs et plus gros, les meules plus fortes et les pivots plus courts.

Le nombre d'andouillers ne donne qu'une connaissance suspecte, mais la tête en fournit d'autres plus sûres : c'est par le plus ou moins d'abaissement du contour de la meule, le plus ou moins de force et d'élévation des pierrures, des perlures, de la grosseur du merrain, de la profondeur des gouttières (tracées

par les veines), de la largeur de l'empaumure, enfin par l'emplacement des andouillers, leur longueur et leur force. La grosseur du merrain varie moins, parce qu'elle dépend de celle du pivot, qui est un os et ne varie que pour grossir avec l'âge. La grosseur du merrain et de la meule est donc relative à celle du pivot et celle-ci doit toujours servir à rectifier ou à confirmer le jugement que l'on a porté par l'observation des meules et du merrain. Plus le cerf vieillit, plus le pivot augmente, plus la meule s'approche du massacre, plus les pierrures grossissent, se détachent et sont raboteuses, plus les gouttières s'agrandissent et deviennent creuses, enfin plus l'empaumure s'élargit et devient creuse.

La tête du cerf est composée des meules ou couronnes qui posent sur le pivot. Il en sort la maîtresse branche, que l'on nomme *merrain*; elle est accompagnée auprès de la meule du premier andouiller, dit *de massacre*, qui sort en avant et dont la pointe est recourbée en montant; c'est le plus long des andouillers. Au-dessus et tout auprès, est le *surandouiller*, beaucoup plus court généralement. Le troisième andouiller se nomme *chevillure*; il est ordinairement plus long que le surandouiller. Quelquefois il y a le long du merrain un quatrième andouiller, que l'on nomme *trochure*. L'empaumure termine le merrain; elle ressemble imparfaitement à la paume de la main et il en sort plusieurs doigts ou andouillers, qui varient comme nombre depuis deux jusqu'à huit, quelquefois même plus, mais c'est rare.

Une tête de cerf garnie de beaucoup d'andouillers se nomme une tête *bien chevillée*, surtout si le merrain est gros et les andouillers bien nourris. Pour compter le nombre d'andouillers dont la tête est garnie, suivant les règles de la Vénerie, on compte toujours comme existants les trois andouillers qui doivent se trouver sur le merrain, qu'ils y soient ou non; on compte l'empaumure la plus garnie d'andouillers, en y ajoutant les trois andouillers de merrain et on double ce nombre. Ainsi supposons l'empaumure la plus garnie ayant quatre andouillers;

n y ajoute les trois du merrain, ce qui fait sept; on double, e qui donne quatorze, et on dit que le cerf porte quatorze. eulement si le cerf n'a pas un nombre égal d'andouillers es deux côtés, on dit qu'il porte quatorze *mal semés*. Un ndouiller compte du moment qu'on peut y suspendre une rompe.

Par suite d'accident ou de jeu de la nature, la tête du cerf eut ne suivre aucune de ces règles et les deux côtés ne se essembler aucunement. On dit alors qu'il a une tête *bizarre*, et 'on rencontre des bizarreries de toute espèce. Ces têtes ne peuvent être jugées que par les pivots, les meules, les perlures et les gouttières. Elles proviennent souvent de vieillesse ou de blessures pendant le refait, ou de suites de fourbure, ou de pivots endommagés par accident.

Les cerfs perdent leur tête à la fin de l'hiver; les gros commencent en février et en mars. Les jeunes cerfs mettent généralement bas plus tard, quelquefois seulement à la fin d'avril.

La tête du cerf est entièrement poussée et parfaite en quatre mois et demi ou cinq mois.

Deux ou trois jours après que le cerf a mis bas, il se forme une pellicule qui couvre le pivot et l'on dit alors qu'il a les meules *recouvertes*. Il s'élève ensuite sur chaque pivot une proéminence arrondie; elle se prolonge et se divise; on dit alors qu'il a *dénoué quatre*. Quelque temps après, cette division s'accentuant, il se forme deux branches, l'une directe, l'autre horizontale; on dit alors qu'il *porte quatre*. La maîtresse branche se prolongeant, il se forme une nouvelle bifurcation : c'est le surandouiller; on dit alors qu'il *porte six*. Cela arrive vers le 15 avril. Le travail marche ensuite assez rapidement. Vers mi-mai, il a mi-tête, et il est dit *porter grand huit*, parce que la chevillure est bien séparée du merrain. Le refait a alors environ de 0m,25 à 0m,28 de long. Au commencement de juin, l'empaumure commence à se dénouer et est tout à fait séparée à la fin de juin, où le cerf est dit alors avoir *tout allongé*. La tête est alors encore environ trois semaines à acquérir sa parfaite maturité. Le refait, qui est

recouvert d'une peau délicate d'un gris noir souvent ondé de blanc, avec ramifications de veines qui forment les gouttières veloutées d'un poil fin et court, ne paraît d'abord intérieurement qu'un amas de sang noir et épais. Il devient ensuite cartilagineux, puis osseux, en commençant par les extrémités inférieures.

Les cerfs les plus avancés ne touchent au bois que vers le 20 juillet; les plus vieux retardent de quelques jours pour parfaire leur production; sauf les daguets, ils ont tous touché au bois à la fin d'août. La tête ayant acquis toute sa maturité, la peau qui l'enveloppe se dessèche, les veines meurent et s'atrophient et le cerf, pour se débarrasser de cette peau, frotte sa tête sur des branches légères, puis sur des arbres, mais il recherche ordinairement ceux que ses efforts peuvent faire fléchir. La peau tombe par lambeaux, la tête apparaît blanchâtre, puis rougit et se rembrunit, et quand elle est toute dépouillée, on dit que le cerf a *frayé bruni*. Je crois que les têtes sont plus ou moins brunes suivant la nature des arbres contre lesquels ils se frottent et suivant la force de leurs perlures, qui, étant plus grosses, retiennent plus du vernis colorant provenant de la sève des arbres. Les perlures sont les inégalités qui sont le long du merrain, et les pierrures celles qui sont autour de la meule. Toutefois la question des causes de la couleur des têtes est encore peu élucidée à mon avis; elle dépend beaucoup des forêts et des gagnages, et cependant dans le même pays, dans la même forêt, elle n'est pas toujours la même.

Le bois du cerf, qui a quelque analogie avec le bois par sa ramification, n'en a pas la texture. Il est compact et pas veiné; on peut le scier, le limer, mais on ne peut pas le couper; il se calcine et ne brûle pas; on peut donc le considérer comme une production osseuse.

Le rut est le temps pendant lequel les cerfs sont en amour; c'est une effervescence que l'animal éprouve naturellement et sans être excité par la présence des biches; aussi les cerfs enfermés dans des parcs sans biches n'en entrent pas moins

en rut au temps marqué. Salnove dit qu'une biche qui se trouverait être en rut hors de l'époque de celui des cerfs n'en serait pas moins saillie, et il a raison, puisqu'on voit quelquefois des biches avoir un petit à l'automne ou au moins à la fin de l'été.

Les cerfs commencent à ressentir les approches du rut dès la fin d'août; ils font plus de chemin, dans leurs nuits, vont d'un buisson à l'autre, deviennent inquiets, jettent des cris pendant la nuit, ce qu'on appelle en vénérie *raire*, grattent la terre avec leurs pieds, frottent leur tête contre les cépées, mettent le nez à terre le long des routes, traversent les plaines, des rivières mêmes considérables, souvent en plein jour, et abondent quelquefois dans les grandes forêts sans qu'on puisse imaginer d'où ils arrivent. Il s'établit un rut dans l'endroit où il y a des biches; alors les cerfs n'ont plus de repos, ils ne mangent plus, deviennent furieux dès qu'ils aperçoivent un autre cerf. Allant souvent le nez haut, ils éventent de fort loin les objets et se portent dessus. Lorsqu'il a assemblé quelques biches, le cerf les mène généralement dans un endroit un peu découvert, pour qu'un autre cerf ne vienne pas les lui enlever. S'il survient un cerf à peu près de la même taille, le combat s'engage tout de suite; leurs têtes s'emmêlent quelquefois si bien qu'ils ne peuvent les dégager; on en a souvent trouvé de morts dans cette position. Lorsque le cerf assaillant a eu l'avantage sur son adversaire, il s'empare de ses biches jusqu'à ce qu'un autre, plus fort que lui, vienne aussi l'attaquer et le vaincre; aussi ce sont toujours les plus gros cerfs qui sont les maîtres du rut, et les défauts de la consanguinité se trouvent naturellement combattus par les avantages de la sélection. Les cerfs commencent à raire aux approches du coucher du soleil; le tapage, qui dure toute la nuit, ne se calme que le matin, et les cerfs sont alors souvent tellement fatigués, qu'ils restent sans faire un mouvement et qu'on les croirait endormis. Dans le fort du rut, ils se mettent quelquefois à raire sur le haut du jour; les vieux raient d'une voix plus forte que les jeunes. Dès que le jour paraît, le cerf se retire dans le

fourré avec sa harde de biches, mais il se couche rarement près d'elles et va se reposer dans un fourré à une certaine distance. Le soir, il rejoint sa harde en signalant son arrivée par un cri perçant. Pendant tout ce temps, les cerfs ont une odeur très forte et on les sent même longtemps après qu'ils sont passés: leur cou grossit, le poil du ventre se rembrunit et celui du cou s'allonge et raidit.

Le rut dure à peu près un mois et finit vers le 10 octobre, et n'est guère, dit-on, que de quinze jours pour chaque cerf. Il commence par les vieux, et sur la fin d'octobre il n'y a plus guère que les daguets, qui ont commencé les derniers.

Le rut est un très mauvais temps pour faire travailler les limiers, que l'odeur des cerfs dégoûte à cette époque; les chiens courants ne les chassent pas non plus volontiers, ni sagement, et sont fort disposés à faire change. Après le rut, les cerfs retournent aux buissons, pour se refaire avant de rentrer aux forêts.

Les cerfs sont sujets à changer souvent de demeure, suivant les saisons. Pendant le rut, ils sont toujours en route; mais en somme ils sont plus souvent à fond de forêt, où ont lieu les assemblées des biches, et à cette époque un valet de limier doit être très méfiant dans son rapport, car les animaux vident constamment les enceintes.

Pendant le mois de novembre, les gros cerfs sont généralement ensemble dans les grands forts et séparés des jeunes cerfs et des biches; ils se tiennent alors dans les cantons de brandes et de bruyères, dont ils mangent les pousses et la fleur, ou en plaine la nuit dans les pays de pommes et de betteraves, pour manger des unes et des autres, donnant aux tas qu'ils bouleversent. En décembre et en janvier, ils accompagnent les biches et se tiennent avec elles dans les grands forts ou coteaux à l'abri du vent et de la neige; ils mangent les saules, genêts, cressons et le lierre qui monte aux arbres, la faîne, le gland qu'ils ramassent par terre. En février et au commencement de mars, ils se tiennent plutôt sur le bord des forêts pour aller

aux gagnages; les jeunes cerfs y restent, mais les vieux, sentant qu'ils vont mettre bas leurs têtes, gagnent les buissons, qui leur seront commodes tant pour les gagnages que pour la tranquillité.

En avril et mai, ils restent dans les buissons, près des jeunes tailles où ils font leur viandis sans boire, à cause de la rosée qui couvre les feuilles et les herbes. En juin, juillet et août, ils sont dans leur plus grande venaison, parce qu'ils ont abondance de gagnages et du grain dans les plaines. On en prend alors facilement connaissance aux endroits où il y a de l'eau, car la grande chaleur, jointe à la nourriture du grain, leur donne grand soif. Ils s'y vautrent volontiers.

On a remarqué dans presque tous les équipages qu'au mois de mars, lorsque les cerfs mettent bas leurs têtes, les chiens les plus sûrs et à cette époque en complète curée sont sujets à chasser biche et à commettre des fautes qu'ils n'auraient pas commises les mois précédents. Il est à présumer qu'à cette époque il se fait un changement dans l'odeur des cerfs.

II

DE LA MANIÈRE DE DÉTOURNER LE CERF ET DE LE JUGER ET DES MANŒUVRES DU VALET DE LIMIER.

Nous venons de décrire le cerf, ses mœurs et ses habitudes; nous allons maintenant décrire sa chasse et, pour cela, commencer par indiquer ce que l'on doit faire pour le détourner, le juger et préparer son attaque et sa chasse.

Les cerfs, comme presque tous les animaux sauvages, se relèvent le soir pour aller chercher leur nourriture pendant la nuit et rentrent avant le jour dans leurs enceintes pour y passer la journée. Il faut donc que celui qui veut les détourner se rende à sa quête peu après la rentrée de ces animaux, afin de les rembucher avec son limier. Toutefois il ne doit pas commencer sa quête trop tôt, parce que le cerf pourrait le voir ou avoir vent

de lui et de son chien, n'être pas encore remis ou s'être mis au ressui sur le bord de l'enceinte avant de se rembucher; alors il fuirait et serait beaucoup plus difficile à rembucher.

Mais, avant d'indiquer les manœuvres que doit faire le valet de limier, il nous faut indiquer comment il jugera ces animaux, et pour cela, parler du pied, des fumées, des portées, etc.. et surtout des allures.

L'ensemble des parties qui composent le pied du cerf est connu sous la dénomination de pied, de même que l'empreinte qu'il laisse sur la terre. Le *pied* du cerf est composé des pinces, de la sole, du talon, des côtés et des os. Les pinces sont les deux extrémités antérieures du pied; la sole le dessous du pied renfermé entre les pinces, le talon et les côtés; le talon, l'extrémité postérieure du pied; les côtés en sont la circonférence; les os en sont les ergots; pris séparément, ils s'appellent os, et réunis. la jambe. On appelle *allure* la distance de l'empreinte des pieds de devant à celle des pieds de derrière, la distance entre ces empreintes en largeur et la façon dont elles sont croisées ou droites.

Maintenant ces connaissances varient énormément suivant la nature des cerfs, les pays où ils habitent et la qualité du sol. Les règles en sont donc très difficiles à donner et ce n'est guère dans un Traité de Vénerie qu'on peut indiquer des règles certaines. Dans un pays pierreux, les pieds sont plus ronds, les pinces et les talons plus usés, tandis que dans un pays de sable ou marécageux le pied se conserve mieux, la corne se renfle, les côtés ne s'usent pas et restent tranchants, de façon que le pied paraît plus étroit; on ne voit souvent que des égratignures et au premier coup d'œil on peut prendre un pied de cerf pour un pied de biche.

En règle générale, le cerf diffère toujours de la biche par le pied et les allures. Le cerf a toujours le pied plus rond et plus de talon; les côtés et les pinces sont plus arrondis et le talon plus gros et plus nourri; la biche a les pinces pointues, le pied long, le talon resserré, et les côtés tranchants. Le cerf a la jambe

bien tournée, c'est-à-dire que les os sont tournés en dehors et gros à proportion de son âge. La biche au contraire a les os menus et tournés en dedans et piquant perpendiculairement. La façon de marcher est aussi différente; le cerf croise ses allures alternant droite et gauche, tandis que les allures de la biche sont toujours en ligne droite, sauf le cas où elle est pleine; comme elle est généralement pleine vers la fin de la saison de chasse, il faut s'en méfier à cette époque. Le cerf, marchant d'assurance, met les pieds de derrière en avant, sur ou derrière les pieds de devant suivant son âge, tandis que la biche se méjuge, c'est-à-dire que les empreintes du pied de derrière varient constamment de position par rapport à celui de devant. Les gros cerfs, allant d'assurance, ont toujours les pinces fermées, et si les jeunes cerfs ont quelquefois les pinces de devant ouvertes, celles de derrière sont toujours fermées, tandis que les biches ont toujours toutes les pinces un peu ouvertes. Quant aux biches brehaignes, on peut souvent s'y tromper; cependant en faisant suite on verra qu'elles se méjugent de temps en temps et que les os sont mal tournés et plus petits que ceux d'un cerf qui aurait la même grosseur de pied.

Une des meilleures observations pour l'âge du cerf est basée sur la différence du pied de derrière avec celui de devant. Cette connaissance ne dépend ni de l'espèce, ni du terrain, ni du pays. Ainsi, on trouve un cerf qui a beaucoup de pied, les allures grandes et même les côtés usés; si le pied de derrière est à peu de chose près aussi gros que celui de devant, ce sera un cerf de grande espèce, mais qui sera au plus à sa troisième ou quatrième tête; mais un mauvais pied de cerf, n'ayant même que deux semelles d'allures, sera dix cors s'il y a une grande différence entre le pied de derrière et celui de devant.

Le daguet est celui qui a le pied le plus semblable à celui de la biche; toutefois il est plus rond, moins long et a plus de largeur de talon; il a la jambe et le pied mieux faits, le pied de devant un peu plus grand que celui de derrière, les pinces moins pointues; son pied de derrière outrepasse un peu le pied

de devant; les os tournés en croissant sont éloignés du talon d'au moins deux travers de doigt. Ses allures ne sont pas encore bien réglées.

La seconde tête a la pince encore plus large et moins pointue que le daguet, le talon plus plein et plus large: il est un peu moins haut-jointé; ses allures commencent à se croiser, elles sont encore un peu irrégulières, mais plus longues; son pied de derrière, plus fermé, est généralement posé sur l'empreinte du pied de devant, et plutôt sur les pinces que sur le talon.

La troisième tête augmente encore les différences signalées entre le cerf et la biche: son pied de devant est plus rond et plus large, ainsi que ses talons; les os sont plus arrondis et se rapprochent davantage du talon: le pied de derrière, qui est à peu près fermé, commence à être bien plus petit que celui de devant: ses allures sont aussi bien plus longues et plus larges.

Il en est de même de la quatrième tête et la différence entre le pied de devant et celui de derrière est bien plus grande; les os se rapprochent du talon, qui s'élargit toujours: ses allures sont plus longues et surtout plus larges, par suite de l'épaisseur de son corps: enfin son pied de derrière retarde un peu et tend à couvrir celui de devant.

Les différences augmentent encore pour le dix cors jeunement. Le pied de devant n'est jamais ouvert: la sole et le talon sont plus larges, les os plus ronds, le pied de derrière est tout à fait sur celui de devant et il commence à attirer la terre en marchant avec les pinces du pied de devant, ce que ne font jamais les jeunes cerfs.

Le dix cors a les pinces et les côtés usés, les pinces toujours fermées. Il marche généralement plus sur les pinces que sur le talon; la sole et le talon sont presque de niveau; les os gros et arrondis s'éloignent l'un de l'autre et se rapprochent du talon: on peut à peine y placer le travers du pouce; ses allures sont longues et éloignées de deux semelles et demie d'un pied ordinaire. Les pinces du pied de derrière sont presque toujours

placées sur le talon du pied de devant, quelquefois même ils le touchent à peine.

Le vieux cerf a tous les caractères du dix cors; mais ils sont encore plus marqués, suivant sa vieillesse, car plus il avance en âge. plus ses os se rapprochent du talon, plus son pied de devant s'allonge et s'use et plus encore son pied de derrière se rétrécit et arrive à se placer très en arrière de celui de devant, quelquefois à plus de 0m,10.

Il est enfin d'autres connaissances que doit posséder le valet de limier pour cerf et qui lui servent à reconnaître l'animal dont il fait suite : ce sont les fumées, les foulées, les portées, le frayoir et les abattures.

Les fumées sont les fientes du cerf et de la biche.

Les foulées sont les empreintes que laisse le pied du cerf dans l'herbe ou dans les feuilles sous bois.

Les portées sont les branches que le cerf touche et plie avec sa tête dans la coulée par laquelle il se rembuche.

Le frayoir est la partie dépouillée des jeunes baliveaux contre lesquels les cerfs ont frotté leur tête pour la dépouiller de sa peau.

Les abattures sont les plantes, bois sec, fougères cassés ou abattus par le cerf, quand il traverse un fourré.

Pour les fumées, on faisait grand cas de cette connaissance autrefois en vénerie, parce qu'on chassait le cerf tout l'été, et qu'à cette époque de l'année les revoirs sont souvent nuls, les cerfs souvent séparés des hardes et enfin les fumées très variables; mais maintenant qu'on ne chasse plus cerf passé mai, ces connaissances sont bien moins utiles, car en hiver, si l'on fait suite d'un cerf, il est sûr que, s'il n'est pas avec une harde, il aura passé mainte fois sur le passage d'une harde, et il faudrait être souvent bien hardi pour affirmer que les fumées rencontrées sont bien celles du cerf que vous suivez au milieu de terrains foulés par les hardes qui y habitent. D'ailleurs ces connaissances sont souvent, je crois, trompeuses l'hiver; aussi autrefois ne s'occupait-on jamais des fumées avant mai, et si les

fumées ont pu faire courir quelques cerfs dont on n'avait pas revu, elles ont fait souvent donner des biches pour des cerfs et, à mon avis, les fumées ne peuvent guère servir que pour indiquer à un valet de limier qu'il y a un gros cerf dans un canton ou une harde. Je ne m'étendrai point sur ce sujet.

Quant aux foulées, empreintes des pieds sur l'herbe, les feuilles ou la mousse, en y mettant légèrement les doigts, on peut reconnaître la largeur du pied et surtout la direction qu'a prise l'animal, le temps où il a passé par la rosée qui est ressuyée, l'herbe restée abattue et non encore relevée, les légères toiles d'araignée qui se mettent au bout de peu de temps dans les empreintes; ces connaissances sont utiles. Il y a des valets de limier qui savent exactement vers quelle heure l'animal a passé, en voyant l'empreinte du pied dans l'herbe.

Quand un cerf entre dans un taillis, il ouvre, écarte et pousse en avant les pointes des branches vertes ou sèches à droite et à gauche et touche les feuilles du côté où il va, ce dont on peut généralement s'apercevoir pendant trois ou quatre jours, à moins de pluie ou de grand vent. Les portées ne doivent pas être formées au-dessous de 2 mètres, autrement on risquerait de prendre pour une portée de jeune cerf celle d'une biche; mais quand les portées sont hautes et larges, on doit les juger d'un dix cors. Toutefois c'est encore une connaissance dont il faut beaucoup se méfier, car si par un jour de mauvais revoir vous faites suite d'une grande biche pesante dont vous ne pouvez pas bien revoir le pied et qu'elle rentre par un faux-fuyant où est rentré il y a un jour ou deux un dix cors, les portées sont restées si le temps a été favorable, et si vous vous en rapportiez à cette connaissance, vous donneriez la grosse biche pour un dix cors.

Le frayoir est plus sûr; mais, comme il ne dure guère que quinze jours et n'a lieu qu'en juillet, il est à peu près inutile d'en parler, sauf pour le cas où l'on forme un limier. Les gros cerfs choisissent les plus gros baliveaux, où ils donnent souvent et enfoncent leurs andouillers. Par la hauteur du frayoir on peut

souvent juger du corsage et de la tête du cerf; toutefois dans les forêts de sapins les cerfs touchent souvent au bois toute l'année, et cette connaissance peut servir.

Les abattures, plantes, bois sec, fougères abattues par le cerf en traversant une forêt, indiquent assez souvent sa hauteur et sa force; sa grosseur est indiquée par la largeur du chemin qu'il a fait; enfin sa hauteur est jugée par celle des plantes cassées et le sens de sa marche par le sens où sont tombées les plantes ou branches cassées; les jours de rosée on peut juger à quelle heure a peu près l'animal à passé; enfin si l'animal a rongé l'écorce d'un arbre et que les morsures des dents soient dans le sens de la longueur du tronc, on peut être sûr que c'est une biche, le cerf ne mordant jamais les troncs qu'en travers, à cause de ses bois; de plus à la reposée, si l'animal a uriné, c'est un cerf, celui-ci le faisant toujours où il va reposer et la biche ne le faisant jamais.

Maintenant que nous avons vu quelles sont les connaissances spéciales que doit avoir le valet de limier et avant de décrire les manœuvres qu'il doit faire pour détourner un cerf, disons d'abord ce qu'il doit faire pour être sûr du rembuchement, c'est-à-dire pour être sûr que son animal est bien entré dans l'enceinte où il le croit rentré.

En effet, souvent le cerf ne fait que se présenter à une coulée, y entrer de quelques pas et, revenant sur ses voies, il longe ensuite la route ou la plaine pour se rembucher dans une autre enceinte ou retourner d'où il vient; c'est ce qu'on appelle un faux rembuchement. Pour s'en assurer, arrivé à la coulée, il faut laisser aller son limier une longueur de trait dans le bois et s'arrêter court; si le limier se tient bien ferme, le trait bien tendu, c'est la preuve que la voie và devant lui et qu'il ne demande qu'à la suivre. Vous raccourcissez alors le trait, vous caressez votre chien, vous brisez haut et bas, vous ramenez le limier sur le contre-pied, où vous l'arrêtez en le caressant. S'il est grand matin, vous ne le laissez pas pénétrer dans l'enceinte plus d'une longueur de trait, car le cerf pourrait être au ressui sur le bord

de l'enceinte, et en vous entendant il fuirait: mais si au rembuchement le limier ne tire pas bien ferme sur son trait, il faut ne pas bouger et, en l'excitant tout doucement, attendre qu'il se rabatte et tienne le trait bien tendu. Si, après avoir tâté toutes les coulées, il ne trouve pas sa voie, il faut le faire retourner sur ses voies, le laissant faire à droite ou à gauche le long de la route et de la plaine ou au contre-pied, jusqu'à ce qu'il se rabatte. Si c'est au bord d'une plaine que le limier s'est rabattu et que vous ne soyez pas sûr du rembuchement, il faut envelopper les derrières, c'est-à-dire tracer derrière les brisées un cercle de soixante à quatre-vingts pas. Si le cerf a fait un faux rembuchement, votre chien s'en rabattra d'autant plus aisément que les voies du cerf qui s'en va sont plus chaudes que les premières, attendu qu'il aura séjourné probablement quelque temps sur le bord du bois. Telle est la manœuvre du rembuchement.

Maintenant voyons ce que doit faire le valet de limier, depuis son départ de la maison, pour arriver à rembucher un cerf et à le détourner.

Parti dès le lever du soleil, il prend les grands devants de sa quête, c'est-à-dire qu'il fait les plaines, routes et chemins qui l'entourent et la séparent des quêtes voisines. Il caresse son chien, l'excite tout doucement, le laisse libre s'il est sûr de lui. Son chien quêtant et tâtant toutes les rentrées, se rabat bientôt: il reconnaît d'une ou de plusieurs biches, il raye de son pied les empreintes des pieds des animaux par devant et passe outre. Un peu plus loin, son limier se rabat de nouveau; il ne peut rien revoir à cause du terrain, il suit quelques longueurs de trait et, arrivant à un endroit plus favorable, il revoit d'un jeune cerf. Il retourne alors à l'endroit où le limier s'était rabattu et casse une branche et continue sa quête s'il ne veut pas travailler ce jeune cerf. Le limier se rabat de nouveau, il revoit d'un cerf dont le pied lui paraît fort, les pinces usées, le talon large et la jambe près du talon; les allures lui paraissent bonnes; il le travaille alors et, le menant jusqu'à une bonne enceinte, s'assure du rembuchement de la façon que nous avons indiquée plus haut.

Le cerf étant bien rembuché et brisé haut et bas, il ne faut pas perdre de temps pour le détourner. On prend les devants, c'est-à-dire qu'on fait par les routes le tour de l'enceinte où on l'a rembuché. Si le cerf passe une de ces routes, si le travail est fait avec soin et le limier bon, celui-ci doit s'en rabattre et annoncer ainsi qu'il est sorti. Si le chien ne se rabat pas, c'est que le cerf est resté et par conséquent détourné; mais on fera bien dans ce cas de refaire le tour de l'enceinte une seconde fois dans le sens opposé et de s'assurer de nouveau de la voie au rembuchement, car c'est là le danger; les faux rembuchements ont fait faire plus d'un buisson creux. Après avoir fait les devants une seconde fois, le valet de limier se prépare, si l'enceinte est très grande, à raccourcir son animal, mais seulement dans le cas où l'enceinte est très bonne, c'est-à-dire fourrée. Raccourcir un animal en faisant le bois, c'est faire dans l'enceinte un chemin qui la coupe en deux ou la rétrécit d'un tiers pour que, l'enceinte étant plus petite, l'attaque soit plus facile; mais il ne faut pas laisser le limier suivre plus d'une demi-longueur de trait, de peur d'inquiéter le cerf. Comme on a souvent, dans ce cas, de la peine à en revoir, les foulées, les portées et les abattures sont une ressource dont il faut user. Si l'on trouve une voie, on examinera si elle rentre dans la partie de l'enceinte où vous avez brisé votre cerf; si elle en sort, il faudra en prendre les devants et refaire votre première enceinte pour vous assurer que l'animal n'aurait pas été inquiété par votre travail et n'en serait pas sorti. Si vous ne trouvez pas votre animal sorti, vous devez croire qu'il est détourné dans la seconde partie de l'enceinte.

Ce que je viens de décrire du travail, ce ne sont que les roses du métier. Presque toujours une multitude d'événements ou de contrariétés viennent entraver votre quête. Si le cerf travaillé est accompagné, comme cela arrive très souvent, de biches et de jeunes cerfs qui entrent et sortent de l'enceinte, ceux-ci peuvent avoir effacé les voies de votre cerf en passant dessus. S'il y a plusieurs gros cerfs rembuchés, il faut se

demander s'ils sortent tous ensemble de l'enceinte ou s'il en reste.

Pour s'assurer si le cerf est sorti avec les autres, il faut donc faire une seconde enceinte, parce que, si les animaux en sortent encore, on peut trouver quelques éclaircissements à leur sortie. Si rien ne passe, c'est que tous les cerfs sont restés dans les deux enceintes. Il faut alors s'assurer de l'endroit où est resté le cerf que l'on travaille, s'il est seul ou s'il est avec les autres. Pour cela on revient à la route qui sépare les deux enceintes. on suit la voie au droit et au contre quelques longueurs de trait, on observe les foulées (une taupinière, une place à charbon vous tirent souvent d'embarras, les cerfs s'y jugeant très bien); enfin on fait les petits chemins, les faux-fuyants, et si l'on est persuadé que le cerf a passé la route qui sépare les deux enceintes avec les autres, on prend alors le contre-pied pour revenir aux premières brisées. Si le chien vous y ramène, les doutes sont levés; le cerf a vidé la première enceinte avec les autres.

Les voies réchauffées par le soleil sont aussi souvent un grand embarras; aussi le valet de limier doit-il avoir soin de rayer le matin toutes les voies qu'il trouve et qu'il juge de bon temps, même si le limier ne s'en rabat pas, car, le soleil en ayant plus tard réchauffé le sentiment, le limier peut en remontrer là où il n'en faisait rien le matin; l'on ne sait plus alors si ce sont des voies nouvelles ou des voies réchauffées. Il faut beaucoup se méfier des voies réchauffées. Il en est de même si le limier est trop fin de nez, car il donne alors trop connaissance des voies du relevé.

Quoique un cerf puisse ne pas avoir été inquiété par le travail, le valet de limier doit néanmoins continuer à l'observer le plus tard possible, parce qu'il arrive souvent qu'un cerf remue à mesure que le jour avance, sans compter qu'il y a des forêts où ils sont toujours sur pied. Plusieurs causes peuvent le remettre en mouvement. Lorsque le cerf s'est mis sur le ventre le matin, il était à l'ombre de quelque cépée; le soleil tourne, il s'y trouve exposé et il cherche alors un autre abri; les mouches l'inquiètent

et le font lever, puis tous les gens et les chiens qui rôdent dans le bois peuvent le déranger, comme les jours où les femmes vont au bois mort. Si donc le cerf a été détourné de bonne heure, il est nécessaire que le valet de limier reste à observer et que de temps en temps il fasse le tour de l'enceinte avec son limier. On a remarqué en général qu'on entend crier les pies et les geais dans une enceinte lorsqu'il y a des animaux sur pied.

III

DE LA CHASSE DU CERF.

Nous voici enfin arrivés à la chasse du cerf; mais, avant de commencer à la décrire, je dois d'abord dire un mot de la façon, usitée quelquefois, d'attaquer un cerf sans avoir recours au valet de limier, façon dont on agit principalement dans les petits équipages, dans le centre et dans l'ouest de la France.

Je suppose un petit équipage de vingt à vingt-cinq chiens avec un seul piqueur et un valet de chiens, chassant cerf dans un pays peu peuplé de ces animaux, pays parsemé de boqueteaux, de landes et de bruyères et de petits bois où les cerfs peu nombreux voyagent continuellement d'un bois à l'autre. Il est évident que le piqueur, seul valet de limier pour faire le bois, aurait beaucoup de chances de ne pouvoir arriver à détourner un cerf d'une façon certaine, et très probablement il ne pourrait que donner une voie plus ou moins froide d'un animal non détourné, si même il arrivait à en donner une. Dans ce cas, il est quelquefois très utile que le piqueur parcoure un peu le pays la veille de la chasse, pour voir s'il y a quelque cerf qui donne dans le canton. Le jour de la chasse, il partira de grand matin avec un couple ou deux de bons rapprocheurs, bien obéissants et il s'en ira sur le passage présumé du cerf ou des cerfs dont il a eu connaissance la veille, à la recherche d'une bonne voie. Aussitôt que ses chiens s'en rabattent, il s'assure du pied et, s'il reconnaît qu'il a affaire à un cerf, il appuie doucement ses chiens (pas de trompe)

et leur fait rapprocher la voie jusqu'au plus prochain boqueteau, où il les arrête et fait avec eux, avec soin, le tour du bois pour voir si l'animal en sort. Si le cerf n'a fait que traverser, les chiens reprennent tout de suite la voie, qu'ils continuent à rapprocher jusqu'à ce qu'ils arrivent à un nouveau boqueteau où on ne trouve plus de sortie. Le piqueur recouple alors ses chiens et reste un peu de temps à quelque distance en observation, puis il refait le tour du bois pour voir si le cerf n'a pas bougé et s'il n'en est pas sorti. S'il n'a pas trouvé moyen de prévenir où il est et fait dire qu'on vienne le rejoindre, il brise haut et bas sur la voie et retourne au rendez-vous donné reprendre un cheval, manger un morceau et trouver la meute avec laquelle il reviendra à sa voie, afin d'attaquer de meute à mort.

Si le travail a dû être fait dans un bois assez grand ou dans une forêt, généralement le piqueur laisse ses rapprocheurs lancer leur cerf, puis il suit ses vieux chiens en les laissant chasser jusqu'à l'heure du rendez-vous. Il arrête alors ses chiens, brise haut et bas, après avoir autant que possible choisi une place favorable pour arrêter et pouvoir plus tard bien découpler. Il retourne alors vivement au rendez-vous pour revenir avec la meute, qu'il met sur la voie. Il y aura alors presque toujours un forlonger fort amusant, mais pour lequel il sera bien utile de découpler les rapprocheurs avec la meute; d'abord parce que la voie très froide nécessite des chiens plus fins de nez et ensuite parce que le cerf peut être remis dans une harde et que les rapprocheurs seront nécessaires pour le déharder. C'est à eux qu'on rameutera les autres chiens, qui n'ont pas, comme eux, pris depuis le matin connaissance de la voie de l'animal.

Dans un grand équipage ayant plusieurs piqueurs, valets de limier ou valets de chiens, et dans ceux où les valets de limier font toujours le bois, ce qui est l'usage pour le plus grand nombre, voilà comme l'on doit procéder pour l'attaque. Autrefois on paraît avoir eu presque toujours l'habitude de diviser la meute en plusieurs relais : vieille meute, seconde vieille meute, les six chiens; on les donnait successivement, et cette habitude

détestable ne pouvait que dégoûter les bons chiens qui, fatigués, voyaient découpler devant eux des chiens frais qui les épuisaient ou qui, n'ayant pas connaissance de la voie, devaient fatalement faire souvent change. Je suis maintenant convaincu que ces habitudes n'existaient guère que dans les Vêneries Royales ou Princières, où l'on n'a généralement connu, comme moyen de réussite, que celui d'étouffer un animal. Il est juste aussi de reconnaître que si l'on avait découplé ensemble cent chiens dans des forêts qui comptaient jusqu'à mille têtes de cerfs, avec la masse de chasseurs qui étaient présents et gênants, il eût été bien difficile de bien chasser et de maintenir les cent chiens sur leur animal. C'est, je crois, ce qui avait fait adopter ce moyen d'étouffer un animal quelconque le plus vite possible.

Maintenant on préfère, et avec raison, chasser avec moins de chiens et prendre de meute à mort. Cependant on fait, et on a raison, presque toujours deux relais, l'un de jeunes chiens non livrés qu'on fait mener par le plus vigoureux marcheur choisi dans les valets de chiens pour les donner à la prise, afin de les accoutumer à la voie du cerf et les livrer; l'autre composé des plus vieux chiens de la meute, vétérans qui ont perdu leur train, mais qui peuvent être utiles dans un embarras et qu'on peut donner à la fin de la chasse sans craindre qu'ils dominent les autres et les dégoûtent. Ce dernier relais doit être généralement mené par un valet de chiens à cheval, qui doit être le plus intelligent, pour arriver à donner ses chiens avec adresse et sans les fatiguer.

On attaque donc habituellement maintenant soit avec toute la meute donnée à la brisée, si l'animal est seul et qu'il n'y ait pas de harde dans l'enceinte, soit avec quelques vieux chiens sûrs et hardis qui foulent bien, attaquent de même, et tâchent de déharder le cerf, lorsqu'il n'est pas seul.

On va à l'attaque avec le valet de limier qui a détourné le cerf et celui-ci, en arrivant à l'enceinte, doit faire revoir du pied aux piqueurs et aux veneurs capables d'en juger, afin qu'ils profitent des connaissances qui s'y trouvent pour le reconnaître

plus tard dans le change. On doit l'examiner avec soin, car les bons chiens et la connaissance du pied du cerf attaqué sont les éléments de la boussole qui doit conduire les veneurs jusqu'à la mort.

Arrivés à l'enceinte et le pied examiné, les veneurs se dispersent sur les routes pour voir sauter le cerf si l'on attaque avec toute la meute; le valet de limier se met sur la voie et le premier piqueur fait découpler quelques-uns des meilleurs chiens, les plus sages et les plus sûrs; s'ils prennent tout de suite la voie, on découple immédiatement ou, ce qui vaut mieux encore, on laisse aller les chiens, lorsqu'ils ont été amenés découplés, ce qui se fait dans les meutes bien menées et bien dressées. Si on attaque avec de vieux rapprocheurs seulement, on leur fait prendre la voie de la même façon, la meute étant hardée, couplée et placée au vent. Aussitôt que le cerf attaqué a bondi hors de l'enceinte et qu'on a sonné fanfare et la vue, on arrête les chiens d'attaque et on amène la meute, qu'on découple sagement en commençant par les plus vieux et les plus sûrs et en ne découplant que quand les premiers chiens ont bien pris la voie. Jamais l'attaque n'est faite avec trop de soin, car une bonne attaque décide bien souvent la prise. Il faut que les couples puissent se défaire vivement, que pas un chien ne puisse s'échapper, que deux chiens ne puissent jamais partir couplés, que les chiens voient bien les premiers chiens partir sur la voie et l'ayant bien empaumée de façon à les rallier, sans quoi ils partiraient plus volontiers au contre qu'au droit. Il faut de plus que le premier piqueur soit tout de suite au bois avec les premiers chiens découplés, les appuyant, car sans cela souvent les chiens partant comme des fous, et passant par-dessus ou à côté de la voie et ne la trouvant pas, font un retour, trouvent la voie du contre et y partent comme des furieux. Les hommes restés doivent les arrêter pour les rallier au premier piqueur, qui continue avec les vieux chiens les premiers découplés.

Je suppose l'attaque bien faite et tout bien rameuté sur l'animal de meute; c'est alors qu'il faut être sage, calme, ne pas

abuser de la trompe et des cris, laisser faire les chiens, pour que leur fougue se passe et qu'ils goûtent bien à la voie; en un mot il faut les laisser faire et se borner à rallier les paresseux ou à arrêter ceux qui sont sur les ailes ou qui partent sur un autre animal. Il vaut mieux se ménager au début et ménager son cheval, car on ne sait pas ce que réserve la fin de la journée.

Si, comme cela arrive souvent, on a attaqué dans une harde et que le cerf que l'on veut chasser soit beaucoup plus cerf que les autres, et si on a attaqué avec les vieux chiens seuls, on fera tout ce qui sera possible pour le séparer; une fois qu'on y aura réussi, on arrêtera pour donner la meute. Dans la pratique, cela ne se passe pas aussi facilement que sur le papier et quelquefois on ne peut venir à bout de déharder le cerf. On est alors obligé de donner la meute entière. Il faut dans ces circonstances serrer de près les chiens pour rallier sur ceux qui ont empaumé l'animal de meute, arrêter tous ceux qui chasseraient d'autres animaux de la harde et rallier aux premiers. Lorsque le cerf qu'on veut chasser est hardé avec d'autres cerfs de même taille, ce qui arrive souvent à la fin de l'hiver et que les chiens de recri ne sont pas capables de séparer un de ces cerfs, il vaut mieux donner la meute ou du moins tout ce qu'il y a de meilleur dans la meute, la soutenir pour lui donner le courage de pousser toute cette harde de gros cerfs, et quand on aura réussi à en séparer un, rallier à lui, si le cerf séparé est chassé par un assez gros lot de chiens, surtout si ces chiens sont les meilleurs de la meute. C'est une des grandes difficultés de la chasse du cerf, attendu que plus vos chiens sont sûrs, sages et de change, moins ils aiment à chasser dans l'accompagné (du moins c'est ainsi que font aujourd'hui presque tous les bâtards, qui composent la plus grande partie de nos meutes pour cerf). Il faut donc tâcher d'habituer vos chiens à chasser dans l'accompagné, sans quoi vous ne pourriez presque jamais rien faire. Qu'ils marquent l'accompagné, très bien; qu'ils y chassent plus froidement, très bien encore; mais qu'ils lâchent leur cerf dans l'accompagné, c'est détestable, attendu que dans des forêts où

il y a beaucoup d'animaux, vous arriveriez à ne jamais prendre. C'est un des défauts habituels à beaucoup de bâtards actuels. Autrefois les chiens étaient trop chasseurs, mais maintenant ils ne le sont pas assez.

Enfin je suppose les difficultés de l'attaque vaincues et votre animal bien empaumé par la meute. Il peut survenir un défaut par suite d'une ruse du cerf. Il faut d'abord laisser faire les chiens et, s'ils ne reprennent pas, s'approcher d'eux et les appeler au retour doucement, tout en ayant bien soin de s'assurer qu'il ne se forme pas une tête de chiens plus adroits et plus malins qui auraient relevé la voie sans qu'on s'en aperçût. Dans ce cas, il faudra s'y porter tout de suite pour faire rallier la meute, pendant que quelques veneurs pousseront vivement eux-mêmes pour tâcher de rallier les chiens de tête et les arrêter, afin de laisser à la meute la possibilité de les rallier. Partout où le change est à craindre, il faut briser dans tous les endroits où on voit le cerf de meute, car on peut avoir besoin de revenir à la dernière brisée, s'il y a eu change.

Si l'on donne dans le change et qu'on s'en aperçoive, surtout en voyant les bons chiens mollir, quitter la voie et revenir aux routes et aux chevaux (à moins que ce ralentissement ne soit le fait d'un accompagné comme nous l'avons dit plus haut), il faut tout de suite arrêter les chiens chassant change et retourner là où on pense qu'a eu lieu le change, pour essayer de faire reprendre la voie aux bons chiens. Mais si, la meute chassant bien et les bons chiens restant bien sur la voie, vous voyez un autre cerf, même une biche ou un chevreuil, sauter une route et les chiens passer à la même place sans marquer autrement d'embarras, il n'en faudrait pas conclure immédiatement que vos chiens ont fait change. Ne les arrêtez pas avant d'être certain qu'ils ne sont plus sur la bonne voie, car votre cerf peut avoir sauté avant, à la place même où ont passé ensuite la biche ou le chevreuil, et quoique vous ayez vu un autre animal devant vos chiens, cependant ceux-ci avaient raison. Au bout d'un instant, l'animal qui avait bondi devant eux et suivi la même



A LA VOIE



voie que l'animal de meute, s'étant jeté de côté, les chiens continuent au droit et bientôt vous revoyez de nouveau devant eux votre animal de meute. Que de chasses ont été perdues pour avoir arrêté ainsi sur la bonne voie, tout le monde criant qu'il y avait change, qu'on chassait une biche ou un chevreuil! Je me rappelle, chassant un sanglier avec des chiens très sûrs (meute Saint-Hubert), être arrivé en même temps qu'eux à une plaine pour voir débucher un dix cors. Je ne veux pas qu'on arrête; je cours au bois suivant, que je traverse pour revoir de nouveau le dix cors débuchant et traversant une petite rivière, puis une prairie, les chiens toujours derrière et chassant toujours vivement, même les meilleurs. Je commence naturellement à être inquiet; poussant vivement à un passage certain situé à une demi-lieue de là, j'arrive pour voir sauter mon sanglier, suivi à cent pas du même dix cors. En me voyant, il se jette de côté; les chiens arrivent et, sans balancer un instant, continuent sur leur sanglier, dont la voie avait été simplement couverte par le cerf. Si j'avais arrêté, jamais je n'aurais retrouvé la voie de mon sanglier; ma chasse était perdue; j'aurais été convaincu que mes chiens avaient fait change et, au lieu de leur donner une bonne leçon, je leur en donnais une détestable.

Quand la chasse avance, que l'animal commence à être malmené et les chiens à se fatiguer un peu, lorsque la chasse a été dure, il faut les serrer de plus près, les animer et les soutenir. Si le cerf fait un retour, les bons chiens balancent, les moins sûrs et les plus fougueux percent; cette façon de chasser avertit qu'il faut arrêter ces derniers. Si on arrive à une route, que les chiens sautent et qu'arrivés de l'autre côté ils reviennent au bout d'un instant ne trouvant pas de voie, il faut travailler de l'œil pour voir si le cerf a longé la route ou s'il a reculé sur sa voie. On y fait travailler les chiens doucement, sans trop les presser. Sur la route les chiens ne s'en rabattront peut-être pas, toujours à cause de la dureté du terrain et du changement de sentiment de la voie, qui était très bonne dans les enceintes et qui n'est plus la même; bientôt, mettant le nez à terre, ils se

réjouiront, fouetteront de la queue et finiront par crier et reprendre. Il ne faudra pas alors les presser et il convient de ne les appuyer qu'avec réserve. Si on voit les chiens de tête balancer, méfiez-vous que le cerf ne se soit jeté de côté dans le bois ou qu'il n'ait pris une autre route.

Maintenant, on est arrivé à une enceinte où on est tombé dans le change; les chiens ont molli, les bons sont revenus. On voit un cerf, qui paraît égal à celui de chasse, sauter une route; on y court, on fait tâter la voie à quelques vieux chiens sûrs, ils n'en veulent pas : c'est un change. Le cerf de chasse, ayant fait bondir un change, a fui franchement d'un autre côté, ou bien il s'est rasé. Il faut commencer tout de suite par faire les devants et envelopper deux ou trois enceintes. Si le cerf a fui, on retrouvera la voie. Si on ne trouve rien, il faut rentrer dans l'enceinte, en reprenant la voie là où le cerf de meute a pénétré. C'est là qu'il faudra avoir l'œil aux bons chiens pour les appuyer et empêcher les jeunes et les fous de faire des bêtises et d'entraîner les vieux. Mais tout d'un coup un chien a crié, les vieux donnent franchement, tout rallie, le cerf est relancé et la chasse recommence vivement.

Cependant le cerf a pris de l'avance et a fini par débucher; les chiens continuent encore à bien chasser, mais on tombe dans une terre labourée, couverte de fumier ou qui a servi de passage à un troupeau de vaches ou de moutons. Les chiens plus fins de nez vont encore, ramassant la voie comme ils peuvent. On vient dire qu'on a vu le cerf passer plus loin et on vous engage à enlever les chiens. Tant que vos chiens chassent, ne le faites pas : ce serait une détestable leçon d'abord, et puis êtes-vous bien sûr que c'est votre cerf qu'on a vu ?

Mais enfin la voie devient tout à fait mauvaise et les chiens tombent en un défaut qu'ils ne peuvent relever. Alors le bon veneur réfléchissant où le cerf a la tête tournée, vers quel bois il doit se diriger, quelle est sa refuite probable, enlève les chiens, les fait boire, s'il le peut, à une mare et enveloppe à une assez grande distance sur la refuite probable, en prenant bien le vent

et en choisissant les endroits les plus favorables à conserver le sentiment de la voie pour y faire requêter ses chiens.

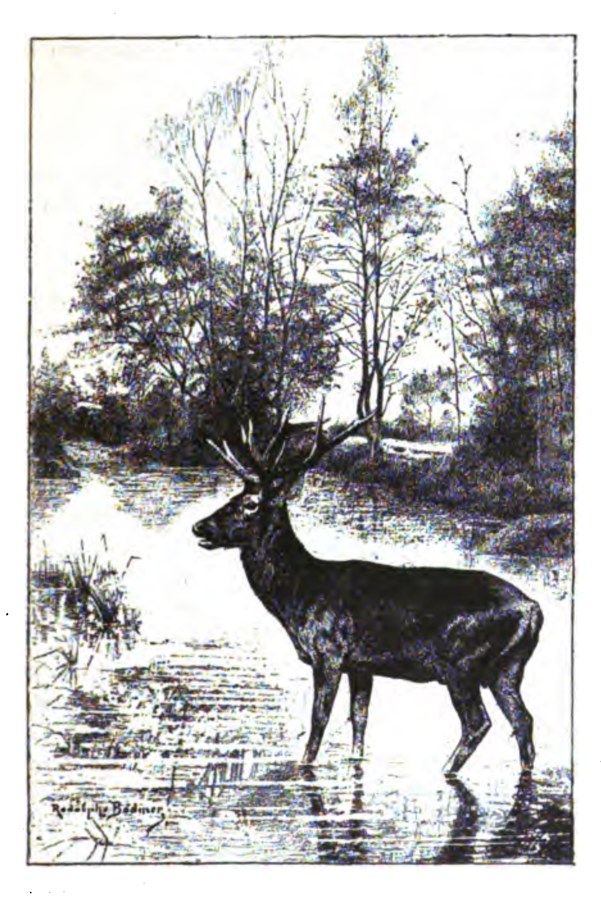
On a enfin retrouvé la voie et les chiens reprennent franchement et emmènent le cerf dans un autre bois ou forêt où il fait des retours, longe les routes, prend l'eau dans les mares ou ruisseaux, double ses voies, et finalement les chiens tombent encore en défaut. Après avoir pris les devants, enveloppé l'enceinte, suivi les routes, on n'a rien trouvé. On doit juger que le cerf est rasé. On foule alors l'enceinte pied à pied, car un cerf malmené qui se rase ne part que quand on lui marche dessus. Quelques chiens se récrient, un animal bondit, mais les bons chiens n'en veulent pas et ne disent rien : c'est un change. Arrêtez. Voici qu'un autre chien se récrie; les vieux y vont et donnent franchement; on voit un cerf qui ressemble au cerf de meute, mais il va la tête haute et a franchi la route comme un cerf frais. Cependant les bons chiens chassent et tout se rallie. Le cerf paraît à une autre route et la longe. Cette fois il ne peut plus se contraindre, il va la tête en terre, il tire la langue, il paraît mouillé et tout le monde le reconnaît : c'est le cerf de meute. En effet, un cerf malmené qui se fait relancer bondit souvent comme un cerf frais et, s'il est surpris par un cavalier, il a l'apparence d'un cerf de change. Parfois du reste un cerf vraiment forcé, sans être relancé ni surpris, ne tire plus la langue et ne souffle plus; c'est ce qu'on appelle un cerf *retiré*.

L'ardeur de tout le monde et de la meute se ranime; la trompe, la voix des chiens forment un tapage que les indifférents n'entendent pas de sang-froid; par moments le tapage diminue, faiblit et cesse, mais c'est pour recommencer plus brillant et plus vif, parce que le cerf se fait relancer au milieu des chiens qui l'entourent. Souvent, par un effort dernier et désespéré, il file en droite ligne et fait une pointe dernière pour tomber mort devant les chiens. Le plus souvent il va se jeter dans une mare, dans une rivière, et s'il en ressort, c'est pour se faire chasser comme un lapin, revenant toujours à l'eau où il s'est mis la première fois. Bien souvent il se jette dans une cour, dans un jardin, dans

une maison, car le cerf vient presque toujours se faire prendre près des habitations. S'il est dans l'eau, il est noyé par les chiens; s'il tient au ferme sur terre, il fait tête aux chiens, se précipite sur eux la tête basse, les frappant de ses bois et de ses pieds de devant et les blessant souvent. Si l'on ne se sert pas de la carabine pour achever son agonie, on lui coupe un jarret avec un couteau de chasse; il tombe alors au milieu des chiens qui le couvrent et on l'achève sans retard, car on ne doit pas prolonger ses souffrances. Les piqueurs sonnent alors l'hallali par terre; on le laisse fouler un instant aux chiens et on procède à la curée.

On commence d'abord par s'assurer du nombre de chiens manquants; puis on met les chiens dans une écurie ou une étable s'il y en a une voisine, pour qu'ils n'attrapent pas froid, surtout si l'hallali a eu lieu dans l'eau. Si l'on n'a pas d'abri pour les chiens, on les fait promener par les valets de chiens. Pendant ce temps, le piqueur retourne le cerf sur le dos et lève le pied droit à la jointure du genou, enlève la peau en la fendant jusqu'à la jointure du boulet, sépare la jointure dans le boulet, tresse la peau qui a été détachée de la jambe et attache le pied au manche de son couteau de chasse, puis il procède au dépouillement du cerf. On incise les quatre jambes aux jointures des genoux et des jarrets; on part des incisions des genoux pour en faire une jusqu'au milieu de la poitrine; on part des incisions des jarrets pour en faire une autre jusqu'à l'entre-deux des cuisses (on a eu soin d'enlever les daintiers). On incise tout le long du ventre, depuis l'incision entre les cuisses jusqu'à la gorge; on lève ensuite promptement la nappe et on détache la tête restée jointe à la nappe en coupant le cou au premier nœud de la gorge. On met la tête et la nappe de côté et on lève sur la bête ce que l'on en veut prendre : les filets, les cuisses, les épaules, de manière à ne laisser que le coffre. On recouvre alors celui-ci avec la nappe et la tête. Les chiens sont alors ramenés par les valets de chiens et tenus sous le fouet; un valet de chiens se met à cheval sur la nappe tenant la tête du cerf par les

bois avec ses deux mains et la balançant. On appelle les chiens à la curée, puis on les renvoie une fois ou deux pour les habi-



Dix cors jeunement sur ses fins.

tuer à l'obéissance; enfin, sur le signe du maître d'équipage, le valet de chiens enlève rapidement la tête et la nappe, et les chiens

se précipitent sur la carcasse pour en faire curée, pendant qu'on crie hallali et que les trompes sonnent. Le premier piqueur présente alors le pied à la personne désignée par le maître d'équipage. La curée finie, on emmène les chiens en sonnant fanfare.

Le bois du cerf appartient au maître d'équipage et la nappe aux piqueurs.

On fait quelquefois curée froide le soir en rentrant à la maison, ou le lendemain, s'il fait trop froid ou trop mauvais et qu'on craigne pour les chevaux ou pour les chiens; mais elle ne vaut pas pour ceux-ci la curée chaude.

Telle est la chasse du cerf, depuis son attaque jusqu'à sa mort. Évidemment les incidents sont multiples, car il est rare que deux chasses se ressemblent; mais nous en avons examiné les principales difficultés, et c'est la seule chose que nous puissions faire.

Il arrive quelquefois, surtout dans les grands pays, que, pour des causes diverses, on a été obligé d'abandonner le soir un cerf absolument sur ses fins et qu'on veuille essayer de le prendre le lendemain; je crois utile de dire ce qu'on doit faire dans ce cas.

Pour avoir des chances de prendre un cerf abandonné la veille, il faut prendre en considération les observations suivantes :

1° Il faut s'assurer qu'il n'y avait pas de change.

2° Si c'est en pleine forêt peuplée de cerfs, il est presque impossible de réussir, à moins que le cerf recherché n'ait des connaissances à ne pas s'y méprendre, et dans ce cas le mieux est d'envoyer tous les valets de limiers le travailler pour tâcher de le rembucher.

3° Un cerf qui a, le soir, battu les petites rivières et les ruisseaux est presque impossible à reprendre.

4° Un cerf retourne presque toujours dans la nuit vers le pays où il a été attaqué.

5° Un cerf qui a abandonné son pays et qui est allé de buisson en buisson, peut être requêté avec grande chance de réussite.



LES ABOIS


THE ASTOR LIBRARY
NY

6° Un cerf abandonné dans un grand étang peut être encore requêté avec chance de succès.

Le cerf abandonné sur ses fins retourne la nuit en faisant des allées et venues et se mêlant avec toutes les bêtes qu'il rencontre; s'il trouve un autre cerf, il s'en accompagne, et s'il est relancé, il tâche de donner change, fait un retour et se jette sur le ventre. Fatigué, les membres brisés, il se relève pendant la nuit, puis se recouche, faisant des reposées continuelles, viandant couché, se relevant, marchant les pinces écartées et n'appuyant que du talon.

Les chiens, qu'on aura fait coucher dans les environs, prendront sa voie à merveille si la nuit a été bonne, car pendant leur sommeil il aura toujours été présent à leur imagination. Quel est le chasseur qui n'a pas remarqué que ses chiens, au retour de la chasse et exténués de fatigue, rêvent encore à la poursuite de la bête qu'ils ont chassée!

Si le cerf a pris l'eau la veille à la fin de sa chasse, il y retournera presque immanquablement, et il est probable que c'est là qu'il finira. S'il a plu pendant la nuit ou s'il a gelé, le requêter sera presque impossible; mais s'il est tombé une fine neige ne recouvrant la terre que d'un ou deux centimètres, soyez sûr que, même ne voyant pas les voies, les chiens les rapprocheront et les chasseront à merveille. La neige semble avoir conservé le sentiment des voies qui n'a pu s'évaporer sous cette frêle enveloppe et, si je vous le dis, c'est que l'expérience me l'a appris.

Telle est donc la chasse du cerf, qui, comme on le voit, demande un certain train et un certain apparat; mais cependant rien n'empêche un bon veneur avec un piqueur et quelques excellents chiens de prendre un cerf aussi bien que le maître d'un grand équipage. A ce sujet, je citerai l'anecdote suivante:

On sait qu'après 1830 on procéda à la destruction de tous les animaux des forêts royales. A Compiègne, la destruction fut particulièrement considérable. Un garde général de cette forêt, grand amateur de chasse à courre et très bon veneur, choisit à la vente des équipages de la Vénerie deux chiens d'élite, de ces

animaux qui, mis sur un cerf, ne le quittaient qu'à la mort. Aidé d'un garde, grand marcheur et très bon valet de limier, il se mit à attaquer et à chasser successivement tous les plus beaux cerfs de la forêt. Son garde rembuchait le cerf; M. B., à cheval, suivi de ses deux chiens, l'attaquait, et les deux chiens, toujours aux jarrets du cerf, ne le quittaient point jusqu'à la prise, qui, comme presque toujours à Compiègne, avait lieu dans les étangs. Le cerf bien forcé, M. B. prenait sa carabine et servait son cerf. Il en prit ainsi un nombre considérable. On voit que l'équipage était plus que modeste.

Après 1848, ayant loué avec mon cousin le comte de B.. plusieurs lots de la forêt de Fontainebleau, nous vînmes y chasser cerf avec vingt-cinq chiens et un seul homme, le célèbre Charrier. Nos chiens n'avaient jamais chassé que loup et sanglier et nous avions au moins trois cents têtes de cerfs à bois dans la forêt. Après avoir mis trois ou quatre mois à mettre nos chiens dans cette voie nouvelle pour eux, à les former nous-mêmes à cette chasse également nouvelle pour nous, nous finîmes par si bien réussir, que l'année suivante nous n'en manquions guère, malgré le grand nombre d'animaux, et que la troisième année nous en prîmes souvent deux successivement dans la même journée, si bien que le comte de B. déclarait alors que les cerfs étaient décidément des animaux sans fond. Cependant on sait que les cerfs de Fontainebleau sont vigoureux.

IV

DES CHIENS PROPRES A LA CHASSE DU CERF.

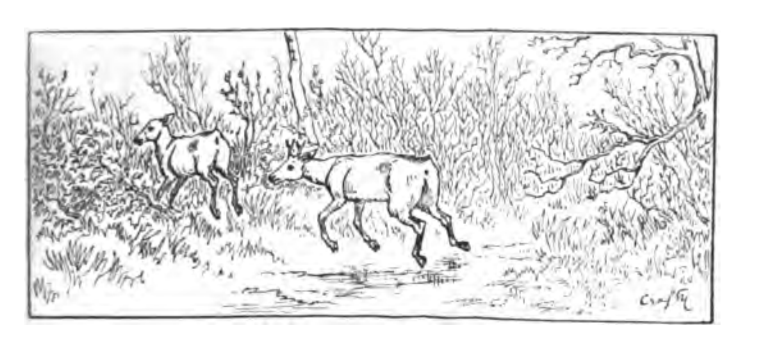
Généralement les équipages pour cerf se composent ou de chiens anglais ou de bâtards. Dans les chiens français, les anciens Poitevins et les Saintongeois pouvaient parfaitement prendre des cerfs et faisaient même des chiens merveilleux; toutefois, pour les Saintongeois, il fallait du repos entre les chasses et ne pas chasser trop souvent. Les anciens chiens Vendéens

(Bas-Poitou) une fois créancés (ce qui était long) devenaient aussi très bons, et je n'oublierai jamais ceux avec lesquels nous prenions les cerfs de Fontainebleau : Barbaro (dont on voit partout à Paris la lithographie, d'après le portrait peint par Rosa Bonheur), Lentenor, Mascaro, Calypso, etc. (si bien peints par Jadin). Aujourd'hui les meutes pour cerfs ne sont guère composées que de chiens anglais ou de bâtards. Je préfère de beaucoup pour cette chasse les bâtards, qui ont plus de nez, plus de gorge et plus de disposition à garder change, si toutefois ce sont des bâtards de Saintonge ou du Haut-Poitou. Il faut des chiens de grande taille, bien perçants et aussi chasseurs que l'on peut les trouver, avec les qualités de sagesse et de sûreté dans le change. Il faut tâcher de les avoir un peu braves (chose rare dans les bâtards), parce que dans bien des forêts les cerfs ne sont pas commodes et que, dans ce cas, ils sont sujets à renvoyer les chiens, surtout dans les fourrés. Alors ceux-ci lâchent et ne veulent plus rien faire.

En somme, les bâtards du Haut-Poitou et de Saintonge me paraissent les meilleurs que j'aie vus pour cette chasse, et comme ils sont assez nombreux maintenant, je crois que c'est de cette race qu'il faut se monter pour bien chasser cerf. Certes un bon chien anglais y réussit aussi, mais ils sont plus rares à trouver. La plupart n'ont pas grand nez et s'ils aiment à prendre, ils ne montrent guère cette qualité que quand l'animal est très malmené et qu'ils sentent que l'instant décisif est proche. Au commencement de la chasse ils sont mous, rechignent aux fourrés, lâchent la voie, prennent les allées, et comme ils n'ont généralement pas grande qualité de change, ils prennent volontiers sur un animal qui saute une allée devant eux ou qui débuche. N'ayant pas beaucoup de finesse de nez, ils ne peuvent généralement ni faire un rapprocher, ni dans un embarras enlever un forlonger; beaucoup sont muets et cèlent la voie. Ils sont vigoureux, peuvent chasser souvent, sont mordants et aiment à prendre : c'est déjà beaucoup; mais ils ne valent pas à cette chasse nos bons bâtards de Poitou et de Saintonge avec

lesquels j'ai fait mes plus belles chasses de cerf. Redoutez par-dessus tout les bâtards issus de trente-six races, comme on n'en voit que trop, chiens qui n'aiment pas la chasse, suivent les allées, ne veulent pas attaquer, ne veulent pas chasser dans l'accompagné et qui ont pris tous les défauts des Anglais sans leurs qualités, sauf bonne santé et grand appétit.





CHAPITRE XIV

I

LE CHEVREUIL.

Le chevreuil est un des plus jolis animaux de nos bois et de nos forêts. Beaucoup plus petit que le cerf, il lui ressemble par sa conformation tant extérieure qu'intérieure; cependant il n'a point de larmiers comme le cerf et sa queue n'est point apparente; ce n'est qu'une sorte de pinceau. Une fois dans ma vie, j'en ai tué un qui avait une queue de près de quatre pouces de longueur et composée de quatre vertèbres. Si je note ce fait, c'est que j'ai toujours été étonné de voir que les anciens peintres d'animaux, entre autres le célèbre Ridinger (qui a dessiné et gravé dans sa vie plus de sept cents planches d'animaux de chasse), ont toujours fait des queues à leurs chevreuils.

Le chevreuil, à sa pleine croissance, peut atteindre de 1m,10 à 1m,30 de longueur et 0m,80 à 0m,90 de hauteur; il peut peser de 40 à 60 livres. Le mâle, appelé *brocard*, a la tête ornée de bois; la femelle, appelée *chevrette*, n'en a pas; cependant, comme les biches, mais aussi rarement qu'elles, les vieilles chevrettes

brehaignes peuvent aussi porter un bois. J'en ai tué une qui avait un bois de petit daguet (sans meule) et trois os ou ergots à chaque jambe de devant.

Le chevreuil a la tête bien proportionnée et expressive, les oreilles grandes et un peu velues en dedans, six dents incisives à la mâchoire inférieure, point de coins, six dents molaires très aiguës à chaque mâchoire, le cou long et élevé, les jambes minces et fines et sous la première jointure des jambes de derrière un bourrelet couvert de poils; le conduit urinal est terminé par une touffe de poils. Sa voix est brève, claire et glapissante, plus grave chez le mâle que chez la femelle. Les chevreuils font souvent entendre ce son quand ils sont inquiets ou qu'ils ont vu ou senti leur ennemi. Les chevreuils poussent encore un cri plaintif quand on les saisit rudement ou qu'ils sont pris par les chiens.

La couleur du chevreuil a beaucoup de ressemblance avec celle du cerf. Il a le dessus du corps, les épaules, les flancs, les cuisses d'une couleur fauve foncé ou d'un roux clair; le dessus de la tête, le chanfrein et la face extérieure des oreilles d'un fauve brunâtre plus ou moins foncé; le menton blanc; le reste du corps et les jambes d'un fauve plus clair, presque blanchâtre sur les aisselles, le ventre et les aînes. En hiver, son pelage est d'un gris sale et composé de poils longs, plus épais, plus plats et plus raides que dans celui du cerf. Les vieux chevreuils en poil d'hiver ont une tache d'un blanc jaunâtre sur le devant du cou.

La femelle a les formes déliées, la tête moins jolie et le cou un peu moins fort que le mâle. Par exception, on trouve quelquefois des chevreuils tout blancs. Il en vient parfois aux Halles à Paris et j'en ai vu deux qui, d'après l'enquête que j'ai faite, provenaient d'une petite forêt du centre de la France.

Le chevreuil est, de toutes les espèces du genre cerf, celui dont l'organisation est la plus délicate. Il est sensible au froid et à l'humidité et n'a pas la vie dure. Il a les mêmes ennemis et les mêmes maladies que le cerf; mais, plus délicat, il succombe

plus vite. Les chevreuils meurent le plus souvent de diarrhée ou de consomption. Ils meurent aussi assez souvent, après de longs hivers, de la pourriture du foie et, dans les parcs princi-



Chevrillards de dix mois environ.

palement, ils sont sujets à la boule d'eau, comme les moutons. Outre les ennemis habituels du cerf, le chevreuil a à redouter le renard, le chat sauvage, et, dit-on, les belettes. J'ai pu constater aussi que les chevrillards étaient pris assez souvent par les autours, en ayant trouvé des débris dans les nids de ces oiseaux.

Quand le chevreuil est chassé, il cherche à éviter son ennemi par un grand nombre de détours, revient sur ses pas, retourne, revient encore, et, lorsqu'il a confondu par des mouvements opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de terre par un bond et, se jetant de côté, il se met sur le ventre et laisse passer près de lui, sans bouger, toute la meute.



Vieux brocard refaisant sa tête.

Le chevreuil vit en famille avec sa chevrette et ses faons. La Conterie prétend qu'il est assez brave pour livrer bataille au cerf; c'est possible, car, quoique facile à apprivoiser et devenu doux et familier, il a des moments de colère, surtout à l'époque du rut et devient alors quelquefois très méchant.

Le chevreuil mâle marque le lieu de sa reposée par des régalis, en grattant la terre ou la mousse avec ses pieds de devant: c'est une connaissance utile, car le revoir du pied est souvent fort difficile avec un animal aussi léger, et si, en faisant suite, on trouve un régalis, on peut être sûr que c'est un brocard. Il frotte souvent son bois, même hors le temps où il veut le dépouiller de sa peau, contre de jeunes brins de taillis. Il se nourrit d'herbes, de pousses de ronces, de bourdaines, de pousses de jeunes branches, de glands, de faînes, de fruits sauvages. Il va peu aux gagnages et boit très peu.



VIEUX BROCARD

Les chevreuils ne se plaisent pas également dans tous les pays; ils aiment assez les revers des montagnes et des collines, préfèrent les bois à feuilles caduques aux bois d'arbres rési-



Chevrette et ses faons.

neux; ils aiment les jeunes taillis parsemés de clairières et les endroits marécageux plantés de bois, pourvu toutefois qu'il s'y trouve des places sèches où ils puissent se coucher.

Quand le chevreuil s'est trop multiplié, il fait beaucoup de tort au jeune bois par l'abroutissement, mangeant toutes les pousses pendant l'hiver; mais dans les gagnages il fait très peu de dommages.

Après la saison du rut, c'est à-dire vers la fin de novembre, la

chevrette se trouve ordinairement pleine d'un ou deux faons. qu'elle porte six mois; elle met donc bas vers le mois de mai ou de juin. A cette époque elle se sépare du brocard et se recèle dans la partie la plus fourrée du bois. S'il y a deux petits, on prétend qu'ils sont généralement mâle et femelle. Ces jeunes faons portent la livrée comme le jeune cerf; ils sont d'un brun rouge tacheté de blanc et restent généralement couchés dans le même lieu pendant deux jours; mais cependant ils peuvent marcher tout de suite. Au bout d'une douzaine de jours, ils ont pris assez de force pour suivre leur mère, qui les ramène au brocard. La mère les allaite pendant quatre mois environ. les protégeant de son mieux et se faisant, au besoin, chasser à leur place.

Les faons restent avec leurs père et mère huit ou neuf mois. et lorsqu'ils en sont séparés à la fin de leur première année. leur première tête commence à paraître sous la forme de deux petites dagues appelées *broches*. Le faon prend alors le nom de *daguet* et porte pour toute sa vie le nom de *brocard*. Chaque année il jettera son bois, comme le cerf, et le renouvellera, mais à une époque différente. En effet, c'est seulement après le rut. qui a lieu d'octobre en novembre, que le chevreuil jette sa tête et la refait. Il refait donc sa tête en hiver et elle reste en velours jusqu'en mars, où il commence à toucher au bois pour le dépouiller et ensuite le brunir.

Rien de plus irrégulier que la tête du chevreuil et on ne peut tirer aucun indice certain de son âge par le nombre des andouillers; c'est seulement par le merrain, la couronne, les pierrures et les perlures qu'on en peut juger.

A la fin de la seconde année, dans sa troisième, chaque perche ou broche jette un andouiller en avant à environ $0^m,08$ au-dessus de la meule. L'année suivante, les perches jettent chacune un andouiller en arrière, à environ $0^m,05$ au-dessus du premier. Les années suivantes, le bois continue à grossir et à s'élever, les andouillers à s'allonger jusqu'à ce que le chevreuil soit dix cors. Quelquefois, mais par exception, il pousse d'autres andouillers.

mais rien n'est régulier à cet égard. Plus il avance en âge, plus la hauteur et même le nombre des andouillers diminuent, de sorte que, s'il devient très vieux, il n'a plus ordinairement que deux dagues plus ou moins contournées, formant des têtes bizarres et contrefaites dont les meules se joignent, les merrains sont plus gros et les andouillers nuls ou plus petits. Du reste on rencontre toute espèce de bizarreries chez le chevreuil; mais ce qui distingue le vieux chevreuil, c'est qu'il a les meules plus près du *têt*, qu'elles sont larges (quelquefois rentrant l'une dans l'autre), que les pierrures sont grosses, les gouttières creuses, les perlures très saillantes, grosses et détachées et le merrain gros.

Le rut des chevreuils n'a lieu qu'une fois par an, des premiers jours d'octobre à la fin de novembre, comme je l'ai dit tout à l'heure, et il ne dure pas si longtemps que celui du cerf, parce que généralement chaque chevreuil a sa compagne, dont il jouit tranquillement. Au lieu de battre le pays comme le cerf, il reste ordinairement dans son canton. Les chevreuils ne font dans leurs amours ni grand bruit, ni grand tapage. C'est à ce moment que le brocard chasse d'auprès de la chevrette les faons qu'elle avait conservés jusque-là; mais s'il y a dans le canton plus de brocards que de chevrettes, il s'engage alors entre eux des combats opiniâtres.

Au printemps, les chevreuils donnent beaucoup dans les taillis, dont ils mangent les pousses, et cette nourriture qu'ils absorbent avec avidité, leur fermentant dans le corps, les enivre au point que, perdant la tête, ils s'égarent souvent dans les buissons et les plaines et s'approchent du bétail et des lieux habités.

En hiver, ils se retirent généralement sous les gaulis et dans les grandes forêts, qui leur fournissent des ronces, des genêts et des bruyères. Ils préfèrent les endroits élevés et exposés au soleil; mais si les grands froids leur font manquer de nourriture, ils donnent alors dans les bois à proximité des champs.

Les chevreuils sont rarement en troupes nombreuses. Le père,

la mère et les petits demeurent souvent ensemble; cependant en hiver, et surtout vers la fin de l'hiver, ils se rassemblent quelquefois au nombre de dix à douze, pour se séparer de nouveau ensuite.

II

DE LA MANIÈRE DE DÉTOURNER LE CHEVREUIL.

Le chevreuil est de tous les animaux le plus facile à détourner. et comme généralement il habite un canton dont il ne sort guère, à moins d'y avoir été plusieurs fois tourmenté, on l'attaque le plus souvent sans faire le bois, se contentant de s'assurer simplement auparavant, par ses empreintes et ses régalis, qu'il demeure dans ce canton.

Le travail du valet de limier est même presque nul. D'abord les chiens ont une grande ardeur sur la voie du chevreuil, qu'ils aiment beaucoup et sur laquelle ils se rabattent bien plus volontiers que sur celle du cerf.

Le limier avec lequel on fera le bois doit être très secret. En faisant suite, on se bornera à l'aider dans les tours et retours que fait l'animal. Comme, contrairement à ce qui arrive pour les autres animaux, on n'a pas lieu de craindre de le mettre debout, on peut toujours faire suite, et on n'a pas besoin pour le détourner, de faire un travail comme celui qui est nécessaire pour les autres animaux. Il suffit donc que le limier soit bien muet, qu'on fasse le moins de bruit possible, et aussitôt qu'on l'aura mis debout, on s'arrête, on brise et on se retire discrètement. Si on peut se cacher à quelque distance, il est probable qu'on verra le chevreuil, curieux de sa nature et n'entendant aucun bruit, revenir à sa reposée pour voir ce qui est venu le déranger.

Donc le travail pour donner un chevreuil est assez simple. Il sera bon seulement, une fois l'animal mis debout en faisant le bois, de laisser, en se retirant, plusieurs brisées de distance

en distance jusqu'au premier carrefour, afin d'être sûr de pouvoir retrouver la voie dans l'enceinte.

Si, en suivant, on n'a pas trouvé de régalis sur la *voie*, on peut chercher les fumées, qui s'appellent *moquettes*. Si elles sont aiguillonnées par le bout, elles sont d'un brocard.

III

DE LA CONNAISSANCE DU CHEVREUIL PAR LE PIED.

C'est une science très difficile que celle du pied du chevreuil. Je crois qu'il n'y a guère que les veneurs très observateurs, et qui ont beaucoup chassé le chevreuil, qui puissent réellement la posséder. Cependant, pour le veneur qui chasse le chevreuil, c'est une connaissance indispensable pour se garder du change et pour pouvoir travailler dans les défauts. La forme ou plutôt l'empreinte du pied du chevreuil change plusieurs fois pendant la chasse et sert à indiquer non seulement si l'on est bien sur l'animal de chasse, mais encore s'il est malmené ou non.

Les jours de mauvais revoir, il ne faut guère espérer distinguer le pied du brocard de celui de la chevrette. Par les jours de beau revoir, au contraire, on peut arriver à distinguer à peu près sûrement le pied d'un brocard à sa quatrième, cinquième et sixième tête de celui d'une chevrette.

Un brocard de cet âge a plus de pied devant que derrière, ses pinces sont plus rondes et son talon plus gros; sa jambe est plus large et ses os plus gros et plus tournés en dedans que ceux de la chevrette. Celle-ci a le pied creux, les pinces pointues, les côtés tranchants et les os plus tournés en dehors. Quand le chevreuil est dix cors, ces distinctions sont encore plus faciles à faire. Quand il devient vieux chevreuil, il se *ravale*, sa jambe se rétrécit et la différence entre le pied de devant et celui de derrière est plus grande.

Les allures du brocard sont plus régulières que celles de la chevrette et ses pieds sont toujours placés à une distance égale.

Les chevreuils ont souvent des connaissances aux pieds, ce qui est très utile à la chasse.

Mais, au résumé, il est très difficile de se prononcer d'une façon positive sur un pied du chevreuil, surtout s'il est isolé, et il faut une grande habitude pour oser garantir que l'on a devant soi un brocard ou une chevrette.

La connaissance du pied pendant la chasse est une chose fort utile et souvent bien importante.

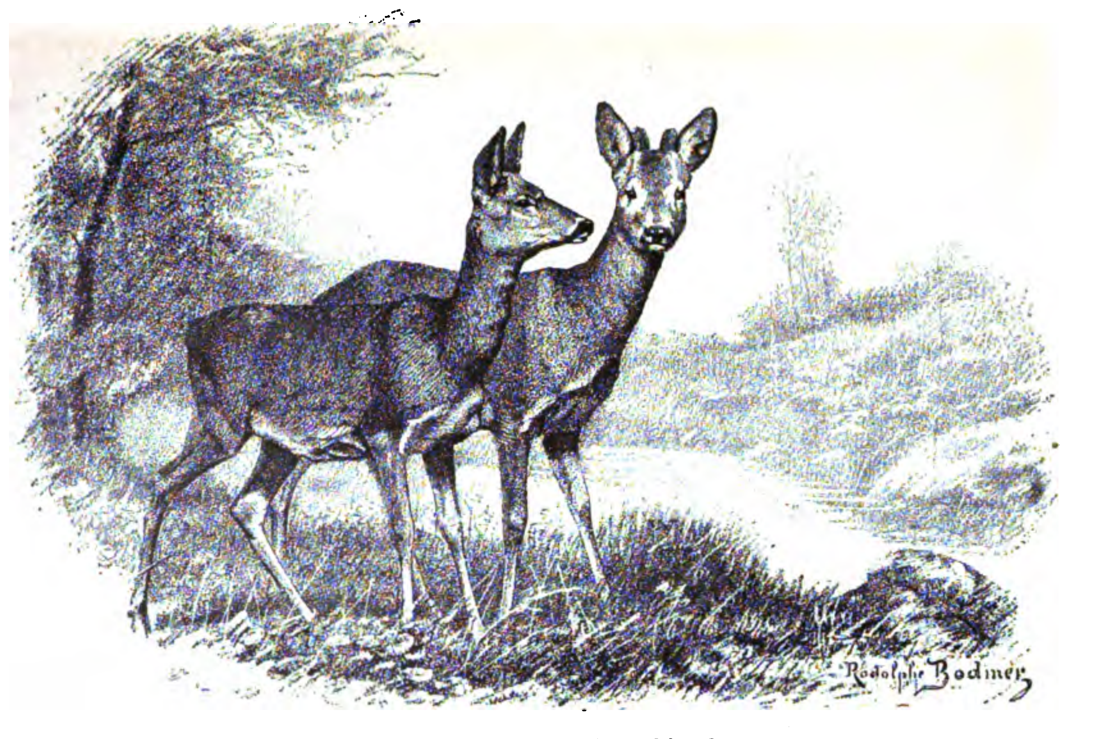
Quand le chevreuil vient d'être lancé, il court et bondit, léger comme un oiseau; les pinces s'écartent, mais les os sont peu marqués. Après une heure de chasse un peu vive, le chevreuil commence à appuyer fortement sur le talon : ce qu'il ne faisait pas au départ; même en rusant et marchant d'assurance, les os portent encore plus fortement en terre et les pinces écartées laissent bien voir la forme du pied. Vers la fin de la chasse, si le chevreuil est malmené, ses jambes se sont raidies, il marche comme un cheval fourbu, pique droit sur le bout des pinces qui se resserrent, si bien que, lorsque l'animal vient à marcher doucement, on n'en distingue guère que l'extrémité et les os ne portent plus à terre. Son pied a donc varié trois fois depuis l'attaque et à la fin il ne ressemble plus au pied de l'animal au lancer.

On voit que cette connaissance est indispensable au chasseur de chevreuil et, comme l'animal ruse beaucoup, qu'il y a souvent des défauts et que par conséquent on travaille beaucoup au pied, cette étude est très nécessaire et aide considérablement au succès final.

IV

DE LA CHASSE DU CHEVREUIL.

La chasse du chevreuil est une chasse extrêmement fine et qui demande, pour réussir, un veneur qui se donne de la peine et des chiens de premier ordre ou du moins ayant certaines qualités



CHEVRETTE ET JEUNE BROCARD



de premier ordre. Ainsi, il faut qu'ils soient sages et perçants, qu'ils soient très disposés à garder change, qu'ils soient très fins de nez et qu'étant sages et de change, ils soient en même temps tenaces et aimant à travailler d'eux-mêmes, qualités qui se trouvent rarement réunies. Comme, d'un autre côté, ils n'ont besoin d'être ni bien braves, ni bien mordants (qualités si rares chez les bâtards), les bâtards sont généralement les meilleurs chiens de chevreuil, mais surtout les bâtards de Saintonge ou de Haut-Poitou au premier croisement ou avec prédominance de sang français.

Quant à décrire la chasse du chevreuil, je crois que je ne puis mieux faire que de m'adresser au grand maître de cette chasse, le comte de Chabot, qui a bien voulu faire profiter tous les veneurs de sa science et de sa longue expérience en publiant son beau *Traité de la Chasse du Chevreuil*. Je vais donc lui faire des emprunts dont il voudra bien m'excuser; mais personne, à mon avis, n'ayant plus clairement et plus simplement décrit ce que doit faire le veneur qui se livre à ce joli sport, je ne puis mieux faire que de le prendre pour guide. Si j'ajoute quelques petites observations basées surtout sur les différences de pays, il voudra bien m'excuser.

« Lorsque vous ne tenez pas absolument à attaquer un brocard, dit le comte de Chabot, attaquez de meute à mort avec tout l'équipage (que je suppose bon et composé de bons chiens bien choisis), car du premier coup de collier dépendra très souvent le succès. Si la meute se divise, plusieurs animaux ayant bondi à la fois, ameutez vivement en faisant rallier au gros de la meute, de peur qu'un chevreuil trop échauffé ne vous donne plus tard de l'embarras dans le change. »

Ici je placerai une première observation : c'est que j'ai vu plusieurs bons veneurs et piqueurs pour chevreuil laisser chasser leurs chiens pendant plus d'une demi-heure sans rien dire ; puis, au bout de ce temps, observant le gros des meilleurs chiens sur un même chevreuil, arrêter les autres chasses et rallier à la première. A mon avis, ces manœuvres demandent un

pays très facile, et je trouve, comme le comte de Chabot, que l'inconvénient des chevreuils échauffés peut causer plus tard un grand embarras.

« Au bout d'une heure, l'animal commence à faire retours sur retours. Il ne faut pas quitter les chiens de tête et, s'ils accusent double voie en plein fourré où les portées soient suffisantes, nul doute que le chevreuil ne se soit replié sur ses arrières. Il faut prendre les retours au petit trot, en sonnant et en encourageant les chiens. Si au contraire la meute s'est arrêtée sur le bord d'un chemin macadamisé, d'un fossé plein d'eau, d'une clairière ou d'un chemin fréquenté, elle peut avoir sur-allé la voie ; le travail sur les devants est alors indiqué. Il faut donc se garder. dans le cours d'une chasse, de crier au retour légèrement et sans se rendre compte de l'hésitation des chiens, défaut trop commun à nombre de chasseurs, intelligents cependant, mais qui croient que le chevreuil n'a pas d'autres ruses que de retourner sur ses arrières. Heureux le veneur qui possède dans son équipage trois ou quatre chiens qui commencent d'abord par travailler sur les devants, car ces chiens feront forcer nombre de chevreuils et dresseront maître et piqueur !

« Le maître d'équipage ne doit pas laisser au piqueur seul le soin de suivre de près la meute. Il est indispensable d'être au moins deux à la queue des chiens, et encore mieux d'être trois. Avec un équipage habitué à chasser chevreuil, il arrive sans cesse que les retours sont coupés par les chiens, qui les éventent soit en chassant par la voie, soit en ralliant à la tête. Si trois cavaliers suivent les chiens de près, un des cavaliers suit les chiens qui continuent à chasser la voie droite jusqu'à l'endroit où le retour a eu lieu, l'autre suit les chiens qui ont coupé le crochet, le troisième aide le piqueur à faire rallier à la tête les chiens tombés à bout de voie. On peut remarquer que le chevreuil (beaucoup d'autres animaux font de même) a l'habitude, s'il commence à faire ses retours par la droite ou par la gauche. de continuer ainsi pendant toute la chasse. Après deux heures de chasse, vivement mené, l'animal semble à bout de forces ; on

croit qu'il est près de ses fins, mais il a encore à sa disposition quatre bonnes ruses dont il se sert parfois avec une intelligente ténacité : les doubles voies, le bat-l'eau, le change et l'accompagné.

« On dit qu'un chevreuil reprend sa double voie : 1° quand il se met sur le ventre, laisse passer les chiens, et revient en arrière sur le contre de la voie chassée ; 2° quand, après avoir fait un demi-cercle, il revient également en arrière, sur le contre de sa voie. Cette ruse est fréquemment employée par le chevreuil, et surtout par la chevrette. L'équipage trouvant une voie déjà foulée s'arrête généralement. Le veneur, bien au vent de sa chasse, s'il ne peut être avec ses chiens, sonnera aussitôt des retours le plus près possible de la voie chassée et longera les doubles voies indéfiniment jusqu'à ce qu'il puisse reconnaître le volcelest d'aller. Si le volcelest de retour n'est pas marqué, il est clair, ou que l'animal est remis sur le côté, ou qu'il a fait un crochet que les chiens n'ont pas relevé. Le veneur fera les deux côtés de la voie, en commençant par le côté sur lequel le chevreuil fait habituellement son retour. »

On voit que toutes ces observations du comte de Chabot sont faites pour un pays facile, car j'ai chassé dans plus d'une forêt où suivre les deux côtés de la voie est aussi impossible que de ne pas quitter ses chiens.

Le chevreuil qui refait ses mêmes ruses pendant le laisser courre est certainement le chevreuil de meute ; cette observation est une indication précieuse, dont on doit tenir bonne note. Le chien qui a connaissance de la double voie, qui la démêle en criant, est fort rare ; c'est une perle précieuse pour un équipage de chevreuil, surtout dans les forêts où l'on ne peut suivre ses chiens. La finesse de son nez et un instinct naturel peuvent seuls apprendre au chien de bonne race à triompher de cette difficulté. Il y a des chiens chauds de gueule qui crient toujours sur les retours ; ils sont très dangereux, quand surtout une double voie se présente, parce qu'ils maintiennent le chasseur dans l'incertitude. On doit les réformer sans pitié.

Pour le bat-l'eau, dans les forêts coupées de canaux, grands fossés pleins d'eau, rivières, voici ce qui arrive généralement : Ou le chevreuil a de l'avance et les chiens arrivent à ces obstacles en forlonger, ou il est près des chiens et mené vivement. Si le chevreuil a de l'avance, il peut avoir fait quatre tours de son métier : 1° avoir sauté le canal ou le grand fossé et avoir piqué en avant ; 2° avoir fait un retour sur les arrières ; 3° avoir longé le canal ou le fossé en amont, si la profondeur de l'eau le lui permet ; 4° enfin avoir descendu le ruisseau.

« Le veneur, après avoir laissé à ses chiens le temps de prendre leurs devants, fera sans hésiter retourner en arrière son piqueur jusqu'à ce qu'il ait trouvé le volcelest d'aller. Le piqueur examinera alors si le pied de retour est marqué sur le volcelest d'aller ; pendant ce temps, le maître d'équipage longera le canal soit en amont, soit en aval. Si le piqueur ne trouve pas la voie sur le retour et que le défaut n'ait pas été relevé par le maître d'équipage, en amont par exemple, il descendra le cours d'eau le plus vite possible, en commençant à l'endroit même où les chiens sont tombés en défaut à l'about de voie. En travaillant de la sorte, le défaut sera relevé vivement et sûrement. »

Ici je ferai encore observer que dans nombre de forêts à moi connues on ne peut suivre les bords des canaux ou fossés couverts de ronces et d'épines ou d'arbustes et de baliveaux impénétrables. Le travail excellent indiqué ici y est donc presque impossible.

« Les chiens qui marquent la voie dans une eau claire qui n'offre aucune portée sont fort rares ; cependant ils s'y habituent encore plus aisément qu'aux doubles voies. Rien n'est beau comme de voir cinq ou six chiens sûrs, criant gaiement et galopant à l'envi dans un canal ou un large fossé. La meute les suit en courant sur les bords, s'élance à chaque instant dans l'eau et, n'ayant pas connaissance de la voie, bondit sur les berges jusqu'à ce que les chiens qui travaillent sur les côtés aient redressé la sortie de l'eau.

« Si au contraire le chevreuil n'a pas d'avance, il n'a ni le temps ni la volonté de faire un retour : ou il bondit par-dessus le canal ou le fossé, et alors l'équipage n'hésite pas et empaume facilement la voie de l'autre côté; ou il le longe soit en amont, soit en aval. Deux hommes travaillant au trot, l'un en remontant, l'autre en descendant le cours de l'eau, suffisent pour avoir promptement raison de cette difficulté. »

Ici je renouvellerai l'observation que j'ai faite plus haut : c'est que tout le travail s'applique à un pays facile où l'on peut suivre le bord des canaux, grands fossés, rivières, etc., où le revoir est commode. Mais que de bois et de forêts où ces fossés, canaux, rivières sont inabordables, où le travail indiqué ci-dessus ne peut se faire et où l'intelligence du chien est la seule ressource, car il doit presque tout faire par lui-même!

« Le chien qui garde le change, le garde par la finesse seule de son odorat, qui lui fait distinguer la différence des effluves de l'animal échauffé avec ceux qui s'échappent du corps d'un animal qui vient d'être lancé. C'est ce qui fait la difficulté ou même l'impossibilité de garder change, si vous avez plusieurs animaux également échauffés.

« Un animal frais bondit, pendant la chasse, au nez des chiens de tête et sur un endroit découvert : souvent les meilleurs chiens font quelques pas à sa suite et pendant tout le temps que l'animal est en vue; mais à peine est-il entré au fourré, que le chien sûr de change s'arrête, prend à la branche, goûte la voie et refuse net. Son odorat est donc son seul guide, puisque la finesse même de sa vue avait été mise en défaut.

« Mais comment le maître d'équipage s'aperçoit-il du change? Il s'en aperçoit immédiatement si ses bons chiens s'arrêtent et refusent la voie. Dans le cas contraire, il peut encore reconnaître le change quand, suivant ses chiens de près, il voit les meilleurs mollir et céder la tête aux plus jeunes. Il peut aussi reconnaître le change en s'assurant du pied; mais il faut être bien fort pour être sûr du pied à cette chasse, ainsi que je l'ai dit. Il faut, s'il croit qu'il y a change, arrêter la meute et faire tout le travail

indiqué, et, aussitôt que les vieux chiens reconnaîtront la voie. ils reprendront d'eux-mêmes leur rang, porteront la tête, chasseront plus gaiement que les jeunes.

« Si, comme il arrive parfois, le chevreuil a disparu, s'est évanoui en quelque sorte, si le change bondit de tous côtés et que les difficultés paraissent insurmontables, vous n'avez qu'une ressource : ramenez au plus vite la meute à l'endroit même où, pour la dernière fois, vous êtes certain d'avoir eu la voie de votre animal de chasse. Vous avez quelque chance, ou de démêler la ruse du chevreuil, ou de le relancer près de l'endroit où il a fait bondir le change.

« Avez-vous le bonheur d'avoir un ou plusieurs chiens de change : ou, s'arrêtant sur la voie, ils reviendront dans les allées. indication déjà précieuse et qui suffit habituellement ou bien ils travailleront d'eux-mêmes sur les devants, sur les côtés. sur les retours, agrandissant peu à peu leurs cercles, jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé leur voie. Heureux le chasseur de chevreuil qui possède quelques chiens qui s'arrêtent d'eux-mêmes sur un change et rejoignent le cheval du piqueur !

« Comment enfin former des chiens de change ? Créancer à fond sa meute, chasser le plus souvent possible dans les forêts vives, suivre ses chiens de près et les observer, faire la plus grande attention au pied du chevreuil, à ses formes différentes pendant les phases de la chasse, ne jamais permettre à ses chiens de chasser et surtout de forcer un animal de change, mais sonner plutôt vingt fois de suite la retraite manquée ; découpler fréquemment, pour dompter la fougue des jeunes chiens : tels sont, avec le temps et la patience, les meilleurs moyens pour former des chiens de change ; mais comme, au résumé, d'un mauvais chien on ne peut jamais en faire un bon, choisissez dans les bons équipages de chevreuil la race qui vous convient pour cette chasse si fine et si difficile et procurez-vous surtout, coûte que coûte, au moins un chien de change. S'il est jeune et vite, ce sera le maître d'école de votre meute ; à lui seul il peut la former. S'il est vieux, en le découplant en relais après une heure

de chasse, alors que les difficultés sérieuses commencent à surgir, il sera, malgré son âge, l'espérance et le soutien du veneur.

« L'accompagné est la ruse la plus dangereuse, même pour le veneur expérimenté, par la raison bien simple que les meilleurs chiens de change, sentant tout à coup une voie fraîche, s'arrêtent généralement; d'où il suit que le chasseur, s'il n'a pas la connaissance par une vue ou un *volcelest* de l'accompagné, croit naturellement à un change et, par là même, est exposé à se tromper dans le travail qu'il fait faire à sa meute. C'est donc la ruse qui déroute ordinairement le plus habile veneur comme la meute la plus parfaite.

« Le brocard s'accompagne fréquemment; la chevrette use rarement de ce stratagème, mais fait plus de doubles voies et bat l'eau plus souvent.

« Quand la vue ou le volcelest vous ont démontré que plusieurs chevreuils courent devant la meute, encouragez surtout vos bons chiens en travaillant lentement et sagement avec eux sur les devants, n'arrêtez pas la meute, gardez-vous de gronder vos vieux chiens, mais modérez seulement l'ardeur des jeunes; examinez très attentivement les allures des bons chiens de change, car dans un long accompagné, l'animal de meute peut se détacher quelques pas et vous pourrez remarquer que vos bons chiens de change en refont pour s'arrêter ensuite un peu plus loin : c'est la preuve que l'animal de meute s'est rehardé. Si vous voyez vos chiens de change se refroidir et s'arrêter tout à fait, retournez en arrière au point où l'accompagné a eu lieu et reprenez les doubles voies; souvent les rusés brocards se remettent, après avoir fait bondir une harde, ou reviennent sur les arrières. Travaillez alors vivement comme pour les doubles voies : vous n'avez plus guère que cette chance de relever le défaut.

« Si ce travail difficile n'aboutit à rien, il faut alors prendre son parti et faire les grands devants et porter franchement la meute à un kilomètre ou deux en avant et en arrière de l'endroit où l'accompagné a eu lieu.

« Le chien de change qui chasse gaiement l'accompagné est une perle bien rare.

« En toute circonstance, ayez une prudence extrême et beaucoup de sang-froid. Si la journée est mauvaise, que le chevreuil. ayant rusé, se soit forlongé, ait fait sa chasse, puis se soit rasé. après avoir pris une heure d'avance, il s'est alors refroidi, s'est ressuyé, double écueil et pour le chien et pour le veneur. Écueil pour le veneur, qui, s'en rapportant seulement à sa vue, croit que le chevreuil ressuyé, quand il repart au nez des chiens, est un chevreuil frais ; écueil aussi pour le chien de change, qui ne reconnaît plus dans la voie d'un animal refroidi les effluves de son animal échauffé. Aussi, au lieu de crier *arrête* sur un chevreuil qui, à première vue, vous semble frais et sur lequel vos chiens de change hésitent, laissez faire la meute pendant quelques instants; si vos chiens de change se refroidissent graduellement, arrêtez la meute : c'est un chevreuil frais; si au contraire leur ardeur augmente, c'est que l'animal reprend peu à peu, par l'effet même de sa course, le sentiment qu'il avait pendant la chasse. Sonnez donc sans crainte des *bien aller :* c'est votre animal.

« On peut donner comme règle générale qu'un chevreuil de chasse relancé fait une assez longue refuite sans retour ni crochet; au contraire, il est rare qu'il n'y ait pas, au bout de quelques secondes, une légère hésitation dans la meute, un balancer en un mot sur un chevreuil frais qui bondit au nez des chiens. Il faut tenir bonne note de cette précieuse observation. »

Quant à la connaissance du temps, savoir avant la chasse s'il est bon ou mauvais, il y a longtemps que j'ai reconnu, comme le dit fort bien le comte de Chabot, qu'un veneur sage doit dire : « Je n'en sais rien, mes chiens vous le diront tout à l'heure. »

La curée du chevreuil se fait comme celle du cerf et les cérémonies sont les mêmes.

Telle est cette admirable description de la chasse du chevreuil, avec ses difficultés et ses péripéties, que nous devons à un de nos meilleurs veneurs. Il y a dans ces observations bien des

choses que doivent méditer les veneurs, ceux même qui chassent autre chose que le chevreuil; car les remarques sur le change, sur l'accompagné, sont aussi justes pour les autres animaux que pour le chevreuil et bonnes à appliquer à la chasse de presque tous les animaux.

V

DES CHIENS PROPRES A LA CHASSE DU CHEVREUIL.

Le meilleur chien pour chasser chevreuil est incontestablement le chien actuel des meutes de la Vendée, du Poitou, etc., de ces meutes aujourd'hui si connues par leurs succès.

Les bons veneurs de ces pays ont su se créer une race admirable pour cette chasse, parce qu'ils ont introduit dans ces deux remarquables races du Poitou et de la Saintonge juste ce qu'il fallait de sang anglais pour leur donner plus de train, mais surtout plus de fond et de santé; mais plus leurs bâtards ont de sang français, meilleurs ils sont. Si vous tournez trop à l'anglais, vous aurez un chien qui n'aura pris de l'anglais que ses mauvaises qualités et qui aura perdu les grandes qualités de ces belles races françaises.

Si même vous pouvez trouver pour cette chasse des chiens anglais qui soient très bons, il est notoire qu'avec une meute de chiens anglais même excellents personne parmi les veneurs de ces pays qui l'ont essayé, n'a pu forcer régulièrement de chevreuil; j'ose même dire qu'ils n'en a peut-être jamais pris que par raccroc. C'est que le chien anglais, comme je l'ai dit et répété, n'est pas un chien de change, parce qu'il n'est pas né et élevé de chiens de change, chiens qui sont inutiles en Angleterre (sauf pour la chasse du lièvre), et parce qu'il a rarement le nez très fin, chose indispensable pour être un vrai chien de change.

Tous les meilleurs veneurs de la Vendée et du Poitou vous diront que leurs meilleurs chiens sont leurs bâtards ayant une prédominance de sang français, et ils ont pour le produire un

talent extraordinaire. De plus, ils tiennent beaucoup à croiser les chiennes de change avec les chiens de change, et depuis plus de quarante ans qu'ils élèvent ainsi (et avec deux races françaises célèbres par ces mêmes qualités de change), ils sont arrivés à produire des chiens qui naissent avec de grands dispositions à cette qualité et qui la montrent dès leur deuxième année de chasse. L'on peut voir, d'après la description que je viens de donner de la chasse du chevreuil, combien cette qualité est nécessaire et même indispensable.

Je conseillerai donc à tout veneur qui veut monter un équipage pour chevreuil de ne prendre ses chiens que dans les bonnes meutes pour chevreuil de la Vendée et du Poitou. S'il peut se faire céder quelques chiens de tête, bien sûrs de change, pour servir de maîtres d'école aux autres, il arrivera vite à un résultat, et s'il veut suivre le mode de croisement et d'élevage de ces messieurs, il pourra au bout d'un certain temps avoir un équipage qui vaudra les leurs, surtout s'il étudie avec soin les règles de cette chasse, si bien posées par le comte de Chabot.





CHAPITRE XV

I

LE SANGLIER.

Ici je rentre *dans mon domaine*, le cerf, le sanglier et le loup étant les trois animaux que j'ai le plus chassés et étudiés dans ma vie de veneur. Il ne faudra pas s'étonner si ce que j'en dis diffère même en plusieurs points de ce que j'écrivais dans mon *Traité de Vénerie* publié en 1858, car trente ans se sont passés depuis, et trente ans de pratique continue apprennent bien des choses. Grâce à Dieu, je n'ai jamais eu la prétention d'avoir la science infuse et je suis convaincu que si je chassais encore longtemps, ce qui est très peu probable, j'apprendrais encore beaucoup.

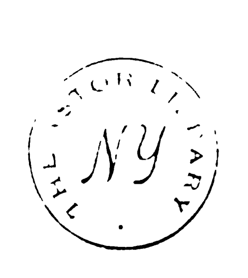
Avant de décrire le sanglier et sa chasse, je ferai observer qu'on a généralement l'idée bien fausse qu'il est très facile de chasser le sanglier, qu'on peut faire cette chasse avec toute espèce de chiens, même les mauvais, qui sont, dit-on, assez bons pour cela; c'est une grande erreur.

Évidemment si l'on veut dire qu'un chien de peu de prix est

bien assez bon pour se faire tuer, on a raison. Si on dit que la voie est assez forte pour des chiens n'ayant pas grand nez, on peut encore avoir raison, à condition de n'avoir jamais à faire de rapprochers, ce qui est peut-être ce qu'il y a de plus beau et de plus amusant dans la chasse du sanglier. Si l'on dit que l'on n'a guère besoin de chiens de change, celui-ci étant impossible à garder dans la chasse du sanglier, je répondrai à cela que le change est en effet difficile à garder, parce que, plusieurs sangliers attaqués ensemble se suivant presque toujours pendant une chasse, on se trouve presque constamment avoir devant les chiens des animaux également échauffés. Mais si l'on chasse avec de bons chiens fins de nez et de change, ils gardent change presque aussi facilement que sur cerf, surtout si les animaux ne sont pas chassés depuis aussi longtemps. Mes Saint-Hubert passaient bien avec leur sanglier au milieu de nombreuses compagnies, sans faire de bêtises; il est vrai que c'étaient de vrais chiens de change.

D'abord le travail du valet de limier pour sanglier (excepté dans les grandes forêts très vives en sangliers qui font continuellement échange de demeures) est, après celui du loup, le plus difficile qui existe. Sa chasse, si on parle de le forcer et non de le routailler devant quelques chiens, est une des plus pénibles et dans certains pays une des plus difficiles quant à la réussite. Un bon animal ragot ou laie ragote de 100 à 150 livres est, dans bien des pays, des plus durs à prendre. Enfin de bons chiens de sanglier sont assez difficiles à trouver, car il leur faut une hardiesse et une bravoure devenues très rares dans les races actuelles, et il leur faut un fond, un train et une santé peu ordinaires. De plus, vous avez toujours cette terrible perspective, si vous avez dans votre équipage 6 ou 8 véritables chiens de sanglier tenaces, braves et mordants, de les faire tuer et de voir votre équipage, de bon qu'il était, devenir détestable immédiatement et incapable de prendre. Ah! s'il s'agit d'attaquer un sanglier et de le tuer sans s'occuper de le forcer, évidemment ce n'est pas très difficile. Avec un bon valet de limier, trois ou quatre bons

SANGLIER A SON TIERS-AN



chiens français griffons bien braves, de bonnes jambes et un bon fusil, vous pouvez facilement réussir; mais chasser un sanglier pour le prendre, c'est une tout autre affaire. Si votre sanglier n'est pas mené raide au départ et un peu étouffé, si un défaut, un accompagné, un forlonger lui permettent de souffler, de pisser, adieu souvent la réussite. Si c'est un gaillard qui a été souvent chassé, qui ne se trouble pas, qui règle son train, qui se fait battre dans les fourrés, prend de l'avance et s'en va alors au trot pour regagner un autre fourré où il recommence le même manège lorsqu'il se trouve trop poussé, il peut très bien gagner la nuit en mettant les hommes, les chevaux et les chiens sur les dents et vous condamner à la retraite manquée. Le rattaquer le lendemain demande un pays fait pour cela et des chiens comme on n'en trouve guère maintenant. Autrefois, dans certains pays comme j'en ai connus, avec les chiens qu'on avait, c'était un jeu de rattaquer son sanglier de la veille, et le soir de la chasse on ne s'occupait que d'une chose, c'était de savoir s'il pleuvrait pendant la nuit. Aujourd'hui des chiens mis sur des voies de quatorze ou quinze heures n'y comprendraient pas plus que vos chevaux. Ces chiens étaient quelquefois insuffisants pour les étouffer et les prendre le premier jour, c'est possible; mais dans les fourrés, les marécages et les épines noires qui composaient généralement ces bois, vos chiens d'aujourd'hui feraient-ils beaucoup mieux? Maintiendraient-ils la voie sans être soutenus de près dans ces immenses enceintes impénétrables? J'en doute, et je pourrais appuyer ce doute de bien des exemples. Certainement avec un équipage considérable, 50 à 80 chiens, des hommes et du monde, il est assez facile de prendre un sanglier à peu près partout; mais avec un petit équipage de 20 à 25 chiens et un homme, ce n'est pas toujours facile, surtout dans certains pays, d'autant plus que vous pouvez très bien rester pour finir votre saison avec 8 ou 10 chiens, naturellement les plus mauvais, tous vos bons étant restés sur le carreau.

Ces observations faites, je vais parler d'abord du sanglier, de ses habitudes et ensuite de sa chasse.

Le sanglier est conformé à peu près comme le porc domestique; cependant il a généralement la partie inférieure du chanfrein plus arquée, le boutoir plus fort, les défenses beaucoup plus grosses, plus grandes et plus tranchantes. Il y a, à mon avis, deux types de sanglier très distincts : l'un très armé, l'autre très peu. Les premiers ont un corps très petit par rapport à la hure, un poil noir très épais, très long et très rude, des défenses d'une largeur et d'une longueur extraordinaires. Les autres, qui deviennent généralement beaucoup plus gros et plus pesants, sont très longs, ont une hure très petite par rapport au corps, des soies plus courtes et moins rudes, plus grises ou plus rouges et des défenses beaucoup moins larges, moins longues et moins fortes; ils sont généralement beaucoup moins méchants que les premiers et partent souvent de la bauge sans faire tête.

Les oreilles du sanglier sont droites, plus petites et plus pointues que celles du porc; les traces (pieds) plus courtes et plus grosses, les soies plus grosses, plus fournies et plus implantées dans le cuir, le pelage presque noir et la queue assez courte et presque droite.

Lorsqu'il court, le sanglier courbe son rein en demi-cercle et le mâle porte la queue en tire-bouchon. Il naît avec quatre dents, qui deviennent terribles, deux à la mâchoire supérieure, nommées *grès*, contre lesquelles s'aiguisent les deux de la mâchoire inférieure, qu'on appelle *défenses*. C'est surtout avec ces dernières qu'il blesse et tue; elles s'allongent à mesure qu'il avance en âge; dans la vieillesse, elles sont souvent cassées. Le sanglier a le même cri et presque les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que le porc; toutefois il est généralement doué d'un détestable caractère; il est très courageux, extrêmement rapide dans sa course et il a une grande finesse d'ouïe et d'odorat.

La durée de sa vie paraît être de vingt à trente ans. Il parvient, dit-on, jusqu'au poids de 225 kilos; toutefois je n'en ai jamais pris pesant plus de 175 kilos. La couleur du sanglier est habituellement d'un brun noirâtre, plus roux sur le dos, auquel

se mêle du gris sur les flancs. Il y en a qui sont absolument argentés et quelquefois de blancs jaunâtres provenant probablement de croisements avec des porcs vivant libres dans les bois. Les soies du sanglier sont dures et raides, partagées à la pointe, serrées et courbées en arrière sur le dos. Il les relève quelquefois toutes droites comme une crinière. En hiver, ces soies sont mélangées d'un poil doux et frisé ressemblant à de la laine et qui tombe au printemps. Un pinceau de soies dures qui se trouve sous le ventre près du fourreau, et que l'on aperçoit à une certaine distance, peut servir à faire distinguer le mâle lorsqu'il n'a pas encore de fortes défenses et qu'on ne peut les voir.

Dans les vrais sangliers bien armés, les défenses excèdent les grès d'un doigt chez le ragot, de deux doigts chez le tiers an, de trois doigts chez le quartannier. A ces trois âges, elles sont des plus meurtrières. A partir de cet âge, les défenses s'usent ou se cassent, les grès s'allongent en se recourbant et les défenses arrivent à ne plus dépasser les grès; on dit alors que le sanglier est *miré* et il devient moins dangereux. Chez les laies, les défenses ne sont que des espèces de crochets et ne font que de légères blessures; toutefois les laies bourrent, frappent, mordent et cassent ainsi quelquefois les jambes des chiens.

Les sangliers se plaisent généralement dans les grandes forêts de bois à feuilles, coupées par des marais, des prairies et des champs cultivés, surtout quand ces forêts ont beaucoup de fourrés où ils peuvent se cacher. S'il y a dans ces forêts des cantons d'arbres résineux, ils s'y tiennent volontiers dans l'hiver, couchés dans les endroits les plus épais, exposés au soleil. On peut dire, comme règle générale, qu'on ne les trouvera presque jamais en hiver sur une pente exposée au nord. Mais il y a des sangliers que nous appelons *sangliers de plaine*, qui se plaisent dans les boqueteaux fourrés disséminés dans les grandes plaines; ce sont de grands voyageurs, difficiles à rembucher, toujours en route, parcourant de vastes espaces de terrain et passant d'un pays à un autre. Du reste le sanglier est extrêmement voyageur. Un pays peut être vingt ans et plus sans sangliers, puis tout d'un

coup arrivent un ou deux sangliers éclaireurs, et l'année d'après une invasion commence, qui s'étend et se propage. Dans ce siècle-ci, on peut compter deux grandes invasions de sangliers. Partis de la grande Forêt-Noire en Allemagne, à la suite d'années de grande sécheresse où la faîne et le gland avaient manqué, les sangliers passèrent le Rhin de 1816 à 1818 et envahirent les Ardennes et le Luxembourg, et de là ils se répandirent en sept ou huit ans dans toute la France jusqu'aux Pyrénées. La seconde invasion a eu lieu quelques années avant la guerre de 1870. Peu accoutumés à les voir et à les poursuivre, les habitants des pays envahis par eux les laissèrent pulluler pendant quelque temps; puis il se forma des vautraits, on apprit à les chasser et surtout à les tuer. Généralement au bout de vingt-cinq ou trente ans, ces sangliers envahissants sont détruits et il n'en reste plus que dans les grands centres boisés, comme les Ardennes, la Haute-Marne, l'Aube, la Bourgogne, le Morvan, la forêt d'Orléans et toutes les grandes forêts des environs de Paris : l'Aigle, Compiègne, Villers-Cotterets, Halatte, Fontainebleau, etc. Le reste de la France n'en voit plus guère qu'accidentellement pendant une période de vingt à trente ans, jusqu'à ce qu'une nouvelle invasion les propage des Ardennes à la Bretagne et de la Bretagne aux Pyrénées.

Les vieux sangliers vivent presque toujours solitaires (d'où vient qu'on les désigne par ce nom) hors le temps du rut, pendant lequel ils se réunissent aux laies. Celles-ci forment avec leurs marcassins et bêtes de compagnie des troupes nombreuses, où il se livre alors de rudes combats. On rencontre aussi des troupes dites de grosses bêtes, composées de ragots et de tiers-ans. J'en ai attaqué une fois une composée de vingt-deux animaux de ce genre. Dans les grands pays sauvages et déserts, les troupes de laies et de marcassins sont souvent attaquées par les loups, qui réussissent presque toujours à en enlever quelques-uns.

Les sangliers font pour se coucher un enfoncement dans la terre, sous d'épaisses broussailles, ronces ou fougères; cet endroit s'appelle *bauge*. Ils se souillent volontiers dans les

endroits bourbeux, et cet endroit s'appelle *souille* ; ils y reviennent presque toujours, même en chasse. Les *boutis* sont les fouillures qu'ils font dans leur nuit pour chercher des racines, des glands, pommes de terre, racines de fougères, vers blancs; etc. Les *vermillis* sont les endroits qu'ils ne font qu'effleurer de leurs boutoirs en marchant.

Lorsque les sangliers ne sont pas tourmentés, ils se rendent généralement le matin, en revenant de leur nuit, à leur bauge et les vieux y portent des brindilles et de la mousse pour y reposer plus doucement. Outre les glands, faînes, fruits, racines, blé, etc., qu'ils mangent, les sangliers dévorent aussi les souris, les lapereaux, levrauts, jeunes faons de cerfs et de chevreuils, œufs de faisans et de perdrix, et ils donnent même à la charogne, car ils sont très carnivores. Ils s'engraissent énormément dans les années abondantes en faînes et en glands et délaissent généralement les bois qui en sont dépourvus.

Le sanglier passe très souvent d'une forêt à une autre, et s'il est attaqué, retourne tout de suite sur sa double voie : ce qui a donné lieu au proverbe *le sanglier n'est qu'un hôte*. Quand les sangliers trouvent beaucoup de faînes et de noisettes, ils deviennent généralement très méchants. S'ils en sont privés, ils mangent des racines, des pommes ou des topinambours; ils sont alors mous et faciles à forcer. Ils aiment à se vautrer dans la fange et vont ensuite se frotter contre un arbre, principalement contre les sapins; aussi sont-ils souvent couverts de résine. Ils font à la fin de l'été de grands dégâts dans les champs de blé, surtout s'il y a eu auparavant des pommes de terre dans ces champs; s'ils n'ont pas une grande nourriture en forêt, ils sortent dans la nuit pour se jeter dans les récoltes, qu'ils ravagent sans ménagement. Si la nourriture d'un pays ne leur paraît pas suffisante, ils émigrent.

Seule de tous les animaux sauvages, la laie attaquée par les chiens ne retourne pas à ses marcassins; ce sont ceux-ci qui vont la rejoindre, en prenant sa piste dès qu'ils n'entendent plus le bruit de la chasse.

Les sangliers dans leur jeunesse s'appellent *marcassins* et portent ce nom jusqu'à six mois, époque à laquelle ils finissent de changer leur poil de livrée contre un autre de couleur rousse. On les appelle alors *bêtes rousses*; à un an fait, ils s'appellent *bêtes de compagnie* et conservent ce nom jusqu'à deux ans et demi, époque à laquelle le mâle commence à faire bande à part et à s'appeler *ragot*. De trois à quatre ans, il est dit *tiers-an*, de quatre à cinq *quartanier*, à cinq ans *vieux sanglier*, puis *grand vieux sanglier* ou *vieux solitaire*.

Les sangliers ne sont guère attaqués par les autres animaux, sauf les vieux infirmes ou les marcassins par les loups.

Le rut du sanglier commence généralement dans la dernière quinzaine de novembre et dure jusqu'au mois de janvier. Ils sont alors toujours en route, recherchent les troupes où se trouvent les laies, attaquent les autres sangliers et se livrent des combats furieux. J'en ai pris qui avaient ainsi reçu plus de vingt blessures et avaient des morceaux de défenses cassées restés dans les os ou la paroi. Le sanglier répand alors une odeur très désagréable et sa chair est moins bonne. Après le rut, les vieux sangliers abandonnent les laies et se réunissent de nouveau en troupes avec les jeunes sangliers jusqu'à l'époque de la mise-bas, c'est-à-dire quatre mois après, aux environs du mois de mai. Toutefois je ferai remarquer que, seule aussi des animaux sauvages, la laie n'est pas très fixe dans l'époque de sa chaleur et de sa parturition; car on trouve souvent des marcassins nés à plusieurs mois de différence. Je présume que cela provient surtout de l'âge des mères.

Quand la laie va mettre bas, elle recherche un fourré dans un lieu tranquille, y pratique une fosse un peu profonde, qu'elle garnit de mousse, herbes et brindilles sèches et y dépose en avril. mai et quelquefois bien plus tard, depuis quatre jusqu'à quinze marcassins, qui restent plusieurs jours sans sortir. Lorsqu'ils sont assez forts pour sortir, ce qui ne tarde guère, elle les conduit avec une prudence extraordinaire et les défend courageusement, s'ils sont attaqués.

Le jeune marcassin est rayé de bandes longitudinales alternativement d'un fauve clair et d'un fauve brun sur un fond mélangé de ces couleurs; c'est ce qu'on appelle la *livrée*. Il perd ensuite ces rayures, et dès l'automne sa couleur est un gris sale mêlé de brun.

Les vieux sangliers, comme les jeunes, perdent au rut la plus grande partie de leur venaison. Si une laie ayant ses marcassins



Grand vieux sanglier et son page changeant de pays.

est tracassée, elle émigre volontiers d'une forêt à une autre. Quand elle voyage avec ses petits, elle a l'habitude de s'accompagner d'un grand sanglier.

Ordinairement, quand un grand sanglier change de pays, va en éclaireur et arrive dans de nouvelles forêts, il s'accompagne d'un plus jeune, qu'on appelle son *page* et qui marche habituellement à une certaine distance de lui sur les côtés. Si le page est tué, vous êtes à peu près certain de ne plus revoir le grand sanglier.

Sur la fin de l'hiver, les sangliers restent habituellement dans les fourrés de ronces et d'épines exposés au midi, où ils vivent de racines, de vers et de glands.

En été, — juin, juillet, août et septembre, — ils se tiennent généralement sur le bord des forêts, à portée des grains et des fruits, et vont se souiller aux eaux les plus proches, où on en prend facilement connaissance.

En automne, — octobre et novembre, — quand la récolte est faite et la terre découverte, ils se retirent dans les grands bois, pour y trouver du gland, des faînes, etc., mais cependant donnent encore dans les vignes et aux pommes dans les pays de pommiers à cidre. A ce moment, ils sont généralement assez méchants, car ils sont gras et bien nourris et la venaison les rend si échauffés et si furieux, qu'ils chargent avec fureur les chiens et les hommes.

En décembre, étant en rut, ils courent de tous côtés et se reposent dans le premier endroit fourré qu'ils rencontrent; mais ils n'y restent pas longtemps.

II.

DE LA CONNAISSANCE DU SANGLIER PAR LE PIED.

L'empreinte du pied du sanglier ressemble assez à celle du porc; mais cependant, en l'examinant, on remarque : que le porc ne met pas régulièrement, comme le sanglier, la trace du pied de derrière dans celle du pied de devant; que ses pinces sont plus rondes et plus écartées et que les côtés en sont plus usés; qu'il appuie plus du talon que des pinces, contrairement au sanglier; qu'il a la sole du pied plus charnue, ce qui fait paraître son pied plus rond et ses côtés plus gros; que ses pinces sont grosses et usées et non coupantes, et ne forment pas d'empreintes nettes comme celles du sanglier; enfin que ses allures sont courtes, irrégulières et tout à fait déréglées.

Il y a des sangliers dont le pied pourrait rappeler celui d'un

cerf à sa seconde tête, si les gardes n'étaient pas là pour faire distinguer aux plus novices la différence d'animal, car l'empreinte des gardes occupe souvent chez le sanglier un espace double de celui du pied, tandis que les os du cerf n'occupent guère plus de largeur que son pied.

Une bête mâle de compagnie a déjà plus de pied devant que derrière et porte toujours la trace de derrière dans celle de devant, un peu à côté et en dehors, parce que ses suites qui commencent à grossir lui font écarter les cuisses; ses pinces sont déjà fortes et les côtés tranchants. Il donne déjà de ses gardes en terre et commence à les bien tourner. A mesure qu'il devient ragot, puis tiers-an, il devient plus bas-jointé et ses gardes s'élargissent, s'abaissent par son poids qui augmente; en s'écartant davantage le talon s'élargit également et les pinces s'arrondissent et deviennent plus grosses.

Une bête femelle de compagnie de la même portée aura beaucoup moins de talon, ses pinces seront pointues, les côtés coupants; elle marchera toujours les quatre pieds ouverts et, en marchant, mettra bien aussi la trace de derrière dans celle de devant, mais ce sera en dedans, contrairement au mâle qui les met en dehors. Cependant à la fin de l'hiver la laie, pouvant être pleine, retardera dans sa marche et pourra poser ses traces de derrière en dehors de celles de devant, à cause de la grosseur de son ventre; mais ceci ne peut se rencontrer que fin février, mars ou avril. Ses gardes seront toujours serrées et peu ouvertes, sauf à la même époque où son poids les fait ouvrir davantage.

Au résumé, un sanglier mâle se distingue de la laie ou femelle par ses allures plus grandes, parce qu'il met la trace du pied de derrière dans celle du pied de devant, mais un peu en dehors; parce qu'il a les gardes plus fortes, plus grandes, plus ouvertes, et plus près du talon que la laie, qui les a hautes et rapprochées l'une de l'autre et minces. Ses pinces sont toujours beaucoup plus pointues et plus ouvertes et elle n'a jamais si bon talon qu'un sanglier mâle. Comme je l'ai dit plus haut, les traces de

derrière seront un peu en dedans de celles de devant, sauf quand, étant pleine, elle est devenue plus lourde.

Le mâle et la femelle ont tous deux la trace de derrière beaucoup plus petite que celle de devant.

Plus le sanglier mâle vieillira, devenant quartanier, puis grand sanglier, plus sa sole sera pleine, ses pinces grosses, sa jambe large et ses gardes plus près du talon, grosses et abaissées: les rides du pli du paturon entre les gardes et le talon doivent s'imprimer dans la terre un peu molle et ses allures sont toujours grandes et bien réglées.

Il arrive souvent que dans la saison du rut les allures du sanglier sont déréglées. Les sangliers ont souvent un ongle plus long que l'autre et courbé en croissant; ces pieds se nomment *pigaches* et sont une connaissance pour le change.

Mais, outre le pied, on peut encore distinguer le sanglier et juger de sa taille par les boutis, le souil et la bauge.

Pour les boutis, le sanglier les fait généralement bien plus profonds que le porc et, s'il vermille, il le fera toujours droit devant lui, tandis que le porc vermillera au contraire çà et là, dans un endroit et dans un autre. S'il donne dans les blés, le sanglier abattra tout le blé autour de lui : ce que ne fait jamais le porc. On peut juger aussi de l'âge et de la grosseur du sanglier par la profondeur et la largeur des boutis et, à ce sujet, je ferai une remarque que je n'ai vue dans aucun Traité de Vénerie, mais dont j'ai pu vérifier par moi-même l'exactitude : Dans les grands hivers, lorsque la terre gèle profondément et longtemps, comme en 1873 par exemple, beaucoup de laies et de marcassins périssent, parce qu'ils ne peuvent fouiller le sol pour trouver leur nourriture, sauf quand les bandes contiennent de grands sangliers, qui, avec leurs puissants boutoirs, parviennent à faire des boutis où les laies, jeunes marcassins et bêtes de compagnie viennent travailler à leur tour. J'ai suivi attentivement pendant cet hiver-là le travail des sangliers de façon à m'en assurer, et là où il n'y avait pas de grands sangliers, on a trouvé des laies et de jeunes animaux morts de faim.

Quant au souil, par sa longueur et sa largeur on peut juger de la taille du sanglier, surtout à sa sortie, par la hauteur à laquelle il dépose de la vase sur les arbres contre lesquels il se frotte. Si, après s'être frotté, le sanglier donne dans l'arbre deux ou trois coups de défense, on peut être certain de sa méchanceté et on devra s'en méfier.

Enfin par sa bauge on juge aussi de la taille et de la grosseur de l'animal; les vieux la font plus profonde et, en sortant, ils jettent leurs laissées, qui sont d'autant plus grosses que la bête est plus vieille et plus grande.

Comme pour le cerf, le pied du sanglier varie suivant les pays, et un pied de sanglier dans les pays marécageux et sablonneux ne ressemble pas au pied du sanglier des forêts caillouteuses et rocheuses. Celui-ci a un pied beaucoup plus court, plus usé, les pinces bien plus rondes, si bien que, pour la forme du pied seul (sans les gardes et les allures), un ragot ou tiers-an d'un pays marécageux ou sablonneux a le pied presque aussi pointu qu'une laie d'un pays caillouteux et rocheux. Si on ne peut revoir que d'un seul pied isolé sans juger les allures, le valet de limier non habitué au pays devra se méfier, car il lui serait très facile de se tromper. Ces différences dans les pieds, suivant les pays, existent surtout pour le cerf et le sanglier et peuvent faire commettre les mêmes erreurs.

III

DE LA MANIÈRE DE DÉTOURNER LE SANGLIER.

Le travail pour détourner un sanglier est à peu près le même que pour détourner un cerf; mais il est presque toujours beaucoup plus pénible et plus difficile, le cerf étant généralement un animal assez sédentaire et qui tient peu de pays, tandis que le sanglier est un vagabond qui fait souvent un chemin énorme dans sa nuit, se rembuche rarement dans le bois d'où il est sorti et fait surtout, quand il a déjà été chassé et est devenu vieux, de

faux rembuchements très compliqués. Souvent il se remet sur la lisière d'un fourré, et s'il a connaissance du valet de limier, il file au loin. On ne peut plus le rembucher et on ne l'attaquera que si l'on a de très bons chiens de recri. La journée risque donc souvent d'être perdue.

Devant le travail qu'il a souvent à faire, le valet de limier pour sanglier doit être très matinal, son limier robuste, très hardi, ne se rebutant pas et très muet.

Le valet de limier doit enfin connaître la marche habituelle des sangliers dans le pays où il fait le bois, afin de les chercher à l'endroit où il a le plus de chances d'en avoir connaissance. Ces animaux ont, presque partout, des passages à peu près certains et, en tenant compte des habitudes des sangliers suivant les saisons, le valet de limier doit savoir où il peut rencontrer des voies. En décembre, au moment du rut, l'odeur des gros sangliers est quelquefois si forte, qu'elle rebute le limier. Il faut y faire attention, car les voies peuvent vous paraître mauvaises quand elles sont bonnes, et le limier, à ce moment-là, vous donnera plutôt connaissance d'une voie plus vieille de bête rousse ou de bête de compagnie que d'une voie fraîche d'un gros sanglier.

Mais il y a une chose à laquelle il faut faire très attention, vu l'odeur que conservent généralement, pendant une nuit favorable, les voies d'un sanglier : c'est de ne pas s'obstiner à suivre les voies du relevé et de ne pas les confondre avec celles de la fin de la nuit ou du rembuchement. Un valet de limier qui se met à suivre et à travailler une voie du relevé passerait peut-être plus d'une journée entière à la suivre et à la débrouiller sans pouvoir même arriver à rembucher l'animal, car trois, quatre et six lieues sont souvent peu pour la nuit d'un sanglier. Il faut donc que le limier ne soit pas trop fin de nez et puisse vous indiquer si la voie est de la veille au soir ou du matin. Il faut aussi, en suivant la voie, s'assurer si le sanglier marche droit devant lui sans faire sa nuit, c'est-à-dire sans fouiller pour manger, sans faire de boutis ou vermillis. Tant qu'il n'en fera

pas, vous pouvez être sûr que, n'ayant pas encore fait sa nuit, ni cherché sa nourriture, le sanglier est loin d'être rembuché. Il est donc inutile de s'obstiner. Il faut donc prendre les très grands devants si on connaît bien la direction de l'animal et juger où on pourra le retrouver; autrement on s'expose, à moins d'une très grande chance et d'une extrême activité, à ne pas pouvoir le rembucher.

Si le valet de limier s'est assuré que le sanglier a fait sa nuit, qu'il a fait boutis, fouillis et vermillis, il le fait suivre rapidement à son limier jusqu'aux grands fourrés ou rentrées de forêt, mais il n'y pénètre pas et se retire, car souvent surtout les gros sangliers se remettent sur le bord des enceintes, prennent vent du limier et détalent. Le valet de limier prend alors les grands devants pour voir s'il a percé plus loin et cerne l'enceinte par les chemins les plus favorables pour le revoir. Si la voie vous amène à de hautes futaies où se trouvent des houx, fougères et autres buissons favorables où les sangliers demeurent souvent après avoir fait leur nuit, il faut bien prendre soin de ne pas les approcher à mauvais vent, mais briser et prendre les devants de tous côtés. Si le limier est bon, s'il va bien à la brisée et surtout s'il évente bien lorsqu'on lui donne le vent favorable, il est plus que probable que le sanglier est dans l'enceinte.

Le vieux sanglier fait souvent de faux rembuchements. Il entre dans l'enceinte, en ressort, y rentre de nouveau, si bien qu'on finit par être complètement embrouillé. Il faut alors faire deux choses :

1° Tâcher de trouver exactement toutes ses entrées et sorties, car s'il est entré six fois et sorti sept, il n'est pas dans l'enceinte; au contraire si vous trouvez sept entrées et six sorties, vous devez croire qu'il y est resté. Ce qu'il y a de délicat, c'est qu'on peut quelquefois sur-aller une sortie ou une entrée.

2° Tâcher de s'assurer de sa présence en faisant bien travailler le limier au vent, et s'il évente bien, vous devez croire qu'il est resté dans l'enceinte.

Mais souvent il entre dans une enceinte séparée d'une autre par une route, un chemin, un sentier ; il en ressort, y rentre et puis ressort en sautant le chemin pour se remettre sur le bord de ce chemin, mais dans l'enceinte opposée, si bien que, pendant que vous vous assurez de ses entrées et sorties dans la première enceinte, il prend vent de vous et quitte la seconde, pendant que vous vous obstinez après ses entrées et sorties de la première où vous le croyez remis. C'est ce que j'ai vu un jour plusieurs fois. Un excellent valet de limier pour sanglier travaillant un tiers-an qui avait fait de faux rembuchements, au moment où il croyait avoir sa bonne et dernière rentrée, l'aperçut tout à coup remis presque sur le bord de l'autre enceinte en face de sa rentrée. Sans faire aucun bruit, il se retira avec son limier qu'il alla attacher à 300 mètres de là, puis pendant une heure il revint de temps en temps à pas de loup, et à une certaine distance, s'assurer que son sanglier n'avait pas bougé. Quand nous vînmes l'attaquer, il me mena le voir toujours immobile et, conduisant les chiens découplés derrière les chevaux, nous lui donnâmes toute la meute à vue.

Quand le revoir n'est pas beau, tous ces faux rembuchements sont terribles à travailler et causent quelquefois et même souvent des buissons creux, sans réellement qu'il soit possible de faire des reproches au valet de limier, qui finirait, si on lui en faisait trop, par ne plus jamais vous donner à courre des sangliers offrant des difficultés. Aussi, au sanglier, j'aime mieux un valet de limier qui vous donne quelquefois un buisson creux sur un animal difficile qu'un homme qui ne vous donne presque jamais rien : ce qui arrive presque toujours si on le gronde trop pour un buisson creux donné par hasard. Il faut avoir fait soi-même le métier de valet de limier pour loup ou sanglier pour savoir combien il est souvent difficile et combien on est souvent embarrassé. Je citerai encore, et par expérience personnelle, comme indices des difficultés qu'on peut avoir, ce qui se passe quelquefois dans les pays marécageux à grands étangs tourbeux. Vous faites suite d'un sanglier qui arrive à une grande queue d'étang,

toute en herbe, comme pour la traverser. Au bout de dix pas, la voie, qui s'imprimait comme dans la neige, cesse tout à coup; plus de voie, pas un pied, partout une herbe lisse et intacte. Tous vos efforts pour retrouver la voie sont inutiles, et pourtant si, faisant le tour de cette queue d'étang qu'il serait dangereux de traverser, vous allez de l'autre côté en face de votre voie (ces queues d'étangs ont quelquefois de 300 à 500 mètres de largeur), vous retrouverez votre voie sortant. L'herbe et ce terrain tourbeux se sont refermés complètement sur les traces de votre sanglier, qui a traversé ; tout est redevenu lisse et intact en ces 300 mètres et l'animal n'aura pas laissé la moindre trace.

Une seule chose rend donc le travail du valet de limier plus aisé : c'est un excellent limier, sûr et travaillant au vent. J'en ai eu deux entre autres qui, lorsqu'ils travaillaient un sanglier et se mettaient à porter au vent, m'indiquaient, aussi sûrement que si je l'avais vu, que le sanglier était là, dans l'enceinte. Cela montre, comme je l'ai toujours répété jusqu'ici, que l'âme de la chasse c'est le chien.

Si le sanglier dont vous faites suite fait ses boutis forts et profonds et les fait tard, s'il s'est souillé et a frappé les arbres de ses défenses en sortant, soyez sûr qu'il est méchant et méfiez-vous-en à l'attaque. On peut le serrer d'un peu plus près en faisant le bois, si toutefois il n'a pas été trop souvent chassé : ce qui le rend toujours méfiant.

Les laies ayant de jeunes marcassins prennent facilement vent du trait et il ne faut pas les serrer de trop court, non plus.

Le valet de limier ayant rembuché son sanglier ne doit pas manquer de dire s'il a d'autres animaux dans l'enceinte, car ceci peut faire modifier l'attaque. Certains piqueurs, ne donnant pas connaissance des laies avec leurs marcassins, peuvent vous causer beaucoup d'embarras, en vous faisant attaquer comme si vous aviez un animal seul dans l'enceinte.

Un bon valet de limier pour sanglier, quand il travaille un animal pour le rembucher ne doit jamais se faire d'avance une

opinion sur l'endroit où il peut se trouver; c'est son travail et celui de son limier qui doivent seuls lui indiquer si l'animal est remis ou s'il est parti. Généralement, quand le sanglier, à la fin de sa nuit ou du moins ayant fait tout son travail, a fait plusieurs rembuchements, il y a de grandes chances pour qu'il ne soit pas loin; mais peut être, s'il est méfiant, n'est-il pas précisément dans l'enceinte où il a fait ses divers rembuchements.

Il faut aussi que le valet de limier acquière l'expérience de juger de quelle heure à peu près sont les voies qu'il travaille. Ceci est très difficile, mais important pour juger quelles sont les dernières voies. Il est difficile de donner des règles précises à ce sujet, car les empreintes varient d'aspect et de conservation, suivant les terrains et le temps qu'il fait. Admettons qu'on travaille sur un terrain assez favorable, mais qui ne soit pas glaiseux. Le temps sera ou parfait (calme, sans pluie ni trop de vent), ou médiocre (pluie légère, brouillard ou vent), ou mauvais (pluie, tempête, etc.). Dans le premier cas, quelque bon et calme que soit le temps, les dernières empreintes (celles du rembuchement) seront toujours plus fraîches que celles du soir ou de la nuit ; dans celles-ci la terre se sera un peu émiettée, l'empreinte sera moins nette, les petites herbes foulées par le pied se seront un peu relevées, l'air ou le hâle auront un peu défraîchi l'empreinte, tandis que dans celles-là elles seront bien nettes, les herbes foulées seront complètement collées au fond de l'empreinte et les bords seront nets et frais. Si le temps est médiocre, qu'il ait plu un peu partout jusqu'à trois ou quatre heures du matin, on a plus de facilité, parce que les dernières empreintes seront les seules bien nettes, excepté toutefois aux endroits couverts où elles auront été abritées de la pluie, ce qui fait croire quelquefois à des empreintes d'heures différentes; un grand hâle peut les vieillir d'aspect et, si la pluie est au contraire tombée le matin et pas partout, elle peut faire paraître plus vieilles les dernières empreintes du rembuchement. S'il a fait très mauvais temps, grande pluie toute la nuit, les plus vieilles voies seront lavées et plus effacées que les autres. S'il a gelé blanc, les

empreintes du matin sont faciles à distinguer tant que la gelée blanche n'est pas fondue, car celles du matin sont les seules qui soient marquées sur la gelée blanche; mais si la gelée a été plus forte et que la terre ait pu porter l'animal, il est probable que, la gelée ayant été plus forte le matin, ce sont les empreintes les dernières faites qui seront les moins marquées. Il faut alors tâcher d'en revoir sur des feuilles ou des herbes, là enfin où l'animal a pu laisser des traces; mais alors le service du limier est à peu près le seul guide.

En un mot, outre l'activité, il faut au valet de limier une bonne vue et un bon jugement pour raisonner du travail qu'a pu faire l'animal, et c'est peut-être là ce qui manque le plus ordinairement aux valets de limier.

IV

DE L'ATTAQUE DU SANGLIER SANS FAIRE LE BOIS.

Beaucoup de petits équipages de sanglier (tout équipage uniquement pour sanglier s'appelle *vautrait*), en France, attaquent le sanglier sans faire le bois. Dans ce cas, ils doivent avoir des rapprocheurs fins et sûrs, autrement ils n'attaqueraient que par hasard ou si saint Hubert les protégeant leur mettait un sanglier devant le nez.

Si vous avez la chance d'avoir quelques chiens bons rapprocheurs et sûrs, n'attaquant que le sanglier, il vous faut d'abord envoyer le reste de la meute à un passage où vous croyez avoir chance de la donner et vous partez d'assez bonne heure avec vos rapprocheurs prendre connaissance des voies aux passages habituels. Si vous trouvez une voie que vos chiens peuvent rapprocher et sur laquelle ils crient bien, vous n'avez qu'à les suivre, en les appuyant dans leur travail et en vous assurant constamment du pied; en un mot vous faites le travail du valet de limier, sauf que vos chiens sont libres et que, s'ils sont bons rapprocheurs, ils activent énormément le travail que vous auriez fait avec le

limier. Si vous avez pris une voie qui ne soit pas trop haute et que le sanglier n'ait pas fait trop de nuit, si vous n'avez pas perdu trop de temps dans les embarras et les défauts à relever. vous pourrez lancer votre animal pas trop tard et vous vous serez profondément amusé. Rien n'est plus joli pour le vrai veneur qu'un joli rapprocher; mais si vous avez pris une voie un peu haute ou que vous ayez eu de grandes difficultés, ou que votre sanglier ait fait une trop longue nuit, vous pourrez bien ne le lancer que trop tard pour pouvoir faire autre chose que de le raccourcir au fusil ou de le rattaquer le lendemain. Dans ce cas, si la nuit a été bonne et que le pays et vos chiens vous le permettent, vous jouirez d'un grand plaisir, comme je l'ai fait moi-même pendant de longues années.

On a souvent dans ces rapprochers de grandes difficultés à vaincre, soit que des troupeaux aient passé sur la voie depuis le passage du sanglier, soit que, dans le Morvan et le Bourbonnais par exemple, les troupeaux de porcs demi-sauvages non seulement embrouillent les voies, mais encore attaquent les chiens. Il fallait alors enlever la meute, et faire les grands devants en dehors des futaies où se tenaient habituellement ces troupeaux; mais en somme on n'a qu'à appliquer à un rapprocher de sanglier ce que j'ai dit pour le travail du valet de limier.

Une autre difficulté de cette façon d'attaquer le sanglier, c'est de donner la meute à propos, et si elle n'est pas avancée par un homme capable et adroit, on est exposé à ne chasser qu'avec les rapprocheurs. C'est le côté faible de ce système; mais comme dans certains pays, avec peu de monde, on ne peut pas agir autrement, j'ai cru devoir signaler ce genre d'attaque.

On ne peut guère, sans l'avoir vu, se figurer la finesse de nez de certains rapprocheurs qu'on avait autrefois, surtout en Morvan et en Bourbonnais. Je me rappelle entre autres deux chasses où, ayant arrêté le samedi soir sur un sanglier attaqué trop tard, nous reprîmes le lundi matin de bonne heure les voies du samedi soir, toute la journée nous débrouillâmes les voies de

ces deux nuits sans lancer. Le mardi matin nous reprîmes la voie. L'animal avait fait une nuit assez courte; nous le lançâmes de bonne heure et le prîmes. Or, sur quinze ou seize rapprocheurs que nous avions, il y en avait bien cinq ou six qui rapprochaient les voies de trente-six heures. Il est vrai de dire que dans bien des pays nous n'aurions pu faire de même et ces mêmes chiens chez moi, en Normandie, ne rapprochaient au plus que des voies de douze heures. Nos rapprocheurs étant connus, nous fûmes plusieurs fois priés par des veneurs voisins qui avaient un grand vautrait de chiens anglais, de venir leur relancer un sanglier qu'ils avaient abandonné, presque pris, la veille.

La grande qualité des rapprocheurs que nous avions alors, mon cousin le comte de B. et moi, était d'être vites dans leurs rapprochers. Ce n'étaient pas des chiens musards et criant sur place, mais bien des chiens très perçants et débrouillards; aussi la moitié au moins des rapprochers se faisait-elle au grand trot. Autant j'aime un bon rapprocheur actif et perçant, autant je déteste un rapprocheur musard, hurlant sur place et ne sachant où va la voie. Ces chiens ne sont bons à rien.

V

DE LA CHASSE DU SANGLIER.

Je suppose que vous chassez sanglier en faisant faire le bois et avec l'intention de forcer. Dans ce cas vous ne devez pas oublier :

1° Que si les sangliers que vous chassez sont vigoureux et bien nourris de faînes et de glands, s'ils sont souvent chassés et toujours en haleine, vous ne les prendrez que si vous les étouffez.

2° Que si pendant la chasse votre animal trouve le moyen de se reposer, de souffler, de pisser, vous aurez grand mal à le prendre.

3° Que si vous avez des chiens qui n'aiment pas le fourré et,

dans le cas où l'animal s'y fait battre, qui le lâchent ou au moins pour une grande partie prennent les chemins et sentiers le long de ces fourrés où votre sanglier se mêle à des compagnies, votre chasse est gravement compromise. Ces chiens, pour la plupart, prendront à vue sur les sangliers étrangers qui, effrayés, sortiront du fourré et vous feront faire des changes, si même ils ne vous font pas perdre les quelques bons chiens qui peuvent être restés sur votre animal.

4° Que si vous attaquez une compagnie, vous pouvez, si vous avez le moindre embarras au milieu de la chasse, faire change même avec d'assez bons chiens. Les sangliers de la compagnie seront généralement partis après vous, pour rejoindre votre animal. Ils seront également échauffés, et garder change dans ces conditions est très difficile.

Ces observations faites, si vous êtes vigoureux et que vos hommes le soient aussi, s'ils ne craignent pas le fourré, attaquez votre animal vigoureusement avec toute votre meute, s'il est seul. Ne découplez que vos chiens les plus braves et les meilleurs, si votre animal est en compagnie. Soutenez vos chiens dans le fourré, sonnez vigoureusement et tâchez de l'effrayer et de le faire détaler grand train; plus il sera poussé vite au départ, plus vous aurez de chance de réussite. En chasse, sonnez vigoureusement, mais toujours à la tête et près des chiens, autrement les chiens mous et un peu craintifs quitteraient la voie pour revenir à vous. D'ailleurs il faut toujours être à portée des chiens de tête pour les soutenir lorsque le sanglier fait mine de s'arrêter et de faire tête, et il faut l'empêcher de randonner dans un fourré et de reprendre haleine ou le forcer à passer vivement dans les compagnies sans s'y mêler, ce qui n'est pas commode. Il faut tâcher qu'effrayé du bruit il gagne du pays, car son instinct le poussera toujours à chercher des fourrés pour s'y défendre ou des compagnies pour s'y mêler. Là d'ailleurs il se sent le maître, prend le trot ou le pas, attend les chiens, les bouscule et les dégoûte, blesse ou tue les meilleurs.

Le sanglier fait rarement de grands retours; il se fait battre

dans un fort ou file droit devant lui. S'il ruse, c'est dans un fourré, afin de gagner de l'avance et de prendre du pays pendant que les chiens démêlent ses ruses. S'il se fait battre après s'être mêlé à une compagnie, appuyez vos chiens, mais tâchez de ne pas avoir dans les chemins ou sentiers des chiens prêts à partir sur le premier sanglier qu'ils verront sortir du fort. Les bons chiens bien braves et restant bien sur leur animal dans les fourrés ne feront guère change et c'est à eux qu'il faut rallier constamment; rappelez-vous que c'est là, avec la rareté de la bravoure dans le chien, une des grandes difficultés de la chasse du sanglier.

Lorsque le sanglier a couru et qu'il commence à s'échauffer, il passe dans les marais, ruisseaux, étangs dont il a connaissance dans le pays et il ne manque pas de s'y souiller. Il se souille même souvent au milieu d'un chemin, dans quelque ornière où il y a un peu d'eau.

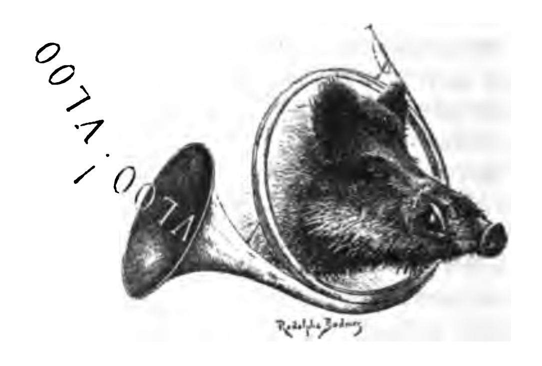
Le sanglier, mais principalement une bête de compagnie, un ragotin, ou une laie de 120, est plus difficile à forcer que le cerf dans certains pays. S'il ne quitte pas les fourrés, il pourra bien ne pas être pris; mais, s'il fait de beaux débuchers ou qu'il débuche par futaies, boqueteaux ou bois clairsemés, il peut être pris assez lestement. Comme pour le cerf, la nourriture influera beaucoup aussi sur sa prise. S'il n'a mangé ni faînes ni glands, s'il s'est nourri de topinambours ou autres racines aussi peu fortifiantes, il n'aura guère de fond et pourra être pris assez lestement.

Lorsqu'on voit le sanglier par corps, on sonne la vue. On ne doit pas crier *taïaut*, mais bien *vlôo*, *vlôo*; c'est le terme consacré en vénerie. On doit observer, pour distinguer en courant la laie d'avec le sanglier, que la laie a généralement la hure plus longue, moins grosse que le sanglier. Elle porte toujours en marchant la queue basse ou droite, tandis que le mâle la porte en tire-bouchon.

Le sanglier change souvent d'aspect pendant la chasse; sa couleur varie, d'abord s'il est mouillé, ensuite s'il s'est souillé.

Mouillé il paraît plus noir, souillé il paraît quelquefois tout gris. suivant l'espèce de boue qui le couvre. Il varie même de taille à l'œil : se coule-t-il effaré et vu en contre-bas, il paraît plus petit: si, au contraire, il saute furieux et gaillard la crinière hérissée, il paraît beaucoup plus grand. Vu en contre-haut, il paraît quelquefois beaucoup plus haut qu'on ne l'avait jugé, si bien que les veneurs mêmes qui en ont une grande habitude peuvent s'y tromper.

Le sanglier sait fort bien ne pas débucher lorsque les terres sont molles et détrempées et, à moins d'être complètement



effrayé, il ne s'y risquera guère. Seuls les sangliers de plaine qui ont l'habitude de ces terrains, s'y hasarderont, et encore ne le feront-ils qu'après avoir essayé de prendre de l'avance; ils sauront choisir dans les plaines les champs les plus durs et éviter les grands labours.

Ainsi que je l'ai dit, le sanglier qui commence à être malmené cherche généralement les fourrés, pour reprendre haleine et renvoyer les chiens, mais il ne se fait habituellement pas relancer, comme le cerf, avant de se faire prendre. Il s'arrête et fait tête ou continue au pas et au petit trot, renvoyant les chiens quand ils le pressent de trop près, et si cet halhali courant a lieu dans des fourrés ou d'épais gaulis, on est quelquefois longtemps avant

de pouvoir le servir. J'aime mieux les sangliers qui font tête carrément et chargent les chiens ou qui restent immobiles comme hébétés. J'ai souvent vu manquer des sangliers faisant ces hallalis courants à la tombée de la nuit et qu'on ne pouvait parvenir à servir. Le mieux est de se porter en avant de la ligne que suit l'animal sur ses fins avec une carabine; quand il vous voit devant lui, il vous charge généralement et on peut alors le tuer en le visant entre les deux yeux. Quand il fait encore jour et que l'endroit n'est pas défavorable, on peut le servir au couteau facilement si les chiens sont mordants et qu'on saisisse bien le moment favorable; mais, si l'animal est gros, méchant et encore bien vigoureux et si l'endroit n'est pas propice, mieux vaut cent fois le servir à la carabine que de risquer de se faire tuer ou blesser gravement et bêtement. D'ailleurs, quand le sanglier est bien positivement forcé, mieux vaut, s'il est armé dangereusement, le servir sans retard, pour éviter de faire tuer ses meilleurs chiens, lesquels dans un vautrait nous sont si souvent indispensables. Si j'avais tous les bons chiens que j'ai fait tuer ainsi, j'aurais de quoi monter deux vautraits comme il n'y en aurait guère. Aussi, lorsque le sanglier approche de ses fins, il faut que le piqueur serre ses chiens de près, pour les secourir.

Le sanglier mort, on lui enlève les suites et on le fait fouler aux chiens en les flattant de la main, surtout les jeunes. Les piqueurs sonneront l'hallali et lèveront la trace droite.

On pourra ensuite faire la curée du dedans, qui suffira bien, car les chiens n'aiment généralement pas la chair du sanglier. Les chiens anglais sont ceux qui en mangent le mieux.

Aussitôt l'hallali sonné, il faut visiter les chiens pour voir ceux qui sont blessés et les panser. A cette chasse, les piqueurs doivent toujours avoir de quoi les panser, dans une trousse qui contiendra : un bistouri; des épingles assez fortes en bon fer doux; du bon fil bien ciré; un flacon de teinture d'aloès.

Quelques bandes de toile sont aussi utiles. Si la blessure du chien est grande et longue sans être trop profonde, on lave la

plaie, en ayant soin qu'aucun corps étranger n'y reste; on rapproche les bords, et de 3 en 3 centimètres on met une épingle à travers les deux lèvres de la plaie, qu'on réunit par du fil bien ciré et bien noué. C'est le meilleur système pour recoudre; les épingles empêchent le chien de couper le fil et, un des fils cassant ou étant coupé, les autres tiennent. Si les boyaux sortent et ne sont pas coupés, on les lave avec soin, et on les fait rentrer à leur place, en ayant soin, si la blessure est trop étroite, de l'élargir un peu au bistouri pour ne pas comprimer les boyaux en les replaçant. On recoud, comme je l'ai dit plus haut, en rapprochant un peu plus les épingles; seulement on fera bien, avec une bande, de maintenir les intestins par une espèce de ceinture qui les empêche de peser trop sur la plaie. Une fois rentré au chenil, le mieux est de ne rien mettre sur la plaie; les autres chiens la lècheront et elle guérira toute seule. S'il se forme un abcès, il faut l'ouvrir avec une pointe rougie au feu et assez profondément, puis on y injecte de la teinture d'iode.

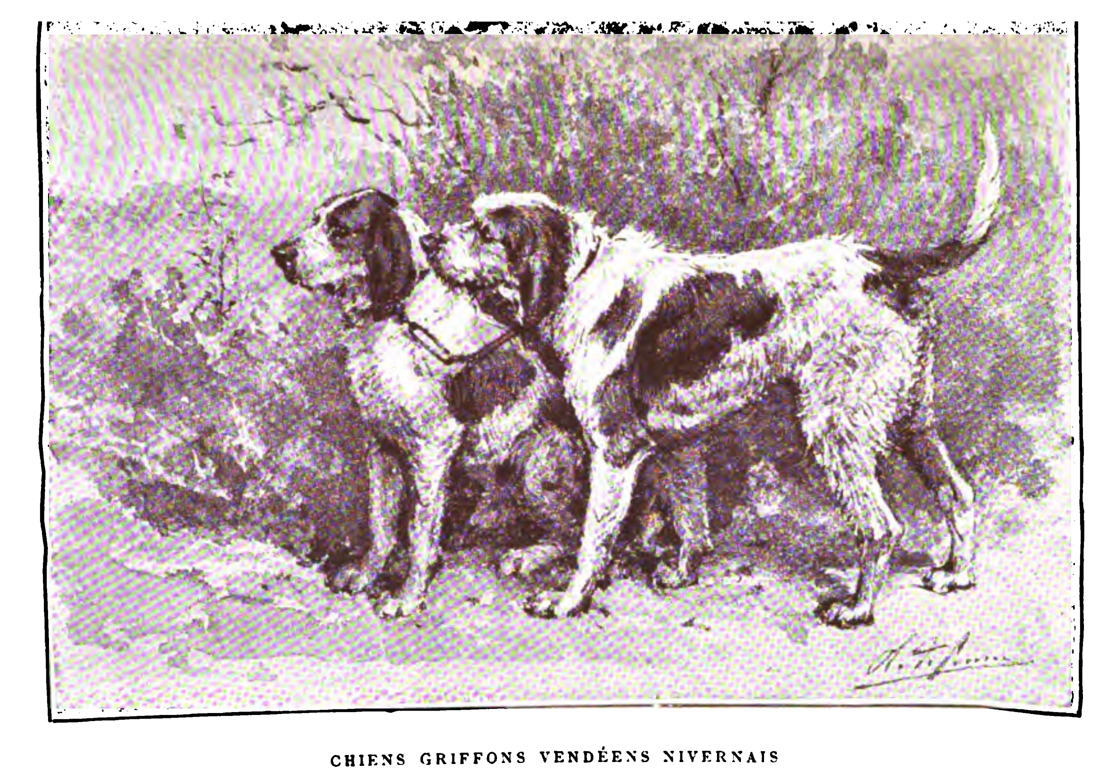
Si les boyaux ont été coupés ou déchirés, il n'y a rien à faire: le chien est perdu.

VI

DES CHIENS PROPRES A LA CHASSE DU SANGLIER.

Les chiens les plus braves, les plus vigoureux, les plus chasseurs et les plus tenaces sont les meilleurs pour le sanglier. Si vous ne tenez pas à forcer et que vous n'ayez qu'une petite meute, prenez des griffons Vendéens ou Nivernais; avec peu de chiens, quand vous les aurez domptés, créancés et mis en voie, vous ferez autant de besogne qu'avec une grande meute. Les Artésiens sont bons aussi pour cette chasse; ils forment souvent d'excellents rapprocheurs, chassent bien au fourré, sont braves et tenaces, mais ils ne sont pas vites.

Si vous voulez forcer et ne pas vous servir du fusil, il vous faut des chiens vites et très perçants. En chiens français les



CHIENS GRIFFONS VENDÉENS NIVERNAIS

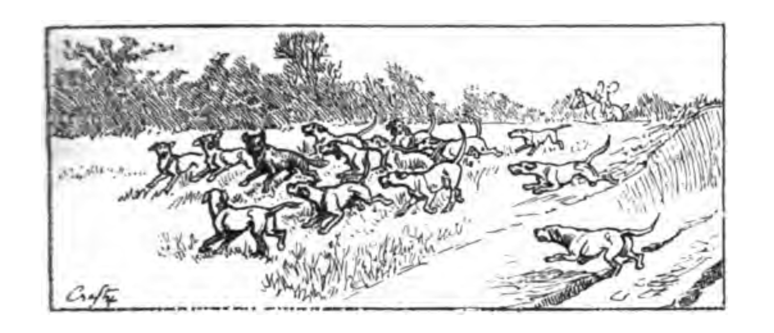
Poitevins étaient très bons pour prendre des sangliers, car ils étaient vites, perçants, bons au fourré et braves; mais comme vous pouvez avoir beaucoup de chiens tués qu'il serait difficile de remplacer et que de plus il serait vraiment malheureux de faire tuer ainsi de bons Poitevins qui méritent un meilleur sort, je vous conseille de vous monter en chiens anglais. Les Vendéens (Bas-Poitou) conviennent bien aussi; mais ils n'ont pas tout à fait assez de fond et par suite sont souvent sujets à baisser de pied à la fin de la chasse, lorsque précisément il faudrait qu'ils redoublassent de train. Les Anglais sont faciles à se procurer et ont le grand avantage de ne pas coûter cher; quand ils sont tués, la perte n'est pas grande et les regrets modérés. Achetez-en donc un certain nombre, réformez tout ce qui est muet, tous ceux qui ne sont pas mordants et tous ceux qui lâchent au fourré, ceux qui suivent les allées ou qui coupent, et en peu de temps vous pouvez vous former un vautrait qui ne rapprochera probablement pas, mais qui pourra vous prendre des sangliers assez vivement.

Dans les chiens anglais, il y en a de bons de tout poil; mais cependant j'ai un faible pour les chiens gris, dont j'ai souvent vu des spécimens meilleurs à cette chasse que les autres. Je trouve que généralement ils sont chasseurs, aiment à prendre, qu'ils sont plus tenaces à leur voie, qu'ils travaillent mieux dans les défauts et qu'ils sont moins sujets à rester dans les chemins; de plus on trouve plus souvent chez eux des chiens qui ont un peu de nez.

Si vos chiens anglais attaquent trop mal, ce qui arrive souvent dans les fourrés (autant ils sont braves à la mort quand l'animal est pris, autant les mêmes chiens sont souvent lâches pour lancer ou aboyer à l'attaque un sanglier dans un fort), tâchez de leur adjoindre trois ou quatre bons chiens français bien braves et bien chassant au fourré; ils vous rendront service, quitte à les faire reprendre après l'attaque pour ne pas les éreinter. Si vous avez une petite meute, faites comme moi, joignez-y trois ou quatre gros bulls-terriers intrépides; je vous réponds que

tous vos sangliers seront lancés et partiront vivement, que les bulls auront bien vite donné du cœur et de la bravoure aux autres chiens; mais ces chiens ne vous serviront que pour l'attaque, car ils ne tiennent guère le train plus d'une demi-heure. C'est suffisant pour faire détaler votre animal de n'importe quel fourré.





CHAPITRE XVI

I

LE LOUP.

La chasse du loup est le plus beau courre de la Vénerie française. C'est l'animal dont la chasse a donné lieu à tant d'histoires et tant de souvenirs, qui a illustré tant de veneurs et tant de piqueurs et à laquelle on doit la création en France des chiens incomparables qu'on n'aurait pu trouver nulle autre part. Qu'y avait-il de plus remarquable qu'un vrai bon chien de loup? Dans quel pays aurait-on trouvé des chiens comme ceux qui composaient les anciennes meutes des chasseurs de loups? Quels chiens auraient pu ou pourraient égaler les chiens qui composaient les meutes du Grand Dauphin, de MM. de Larye, de Saint-Victor, de Brière d'Azy, d'Esneval, de Vichy, de Charles Brosse, de Moreton, de Vitry, de La Besge? Nez, bravoure, train et fond, ces excellents chiens devaient réunir toutes ces qualités au suprême degré! Aujourd'hui existe-t-il un seul équipage ne chassant que le loup? J'en doute. Certes beaucoup d'équipages en France chassent encore le loup, car, quoique ce

fauve ait beaucoup diminué depuis une dizaine d'années, cependant les statistiques officielles montrent que ces années dernières il en a encore été tué de 700 à 900. Mais un équipage ne chassant que le loup, je crains bien qu'il n'y en ait plus, et pour parfaitement chasser le loup, il ne faut guère que les chiens chassent autre chose.

Ce que je puis dire par expérience et sans crainte d'être démenti par les veneurs qui ont fait et aimé cette chasse comme moi, c'est que pas une chasse ne passionne davantage ceux qui sont vraiment amateurs de la chasse à courre. Les difficultés de cette chasse, les finesses de l'attaque, les grands partis que prennent ces animaux, la façon dont ils ont l'air de se jouer de vous et des chiens, tout vous entraîne, vous passionne. Un chasseur jeune, vigoureux qui a un bon piqueur et de bons chiens pour le loup et qui va parcourant les pays à loups comme je l'ai fait pendant longtemps de la Normandie dans la Haute-Marne et de la Haute-Marne dans le Bourbonnais, ne l'oublie jamais et regrette toute sa vie de n'avoir pu continuer ce métier, que le vieux M. de Saint-Victor fit, dit-on, jusqu'à plus de quatre-vingts ans! Citons encore ce piqueur du Grand Dauphin. La Jeunesse, encore intrépide à quatre-vingt-six ans, dit la duchesse d'Orléans dans ses mémoires, quoiqu'il n'ait bu, ajoute-t-elle, jamais d'eau, même dans sa soupe.

Comme il y a encore, ainsi qu'on vient de le voir, pas mal de loups en France et un certain nombre de veneurs qui le chassent, nous allons donc parler de cet animal qui, en somme, peut très bien redevenir plus commun, par suite de la diminution de la culture, de l'augmentation des pâturages et de l'élevage des troupeaux, choses éminemment favorables à la propagation du loup.

Le loup a de la ressemblance avec le chien mâtin et certains rapports avec le renard, mais il est de plus grande taille que le mâtin ordinaire et il a surtout beaucoup plus de force dans la mâchoire et dans les muscles du cou et des pieds. Sa tête, qui a de l'analogie avec celle du chien de berger, est oblongue, plus

grosse et plus large entre les oreilles et elle a moins de dépression entre le nez et les yeux que celle du chien. Ses oreilles



Vieux loup.

sont droites, quelquefois assez longues et larges (elles varient beaucoup sous ce rapport); mais la plus grande différence existe dans la position des yeux, qui sont placés très obliquement

comme les yeux des Chinois, tandis que dans le chien l'ouverture des paupières est horizontale. L'iris des yeux est d'un jaune fauve, les dents sont plus fortes que celles des chiens de la plus grosse espèce. Il en a le même nombre, 42 ou 44. La gueule est fendue beaucoup plus loin que chez le chien. La queue est droite, presque toujours portée basse, excepté quand il se bat, auquel cas il la relève parfois toute droite. Son arrière-main paraît toujours faible et traînante et plus basse que l'avant main; il a moins de souplesse que le chien, et quand il se retourne, c'est presque tout d'une pièce. C'est pourtant un grand sauteur et j'en ai vu deux fois en chasse franchir des murs qui avaient bien près de dix pieds de hauteur. Quand le loup marche, il traîne un peu le derrière, la queue basse, les jarrets se touchant. Il est presque toujours au galop, et quelque peu vite qu'il marche, cela lui donne une allure toute particulière qu'on ne peut oublier quand on l'a vue. Il a tant de force dans le cou. qu'il emporte facilement un mouton, renverse un bœuf, coupe net la jambe d'un poulain ou d'une génisse, comme je l'ai vu. Les poils qui recouvrent son corps sont assez rudes et fourrés en dessous pendant l'hiver d'un poil plus doux; ce poil couvre complètement le ventre de la louve, de telle sorte que, quand elle ne nourrit pas, on ne peut voir ses allaites. Sa couleur est généralement d'un gris jaunâtre teinté de noir à l'extrémité des poils. avec une raie un peu plus foncée sur les jambes de devant; mais la couleur des loups est assez variable, depuis le jaune un peu clair jusqu'au brun assez foncé. Sa longueur est souvent de 1^{m},20 sans la queue et sa hauteur de 0^{m},60 à 0^{m},80. Son poids est ordinairement de 35 à 45 kilos et peut atteindre 54 kilos (du moins c'est le poids du plus gros loup que j'aie tué). Son corps dégage une odeur particulière, que tous les animaux ont en horreur et qui leur inspire toujours la plus grande crainte. Il a l'ouïe excellente, la vue perçante et l'odorat exquis, ainsi que j'ai pu le constater moi-même avec deux loups que j'ai souvent employés comme limiers et qui m'éventaient les charognes, abats ou la cuisine de leurs camarades à des distances extraordinaires.

Il hurle au lieu d'aboyer ou fait entendre quelquefois un petit aboiement qui ressemble à celui du chien qui rêve. Il chasse le gibier en se servant de son nez comme le chien, mais sans donner de voix comme le renard, comme j'ai pu le constater avec un loup apprivoisé que je découplais avec ma meute. Il mange gloutonnement, avalant des quartiers de viande énormes sans mâcher et boit en lappant comme le chien. Quoique ne paraissant pas à l'œil marcher très vite, quand il court, il a pourtant un train extrêmement rapide, et dans un débucher il distance les chiens les plus vites, sauf le lévrier, qui est le seul qui puisse le rejoindre. Sa vigueur est extraordinaire et son tempérament de fer. Dans les grands hivers, il traverse les cours d'eau et, tout couvert de glaçons, se couche dans les buissons; cependant peu d'animaux aiment autant le soleil, dont il cherche presque toujours les rayons quand il choisit sa demeure. Les jeunes sont cependant sujets à la jaunisse comme le chien, car j'en ai pris deux portées qui l'avaient au dernier degré. Le cheval, la vache, le cerf, le daim, le chevreuil, le renard, l'âne, le cochon et presque tous les autres animaux deviennent sa proie; il redoute seulement le sanglier, quand celui-ci est dans toute sa force, mais il se venge sur les marcassins, ou les vieux sangliers infirmes. On connaît en France deux variétés de loups : ceux des pays de plaines et de pâturages, qui sont les plus grands, les uns forts et épais et les autres hauts et étriqués, et la petite variété généralement appelée loups de montagnes, qui est sournoise et méchante. Les loups ont un goût particulier pour l'âne et pour l'oie.

On trouve quelquefois en France des loups jaune pâle, d'autres presque blancs et pas mal de loups noirs; toutefois tous les noirs que j'ai vus m'ont toujours paru plus ou moins métissés : ce qui arrive assez souvent par une louve sans mâle qui, dans sa chaleur, s'est fait accompagner et servir par quelque chien de berger errant et vagabond. De là naissent des métis qui, recroisés avec de vrais loups, donnent quelquefois des animaux bizarres, comme j'en ai pris deux portées : les uns noirs, les autres jaunes avec taches blanches au cou et au ventre et la

tête presque comme celle d'un dogue, quelques-uns avec le bout de l'oreille tombante. J'en ai pris un une fois qui était presque tout blanc et bien loup pur. Je pense que c'était un cas d'albinisme.

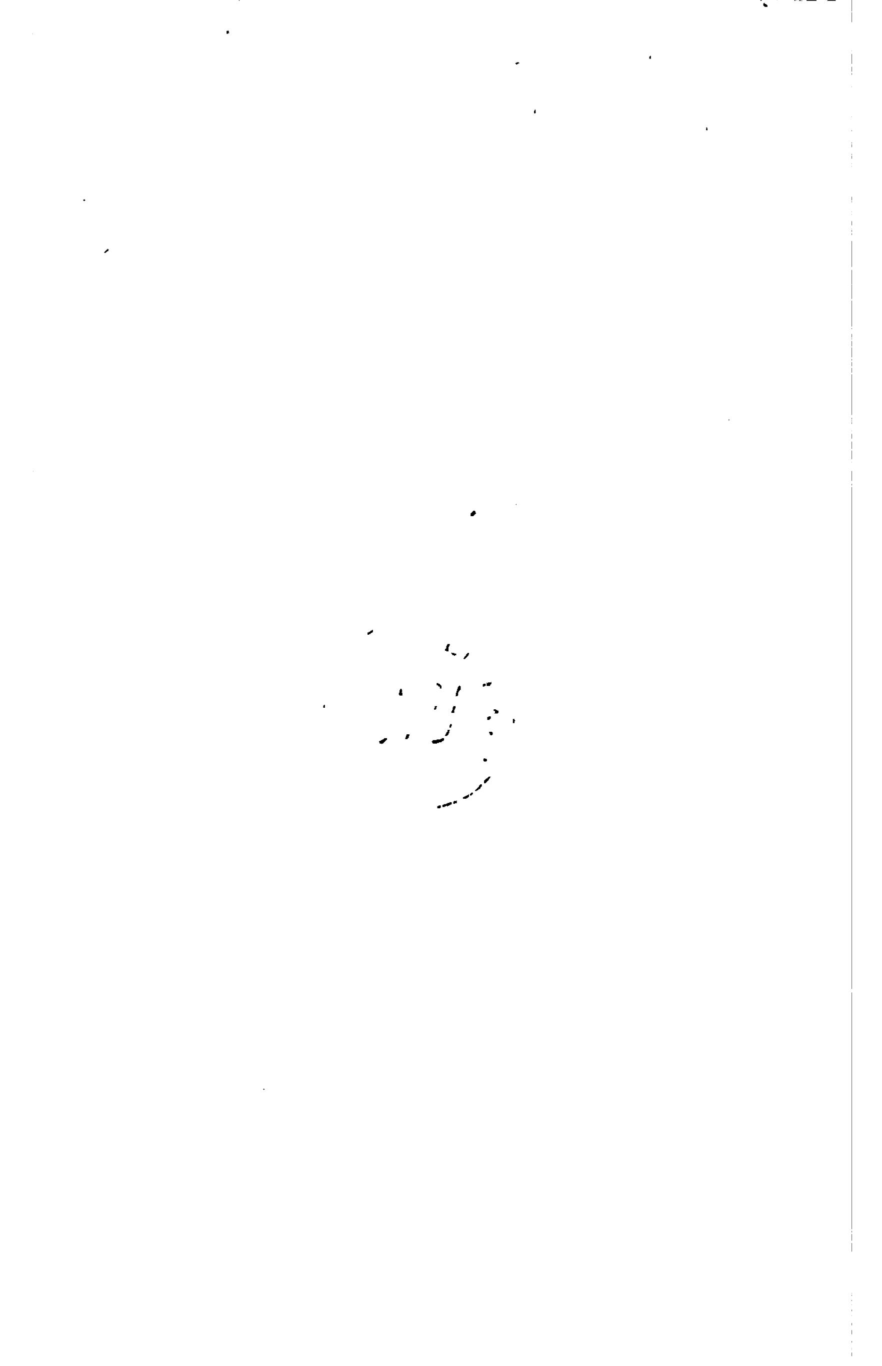
Quand le loup veut saisir sa proie, il emploie ordinairement la ruse pour s'en approcher; mais s'il est pressé par la faim, il attaque hardiment le bétail, même sous les yeux du gardien. Il n'existe du reste pas d'animal qui sache aussi bien reconnaître là où il y a du danger pour lui et là où il peut passer impunément, ainsi que j'ai pu le constater bien souvent. Il rôde constamment autour des habitations, cherchant à entrer dans les bergeries en grattant sous les portes ou en assaillant dans les plaines les parcs à moutons, de façon que les moutons, se précipitant effarés du côté opposé, renversent toutes les clôtures et s'échappent. Alors le loup, se mettant après le troupeau épars et fuyant dans la plaine, y fait un terrible carnage. J'ai vu ainsi quarante moutons égorgés sur un espace d'un kilomètre.

Les loups recherchent les charognes, qu'ils éventent comme les troupeaux à des distances considérables; ils enlèvent les chiens qui rôdent, en les abordant à la façon du chat. Le long des rivières et des marais, ils font une grande consommation de grenouilles, qu'ils aiment beaucoup et, poussés par le besoin, ils mangent même des rats, des mulots et souvent de la terre glaise.

Les loups deviennent enragés comme les chiens; on en connaît des exemples terribles.

Lorsqu'un loup veut enlever un animal, il cherche à le surprendre à la manière du renard et à l'atteindre par quelques bonds; s'il le manque, il lui donne la chasse jusqu'à ce qu'il le saisisse ou que l'animal échappe par la vitesse de sa fuite. S'il peut le prendre, il le saisit à la gorge et l'étrangle, et si l'endroit ne lui paraît pas sûr, il l'emporte dans un bois voisin, s'en repaît et enterre les restes à la façon du chien; mais je crois que, comme le chien, il en fait rarement la recherche. Dans la Haute-Marne, en faisant le bois, mon limier m'indiquait constam-

Le loup.



ment des caches de loups auxquelles ceux-ci n'étaient pas revenus donner. Le loup suit la piste d'un animal qu'il veut prendre comme un chien d'arrêt, sentant, remuant la queue comme un chien couchant. Il suit aussi, à la tombée du jour, un troupeau attardé et, quand l'endroit lui paraît favorable, il tombe sur le troupeau et enlève un animal sans que le berger s'en aperçoive.

Si le loup n'est pas tourmenté par la faim, il se retire dans un bois, y passe le jour à dormir et n'en sort que la nuit pour rôder dans la campagne. Il marche avec circonspection; sa marche est furtive, légère, au point qu'à peine l'entend-on fouler les feuilles sèches. Il visite les collets des braconniers pour s'emparer du gibier qui s'y trouve. Son odorat est si fin, qu'il lui fait découvrir un cadavre à plus d'une lieue de distance. S'il est dérangé pendant le jour, il se coule derrière les haies, dans les fossés et parvient souvent à gagner un buisson solitaire sans être aperçu. Souvent pendant la nuit, s'il rencontre un voyageur accompagné d'un chien, il le suit d'abord d'assez loin, s'approche ensuite peu à peu, puis d'un bond se jette sur l'animal effrayé, le saisit presque dans les jambes de son maître, l'emporte et disparaît.

Dans les forêts retirées où résident les charbonniers qui entretiennent beaucoup de chevaux pour transporter le charbon ou le bois, les loups attaquent souvent ces animaux pendant la nuit et les étranglent; mais ils tombent de préférence sur les chevaux blancs ou gris : je pense que c'est à cause de la plus grande facilité de voir et de poursuivre dans l'obscurité des animaux de cette couleur. Il n'y a ni boucher ni écorcheur qui dépouille un animal avec autant d'adresse que le loup, surtout si c'est un chevreuil, dont il redoute d'avaler le poil. Toutefois j'ai vu faire cette opération avec la même dextérité par un sanglier que j'élevais et auquel j'avais donné un chevreuil trouvé mort. Je ne l'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu.

Le loup est ennemi de toute société et les loups ne se réunissent jamais, même dans les pays où ils sont nombreux, que pour attaquer quelques gros animaux. Aussi, excepté pendant le temps des louveteaux, les vieux loups pillent, mordent et chas-

sent les jeunes loups, voulant garder leurs quartiers, où ils n'en souffrent guère d'autres que quelques loups de passage. Lorsqu'on les tue, ils sont vite remplacés. Aussi les portées de louveteaux sont rarement à moins de quatre lieues les unes des autres.

Les loups s'apprivoisent assez bien; mais ils sont toujours méfiants et sujets à devenir méchants en vieillissant. Cependant j'en ai eu une fois trois magnifiques (depuis l'époque où j'ai écrit mon *Traité de la Chasse du Loup*), qui devinrent extrêmement apprivoisés. Ils se promenaient avec moi, parfaitement libres, me reconnaissaient en hurlant à plus d'un kilomètre de distance et les femelles me laissaient toucher et prendre leurs petits après leur mise-bas. Le mâle était même jaloux et, quand il se promenait avec moi, grondait les personnes qui s'approchaient trop de moi. Jamais je n'ai vu animaux plus beaux et plus apprivoisés. Ces louves ont été les mères de nombreux métis, qui entrèrent à la meute et dont j'élevai jusqu'à la cinquième génération.

Il arrive souvent au loup, quand il est chassé et qu'il sait qu'il n'a à ses trousses qu'un petit nombre de chiens sans piqueur et sans trompe (instrument qu'il n'aime pas), de se remettre au bout d'un petit retour et de saisir à la gorge le premier chien qui arrive sur la voie, ou de revenir en queue par un retour pour surprendre les traînards et les étrangler. Quand un loup a adopté cette tactique et pris goût à la chair du chien, il peut arriver à décimer les meutes d'un pays.

De tous les animaux, le loup est certainement le plus gourmand et le plus vorace; mais jamais il ne perd sa méfiance: aussi ne va-t-il guère à un carnage que la troisième nuit et quand les chiens errants y sont allés avant lui. Aussitôt qu'il arrive, il arrache brutalement un morceau et se sauve à toutes jambes le manger à deux ou trois cents pas de là. Il se prend assez difficilement au piège et, s'il est pris par une jambe, il n'hésite pas à se couper la patte prisonnière.

Dans les battues, le loup est loin de s'effrayer comme les

renards ou les lièvres; il raisonne son affaire et comprend fort bien que c'est le côté silencieux qui est le plus à craindre : aussi force-t-il presque toujours les rabatteurs.

Ainsi que je l'ai dit dans mon *Traité de la Chasse du Loup*, la louve porte comme la chienne de 63 à 66 jours et fait ses petits comme elle. La seule différence que j'aie pu constater, c'est que, la veille du jour où elle met bas, tout le poil doux et fourré qui couvre le ventre de la louve tombe d'un seul coup en même temps que le lait arrive aux allaites, et ce poil constitue le lit sur lequel elle déposera ses louveteaux, en y ajoutant des herbes, des fougères et des mousses.

La louve n'entre en chaleur qu'une fois par an et toujours à la même époque, vers janvier et février. Sa chaleur dure beaucoup plus longtemps que celle de la chienne, ainsi que j'ai pu m'en assurer chez mes louves apprivoisées, puisque je l'ai vue durer quelquefois cinq semaines. Ceci est encore un point que j'ai pu éclaircir depuis que j'ai écrit mon *Traité de la Chasse du Loup*. Si l'hiver est trop rude, leur chaleur est retardée; généralement les plus vieilles louves viennent en chaleur les premières. Les mâles n'ont point de rut et pourraient s'accoupler en tout temps. Toutefois je n'ai pu le vérifier, puisque les louves ne sont jamais venues en chaleur chez moi qu'en janvier et que je n'ai jamais pu faire couvrir une chienne par un loup, tandis que j'ai fait souvent servir mes louves par des chiens.

L'accouplement se fait comme celui du chien. Les portées varient de 3 à 8 ou 9. Les vieux piqueurs de loups croyaient que le nombre en était toujours impair; mais j'ai pu vérifier que c'était une erreur, une de mes louves ayant fait une fois 6 petits. Pendant les premiers jours, la louve ne quitte pas ses petits et devient terrible pour les défendre. Si la louve en les allaitant juge que l'endroit n'est pas sûr, elle transporte ses petits ailleurs, en les emportant dans sa gueule, et elle le fait avec une rapidité extraordinaire. Je m'en suis assuré en transportant à plus de 500 mètres les petits d'une de mes louves, qui, en très peu de temps, les remportait tous à leur liteau et, comme les chiennes,

qu'elle prenait toujours le même le premier. Après les avoir allaités pendant quelques semaines, elle commence à leur apporter de la viande, qu'elle avale et qu'elle leur dégorge; ensuite elle leur apporte du gibier vivant, qu'elle leur fait étrangler. Elle les mène souvent boire, car jamais louve ne fera ses petits dans un endroit où il n'y aurait pas d'eau, située surtout de façon qu'ils puissent aller boire sans être découverts.

Si par hasard la louve est tuée avant que les louveteaux aient la force de trouver leur nourriture, ils ne meurent pas de faim, mais ils sont nourris par le loup. J'avais écrit le contraire dans mon *Traité de la Chasse du Loup*; mais depuis j'ai fait plusieurs essais et séparé la louve de ses louveteaux en les laissant seuls avec leur père et, à mon grand étonnement, celui-ci les a parfaitement nourris, en leur dégorgeant de la nourriture comme la mère. Le loup est donc, sous ce rapport, bien différent du chien, qui est absolument indifférent à ses petits.

Vers la fin d'août ou de septembre, la louve commence à mener ses petits aux bords des champs, où ils restent souvent en attendant que leur mère leur apporte quelque proie. En novembre ou décembre, ils commencent à être assez forts pour se séparer et battre la campagne séparément pendant la nuit; mais le jour ils passent la journée ensemble, jusqu'à ce qu'ils aient dix ou douze mois. Quand arrive le mois de janvier et que les louves entrent en chaleur, les grands loups chassent alors les jeunes, les pillent et les mordent. Je ne crois pas que les jeunes louves entrent en chaleur avant vingt-deux mois.

Les loups ont l'intelligence de respecter le bétail qui entoure leurs portées. Les troupeaux de moutons parqués le long d'un bois où se trouve une portée de louveteaux ne sont jamais attaqués, tandis qu'à six ou huit kilomètres les parcs sont assaillis toutes les nuits; mais que la portée soit prise ou tuée, et dès le lendemain la louve se vengera sur les troupeaux voisins, qu'elle a ménagés jusque-là.

La louve apprend aussi à ses louveteaux à emboîter le pas, c'est-à-dire à marcher à la file les uns des autres, les pattes l'une

dans l'autre, car plusieurs grands loups voyageant de compagnie iront toujours à la queue *leu-leu*, comme des Indiens sur le sentier de la guerre.

Les quêtes que fait le loup la nuit varient suivant les pays et les saisons. Dans les pays très ouverts, très cultivés et très peuplés, ils parcourent un grand espace et se remettront aussi bien dans une garenne ou contre une meule de blé que dans un bois à loups. Dans les grands et bons pays de chasse, bien boisés avec des landes et peu de population, ils font moins de chemin et restent plutôt dans les cantons connus pour être des cantons à loups, où on est à peu près sûr de les lancer. Pour trouver sa nourriture, un loup fait quelquefois dans une nuit d'hiver un chemin incroyable et souvent plusieurs valets de limier l'ont tous traversant leurs quêtes. L'été, ces fauves rentrent souvent tard au bois et s'attardent dans les blés, les vignes ou le long des villages. En janvier et février, à cause de la chaleur des louves, ils font beaucoup de marches et contre-marches; mais ils se retirent dans les acculs de forêts, sur les pentes, collines et endroits bien exposés au soleil. Hors ce moment, ils sont toujours plutôt sur le bord des bois, aux extrémités des forêts, car le loup vit plus de la plaine que du bois.

Au printemps, au moment où tous les bestiaux commencent à sortir, les loups font moins de chemin; les louves ont mis bas ou sont prêtes à mettre bas, et les grands loups, trouvant plus facilement leur nourriture, se cantonnent davantage. L'été est l'époque qui leur est le plus favorable, car les plaines sont alors pour ces animaux autant de forêts qui les couvrent et leur permettent de gagner, sans être aperçus, les troupeaux où ils saisissent leurs proies.

Quant aux portées de loups, elles sont beaucoup plus difficiles à trouver qu'on ne pourrait le croire. La louve prend toutes ses mesures pour cacher leur séjour; jamais elle n'abordera le bois du côté de l'enceinte où sont ses louveteaux. Si ses petits sont au sud d'un bois et qu'elle arrive par la plaine de ce côté, elle fera un grand détour pour rentrer par le nord, puis elle fera plu-

sieurs faux rembuchements et suivra des chemins dans une direction opposée à celle de l'enceinte, pour sauter tout à coup sous bois et se glisser par les fourrés jusqu'à ses louveteaux.

Aussi, dès qu'on trouve la louve seule ou accompagnée du mâle, entrant plusieurs fois de suite dans le même bois ou dans la même enceinte, il ne s'agit plus que de pénétrer dans le fort pour s'assurer de la présence des louveteaux. Dans ce cas, il vaut mieux le faire sans chien, de peur de voir la louve déménager ses petits. Il faut s'adresser aux riverains, laboureurs, bergers, etc., pour savoir s'ils ont vu plusieurs fois des loups rentrer dans le bois, parce que, s'il s'y trouve une portée, ceux-ci finissent bien par voir plusieurs fois les loups y rentrer. Il faut surtout surveiller les bois connus pour être des bois à loups, que le piqueur doit toujours connaître.

En été, les loups ont généralement leurs liteaux sur des places un peu découvertes, où ils trouvent de l'air et en même temps un peu d'ombre. En hiver, dans les temps rudes, ils se retirent volontiers dans les bois épais, au milieu des fougères et des bruyères ou des hautes herbes bien exposées au soleil, car le loup, comme le chien, aime le soleil. A la fin de l'hiver et au printemps, ils sont généralement dans les boqueteaux, garennes ou oseraies fourrées dans les grandes plaines; d'ailleurs les louvards chassés par les grands loups s'y trouvent souvent à cette époque.

Généralement la louve ne se déchausse jamais dans l'endroit où elle a ses louveteaux; cependant j'ai vu des exceptions. Il est vrai que c'était dans un pays où les loups n'étaient jamais chassés ni dérangés, dans la Haute-Marne. Quant au grand loup, il se déchausse souvent près de l'enceinte où il est remis.

Dans le Morvan, le Bourbonnais, le Nivernais, les piqueurs de loups et les braconniers qui enlèvent les portées savent parfaitement s'assurer du lieu où elles sont, en rappelant les loups la nuit. Ils hurlent en imitant le cri du loup; les jeunes leur répondent et on relève ainsi l'endroit où ils ont leurs liteaux.

II

DE LA CONNAISSANCE DU LOUP PAR LE PIED.

C'est une science fort difficile et qui ne peut guère s'apprendre que par la pratique.

Il y a des chiens qui ont le pied tellement semblable, à première vue, au pied du loup, que sans les allures on pourrait s'y tromper, si l'on n'est pas très fort et très expérimenté. Les explications écrites sont donc bien difficiles à donner.

D'abord, il est toujours difficile d'en revoir, le loup évitant généralement les endroits boueux et marchant plutôt sur le terrain sec ou les feuilles, où il ne laisse pas d'empreintes. En outre, quand il a gelé et que le terrain est dur, on ne peut en revoir, sauf les jours de gelée blanche, où le jugement est facile tant que la gelée n'est pas fondue par le soleil. Dans la neige on juge bien, excepté quand la neige est trop fondante, ce qui change la forme du pied, ou quand la neige est trop gelée, car elle casse et tombe dans l'empreinte en en changeant la forme. Néanmoins la neige est éminemment favorable, parce qu'elle permet de juger les allures, quand même on ne verrait pas bien le pied et parce que c'est là la chose importante pour ne pas faire d'erreurs.

Outre ces difficultés, la plus grande est de bien savoir discerner le pied du loup de celui du chien, et sous ce rapport, je le répète encore, on ne peut guère être parfaitement sûr si l'on ne peut distinguer les allures, point fondamental des différences entre les animaux sauvages et les animaux domestiques. Pour le loup par exemple, il y a des chiens courants de Gascogne qui ont tellement le pied du loup, que sans les allures on pourrait bien commettre une erreur.

Néanmoins, comparez deux pieds de grandeur égale, celui d'un grand chien et celui d'un loup. Le grand loup aura toujours le pied plus serré et moins ouvert que celui du chien, les doigts

des pieds plus joints, plus réunis et, ce qui a l'air contradictoire, pourtant plus détachés les uns des autres; son talon sera bien plus gros, bien plus large et surtout bien plus détaché du pied que celui du chien et formera trois fossettes bien marquées en terre; enfin les deux doigts de côté seront de même bien détachés à la même hauteur, de façon que le pied aura beaucoup l'aspect d'une fleur de lis; généralement les ongles sont très forts et usés. La louve a le pied encore mieux fait que le loup et plus remarquable à l'œil; il est plus long, plus étroit et plus serré, plus différent encore de celui du chien. Son talon est encore plus long et plus détaché que celui du loup; ses ongles sont un peu plus minces.

Le louveteau est le plus facile à distinguer. Son pied, qui ressemble déjà à celui d'un chien de bonne taille, ne marquera jamais d'ongles ou bien ceux-ci marqueront comme des aiguilles. Le louvard, plus difficile à distinguer, parce que son pied, égal à celui d'un fort chien, est moins bien fait que celui du vieux loup, pourra encore se reconnaître à ses ongles, qui sont beaucoup plus pointus et plus minces que ceux de quelque chien que ce soit qui aurait la même grosseur de pied.

Quant aux allures, partie la plus importante de la connaissance du pied du loup, elles sont plus longues, mieux réglées, plus pareilles et plus assurées que celles de n'importe quel grand chien. Il faut ne pas oublier qu'en vénerie les allures comprennent :

1° La façon de poser les pieds;

2° La distance de l'empreinte des pieds de devant à celle des pieds de derrière.

Or un vieux loup qui marche droit et d'assurance ne se méjuge jamais, c'est-à-dire qu'il met régulièrement le pied de derrière sur l'empreinte du pied de devant. S'il court, le pied de derrière se trouve placé à deux ou quatre doigts de celui de devant, qui est beaucoup plus grand et plus large et très facile à reconnaître. Les allures sont les mêmes pour la louve, sauf quand elle est pleine, car alors son allure est moins régulière et ses

pieds de derrière se posent souvent en dehors de ceux de devant. Si on peut suivre un loup sur la neige, on en apprendra plus en un instant que dans tous les traités du monde et on verra tout de suite la différence de ses allures et de celles d'un chien. Elles forment une ligne absolument droite, avec les pieds régulièrement posés sans que l'animal se méjuge jamais.

Il est encore quelques connaissances qui peuvent servir pour s'assurer d'une voie de loup. D'abord ses laissées, qui sont toujours ou blanches ou blanchâtres et contiennent des os, du poil ou de la laine. Celles du grand loup sont toujours dures et placées ordinairement à côté d'un grand chemin, d'une sente ou d'un carrefour; celles de la louve sont molles et toujours au milieu du chemin. Enfin au rembuchement, s'il se trouve des ronces dans la coulée, on peut examiner s'il n'est pas resté de poil de loup aux épines, et en observant comment le poil est tourné et fixé à la ronce, on peut, s'il n'y a pas de revoir, conjecturer si c'est une rentrée ou une sortie. Si les loups rentrent aux liteaux de leurs louveteaux, il y a souvent aux ronces et aux épines de la laine provenant des moutons qu'ils leur rapportent.

Malgré cela, l'expérience et la pratique peuvent seules, je crois, enseigner la science du pied du loup. D'ailleurs il est bien difficile à un veneur d'apprendre son métier dans un Traité de Vénerie; il peut y compléter ses connaissances et les rectifier, mais il ne peut guère y apprendre un métier qu'enseignent seules la pratique, l'expérience et l'intelligence.

III

DE LA MANIÈRE DE DÉTOURNER LE LOUP.

La première chose que doit faire le valet de limier pour le loup, c'est de s'assurer d'un bon limier pour loup : chose peu aisée à trouver, car son chien doit surtout aimer la voie du loup, ce qui est rare. Il faut donc que le limier ait déjà chassé loup en meute, qu'il ait montré un goût prononcé pour cette voie, qu'il

ait le nez fin à cause de la légèreté extrême de cette voie. On n'aura guère à craindre, comme pour les autres animaux, que le limier se rabatte sur les voies du relevé. Si, après s'être assuré qu'il chasse bien le loup et qu'il aime cette voie, on l'a mis à la botte, et qu'alors il paraisse froid sur la voie, qu'il ne la suive pas avec action ou qu'il ne la suive que par manière d'acquit, on fera mieux de le remettre en meute, car il ne fera jamais un bon limier pour loup. Si, au contraire, il travaille une voie de loup avec action, mordant même les branches à la rentrée quand on tire sur le trait, hérissant son poil au rembuchement, il faut le perfectionner et l'encourager par la douceur et les caresses, en lui disant : « Harlou là, mon bonhomme, harlou! hou devant, tu dis vrai! » Il faut naturellement l'habituer à mépriser toutes voies qui ne sont pas celles du loup et lui apprendre à être absolument muet et, autant que possible, l'amener à travailler libre, ce qui facilite et active énormément le travail.

La meilleure époque pour faire un limier de loup est en juin, juillet, août et septembre, époque des louveteaux, dont l'odeur n'est pas si intimidante et qu'on peut faire suivre et lancer au chien. On peut, en outre, lui faire travailler les vieux loups à leur retour, lorsqu'ils rentrent au fort pour apporter la pâture à leurs petits. On l'accoutume à travailler des voies de hautes erres et on le confirme. C'est une voie si facile à sur-aller et si légère, que, si elle est un peu haute, le limier, sur un terrain peu favorable, la sur-allera plus qu'aucune autre.

Quand le limier fera bien tout ce travail, il lui faudra encore pour être parfait deux qualités :

1° D'abord qu'il aime tellement la voie du loup, que, s'il en suit un, il méprise absolument tout autre animal qui lui bondirait même sous le nez.

2° Qu'il puisse faire son travail en liberté, car c'est alors qu'il aura moins de chance de sur-aller et qu'il suivra sa voie plus facilement et plus vite, pour faire ces grandes suites de loup quelquefois si fatigantes sous gaulis, à trait de limier. S'il

travaille libre, on le suit rapidement, en n'ayant qu'à le modérer et à le maintenir à mi-voix à portée de soi.

Les grands loups font souvent de telles nuits, que, pour avoir chance de les rembucher, il faudrait quelquefois six ou huit valets de limier, tandis que, si vous avez un seul homme avec un limier bien mis et bien dressé à travailler libre sans s'échapper (quitte à lui mettre le trait s'il s'échauffe trop dans certains moments), il aura un grand avantage et pourra arriver à rembucher un grand loup après plusieurs lieues de suite, ce qu'il n'aurait jamais pu faire autrement.

La quête du grand loup est la plus désagréable et la plus fatigante de toutes, parce qu'il varie beaucoup ses heures de rentrée et de sortie, qu'il n'a pas de demeures fixes, qu'il change de pays et de cantons continuellement, qu'il reste souvent sur pied jour et nuit, qu'il prend aisément vent du trait et que sa voie est si légère, qu'elle peut à peine être relevée en plaine au bout de quelques heures, même par un chien très fin. Le valet de limier ne peut donc guère déterminer sa quête que sur des conjectures basées sur le raisonnement et l'intelligence; mais son succès dépendra beaucoup du hasard, qui a bien ou mal servi le loup qu'il cherche.

Pendant l'été, le loup n'ayant guère de demeure fixe et restant souvent dans les grains, il faut commencer sa quête dans les campagnes, autour des villages et des fermes. S'il n'a pas un abat dans le bois, il fait dans sa nuit tant d'allées et venues à travers champs, que, si on ne sur-allait pas souvent, on serait presque sûr de la trouver, lorsqu'il fréquente le canton; de même, dans les temps de neiges et de brouillards, parce que les loups sont obligés de courir d'un endroit à un autre pour trouver leur nourriture. Quand un loup a fait capture sans peine et sans inquiétude, il se rembuche assez volontiers dans un buisson voisin, surtout s'il y a de l'eau. Si on croit l'avoir rembuché, il ne faut pas faire longue suite, parce qu'un vieux loup fin et rusé écoute longtemps au bord du bois avant de s'aliter et il se remet quelquefois à longueur de trait. S'il a fait un abat consi-

dérable, il faut, aussitôt qu'on en a connaissance, y aller et faire exactement jusqu'aux plus petits buissons des environs, car souvent le coupable reste bien près de cet abat.

Le loup rentre ordinairement par les chemins ou faux-fuyants sans beaucoup de retours. Si la rentrée se trouve dans un buisson de peu d'étendue, il faut en prendre tout de suite les grands devants pour voir si l'animal est passé, plutôt que de risquer le mettre debout en faisant suite; mais si la voie rentre dans une forêt de grande étendue, on peut suivre jusqu'aux bons endroits, car il est peu probable qu'il se soit remis si près. Si, en faisant suite, on s'aperçoit qu'il s'est déchaussé de temps en temps, on est à peu près sûr qu'il est allé s'aliter au loin. Mais si on arrive à une bonne demeure bien exposée, il faut en prendre les grands devants, sans faire suite. Si on ne le trouve pas sorti, il faut prendre une seconde fois les devants dans l'autre sens, en commençant par où l'on a fini, afin que, changeant ainsi le vent pour le chien, on ait moins de chance de le sur-aller. Si on ne trouve rien, on doit examiner l'enceinte, voir si elle est bien exposée au midi ou au soleil levant, avec des herbes et des fougères, etc., car alors on peut espérer que le loup y est resté; mais si la voie sort de l'enceinte, il faut continuer à faire suite jusqu'à ce qu'on croie l'avoir rembuché dans une bonne demeure et se méfier des faux rembuchements que fait souvent un vieux loup rusé. Il se présente à une coulée, y entre quelques pas, puis, revenant sur ses pas, longe le chemin ou la plaine pour aller se remettre dans une autre enceinte. C'est alors le même travail à faire que pour les faux rembuchements du cerf, et surtout du sanglier.

Toutes les fois que le valet de limier voit que son chien travaille une voie de loup, il doit presser son travail, dans la crainte que les voies ne vieillissent trop. Il arriverait que, vu leur légèreté, le limier sur-allerait bientôt, surtout au premier carrefour, et si l'homme ne peut en revoir, ce qui arrive souvent, il doit bien examiner la façon de travailler de son chien. Quoiqu'ils aient à peu près chacun leur façon de travailler, si le chien tient la

queue bien droite et sans la remuer, flaire la branche d'un air mécontent, hérisse un peu le poil de son dos, et qu'au même instant il se mette en devoir de suivre, il est plus que probable que c'est d'un loup qu'il se rabat. Si dans les carrefours où les loups jettent ordinairement leurs laissées et se déchaussent, on trouve sur les pierres ou buissons des laissées de bon temps auprès de déchaussures grosses et profondes, on peut être sûr qu'on fait suite d'un grand loup, tandis que, si les laissées sont un peu molles et au milieu du chemin et les déchaussures plus menues et moins profondes, il est probable que l'on fait suite d'une louve. Le loup, comme le chien, levant la patte pour uriner contre une branche ou un petit buisson, le limier le marque à merveille en flairant de haut en bas et en l'imitant, tandis que la louve s'accroupit au milieu du chemin, ce que le limier indique aussi à sa manière.

Si le loup a envie de se remettre, il cherche quelquefois à ruser, surtout quand la terre est mouillée. Il suit alors un chemin, en prend un autre, va et vient sur sa voie, pour prendre ensuite un faux-fuyant ou une coulée afin d'entrer au fort. On ne laissera pas le limier entrer plus d'une longueur de trait pour s'assurer seulement que l'animal y rentre bien, et on se retire pour prendre les grands devants. Si le limier n'est pas un vieux chien bien fait au métier, il pourra se refroidir en approchant du liteau et chercher même à prendre le contre par suite de la crainte que le loup inspire aux chiens; mais le vieux limier indiquera, le nez haut et en allant au vent, que le liteau est proche.

La quête du valet de limier pour trouver les portées de louveteaux est beaucoup plus facile, surtout à la fin de l'été, en août et septembre, pour peu que l'on soit du pays et que l'on connaisse un peu les bois à loups. Si en faisant le bois, on trouve deux ou trois jours de suite deux loups, ou seulement une louve entrant et sortant plusieurs fois d'un même buisson ou d'un fourré bien situé, on doit présumer qu'il s'y trouve des louveteaux. Il ne faut pas oublier que dans ce cas les loups font de faux rembuchements et rentrent généralement le plus loin

possible de leur enceinte pour mieux cacher leurs liteaux. Il faut donc s'assurer de l'enceinte véritable et, pour cela, laissant le limier en dehors du buisson pour ne pas faire déménager la louve avec sa portée, on pénètre seul sous bois. S'il y a des louveteaux, on voit de fortes coulées, l'herbe et la terre sont battues par places, la mousse est grattée et roulée au pied des arbres, les petits buissons bas sont mordus et cassés. On doit même tomber sur la cuisine, plumes, laine, os et carcasses des animaux que la louve a apportés à ses petits, et on peut même trouver les liteaux d'après lesquels on peut estimer le nombre de louveteaux, en se rappelant qu'ils se couchent souvent deux par liteau.

Quand les louveteaux ont pris de la force et commencent à voyager, la louve restant très rarement avec eux pendant le jour, si on veut les trouver, il faut donc suivre le contre-pied du rembuchement de la louve.

Il ne faut pas oublier que la louve établit ses louveteaux en forêt dans un buisson ou une taille de huit à neuf ans, généralement sur le bord d'une plaine ou d'un pâturage, et toujours dans un endroit où il y aura de l'eau, sous forme de mare ou de ruisseau, afin que ses jeunes puissent aller boire facilement et prendre des grenouilles. C'est là d'ailleurs, près de l'eau, que l'on prendra le plus facilement connaissance des louveteaux.

Ordinairement une louve ne se déchaussera jamais près de l'endroit où elle a ses louveteaux. Le grand loup se déchausse encore assez souvent près de l'endroit où il se rembuche; néanmoins je crois que c'est plus tôt une exception.

Les vieux piqueurs de loups, les charbonniers des grands bois de la Nièvre, du Bourbonnais et du Morvan, s'assurent de la présence des loups et des louveteaux en les rappelant la nuit, comme nous l'avons dit plus haut. C'est ainsi que faisait mon piqueur Nennen, quand il travaillait des grands loups. Il partait généralement la veille au soir et couchait en forêt ou dans les petits bois fréquentés par les loups, dans une hutte de charbonnier ou de sabotier; il sortait à onze heures les rappeler et,

s'ils lui répondaient, il observait bien la place, allait dormir quelques heures et, de grand matin faisait avec son limier le tour des bois, pour voir si un loup rentrait dans l'enceinte d'où il lui avait répondu pendant la nuit. S'il trouvait la voie, elle le menait généralement dans la direction qu'il avait relevée et il ne manquait jamais alors dans son rapport de me dire : « Je le crois là et il doit être couché près de cet arbre, là-bas. » Le fait se vérifiait à l'attaque et je ne comprenais pas comment il pouvait savoir au juste où son loup était alité ; je n'en découvris la raison que quand, l'accompagnant un beau jour, j'eus connaissance de ses manœuvres, et je vis comment il relevait l'emplacement du liteau en observant dans quelle direction le loup lui avait répondu la veille. Il faut avoir connu ces vieux piqueurs de loups du Morvan pour savoir toutes les finesses et toutes les ficelles qu'ils employaient soit pour trouver des loups, soit pour les attirer même dans certains bois, les Saint-Jean, Charrier, Claude Thuyé, Nennen, Chopelin père, Barbouilleau, etc. ; je les ai tous connus ; avec eux non seulement il n'y avait guère de buissons creux, mais, ce qui est encore plus extraordinaire, ils avaient presque toujours un loup au rapport.

Voici comment se faisait le rapport du valet de limier dans la grande louveterie :

« Je crois avoir détourné un ou deux loups ou louves, etc. Ils viennent du côté de tel buisson, ou ils reviennent de la pâture du côté de tel village. Ils ont fait tel abatis, que j'ai trouvé en les suivant ; de là ils vont demeurer en tels buissons, où je les crois rembuchés. J'ai fait grande suite après, et comme je crois que leur droit chemin est d'aller de tel buisson à tel autre buisson, m'est avis de placer la meute ou les relais à tel endroit. »

IV

DE LA CHASSE DU LOUP.

La chasse du loup demande beaucoup de finesse, de ténacité et de patience : j'entends surtout parler du veneur qui ne chasserait que loup. Il faut de la ténacité et de la patience, parce qu'on ne réussit pas toujours à chasser quand on veut et qu'on peut aller plusieurs fois à la chasse sans rien avoir; il faut beaucoup de finesse, parce que le raisonnement, la connaissance des lieux, des mœurs de ces animaux et de leurs habitudes, vous indiquent les meilleures chances de trouver une voie et de pouvoir lancer, ce qui est peut-être le plus difficile. Pour cette chasse il faut admirablement connaître les qualités des chiens qu'on a. Tel chien ardent rapprocheur deviendra muet ou prendra même le contre en arrivant au liteau, par crainte; tel autre, chien de tête habituellement, sera en queue si le loup se fait chasser au nez, par crainte encore; tel autre, toujours en tête en plaine, parce qu'il se sent soutenu, lâchera au fourré, encore par crainte; tel autre au contraire, hardi et vrai chien de loup, ne lâchera pas et dira vrai, quand les autres auront l'air de n'y rien comprendre.

Il faut avoir l'instinct des lieux, de façon qu'en arrivant dans un pays nouveau un chasseur de loups voie et comprenne du premier coup d'œil quels sont les bois à loups, qu'il juge que telle position sur un côteau doit être un passage de loups, que tel buisson bien exposé doit être un séjour, une demeure de loups. Habituellement, quand j'arrivais dans un pays nouveau, je le parcourais à cheval avec mon piqueur, et il était rare que nous ne sussions pas, au bout de deux ou trois jours, où nous devions aller chercher nos voies.

Le chasseur de loups doit absolument avoir des rapprocheurs dans sa meute; car cette voie est si légère, que, sans chiens qui puissent rapprocher, on s'expose, non seulement à ne pas attaquer, mais encore à perdre dans un forlonger. Il faut que ces

rapprocheurs soient actifs et ne musardent pas sur les voies. On devra les laisser travailler d'eux-mêmes, ne les aider qu'à coup sûr, ne leur parler que doucement et ne jamais les enlever de la voie, sous peine de les voir ne pas pouvoir la reprendre. Il faut enfin les faire rapprocher souvent, car si on ne leur donnait que des animaux détournés, ils arriveraient bien vite à ne plus vouloir ni pouvoir rapprocher.

Généralement à cette chasse le pied des chiens s'égalise, et c'est peut-être le seul animal sur lequel on puisse découpler des chiens un peu inégaux de pied; cependant, si l'on a la chance d'avoir quelques bons chiens hardis, perçants et un peu plus vites que les autres, il ne faut pas arrêter la tête pour rallier la queue, car on pourrait bien ne pas reprendre et dégoûter ces excellents chiens de tête. Il faut tâcher de rallier la queue à la tête ou, si l'on arrête, que ce soit très peu de temps, car les forlongers au loup sont très difficiles à enlever, la voie en est bien plus froide encore que celle de la nuit ou du matin, et se conserve beaucoup moins. Toutefois je dois dire que j'ai eu deux griffons superbes, chiens de loups hors ligne, qu'à mon grand regret il m'a fallu supprimer, car ils attaquaient et emmenaient un loup tellement vite, qu'il m'était impossible, quand l'animal filait droit, de leur rallier la meute, et ils me firent ainsi manquer plusieurs chasses. Je crois avoir rarement vu des chiens d'une poussée pareille et douze chiens comme eux auraient certainement pris un grand loup, si on avait pu les suivre, d'autant plus qu'ils étaient d'une bravoure et d'un mordant extraordinaires.

Si on attaque un loup détourné, on doit aller à la brisée dans le plus grand silence, car aux premières voix des chiens, et même peut être avant, le loup aura probablement vidé l'enceinte. En grand silence on ira donc à la brisée avec ses chiens les plus sûrs et l'on enverra le reste en harde volante dans la direction probable où le loup partira. On laissera les vieux chiens empaumer la voie, et vit-on sauter le loup, on ne découplera pas avant que les chiens d'attaque ne soient arrivés, là où l'on a vu sauter le loup. Si par hasard le loup se fait battre dans l'enceinte,

on ne donnera pas les autres chiens avant qu'il n'ait sauté hors de l'enceinte, excepté dans certains pays où vous auriez à craindre de ne jamais pouvoir donner la meute, car les chiens pourraient bien, en ralliant dans l'enceinte, prendre le contre, embrouiller les voies et les faire perdre aux chiens d'attaque. Pendant l'embrouille le loup filerait; on aurait ensuite un rapprocher en forlonger, et comme le loup ne se ferait pas relancer et que la voie si légère se refroidirait de plus en plus, on finirait par la perdre.

Il ne faut pas avoir grande crainte de donner la meute un peu en queue; elle ralliera, et cela vaudra toujours mieux que de la donner trop tôt. Du reste, je condamne absolument le relais et je ne comprends que la meute en relais volant pour donner sur les chiens d'attaque, aussitôt que le loup est sorti de l'enceinte.

Si l'on n'a pas envoyé au bois et que, par conséquent, on ne compte pas sur un loup détourné, ou si votre valet de limier a fait suite d'un grand loup, mais n'a pas pu le rembucher, il faut le rapprocher pour tâcher de le lancer. On découple les chiens de recri, on fait suivre la meute en harde volante, en l'envoyant sur la refuite présumée de l'animal. En ai-je fait des promenades en traînant ma meute en harde volante pendant que mon piqueur rapprochait la voie avec ses chiens de recri! Que de fois ai-je condamné à mort des chiens qui n'étaient pas mauvais, mais qui ne voulaient pas marcher à la harde et qui m'exaspéraient en se faisant traîner!

Il faut appuyer doucement les chiens de recri, et dans un à bout de voie, si positivement ils ne peuvent l'enlever, il faut prendre vivement les grands devants pour retrouver la voie dans un terrain plus convenable. C'est là qu'il faut se fier au bon chien de loup sur lequel reposera tout l'espoir de le lancer. Il faut avoir l'oreille attentive, car il est probable que le loup n'attendra pas l'arrivée des chiens pour filer. Aussitôt qu'il aura entendu les chiens de recri prendre la voie, il sera parti au plus vite, sachant que la fuite la plus prompte est le meilleur moyen de se débarrasser d'eux. Quand les rapprocheurs arriveront au liteau, il y aura redoublement des cris, et à leur action on verra bien

que le loup est parti. Il faut alors, si on suit avec la harde volante, donner rapidement les chiens de meute, en faisant toujours grande attention de ne pas les donner en tête, pour ne pas causer de hourvaris et pour que la meute ne prenne pas le contre, ce qui arrive pour le loup encore plus facilement que pour tout autre animal.

Peut-on forcer un grand loup? C'est bien rare, parce que :

1° L'animal a un fond et une vigueur extraordinaires et qu'il est toujours en condition.

2° Parce que surtout il règle le train et ménage ses moyens. Si les chiens sont trop vites, il ne se presse pas et reste même quelquefois au milieu d'eux; s'il a de l'avance, il va doucement, s'arrêtant de temps en temps pour voir si la meute arrive.

3° Parce qu'il n'y a rien au monde de plus rare que des chiens assez hardis pour forcer un grand loup à marcher plus vite qu'il ne lui convient. Si des chiens sont assez braves pour tomber dessus à la prise ou même à l'attaque (ce qui est bien plus rare), il n'y en a guère qui tomberont dessus quand il marche ou galope devant ou au milieu d'eux.

4° Parce qu'enfin bien des grands loups, perçant droit devant eux sans s'arrêter, finissent par se forlonger, et alors, la voie allant toujours se refroidissant, vous finissez par la perdre.

Mais si l'on ne prend un vieux loup que fort rarement, bien régulièrement forcé (je n'en ai jamais pris que deux moi-même et un troisième avec M. le comte de Barral), on peut prendre les louvards jusqu'en avril, et un bon louvard de décembre à avril fait une chasse admirable. Les défauts y sont rares, parce que le loup est rarement loin des chiens; fort heureusement, car les forlongers sont terribles et bien difficiles à enlever. S'il y a un forlonger sur une route, il faut faire suivre rapidement aux chiens les bordures de la route pour tâcher de relever la voie, si le loup a fait un hourvari.

Il ne faut jamais, à la chasse du loup, s'amuser à briser ou à attendre un retour : on risquerait fort de perdre la chasse et de ne jamais la retrouver. Il y a quelquefois des loups qui font des

randonnées assez courtes et qui se font battre toute une journée dans une forêt; mais généralement il faut s'attendre à être mené loin et ne pas trop compter revenir coucher à l'endroit d'où l'on est parti.

Le loup suit volontiers, pendant la chasse, les ravins, les fossés et les endroits où il peut être à couvert; quelquefois, mais plus rarement, il suit les chemins. J'en ai vu que je chassais passer tranquillement dans des cours de fermes ou de domaines, sans s'inquiéter des habitants.

Quand le loup n'en peut plus, il s'accule à un buisson, à un arbre, ou il se terre, la queue devant, sous quelque grosse pierre ou dans quelque trou. Là il se défend avec succès contre les chiens et les intimide souvent au point que ceux-ci se bornent à l'entourer en criant et ne se jettent dessus que quand les chasseurs arrivent à leur secours et les excitent.

Si l'on veut raccourcir un grand loup, par suite de la difficulté de le forcer, le piqueur maintiendra ses chiens d'un peu près, pendant que les chasseurs s'occuperont de croiser le grand loup dans sa fuite. Il faut alors piquer résolument en avant, pour gagner les postes que l'on connaît, et là se poster bien silencieusement à bon vent si l'on veut le tirer. Le loup évente du reste plus difficilement les tireurs à cheval que les tireurs à pied.

Depuis la fin d'août jusqu'à la fin de novembre, la chasse des louveteaux est agréable et pour ainsi dire sûre; les louveteaux se font battre et relancer et sortent rarement du buisson où on les attaque.

Si l'on a connaissance d'une portée de louveteaux qu'on veuille ou qu'on soit forcé de prendre, on se transporte avec la meute qu'on harde au fort près de l'enceinte; on attaque avec quelques chiens de recri, mais on peut en garder quelques-uns des meilleurs et des plus fins pour attaquer les derniers louveteaux à la fin de la journée. Le piqueur accompagne les chiens de recri et les appuie fortement dès qu'ils ont lancé un louveteau. Aussitôt qu'on s'est assuré de l'animal de meute, on donne les chiens en les faisant bien rallier, et alors on les appuie, ce qui est de règle

pour toute chasse de loup. Le louveteau se fait battre, et toutes les fois qu'il se trouve aux lisières de son enceinte, il fait un retour; là le piqueur ne doit pas trop presser les chiens, car ils outrepasseraient les voies et auraient de la peine à relancer leur louveteau, qui se remet souvent. Les chiens prennent fréquemment change d'un louveteau sur l'autre, ce qui fait que le premier est souvent long à prendre, tandis que les derniers, déjà épuisés, succombent bien plus vite; mais ils sont aussi difficiles à lancer, par suite de l'entrecroisement des voies de la chasse dans la même enceinte. Quand le louveteau ne peut plus marcher, il s'accule, et on le prend souvent à la main sans qu'il cherche à mordre. Après avoir pris un ou deux louveteaux, on les fait fouler aux chiens et, si quelques jeunes s'y refusent, on les caresse en les animant pour leur faire prendre de la hardiesse.

Souvent la louve vient pendant la chasse se donner aux chiens pour tâcher de les enlever, afin de sauver ses louveteaux.

V

QUELQUES CONSEILS AUX CHASSEURS DE LOUPS POUR MAINTENIR LEURS CHIENS DANS LA VOIE.

C'est une très grande affaire que de maintenir ses chiens dans la voie du loup. A moins de posséder des chiens de ces races comme il y en avait autrefois et dont c'était le goût dominant, il faut constamment s'occuper de les maintenir dans la voie si on veut avoir de vrais chiens de loup. J'entends par vrais chiens de loup non pas seulement des chiens capables de prendre des louveteaux ou d'attaquer un loup par hasard et de le chasser plus ou moins bien la première fois, mais des chiens n'attaquant que loup, le maintenant au milieu d'autres animaux, ne le quittant pas et, à la prise, tenant le ferme ou lui livrant bataille pour l'étrangler.

Voici comment je procédais dans le temps où je ne chassais que le loup. J'avais toujours dans un chenil à part deux ou

trois loups que je prenais l'été dans une portée avec deux ou trois vieux chiens d'attaque et un ou deux bulls. Mes vieux chiens bien lents attaquaient un jeune louveteau, et quand j'avais remarqué un endroit où il passait fréquemment, je m'embusquais avec un ou deux de mes bulls. Aussitôt que le louveteau arrivait, je lâchais mes bulls, qui le prenaient; j'arrivais rapidement pour empêcher qu'il ne fût étranglé, puis j'emportais les louveteaux à la maison, où je les élevais. Quand ils étaient grands, je les faisais chasser tout l'été par les chiens, soit dans un grand parc, soit dans un boqueteau au milieu d'une plaine. Je les faisais prendre une ou deux fois, et la troisième fois je laissais les chiens les étrangler; sans cela, ils ne seraient pas devenus assez mordants. Dans l'intervalle de ces chasses, je prenais quelques blaireaux à la poche, la nuit, et je les faisais chasser et étrangler par mes chiens, car j'ai toujours remarqué que ceux qui les chassaient et les étranglaient le mieux étaient mes meilleurs chiens de loups. En procédant ainsi tout l'été, j'arrivais à la saison de chasse avec des chiens bien en voie et n'en ayant aucune crainte; je savais quels étaient les meilleurs et les plus mordants.

Il m'est arrivé deux fois, alors que j'avais mes meilleurs chiens de loups, d'avoir affaire à des vieux loups très méchants qui étranglaient les chiens à l'attaque. La seconde fois que j'attaquai le premier de ces loups, mes chiens rebutés le lâchèrent et ne voulurent plus le chasser. Désespéré, je réfléchis longtemps à ce que je pourrais faire, et voici le plan que j'adoptai et qui me réussit à merveille. J'avais plusieurs bulls très forts et très hardis qui me servaient à coiffer mes loups dans leur chenil lorsque je les mettais en boîte. Je les emmenai à la chasse jusqu'à ce que mon piqueur Nennen eût pu rembucher ce grand loup méchant; puis je me portai à un passage certain près de l'enceinte, en tenant mes bulls hardés avec des laisses à lévrier. Nennen, pénétrant dans l'enceinte avec ses chiens d'attaque, finit par faire partir le loup effrayé de ses cris et sonneries. Il s'en fut tranquillement au pas, accompagné à distance respectueuse

›ar les chiens, qui n'osaient rien dire et qui le regardaient de oin. Il arriva ainsi à la route où j'étais posté et s'arrêta même me regarder. Je lâchai immédiatement les bulls, qui, partant omme des fous, le coiffèrent en un instant. Surpris de cette ttaque si brusque de chiens qui avaient l'habitude de faire leurs ›rises sur des loups de façon à ne pas être pincés eux-mêmes, e loup détala grand train avec les bulls pendus après lui comme les sangsues. Immédiatement les chiens courants empoignèrent igoureusement la voie et se mirent à la chasse avec une rdeur extrême et je fis une chasse superbe. Deux fois ce pro-édé me réussit. La dernière fois, c'était à un loup métis sau-age que je l'appliquai. Il faisait de grands dégâts et était extrê-nement méchant, se faisant chasser comme un chien en faisant ıne pointe d'un kilomètre, puis il se retournait et entamait immé-nédiatement une bataille. Cette fois elle ne lui réussit pas, car es bulls le coiffèrent si bien, qu'il ne put jamais se dégager.

Du reste, ces bulls sont souvent très utiles quand on a affaire ı des animaux méchants, et c'est grâce à eux que je rends mon ›etit équipage actuel pour sanglier très mordant et tenant bien le erme. A l'attaque surtout, ce n'est pas si facile qu'on le croit ›u qu'on le raconte d'avoir dix-huit ou vingt chiens tenant bien e ferme dans de grands ronciers sur une compagnie de sangliers ›u sur un vieux sanglier méchant. Trois ou quatre bulls don-ıent du courage aux autres chiens, et les bulls ne gênent pas, ıttendu qu'ils ne tiennent pas la voie bien longtemps. Par exemple, ils lancent quelquefois tellement vite et raide, qu'il faut s'en méfier. Ils sont souvent blessés ou tués, et si la chasse est ongue, on risque de les perdre, car les bulls sont de mauvaise etraite. Si l'on a un valet de chiens, il est donc utile qu'il s'occupe l'eux pour les recueillir et les ramener; néanmoins j'en ai sou-vent perdu.

VI

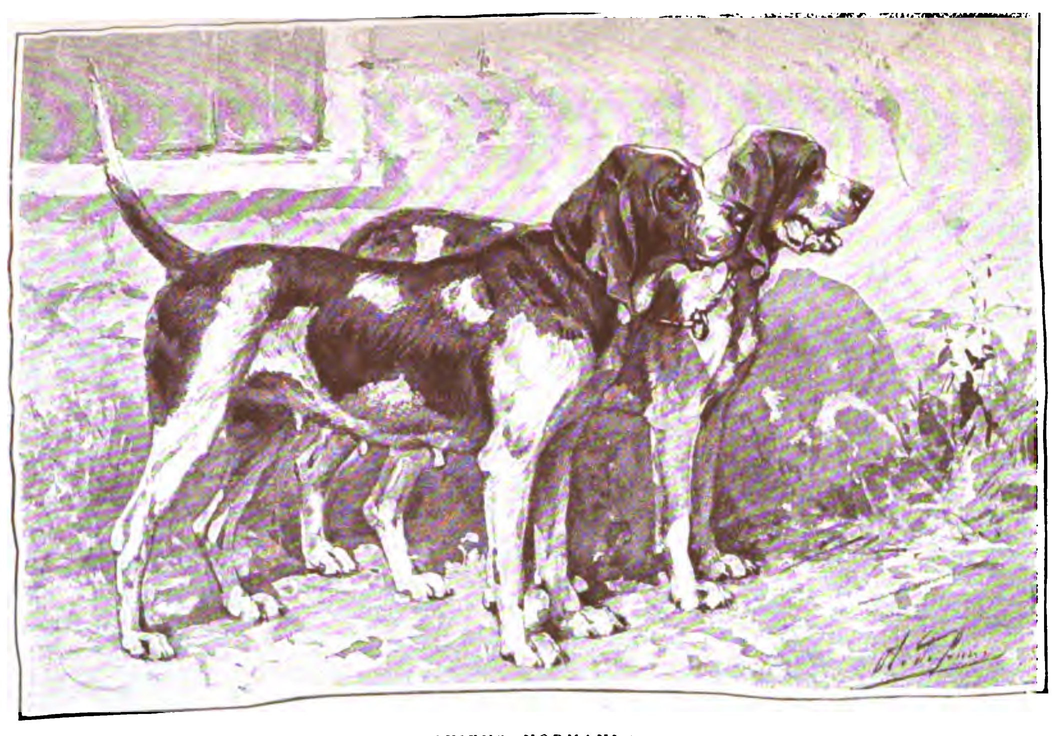
DES CHIENS PROPRES A LA CHASSE DU LOUP.

Ce n'est pas facile, maintenant surtout, de trouver de vrais chiens de loup, car il leur faut certaines qualités spéciales qu'ils possèdent rarement. Ils peuvent avoir des défauts que vous ne le leur pardonneriez peut-être pas si vous deviez les employer à la chasse du cerf ou du chevreuil, mais sur lesquels vous passerez, pourvu que le chien soit un vrai chien de loup. Si un chien préfère la voie du loup à toute autre, s'il ne chasse que cela, s'il rapproche une voie un peu haute, s'il a du fond et de la ténacité, que ne lui passeriez-vous pas, et avec raison, car il pourra vous rendre les plus grands services! Sans lui peut-être vous n'obtiendriez aucun résultat.

Les chiens qui chassent le mieux le loup sont les Gascons, les vieux Poitevins, les anciens Vendéens (Bas-Poitou), les Saintongeois, les Normands (quand il y en avait). N'oublions pas certaines races de pays créées dans certains centres où l'on chassait beaucoup le loup et qui avaient été formées surtout par sélection entre chiens le chassant bien, sans qu'on puisse facilement dire à quelle race ils appartenaient. Tels étaient, par exemple, les anciens chiens de M. César de Moreton.

Les chiens de Gascogne aiment beaucoup la voie du loup; ils sont fins de nez, mordants, hardis, tenaces, mais ils ont un grave défaut à mes yeux, c'est d'être trop lents et trop musards, surtout dans les rapprochers. Ils sont tenaces, c'est vrai, mais leur peu d'intelligence et de vivacité dans les rapprochers et les défauts cause souvent des forlongers dont on ne peut sortir.

Les Poitevins étaient des chiens de loup possédant d'admirables qualités : goût de cette voie, finesse de nez, bravoure, train soutenu et vive intelligence; on ne pouvoit rien voir de meilleur sur le loup. Malheureusement, ils sont bien rares maintenant; mais, comme dans les bâtards issus de cette race il y en a



CHIENS NORMANDS



encore où le vieux sang prédomine, il serait peut-être encore assez facile, en tirant race de ceux qui ont le moins d'anglais, de se procurer des chiens chassant bien le loup.

Les anciens Vendéens, surtout les poils durs, sont aussi de très bons chiens de loup; ils sont très mordants et très braves et aiment assez la voie du loup; ils sont vifs dans les rapprochers et serrent l'animal de près, car il y en a qui ont très *grand pied.* J'en ai eu même d'un train extraordinaire. Leur défaut est de ne pas fournir beaucoup de rapprocheurs (il y en a pourtant dans le nombre de très fins) et d'être durs à créancer, par suite de leur extrême amour de la chasse.

Les Saintongeois aiment généralement moins la voie du loup que les Poitevins et sont moins mordants; mais quand ils sont bien dans la voie, ils sont alors parfaits, à cause de leur grande finesse de nez, de leur belle façon de chasser et de leur disposition à garder change.

Quant aux Normands, ils étaient excellents chiens de loup, ayant beaucoup des qualités et des défauts des Gascons, avec lesquels ils avaient du reste bien des points de ressemblance.

On pourrait certainement dans les bâtards Saintongeois et Normands choisir ceux qui ont le plus de sang français et y trouver de bons chiens de loup.

Dans les races spéciales de pays plus ou moins pures, on pourrait choisir quelques bons chiens pour guider et former les autres; mais il vaut mieux ne pas en tirer race, car on ne sait jamais avec eux ce que l'on produira. Leur élevage donne des chiens grands ou petits, poils ras ou griffons, vites ou lents, quoiqu'ils sortent des mêmes parents.

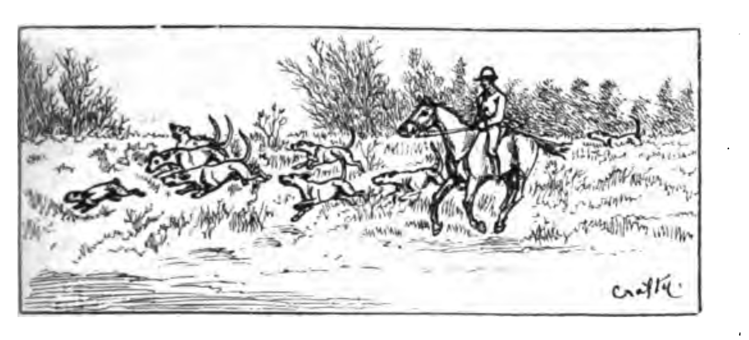
Si, avec ce que je sais et ce que j'ai appris en cinquante ans de pratique, je revenais au bel âge de mes débuts et qu'il me fût possible de chasser loup comme je le faisais alors, eh bien! j'avoue qu'en dépit de tout ce que j'ai dit et écrit et même de ce que je pense toujours, j'essayerais de chasser loup avec des chiens anglais, avec l'espoir d'en forcer et dans ce seul but.

Pour cela, je choisirais, dans les bons équipages anglais con-

nus par leur ancienneté et qui ont des chiens plus fins de nez et plus chasseurs que les autres, des chiens d'élite. Je me procurerais quelques belles lices et étalons, surtout dans les chiens gris. grands et forts, à tête longue, mais un peu carrée, que je choisirais de préférence et dont je ferais des élèves.

Je passerais un an ou deux à mettre ces chiens dans la voie au moyen de loups que j'élèverais et que je leur ferais chasser et étrangler, et au moyen de blaireaux que je leur ferais chasser et étrangler de même. Je n'élèverais jamais de ceux qui ne montrent pas de goût pour la voie du loup ou qui ne sont pas un peu fins de nez. Puis, après tous ces préparatifs, avec vingt ou vingt-cinq chiens ainsi obtenus je commencerais par prendre des louveteaux et je m'imagine que, si j'allais dans un pays à loups où j'aurais établi dans un endroit retiré et désert un bon abat de chevaux ou d'ânes, le jour où j'attaquerais non loin de ce garde-manger un bon grand loup bien gavé de la nourriture de la nuit. j'arriverais à le prendre. Avec des chiens très vites et très mordants, ayant une puissante haleine, si je mettais mon loup hors de son train et que je le forçasse à faire tête, je le prendrais comme tout autre animal. C'est en somme ce que j'ai vu faire à M. Jourdan du Mazot avec la crème des chiens de Rallye Bourgogne, qu'il avait amenés dans la Nièvre. Quand ces chiens-là furent morts, il ne put jamais renouveler ses hauts faits.





CHAPITRE XVII

I

LE LIÈVRE.

La chasse du lièvre est peut-être la plus fine de toutes les chasses et, au dire de beaucoup de bons veneurs, la clef de toutes. Un fin chasseur de lièvres est certainement un bon veneur; un bon chien de lièvre peut, s'il a du fond et du train, devenir très bon sur toutes les autres voies. Le lièvre a si peu de sentiment, ses voies sont si légères et il a tant de ruses dans son sac, que le chasseur et le chien qui en viennent à bout sont certainement capables, tous deux, de triompher de tous les autres animaux de vénerie.

Les conditions météorologiques tiennent une place considérable dans la chasse du lièvre, surtout maintenant que les chiens fins de nez sont assez rares. Une terre trop sèche, gelée, de la neige dans l'air, un vent ressuyant, une terre collante que l'animal emporte à ses pieds, l'odeur des plantes au printemps ou à l'automne, sont autant d'obstacles à la réussite et donnent constamment des journées où les chiens ne peuvent enlever la voie, font

rager les chasseurs et leur font condamner des chiens qui ne sont que les victimes d'un temps contraire. Indiquer quels sont les bons temps, je m'en garderai bien, car une longue expérience m'a appris qu'on se trompe si souvent en voulant juger le temps d'avance, que je pense qu'on n'en est bien sûr que quand on est à la chasse et qu'on voit faire les chiens.

Maintenant je crois qu'il est mauvais de faire chasser les chiens avant que la rosée ne soit ressuyée, car ils n'auraient plus de nez quand le terrain et les herbes seraient devenus secs: au moindre coup de soleil, ils ne pourraient enlever la voie. Il faut aussi, autant que possible, commencer à faire ses chiens de lièvre en plaine, car autrement, habitués à chasser au bois avec des portées, ils ne pourraient plus enlever la voie dans les plaines rases où elles sont souvent ressuyées par le grand air et où se passe en somme une grande partie de la chasse du lièvre. Enfin des chiens de lièvre ne doivent guère chasser que cet animal ou le loup, dont la voie est au moins aussi légère et difficile à enlever et qui de plus n'est guère destiné à les gêner ou à leur faire faire change.

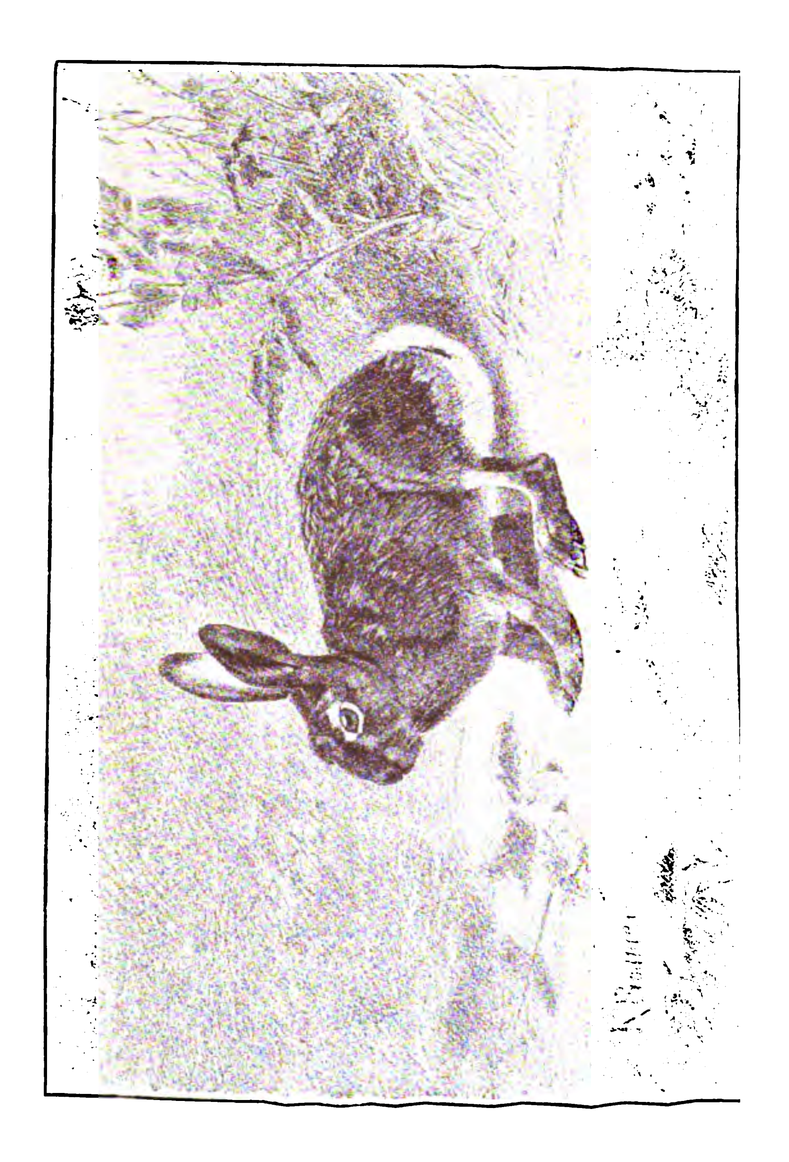
Il faut aussi et autant que possible à cette chasse éviter les à-vue. Il est rare que les chiens ne perdent pas la voie après un à-vue, surtout au lancer aux débuts du laisser-courre.

II

DU LIÈVRE ET DE SA NATURE.

Le lièvre est un petit quadrupède de l'ordre des rongeurs. d'un pelage gris plus ou moins roux, suivant les pays; le dessous de la mâchoire inférieure est blanc, de même que le ventre: le bout des oreilles est noir, la queue noire en dessus et blanche en dessous.

On appelle lièvres *ladres*, ceux qui habitent les pays marécageux; leur chair est mauvaise. On dit les lièvres de montagne plus gros que ceux de plaine et ayant plus de brun sur le corps





et plus de blanc sous le cou. On rencontre quelquefois chez eux des variations de couleur, comme du reste dans tous les animaux.

Le lièvre dort les yeux ouverts; sa vue ne paraît guère perçante et son odorat est médiocre, mais son ouïe est des plus fines. Il est craintif et ne cherche son salut que dans la fuite ou dans la ruse. Quoique très doux, il égratigne fortement quand on le prend. Il vit d'herbes, de fruits, de plantes. Il est généralement très gras en novembre et décembre, et c'est au printemps qu'il est le plus maigre, à cause de la chaleur des femelles. Il vit de sept à huit ans, mais il atteint rarement cet âge, par suite de ses nombreux ennemis, oiseaux de proie, renards, chiens, belettes, putois, chats, corbeaux, sangliers, blaireaux, etc., et surtout l'homme.

Le lièvre ne boit pas. Lorsqu'il est en fuite et qu'il veut écouter ou observer, il s'assied sur son derrière et se dresse quelquefois de tout son corps. Il a les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière : aussi court-il beaucoup mieux en montant qu'en descendant, et quand on le chasse, commence-t-il généralement par gagner les hauteurs. Sa course est une espèce de galop et il court sans bruit.

Le mâle, appelé *bouquin*, est plus court, mieux rablé, plus rouge que la *hase*, nom de la femelle. Il a la tête plus courte et plus ronde que la femelle. Il a les oreilles assez courtes, larges et blanchâtres. Les crottes, appelées *repaires*, sont plus petites, plus sèches, plus aiguillonnées que celles de la hase. Quand le bouquin part du gîte, il dresse une oreille, couche l'autre, la queue retroussée sur l'échine, secouant le jarret. Quand le bouquin est attaqué et qu'il est du pays, il fait sa première randonnée franchement et sans ruses; il commence ordinairement la seconde dans le même goût et la termine par quelques retours et petites ruses peu embarrassantes; mais s'il se trouve encore pressé à la troisième, il ne la finit pas et fait une fuite à faux vent.

La hase est plus grande que le bouquin, elle est plus longue et a les cuisses moins gigottées, la queue plus longue et étroite, les oreilles longues; ses crottes sont plus grosses que celles du

bouquin, elles sont mieux moulées et moins sèches. En faisant sa nuit, elle ne s'écarte guère du premier gagnage où elle est entrée, par de petits chemins dans les blés et les ronces où elle a son gîte. Si elle est attaquée, elle part généralement de plus loin que le bouquin et cherche, en randonnant autour de son gîte, à se débarrasser des chiens par mille ruses, rebattant ses voies et repassant par les mêmes endroits et les mêmes coulées. Elle se relaisse souvent au bout de son premier retour. Si elle est relancée, elle aime à faire ses dernières et plus fortes ruses dans les villages et se remet souvent dans les maisons ouvertes et inhabitées. Mais si elle a des levrauts, elle fait quelquefois une longue fuite pour enlever les chiens, et alors elle se fait prendre plus facilement. Lorsque le bouquin est assis, il tient les oreilles serrées sur les épaules l'une contre l'autre, tandis que la hase les tient ouvertes et écartées des deux côtés du cou et des épaules.

Les lièvres multiplient beaucoup et engendrent à peu près en tout temps; cependant les hases sont plus particulièrement en chaleur de décembre à mars et c'est pendant ce temps qu'il naît le plus de levrauts. A ces époques les bouquins accompagnent souvent les femelles pendant le jour et les suivent comme des chiens à la piste. On en voit souvent poursuivre ainsi une hase. Un mois après l'accouplement, la femelle produit de deux à quatre petits, rarement moins ou plus, qu'elle dépose dans un buisson ou une haie ou sous une touffe de blé ou d'herbe. Elle les allaite pendant quinze ou vingt jours, puis elle les abandonne à eux-mêmes et ils acquièrent presque tout leur accroissement en un an. Comme les hases sont en chaleur très peu de temps après qu'elles ont mis bas et qu'elles peuvent concevoir tout de suite, elles produisent le plus souvent toutes les six semaines. Il y a même chez les hases beaucoup d'exemples de superfétation. Une femelle d'un an peut produire du printemps à l'automne ordinairement trois fois et une vieille hase quatre fois. Elles peuvent donc faire de huit à douze levrauts, qui sont loin de tous réussir, par suite de leurs nombreux ennemis. Mais sans

cette grande production il y a longtemps que le lièvre n'existerait plus dans une grande partie de la France.

Dans l'hiver, quand les nuits sont dures et le froid violent, les lièvres s'enfoncent dans les bois, les halliers, dans les fossés garnis de ronces, et au mois de mars et d'avril ils abandonnent généralement les forts pour aller dans les blés verts. Dans les pays de plaines, ils ne sortent guère des blés tant que ceux-ci sont debout, et même après la récolte, les jours de temps sec et clair, ils gîtent dans les chaumes et les labours jusqu'à l'hiver. Pour les lièvres nés à fond de forêt, ils y restent généralement, attendu qu'ils ne savent souvent pas *qu'il* existe un autre pays, et on les trouve habituellement dans les halliers, sous les ronciers, dans les grandes futaies ou entre les racines saillantes des grands arbres. Ceux qu'on lance aux lisières des forêts ne sont pas pour cela lièvres de bois, mais souvent lièvres de plaine, qui se sont réfugiés là soit à cause des mauvais temps, soit parce qu'ils étaient inquiétés. Mais, comme le lièvre paraît prévoir le mauvais temps, il varie son gîte suivant les circonstances. La neige, la grêle, le vent aigre, les fruits qui tombent des arbres, les branches cassées par le vent étant choses qui le tourmentent, il établit son gîte en conséquence. Aussi les jours de pluie on le trouvera dans les endroits secs et pierreux, dans les carrières, les guérets secs et labourés de vieux temps, dans les coteaux à l'abri du vent et de la pluie, dans les fossés et cavités où il puisse être sèchement et sous le vent. Toutefois, pendant le rut, les mâles n'ont guère de demeure fixe. On bat souvent beaucoup de pays sans en trouver un, quoique ayant des voies chaudes, parce qu'ils sont à la poursuite d'une hase et qu'ils sont gîtés dans le même canton qu'elle. Quand on y arrive, au lieu d'un, il en part plusieurs.

Le lièvre aime les pays où les bois, les plaines et les prairies s'entremêlent fréquemment. Dans ces pays, il se tient généralement dans les bois de novembre à mai, en novembre dans les champs; mais cela ce n'est pas d'une règle absolue.

III

DE LA CONNAISSANCE DU LIÈVRE PAR LE PIED.

Quand on veut chasser un animal pour le forcer, la connaissance du pied est indispensable, car c'est souvent le seul indice que vous ayez, dans certains cas, pour vous assurer que vous êtes encore sur votre animal de meute. Certes il faudra être très fort et très hardi pour reconnaître par le pied un change de bouquin à bouquin ou de hase à hase, mais on peut arriver facilement à savoir si on a fait change d'un bouquin sur une hase, et réciproquement; aussi est-il nécessaire au chasseur de lièvre de se livrer à cette étude et de tâcher d'y acquérir les connaissances nécessaires.

Il faut d'abord observer que, de tous les animaux sauvages que l'on chasse, c'est le lièvre seul chez lequel le pied du mâle est plus petit, plus serré et plus pointu que celui de la femelle.

Le bouquin a donc le pied plus court, plus serré, plus pointu que la hase; il appuie plus de la pince que du talon : aussi ses ongles sont-ils gros, courts et usés, serrés et enfoncés en terre; quand il marche dans la boue, on voit aussi qu'il a moins de poils sous le pied.

La hase, au contraire, a le pied long et large, garni de beaucoup de poils; ses ongles, petits, minces et pointus, sont écartés les uns des autres et ils entrent peu en terre; son pied n'a pas, comme celui du bouquin, la forme d'une lancette. Marchant peu, la hase n'a pas le poil usé sous le pied, et ce poil, repoussé entre les doigts par la terre quand elle marche, lui élargit le pied; d'ailleurs, étant souvent pleine et lourde, son pied s'élargit davantage.

Lorsque le lièvre court ou trotte, il place ses deux pieds de devant l'un devant l'autre, et ses pieds de derrière viennent se placer en avant et des deux côtés des pieds de devant, en laissant une empreinte bien plus longue et bien plus large, parce que,

chaque fois qu'il s'avance, il appuie les pieds de derrière jusqu'au talon, et même souvent au delà. Il est donc assez facile de distinguer les pieds de devant de ceux de derrière.

IV

DE LA CHASSE DU LIÈVRE.

On attaque toujours le lièvre à la billebaude, et quand on a la chance de pouvoir le rapprocher avant de le lancer, il faut s'en réjouir, car les chiens qui auront rapproché un lièvre avant de le lancer le chasseront toujours mieux qu'un lièvre parti subitement devant eux.

Il est donc nécessaire de connaître quelques-unes des ruses du lièvre pendant sa nuit avant qu'il ne se mette au gîte. D'abord il ne se remettra jamais là où il aura fait son gagnage; mais, en en sortant pour aller se gîter, il aura marché quelque temps plus ou moins droit, puis, se sentant en état de se gîter, il aura pris un chemin, s'il en trouve un, sera allé à un carrefour y donner successivement dans les chemins qui y aboutissent, fera quelques ruses dans un champ voisin et retournera au carrefour. Il doublera alors ses voies dans le premier chemin par lequel il est venu, puis, se jetant de côté subitement dans un champ voisin, il le traversera, reviendra sur ses voies pour reprendre le chemin et sautera enfin dans le champ du côté opposé, pour se gîter suivant le temps qu'il fera ce jour-là. Quand il sera arrivé à cinquante pas de son gîte, il fera des sauts à droite et à gauche avant de s'élancer dedans. Si les chiens qui le rapprochent ont débrouillé ses voies et arrivent près de lui, il partira rarement d'avance, il se fera petit dans son gîte, s'enfoncera dedans en les regardant, et s'il les voit occupés à faire un grand retour et s'éloignant de lui, c'est alors qu'il sortira de son gîte, les oreilles basses et se faisant petit; il s'en retournera par où il est venu, faisant des ruses dans tous les chemins qu'il rencontrera, puis se forlongeant en se donnant le vent, et

s'il entend les chiens chasser mollement ou tomber en défaut, il s'en ira, toujours rusant, s'établir dans un nouveau gîte.

Si, en rapprochant la voie d'un lièvre, on s'aperçoit qu'il a passé au milieu des meilleurs gagnages sans s'arrêter et qu'après avoir fait de grandes ruses, dans les chemins et carrefours, il est allé se gîter dans un endroit découvert sec et élevé ou dans un petit boqueteau, on peut le croire étranger et venu à la recherche des hases, surtout dans les mois de janvier, février et mars. Si on le lance dans un boqueteau et qu'il s'y fasse relancer trois ou quatre fois, il est à coup sûr étranger, regrettant de quitter le bois parce qu'il ne connaît pas bien le pays et qu'il se prépare à prendre un grand parti pour retourner dans le pays d'où il est venu.

En sortant, le chasseur ou le piqueur, entouré de ses chiens découplés, gagnera les devants des gagnages qu'il suppose bons pour le lièvre et il laissera faire ses chiens le nez dans le vent; s'ils trouvent une voie, il les encouragera peu et doucement, il tâchera de prendre connaissance du pied de son lièvre et y appellera doucement ses chiens, s'il le trouve; en somme, il les laissera faire et ne les enlèvera que si quelques-uns harpaillent sur les voies du gagnage, sans pouvoir les débrouiller. Il leur fera alors prendre les devants pour retrouver la voie de sortie du gagnage qui est plus froide parce que le lièvre y sera resté longtemps, s'arrêtant pour manger et laissant plus de sentiment. Si les chiens ont retrouvé la voie, il les laissera faire et ne les aidera plus guère que quand ils seront tombés en défaut au carrefour ou dans le chemin ou le champ où l'animal aura commencé à doubler ses voies pour aller à son gîte. Le veneur ne doit pas trop les animer, car cette voie est très légère, et comme le lièvre a dû faire des crochets et des sauts de côté, les chiens le sur-alleraient facilement. Si, en suivant cette voie, les chiens la perdent subitement, c'est signe que le lièvre a fait ses grands sauts, et il faut se méfier, car le lièvre doit être gîté près de là et il ne partira pas facilement. Si pourtant, après avoir bien battu le lieu où le lièvre a fait ses grands sauts, on ne le trouve pas,

il faut en prendre les grands devants, puis les arrières, en se méfiant toujours et ayant l'œil au guet. Le terrain indique d'ailleurs ce que l'on doit faire, car si le terrain est couvert d'herbes, bruyères, etc., et favorable à la voie, on ne doit pas pouvoir la sur-aller facilement, tandis que si le terrain est nu, sec et pierreux, on peut naturellement faire ses devants et ses arrières plus loin, surtout s'il s'y trouve un chemin peu favorable, que les lièvres aiment à suivre avant d'aller se gîter.

Si, en foulant le terrain, on aperçoit plusieurs vieux gîtes, c'est signe que le lièvre habite ordinairement ce canton, et si on l'aperçoit en foulant, il faut se retirer doucement avec les chiens pour empêcher un à-vue, attaque déplorable qui crève les bons chiens, empêche la meute de se coller et amène forcément à perdre la voie au bout de peu de temps; un des chasseurs ira faire partir le lièvre sans que les chiens s'en aperçoivent. On ramènera alors les chiens et on leur fera prendre la voie le plus doucement possible, et sans crier ni les appuyer on les mènera sur la voie le plus doucement possible et sans les appuyer trop, car ils ne seront encore que trop chauds.

Le chasseur ou le piqueur, s'ils sont à cheval, doivent toujours se maintenir à la queue des chiens, de crainte de faire bondir le change, surtout quand les lièvres sont abondants dans le pays; jamais ils ne doivent être à côté, et encore moins en tête. Ils doivent toujours avoir un œil à leur lièvre dans le cas où ils pourraient l'apercevoir, ce qui pourrait les aider dans un défaut, mais jamais pour taïauder leurs chiens et les appeler à la voie.

Si le lièvre lancé est une hase, elle ne s'écartera pas beaucoup, tournera sans cesse dans son canton, doublant et redoublant ses voies, faisant un petit hourvari et se relaissant. Elle fera ses ruses le long d'un village, dans les cours et jardins, s'en retournant faire la même chose ailleurs, et là même où elle l'a déjà fait, ce qui occasionne encore un défaut. Il faut alors envelopper le village doucement et prendre garde de sur-aller la voie aux chemins qu'elle traverse volontiers par des coulées qu'elle connaît. Si on ne trouve rien, on doit la soupçonner restée

dans quelque cour ou jardin, le long d'un mur, d'une haie ou d'un vieux bâtiment, et il faut l'y rechercher avec d'autant plus de soin, que, si elle est sur ses fins, elle se laisserait plutôt prendre par les oreilles que de repartir.

Il vaut mieux attaquer un bouquin qu'une hase, et pour cela ne pas quêter aux abords des villages, mais au milieu des champs ou des landes, sur les coteaux et endroits élevés où se tiennent de préférence les bouquins.

Si vous lancez, loin des villages, un lièvre plus rouge que fauve qui part nonchalamment du gîte, se faisant petit, les oreilles basses ainsi que la queue, puis secouant ses jarrets et relevant sa queue qui paraît ronde et presque blanche, faisant deux ou trois sauts sur les quatre pieds, prenant ensuite un galop réglé en couchant alternativement une oreille et puis l'autre, soyez convaincu que vous avez affaire à un bouquin rusé et vigoureux. S'il est étranger, il commencera à ruser dans un petit canton pour se débarrasser des chiens, se fera relancer deux ou trois fois de suite, puis, tournant le dos à son canton, percera droit devant lui et retournera droit à son pays, que l'amour lui avait fait quitter. S'il va dans le vent et que le temps soit bon, il peut être pris avant d'y arriver; mais s'il y arrive encore avec assez de forces, il fera ses ruses de lièvre de pays.

Si le bouquin attaqué n'est pas un étranger, il entreprendra généralement une grande randonnée sans ruser, puis souvent de suite une autre randonnée encore plus grande, mais en la finissant il commencera à faire quelques retours, puis un hourvari avec un saut de côté. S'il est relancé, il recommencera ses ruses et finira par mettre les chiens en défaut. Alors il faut, comme pour la quête du matin, faire les devants et les arrières; mais comme le lièvre est debout, et qu'il y a probablement du change à craindre, il faut d'abord les prendre petits et diligemment, puis deux autres de plus en plus grands et lentement pour donner aux chiens le temps de se coller et ne pas sur-aller la voie. Ces devants et arrières qui forment un cercle dont le défaut est le centre doivent être pris avec l'attention de faire passer les chiens

sur un terrain qui leur soit favorable, c'est-à-dire plus humide



Le lièvre.

que sec ou qui ait des portées. Si on les faisait passer sur

un terrain sec et pierreux et qu'on ne longeât pas les chemins, on pourrait sur-aller par sa propre faute.

Si on ne trouve pas la voie, il faut réfléchir et conjecturer ce que peut être devenu le lièvre et se dire : « Le lièvre ne va pas là, parce que, par un aussi bon temps, tel ou tel chien ne laisserait pas aller la voie sur un terrain comme celui sur lequel j'ai fait mes retours; le défaut a pourtant bien eu lieu à tel endroit, parce que tels ou tels chiens qui ne mentent pas ont recrié jusqu'à cet endroit. » Le chasseur observera de quel côté le lièvre avait la tête tournée au moment du défaut pour prendre ses devants avec soin de ce côté, et quel pays il a tenu dans ses premières randonnées, car un lièvre qui en a fait plusieurs dans le même canton se déterminera difficilement à le quitter; il se rappellera quelles ruses il a faites, et de quel côté, car il est probable qu'il en fera de semblables; si le lièvre est malmené, alors ses ruses doivent être presque toutes en retours et hourvaris, tandis que, s'il était encore frais, il est probable qu'il aura percé en avant et qu'on perd sur du mauvais terrain. Si c'est un lièvre du pays, il aura probablement battu le canton, tandis que s'il est étranger, il aura percé en avant et se sera forlongé. Si c'est une hase, il faudra se méfier suivant l'époque, qu'elle ait des petits et qu'elle ait percé en avant en se forlongeant pour écarter les chiens. Si enfin le terrain du défaut paraît favorable et le temps bon, il est peu probable que les chiens laissent aller la voie en avant; le lièvre est ou rasé après un petit hourvari et un saut de côté, ou il est retourné en doublant ses voies. Si le terrain du défaut est désavantageux, on peut croire que le lièvre est forlongé, que les chiens laissent aller la voie en avant ou la surallent; il faut alors faire des devants plus grands au delà du mauvais terrain. Si le défaut a eu lieu dans un chemin, les chiens ont pu empaumer la voie grand train et l'outrepasser de beaucoup; il faut donc border le chemin au retour des deux côtés. Il y a des lièvres qui suivent toujours les chemins, et ce sont les plus difficiles à prendre. Si votre lièvre a été couru dans la plaine par un mâtin, chien de berger ou autre, il faut tâcher de

voir ou de savoir jusqu'où le mâtin l'a couru et y amener vos chiens, car sans cela ils ne pourraient enlever la voie couverte, et s'ils y arrivaient péniblement, il est probable que le lièvre serait ensuite forlongé et qu'ils ne pourraient plus enlever la voie. Quoique j'aie dit que l'habitude du lièvre était de faire ordinairement une seconde randonnée comme la première, cependant il arrive assez souvent que de vieux bouquins font leur seconde randonnée dans l'autre sens, à gauche s'ils avaient fait la première à droite, et réciproquement. Si le lièvre a gagné un champ fumé ou qui a servi de pacage à des moutons, il est probable qu'il y fera quelques ruses, car il s'y relaisse souvent après plusieurs doubles voies.

Si le défaut a lieu près d'un ruisseau, il se peut que le lièvre se soit mis à l'eau, l'ait traversé ou ait plutôt descendu le courant (jamais remonté) et l'eau, coulant dans le même sens que lui, aura emporté tout sentiment. Il faut alors se rappeler de quel côté il a fait ses ruses ; si c'est à droite, commencer par border le côté droit du ruisseau. S'il y a des joncs et des roseaux, se méfier qu'il ne s'y soit remis, ce qui est bien probable et, en les battant avec soin, vous le verrez bondir.

Mais les plus mauvais défauts sont ceux causés par les mauvais chasseurs qui taïaudent leurs chiens et les enlèvent sur les fins d'un lièvre. Ah! à toutes les chasses, que ces gens-là font faire de mauvais sang aux bons veneurs! Une fois décollés de la voie, les chiens essoufflés passent et repassent sur elle sans pouvoir la ressaisir, d'autant que plus le lièvre est chassé, moins il a de sentiment. Cela perd d'ailleurs les chiens qui ne travaillent plus et au moindre embarras lèvent la] tête dans l'espoir de voir le lièvre courir. On ne doit donc jamais taïauder les chiens que dans le cas où l'on voit le lièvre faire partir un lièvre de change; dans la crainte que vos chiens ne partent sur ce lièvre, vous leur criez alors *taïaut* sur le lièvre de meute pour les y rameuter.

Les derniers grands devants et arrières étant faits, les chemins et sentiers longés en allant et en venant, et tout cela inutilement,

il ne reste plus qu'à fouler le terrain où a eu lieu le défaut, et cette recherche doit être faite avec une patience extrême. Il peut arriver qu'il parte un lièvre de change. S'il part à vue des chiens, il est plus que probable que tous les chiens s'emballeront dessus ; examinez tout de suite si le gîte est chaud, fait du jour, bien propre et bien net ; il y aura des chances pour que le lièvre soit de change. Courez alors à vos chiens, et si vous voyez que quelques-uns de vos bons chiens de change, comme doit en avoir tout bon équipage de lièvre, faiblissent, chassent en queue mollement ou même ne veulent plus chasser, arrêtez vos chiens, corrigez-les en les réprimandant et ramenez-les au défaut. Si au contraire le lièvre vous paraît lièvre de chasse, que le gîte ait l'air vieux, qu'il ait plu dedans, qu'il y ait du poil collé au fond et à peine de chaleur, si, en rejoignant vos chiens, vous voyez que vos bons chiens emmènent bien la voie et sont bien fermes, alors vous devez croire que c'est bien votre lièvre qui est reparti et il faut les suivre en les laissant faire. Si le lièvre est reparti sans qu'on le voie, il faut laisser faire les chiens, et il n'y a que la façon dont chasseront les bons qui puisse vous indiquer s'ils sont sur le même animal ; si les chiens sont bons et bien en curée, ils reconnaîtront vite que ce n'est pas leur animal, et comme il faut de bons chiens pour chasser lièvre et qu'on ne peut réussir sans cela, si vos chiens ou au moins un bon nombre de vos chiens ne marquent pas le change, il vaut mieux ne pas chasser lièvre.

Quand des chiens ont pris un lièvre, il n'y a aucun inconvénient à leur en faire chasser un second ; ils n'en seront que meilleurs s'ils le prennent. Je me rappelle toujours avec plaisir un excellent équipage de lièvre appartenant à un de mes voisins et composé de 25 chiens d'Artois qui prenaient fort régulièrement leur lièvre (j'entends prendre régulièrement quand sur environ 30 lièvres attaqués les chiens en prennent 20) et avec lesquels j'ai vu prendre deux et même trois lièvres dans une seule journée.

La chasse du lièvre est si fine, que le chasseur de son côté doit être malin pour savoir tirer parti de tout, car il semble que,

pour causer plus d'embarras, chaque lièvre ait sa façon de ruser; aussi, plus un bon chasseur vieillit, plus il avoue qu'il apprend.

Quand les chiens sont bons pour chemins, qu'ils savent prendre d'eux-mêmes leurs devants et arrières sans trop d'ardeur ni de vitesse et qu'ils sont requérants, ils n'ont pas besoin d'aide les jours de bon temps; mais les jours de mauvais temps il faut les aider. Il faut, dans un défaut, tâcher de deviner, d'après l'idée qu'on a du lièvre, la ruse qu'il a pu faire et opérer en conséquence, promptement dans certains cas et lentement dans d'autres. Un défaut de deux à trois heures ne doit pas étonner, car on doit trouver son lièvre, attendu qu'il est quelque part.

On reconnaît qu'un lièvre est sur ses fins, quand on le voit raccourcir ses randonnées et, par ses ruses en hourvari et ses fréquents relancés, faire défauts sur défauts. Quand un défaut dans un pays couvert est suivi d'un relancé, puis aussitôt d'un about de voie, quand on voit le lièvre et qu'on remarque que son poil est plus noir, qu'il est efflanqué, qu'il a les oreilles basses, le dos haut, ce qu'on appelle *porter la hotte*, on doit le croire très malmené et près d'être pris.

Le lièvre pris, le piqueur le laisse fouler aux chiens, surtout aux jeunes, sonne le hallali et fait la curée chaude.

Voici quelles en étaient les règles dans l'ancienne Vénerie :

Aussitôt le maître d'équipage arrivé, le piqueur lève le pied droit de devant pour le présenter à celui des chasseurs qui lui est indiqué; ensuite il déshabille le lièvre, en met la peau autour de sa trompe, près du tenon qui soutient le pavillon. S'il a du pain, il le trempe par petits morceaux dans le corps et le sang du lièvre; ensuite il divise le lièvre en plusieurs parts. Il sonne alors une vue pour faire lever les chiens couchés, qui viennent sous le fouet aboyer à la curée et sans quitter l'embouchure le piqueur leur livre la curée en sonnant le hallali.

Le pied ne se donne pas ordinairement deux fois à la même personne pendant une saison de chasse et il ne doit jamais l'être à quelqu'un qui a quelques chiens chassant avec l'équipage, à moins qu'il ne le demande.

V

DES CHIENS PROPRES A LA CHASSE DU LIÈVRE.

Tous les vieux chasseurs de lièvre ont vu, connu ou entendu parler de quelques chiens sans race précise, produits baroques et extraordinaires des croisements les plus hétéroclites, qui manquaient rarement leur lièvre et rendaient les plus grands services dans certains équipages pour lièvre, où, à leur mort, leur absence s'est cruellement fait sentir ; mais personne n'a vu ces chiens produire des enfants doués des mêmes qualités qu'eux, ou, si cela est arrivé, le fait est tellement rare, qu'on aurait grand'peine à en citer quelques exemples. C'est que ces chiens issus d'un croisement extraordinaire, basset et chien d'arrêt, mâtin et chien courant etc., n'étaient qu'un de ces phénomènes comme on en trouve dans ces croisements bizarres, mais incapables de se reproduire pareils à eux-mêmes. Ce n'est donc pas parmi ces chiens, ni parmi les briquets si difficiles à mettre en meute, qu'il faut chercher des reproducteurs pour se créer une race de chiens vraiment chiens de lièvre. Il faut les choisir dans les races déjà fixées et qu'une longue pratique de cette chasse chez leurs ascendants a amenées par des croisements judicieux à avoir les qualités indispensables pour la chasse de cet animal : les chiens d'Artois, les chiens de porcelaine, les Vendéens de moyenne taille, les bâtards du Haut-Poitou de petite taille. Il faut généralement qu'ils aient beaucoup de sang français pour avoir du nez, et en même temps il faut qu'ils soient vites et pas musards. Il faut qu'ils aient du sang d'une race disposée au change ou de chiens choisis dans cette race comme chiens de change. Il faut qu'ils poussent leur voie et ne restent pas à crier sur place dans un défaut.

Outre les races que j'indique, il y a dans bien des pays des races ou plutôt des sous-races de chiens de lièvre, formées avec soin pendant longtemps par des chasseurs émérites (comme la

petite race qu'avait M. de Villars) et dont on est sûr de tirer tout de suite des chiens excellents et pareils à leurs parents, car la race en est fixée.

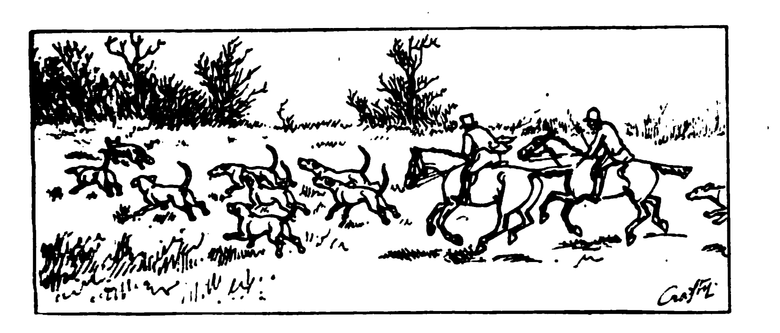
On dit qu'il y a en Angleterre des meutes de Harriers et de Beagles ne chassant que le lièvre, et le chassant à merveille. Je le crois sans peine, les Anglais n'étant pas gens à conserver longtemps une meute qui ne réussirait pas pour l'emploi auquel elle est destinée; mais je crois que si l'on veut former une meute de Harriers ou de Beagles pour chasser en France, il faut choisir avec soin la race ou plutôt la famille que l'on prend, car ces races ou familles varient beaucoup en Angleterre. Il y a des meutes composées de petits Fox-Hounds sans grande voie ni grand nez, vites comme des balles, qui ne conviendraient guère chez nous, et il y a des meutes composées de Harriers du Sud (Southern-Hounds) ou bâtards de cette race qui ont un nez exquis et des gorges magnifiques : ceux-ci réussiraient bien mieux chez nous, où une partie de la chasse se passe ordinairement au bois; j'en ai vu d'excellents. Les Anglais ont formé, en croisant le Southern-Hound avec le Harrier ou le petit Fox-Hound, une espèce de bâtard qui réussit généralement bien à la chasse du lièvre et qui est plus vite que le Chien du Sud.

Ce que je reproche aux équipages de Harriers que j'ai vus, c'est que ces chiens m'ont paru peu travailleurs, se dégoûtant vite dans un défaut, pas très malins et, sous ce rapport, inférieurs aux chiens d'Artois, aux Vendéens et aux chiens de l'Ariège. Si je n'ai pas parlé de ces derniers, c'est que je ne les ai jamais vus sur lièvre, où on dit qu'ils sont excellents.

Maintenant, quand le pays est très favorable, qu'il y a des herbages comme en Angleterre, des landes couvertes d'herbes, etc., ces chiens très vites peuvent prendre facilement un lièvre; mais si vous les mettez dans les bois et fourrés, ou encore dans les plaines cultivées du Nord ou de la Normandie, avec des champs fumés, des troupeaux de moutons et des chemins macadamisés, ils n'y brillent pas souvent et les réussites sont rares, une fois que les levrants sont devenus lièvres; aussi tout chasseur de

lièvre qui voudra former une meute fera bien de choisir dans les races que je lui indique. Il se procurera facilement dans la Vendée, l'Anjou et le Poitou de ces petits bâtards issus de bonnes familles ayant du nez, de la gorge, de la finesse et l'amour du change ainsi que de la chasse. Leur petite taille permettra d'en faire l'acquisition pour un prix raisonnable. Mais si l'on ne tient pas à prendre très vite et qu'on chasse à pied, si on aime la belle musique et les beaux rapprochers, il faut choisir des chiens d'Artois, des petits chiens de porcelaine, des chiens de l'Ariège. Alors, pourvu qu'on sache s'y prendre, on aura des chiens qui donneront plaisir, contentement et réussite.





CHAPITRE XVIII

I

LE RENARD.

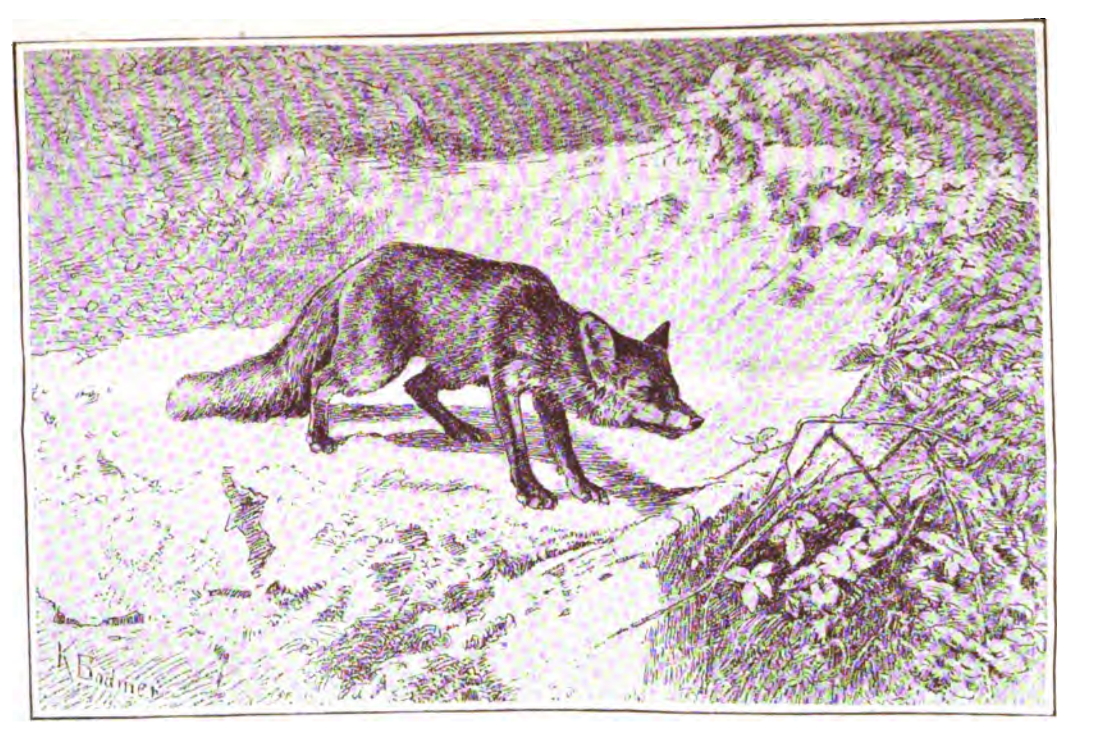
Le renard n'est pas, à mon avis du moins, un animal de vènerie, parce que, habitant sous terre et ne pensant qu'à se terrer quand il est chassé depuis quelque temps, on ne peut pas considérer sa chasse comme étant de la vénerie, puisqu'il peut se soustraire à la poursuite et vous échapper sans qu'il y ait faute des chiens ou des hommes. Cependant sa chasse est si répandue chez nos voisins les Anglais, que quelques veneurs français essayent de temps en temps de les imiter, et il est peut-être utile d'en dire un mot. Toutefois je serai court, imitant en cela nos maîtres en vénerie, qui ont toujours dédaigné cet animal et l'ont toujours considéré comme bon tout au plus à chasser à tir avec quelques briquets et bassets.

D'ailleurs, à cette chasse, il n'y a guère de difficultés, peu ou point de défauts, sauf quelques ruses relevées assez facilement à cause de l'odeur et du bruit continuel. Le renard exhale une si mauvaise odeur, que tous les chiens, mais surtout les plus

mauvais, peuvent le chasser et ils perdent rarement la voie. Il tient toujours le fort et ses ruses se bornent à des retours. Il se tient généralement près des chiens, ne se forlonge presque jamais et il est si puant, qu'il faut un bien mauvais chien pour en perdre la trace. Enfin il y a si peu de science à cette chasse, que le premier valet de chiens qui sait sonner, crier et piquer au fort, est tout ce qu'il faut pour accompagner les chiens. S'il est bien ignorant, on a la chance de le garder plus longtemps à son service.

Dans les pays très boisés, soit grandes forêts, soit plaines parsemées de nombreux bois de moyenne étendue, la chasse à courre du renard n'est guère intéressante, car il y a des terriers dans tous ces bois et les boucher avant les chasses devient un ouvrage coûteux et difficile, presque toujours fait d'une façon incomplète, de sorte que le renard terre presque toujours, et cela sans donner grand plaisir. D'ailleurs en France, avec la division de la proprieté, il faudrait envoyer boucher les terriers dans peut-être vingt bois appartenant à des propriétaires différents, plus ou moins récalcitrants et n'aimant pas qu'on vienne la nuit dans leurs domaines. Il n'y a guère que quelques pays marécageux où, les renards y ayant peu de terriers, cette chasse pourrait réussir; mais les renards y sont généralement rares. Cependant je me rappelle avoir attaqué en Bourbonnais des renards qui ne terraient pas, sauf dans des aqueducs et sous des ponts et qui faisaient alors d'assez jolies chasses; mais comme dans ces pays-là précisément les renards sont ordinairement rares, on ne peut les chasser régulièrement.

Enfin, si par hasard on habite un pays où cette chasse puisse se faire et que quelques veneurs veulent s'y essayer, disons un mot du renard et de ses mœurs.



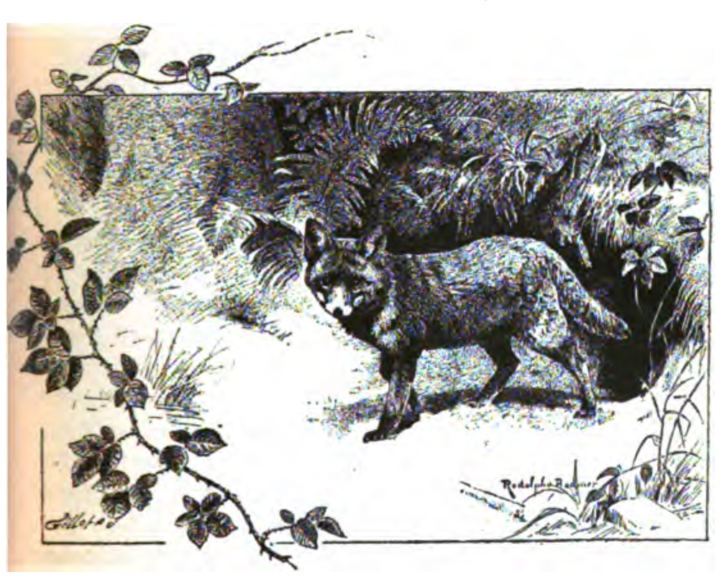
RENARD


ASTOR LIBRARY
NY

II

DU RENARD ET DE SA NATURE.

Le renard est une espèce de chien sauvage; il a la tête pointue, les oreilles droites, la queue grosse, longue et chargée de poil. Plus il est jeune, plus il est rouge; plus il vieillit, plus il



Renardeau quittant son terrier.

devient gris; enfin la queue lui blanchit par le bout. Il y en a dont le poil est presque noir et qu'on appelle *charbonniers*.

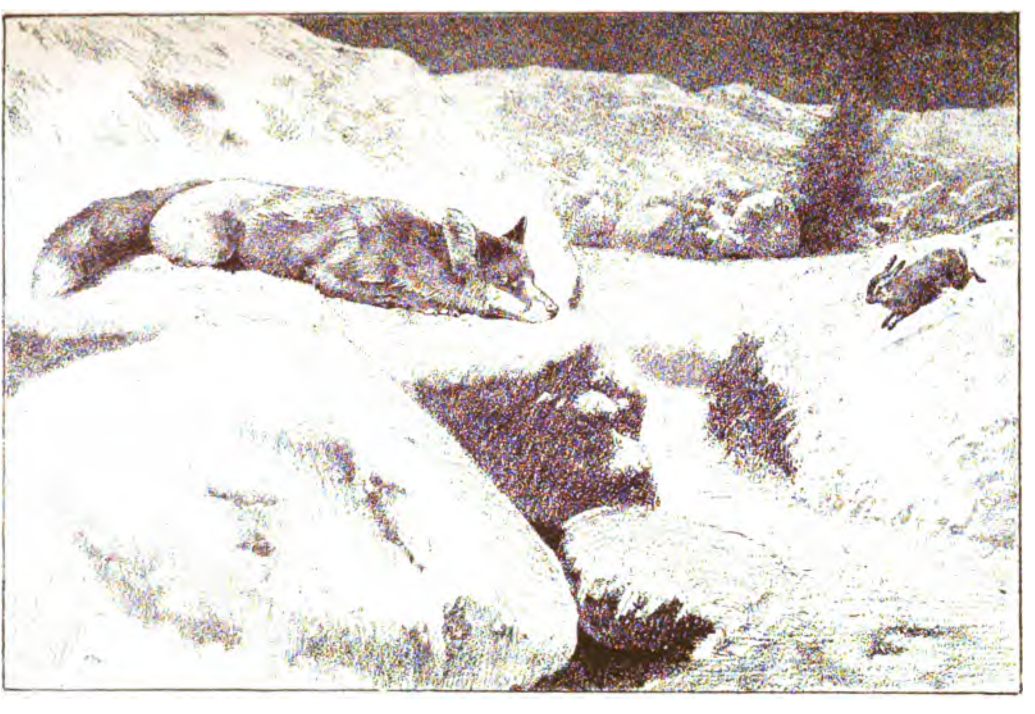
La femelle entre en chaleur une fois l'an, en février; dans sa chaleur elle appelle le mâle par un cri rauque et lent, qu'elle emploie de même pour appeler les renardeaux. Les renards ne s'accouplent point comme les chiens, mais bien couchés sur le côté.

La renarde porte environ soixante jours et fait sept ou huit renardeaux, quelquefois moins et rarement plus. Elle les met au monde dans le terrier le plus profond. Quand ses petits ont un mois, elle les fait sortir sur le bord du trou, où elle les allaite. Le père et la mère sont alors continuellement à la chasse pour prendre gibier et volaille et nourrir leurs petits. Aussi les renards sont-ils la mort du gibier et la terreur des poulaillers; mais, de même que le loup, ils respectent généralement les habitations voisines de leurs portées; du moins on le prétend, si on en croit le proverbe « Jamais renard n'a chassé sur son terrier ».

Le renard a le pied sec, nerveux, serré, allongé et n'a, pour ainsi dire, point de talon. Il a le pied de derrière beaucoup plus petit que celui de devant; quand il va d'assurance, jamais il ne se méjuge, mettant régulièrement son pied de derrière dans celui de devant; sans cesse sur le qui-vive, il prend garde à tout et voit tout. L'été, il rôde autour des villages, parce que, la terre étant couverte, on ne peut l'apercevoir. L'hiver, il n'est pas si hardi le jour, parce qu'il se ferait découvrir; mais la nuit il rôde autour des poulaillers et des loges à lapins, et s'il y entre, il égorge tout. Il est encore plus terrible pour le gibier; doué d'une grande finesse de nez, il évente tout gibier et, plus adroit qu'un chat, se traînant sans bruit, il approche la bête qu'il veut surprendre et s'élance dessus avec tant d'adresse, que la perdrix qui s'envole est prise en l'air par le secours de sa gueule et de ses pattes et l'oiseau branché bas est saisi de même.

Le renard chasse à voix comme le chien courant et, comme les chiens, les renards ont grande confiance les uns dans les autres. Si l'un d'eux, la nuit, chasse à voix un lapin ou un lièvre, les autres accourent se joindre à lui. S'il voit venir de loin un gibier, lièvre ou lapin, il se blottit, se cache de manière à ne pouvoir être vu, et lorsque sa proie passe près de lui, il saute dessus et l'emporte.

Quand la volaille et le gibier sont rares dans un pays, le renard va à la pêche aux grenouilles; il prend les rats d'eau, les taupes, les mulots et donne au carnage.



RENARD A L'AFFUT



La chasse du renard est donc indispensable pour celui qui veut conserver son gibier et sa basse-cour, mais sa vraie chasse est ou de le chasser au fusil avec des briquets ou des bassets, ou de le prendre dans son terrier avec des chiens spéciaux, ou de le faire sortir comme un lapin avec de bons petits chiens terriers et de le tuer.

Cependant, comme quelques jeunes chasseurs peuvent avoir envie de le courir, je vais dire deux mots de ce sport.

III

DE LA CHASSE DU RENARD.

Si l'on habite un pays où il y a beaucoup de renards et où tous les bois sont remplis de terriers, je ne conseille pas d'essayer de forcer cet animal, car on serait bien vite dégoûté du métier. Mais si on habite un pays où les terriers sont rares et où on peut les faire boucher au loin l'avant-veille et la veille de la chasse, on peut essayer d'en prendre. Encore faut-il que les bois ne soient pas trop fourrés et, s'ils sont éloignés les uns des autres, on peut espérer le faire débucher.

Pas besoin d'un piqueur : un petit valet de chiens, montant bien à cheval, suffit, pourvu qu'il brosse et pique ferme.

Quant aux chiens, il faut qu'ils soient vites et perçants, et j'avoue que pour cette chasse je crois que les chiens anglais conviennent parfaitement. Mais les pays de chasse en Angleterre et en France ne sont pas pareils, et comme les renards chez nous se tiennent généralement dans des bois fourrés et s'y font chasser longtemps en débuchant assez rarement, il faut encore choisir dans les anglais ceux qui ne craignent pas trop les épines et les ronces et tâcher de les prendre un peu criants pour pouvoir bien les suivre au bois. Comme ces chiens aiment beaucoup la voie du renard, ils chassent mieux cet animal que tout autre au fourré et arrivent assez vite à se créancer et à ne pas chasser autre chose.

Toutes les ruses du renard consistant en quelques retours et hourvaris, elles ne doivent pas causer grand embarras. On dit qu'il se vide quand il est poursuivi de trop près et que cette odeur rebute les chiens, qui chassent alors très mollement jusqu'à ce que l'odeur soit passée; mais j'avoue que je n'y crois guère et que les ruses dans les fourrés sont la vraie cause de la mollesse des chiens dans certains moments.

Le renard se jette souvent à l'eau, ce qui donne de l'embarras. Si c'est dans un ruisseau, on fait le travail habituel en descendant le courant à droite et à gauche. Si c'est dans un étang et qu'il y ait un petit îlot de roseaux, on peut être presque sûr que le renard y est remis sous quelque banque ou sous quelque racine: ce qui lui arrive aussi fort bien sur le bord d'une rivière. Là, enfoncé dans sa cache et ne montrant que sa tête, il se défend fort bien contre les chiens.

Mais, encore une fois, la chasse du renard n'est point une chasse de vénerie.



DICTIONNAIRE

DES TERMES DE VÉNERIE

A

Abatis. Bœuf, chèvre, etc., ou autre animal domestique mis à mort par le loup.

Abattures. Plantes, comme fougères, menus bois, que les animaux abattent du côté où ils vont.

Abois. Les animaux tiennent les abois lorsqu'ils font tête aux chiens qui les aboient.

Accompagné, s'accompagner. Les animaux s'accompagnent lorsque, voulant se défaire des chiens qui les poursuivent, ils vont se mêler avec d'autres animaux de la même race, afin que les chiens se méprennent et qu'ils puissent par cette ruse se tirer d'affaire.

Accouer. Ancien mot de la vénerie signifiant aborder le cerf pris en lui coupant le jarret avec le couteau de chasse et le frappant ensuite au défaut de l'épaule.

Accul. C'est l'extrémité d'un terrier où les bassets ou terriers forcent les renards ou blaireaux de se retirer.

Allaites. Tettes ou branes de la louve.

Aller au bois. C'est aller de grand matin avec un limier à la forêt ou au bois pour détourner l'animal qu'on a dessein de chasser.

Aller d'assurance. Un animal va d'assurance lorsqu'il ne fuit pas. C'est la seule allure où l'on puisse le bien juger.

Aller de bon temps. Un animal va de bon temps lorsqu'il est passé, là où vous trouvez sa voie, il y a peu de temps.

Aller de hautes erres. Un animal va de hautes erres lorsqu'il est passé, là où vous trouvez sa voie, il y a assez longtemps, comme du soir au matin.

Allongé. Lorsqu'un cerf, un chevreuil, a refait entièrement sa tête, on dit qu'il a tout allongé.

Allures. Façon de marcher des animaux, distance et emplacement des pieds.

Ameuter. C'est faire chasser tous les chiens bien ensemble. Les chiens sont bien ameutés lorsqu'ils chassent bien tous ensemble.

Andouillers. Les andouillers du cerf, du chevreuil sont les branches ou chevilles qui sortent du merrain.

Appel (simple ou forcé). On sonne un appel pour faire avancer les relais, la meute, etc. Il est *forcé* lorsqu'il est sonné sur le grêle, c'est-à-dire sur le cinquième ton, qui est le plus hautain; il ne se sonne que dans un cas urgent.

Appuyer. Encourager de la voix ou de la trompe les chiens à poursuivre vivement la bête qu'ils chassent.

Armure. Peau extrêmement épaisse que les sangliers ont dessus les épaules et les recouvrant.

Arrières. Dans un défaut, on prend les arrières en recherchant avec les chiens la voie de l'animal que l'on chasse du côté d'où il est venu.

Attaquer. C'est lancer et mettre sur pied l'animal que l'on veut chasser.

Avale. Le ventre d'une lice avale lorsqu'il baisse près de sa mise-bas.

Avaler la botte. Avaler la botte au limier, c'est la lui ôter, soit qu'il soit assez sage pour travailler libre, soit qu'on veuille pour le contenter lui laisser attaquer l'animal.

Avancer. Un animal s'avance lorsqu'il met, en marchant d'assurance, le pied de derrière en avant du pied de devant.

B

Babillard. Chien qui crie sans être sur la voie.

Balancé. Défaut d'un instant.

Balancer. On dit que les chiens balancent, lorsqu'ils s'arrêtent un moment sur la voie par une cause quelconque. On dit aussi qu'un cerf balance, quand, épuisé, il ne marche plus qu'en chancelant.

Bancs. Lits en bois sur lesquels couchent les chiens.

Barrer. Un chien barre quand il croise continuellement la voie en avant des autres chiens pour l'enlever seul. On dit qu'on barre une enceinte, quand on la traverse avec le limier pour tâcher de mettre debout l'animal détourné.

Bâtard. Chien sorti de deux races assez distinctes.

Battre. On dit qu'un animal se fait battre, lorsqu'il se fait chasser longtemps dans la même enceinte. On dit qu'un cerf ou chevreuil bat l'eau, quand, malmené, il se met dans les rivières ou étangs pour ruser et chercher à se dérober aux chiens.

Bauge. Le lit ou la reposée du sanglier.

Bellement. Terme dont on se sert à la chasse pour calmer les chiens et les faire chasser en crainte, principalement quand l'animal est accompagné.

Bête de compagnie. Jeune sanglier entrant dans sa seconde année et cessant d'être bête rousse.

Bête rousse. Jeune sanglier cessant d'être marcassin et avant d'être bête de compagnie.

Bêtes. Terme didactique comprenant toutes les bêtes que l'on chasse. Les bêtes fauves sont les cerfs, les daims, les chevreuils; les noires sont les sangliers; les rousses étaient les loups et les renards, mais ce terme n'est plus guère employé pour les désigner.

Billebaude. On foule un bois à la billebande lorsqu'on quête sans avoir détourné un animal.

Bizarre. Tête bizarre, tête de cerf ou de chevreuil mal faite, non régulière, irrégulièrement semée d'andouillers.

Bois. La tête (cornes) des cerfs, daims et chevreuils s'appelle *bois*.

Bondit. Quand un animal part forcément de la reposée, de la bauge, du liteau, du gîte, il bondit.

Bosses. Protubérances qui se trouvent sur le crâne des jeunes animaux à tête et qui servent de point d'appui aux perches; lorsqu'elles ont acquis tout leur développement, elles se nomment *pivots*.

Botte de limier. Collier de cuir fait en forme de bricole qu'on passe au cou du limier pour y attacher le trait.

Bouquin. Lièvre mâle.

Bouquinage. Temps où les hases sont en chaleur.

Bout de voie. Lorsque les chiens cessent de chasser et qu'ils perdent la voie, on dit qu'ils sont à bout de voie.

Boutis. Endroits où les bêtes noires ont fouillé la terre; on l'appelle aussi *travail*.

Boutoir. Groin du sanglier.

Boutures. Jointures des jambes de devant du chien.

Bouzards. Fumées (fientes) du cerf au mois de mai.

Bréhaigne. Vieille biche qui ne produit plus.

Brêmes. Tettes des lices.

Bricoler. Un chien bricole lorsqu'il n'est pas collé à la voie, qu'il voltige à droite et à gauche; ce chien dérange la chasse, fait bondir le change.

Bricoleur. Chien qui bricole.

Brisées. Petites branches que le veneur casse et jette sur les traces de l'animal qu'il a rencontré ou détourné ; le bout rompu indique le côté où l'animal a la tête tournée. Briser haut, c'est laisser pendre, à la hauteur de trois ou de quatre pieds, une branche qu'on a en partie détachée d'un arbre. On brise haut à la rentrée d'un animal qu'on travaille pour marquer son rembuchement et pour le cas ou la brisée basse pourrait être emportée par les piétons, bestiaux, etc.

Brocard. Chevreuil mâle.

Broches. Dagues ou premiers bois du chevreuil.

Brosser. C'est traverser les bois sans suivre aucun chemin.

Brout. Jeune pousse des arbres que mange le gibier.

Brunir. Un cerf a bruni lorsqu'il a touché au bois avec sa tête et que celle-ci a pris sa couleur, brune, rousse ou grise.

Buisson. Bois de moyenne grandeur où les cerfs se remettent pour refaire leurs têtes et les biches pour mettre bas.

Buisson creux. On fait buisson creux lorsque l'animal ne se trouve pas dans l'enceinte où le valet de limier le croyait détourné.

C

Carnage. Viande de cheval ou de tout autre animal que l'on donne à manger aux chiens. On appelle aussi carnage toute espèce de charogne où donnent les loups et les renards.

Cépée. Touffe de menu bois, comme genêt ou bois taillis.

Cervaison. On appelle cervaison l'époque où les cerfs sont en pleine venaison, de juin à septembre.

Chaleur. D'une chienne, d'une louve, etc., temps où la nature dispose ces deux sortes d'animaux à multiplier leur espèce.

Chandelier. Un cerf porte le chandelier quand il a l'empaumure (haut du bois) large et creuse.

Change. On dit que les chiens *gardent change*, lorsqu'ils restent toujours sur leur animal de chasse, quand même ils en ont un ou plusieurs autres devant eux. On dit qu'ils *prennent change*, lorsque au contraire ils se mettent à chasser un autre animal que celui qu'ils ont attaqué.

Chapelet. Fumées des cerfs liées entre elles et qu'ils font en juillet.

Chenil. Logement des chiens courants.

Chevillée. Une tête de cerf, daim ou chevreuil est bien chevillée lorsque les andouillers sont bien égaux de nombre, à la même hauteur, de la même longueur, bien plantés et bien tournés.

Chevillure. Troisième andouiller du cerf à partir du pivot.

Cimier. La croupe du cerf.

Clabaud. Chien courant qui crie mal à propos, manque de force et de courage.

Coffre. Ce qui reste à la curée du cerf, la nappe, la tête et les menus droits levés.

Coiffé. Un chien est bien coiffé lorsqu'il a les oreilles fines, bien attachées et assez longues.

Coiffer. Les chiens coiffent un sanglier lorsqu'ils le prennent aux écoutes pour le porter bas.

Collé à la voie. Un chien est bien collé à la voie lorsqu'il chasse droit, la voie entre les jambes.

Connaissances. Il y en a de naturelles et d'accidentelles qui servent à distinguer un animal et à le faire reconnaître surtout par le pied et les allures.

Contre-pied. Suivre les traces de l'animal à rebours. Les chiens le prennent quelquefois soit les jours de mauvaise chasse, soit par crainte de l'animal.

Cor de chasse. La trompe dont on se sert à la chasse en France.

Cors. On nomme ainsi quelquefois les andouillers, mais surtout pour les compter : un dix cors par exemple.

Corsage. On dit qu'un animal est petit ou gros de corsage.

Côtés. Ce sont les bords, en dehors, du pied du cerf, du chevreuil et du sanglier, depuis les pinces jusqu'au talon.

Couler. On dit qu'une chienne a coulé, lorsqu'elle a avorté peu de temps après avoir été pelotée.

Couper. Un chien coupe lorsqu'il quitte la voie pour tâcher de la reprendre en avant, ordinairement par ambition. Grand défaut dans un chien.

Couple. Corde de crin réunissant deux chiens ensemble ou chainette en fer attachée à deux colliers pour les attacher ensemble.

Coupler. C'est attacher les chiens deux par deux au moyen des couples.

Courre. Courir, piquer ou galoper. On dit chasse à courre, courre le cerf, courre le loup.

Courre. Un beau courre, beau pays de chasse, facile pour les chiens et les chasseurs.

Couvrir. Une lice est couverte, pelotée ou pleine d'un chien.

Créance. Un chien de créance est un chien sûr auquel on peut se fier.

Créancer. C'est rendre un chien sûr sur une voie d'animal, de façon à ce qu'il n'en chasse pas un autre.

Crier. On dit que les chiens crient, et non aboient, lorsqu'ils chassent.

Curée. C'est faire manger aux chiens la bête qu'ils ont chassée et prise. On fait la curée chaude immédiatement après la prise et la curée froide en rentrant au logis.

D

Daguer. L'action du cerf qui s'accouple avec la biche.

Dagues. Petites cornes qui viennent au cerf dans leur seconde année et qui forment leur première tête.

Daguet. Jeune cerf à sa première tête.

Daintiers. Testicules du cerf.

Debout (mettre). Mettre un animal debout, c'est le lancer.

Debucher. Un animal débuche lorsqu'il prend la plaine pour aller dans un autre canton ou une autre forêt. On dit faire un debucher, sonner le débucher.

Déceler. Un animal se décèle quand il quitte en plein jour le bois ou buisson où il s'est recélé.

Déchausser. Un loup se déchausse lorsqu'il gratte la terre.

Déchaussures. Grattées que fait le loup avec ses pieds de derrière après avoir pissé ou jetté ses laissées.

Découpler. C'est ôter aux chiens courants la couple qui les retient.

Décousure. Blessure que le sanglier fait aux chiens.

Défaut. Les chiens tombent en défaut, quand ils perdent la voie de la bête qu'ils chassent.

Defenses. Ce sont deux grosses et longues dents que les sangliers ont à la mâchoire inférieure. Se dit aussi pour beaucoup de monde qu'on place de certains côtés dans les battues pour forcer les animaux à passer aux tireurs ou à donner dans les filets.

Déharder. C'est ôter la harde qui réunit les couples de plusieurs chiens. Se dit aussi quand on sépare l'animal qu'on veut chasser de sa compagnie; on déharde un cerf.

Demeures. Endroit bien fourré et bien placé pour la retraite des animaux.

Dentée. On ne dit pas qu'un chien a reçu des morsures, mais des dentées.

Déployer le trait. C'est faire passer le limier devant et commencer la quête.

Dépouiller. On ne dit pas écorcher, mais dépouiller un animal.

Dérober (se). Un animal se dérobe quand il file à bas bruit en se cachant et s'abritant.

Dérober la voie. Lorsqu'un chien trop jaloux d'avoir la tête de la chasse retrouve la voie dans un défaut et qu'il la suit un certain temps sans crier, on dit qu'il dérobe la voie.

Derrière. Expression dont on se sert quand on veut arrêter les chiens. On dit : Derrière, chiens, derrière! .

Derrières. Les arrières de la voie.

Dessolé. Un chien est dessolé quand il a la peau du talon écorchée et au vif.

Détourner un animal. C'est avec son limier rembucher une bête dans un canton et l'entourer ensuite pour voir si elle n'en sort pas; dans ce cas elle est détournée.

Devant (mettre). C'est déployer le trait et faire marcher son limier devant.

Devants. Prendre les devants d'un défaut, c'est se porter en avant de l'endroit où il a eu lieu pour le relever avec les chiens. Prendre les devants d'une quête, c'est faire le tour d'une enceinte avec le limier pour s'assurer si l'animal en sort.

Dix cors. Cerf, daim, chevreuil à sept ans.

Dix cors jeunement. Cerf, daim, chevreuil à six ans.

Donner aux chiens. Donner un animal aux chiens, c'est le laisser courre.

Doubler ses voies. Un animal double ses voies lorsque, après avoir suivi une ligne droite, il revient pour mettre les chiens en défaut.

Dresser la voie. C'est faire prendre la voie à quelques chiens d'élite dans un défaut ou tout autre embarras.

Droit. Un chien ou un limier suit le droit quand l'un ou l'autre suit la voie du côté où l'animal a la tête tournée.

Droit du limier. Le massacre, le foie, le cœur et les rognons étaient toujours réservés aux limiers; c'était leur droit.

E

Eau (battre l'). Quand un animal chassé est dans l'eau, on dit qu'il bat l'eau.

Ébat. Endroit où l'on promène les chiens.

Écoutes. Oreilles du sanglier.

Écuyer. Jeune animal dont s'accompagne un plus vieux; pour le sanglier, c'est un page.

Effilé. Un chien s'effile ou s'énerve quand on le fait chasser trop jeune.

Empaumer. Les chiens empaument la voie lorsqu'ils la prennent et l'enlèvent sans difficulté.

Empaumure. Haut de la tête du cerf lorsque les andouillers qui la terminent sont rangés comme les doigts de la main. Les cerfs n'ont d'empaumure qu'à partir de sept ans.

Enceinte. Partie d'un bois dont on peut faire le tour par les chemins ou plaines qui l'environnent.

Enfourchure. Haut de la tête du cerf lorsqu'elle se termine par deux petits andouillers.

Enlever les chiens. C'est les arrêter sur la voie du change et les emmener. On les enlève aussi quelquefois pour les donner sur la voie.

Entées. Fumées dont la forme paraît grosse, parce qu'il y en a deux tellement unies qu'elles ne semblent en faire qu'une seule.

Envelopper. On enveloppe un défaut en quêtant au-dessus et au-dessous de l'endroit où il a eu lieu.

Épointé. Se dit d'un chien qui a un effort à l'os de la hanche.

Épois. Petits andouillers qui sont au sommet de la tête du cerf.

Éponges. Dessous du talon des animaux à pied fourchu.

Ergoté. Chien qui a par derrière un ongle de surcroît au-dessus du pied en dedans, signe d'impureté de race; les fox-hounds l'ont souvent, mais on le leur coupe en Angleterre quand ils sont jeunes. On leur coupe même celui de devant qu'ont tous les chiens.

Erres. Vieux mot qui signifie voies. L'animal va de hautes erres, quand il est passé il y a plusieurs heures.

Érucir. Un cerf, un lièvre érucit lorsqu'il prend dans sa bouche un bout de branche, une herbe et la suce. Un animal n'érucit que lorsqu'il est sur ses fins.

Esgail. Rosée du matin.

Essais. Quand les cerfs sont prêts à toucher au bois, ils font des essais sur les branches minces et flexibles. Un sanglier donne à l'essai quand il entame les arbres avec ses défenses.

Étruffé. Un chien est étruffé quand il a un effort des muscles de la rotule.

Éventer. Un chien évente lorsqu'il se rend, le nez haut. en humant l'air, sur un animal dont le sentiment lui est apporté par le vent.

F

Faire sa nuit. Au déclin du jour toutes les bêtes fauves vont aux gagnages, où elles restent jusqu'au lendemain matin pour faire leur nuit ou viander.

Faire sa tête. Un cerf fait sa tête ou pousse sa tête depuis mars jusqu'au mois d'août; un chevreuil, de novembre jusqu'en mars.

Faire tête. Un animal fait tête aux chiens lorsqu'il est forcé ou blessé; alors il s'accule et se défend. Un vieux sanglier fait souvent tête à l'attaque sans sortir de sa bauge.

Fanfare. Air de chasse.

Faon. Petit d'une biche, mâle ou femelle.

Faux-fuyants. Petits sentiers.

Faux rembuchement. Lorsqu'un animal entre de quelques pas dans une enceinte et qu'il en ressort du même côté, il fait un faux rembuchement.

Fins. Un animal est sur ses fins quand il est près d'être forcé.

Flâtré. Rasé, caché, remis ou relaissé; c'est la même chose.

Flâtrure. Lieu de repos momentané d'un animal chassé.

Forhu. Panse de cerf, chevreuil, etc., qu'on portait au bout d'une fourche à la curée pour encourager les chiens et qu'on leur donnait à la fin de la curée.

Forhuir. Appeler les chiens au forhu.

Forlonger. Un animal se forlonge lorsque, étant chassé, il a pris beaucoup d'avance et qu'il est bien loin devant les chiens.

Forme. Gîte du renard.

Fouet. On ne dit pas la queue d'un chien, mais son fouet; faire le fouet, c'est couper le poil qui se trouve dessous.

Foulées. Traces légères que le pied de l'animal laisse sur les herbes ou sur les feuilles.

Fouler. Les chiens foulent un animal lorsqu'ils le mordent après l'avoir porté par terre.

Fouler une enceinte. On foule une enceinte en la battant en tous sens avec les chiens pour attaquer, lancer ou relancer un animal.

Frapper aux brisées. C'est découpler les chiens aux brisées du valet de limier pour attaquer l'animal dont on a fait rapport.

Frayé bruni. Peu de temps après avoir frayé, la tête qui était blanche prend la couleur qu'elle devait avoir et l'animal est dit avoir frayé bruni.

Frayer. Les animaux à tête ont frayé lorsqu'ils ont dépouillé leurs têtes de la peau velue sous laquelle elles se sont formées.

Frayoir. Baliveau contre lequel le cerf se frotte pour frayer.

Fuir. On ne dit pas qu'un animal court ou galope, mais qu'il fuit ou s'en va fuyant.

Fumées. Fientes des cerfs et des biches. Elles changent suivant le sexe et les saisons. Elles servent surtout à les juger de mai en octobre.

Fusée. Vermiller en fusée, se dit d'un sanglier qui fait un espèce de sillon en droite ligne en labourant et levant la terre pour trouver les gros vers appelés *mans*.

G

Gagnages. Pièces de terre semées de différentes sortes de grains dans lesquelles les cerfs, les lièvres et les sangliers vont faire leur nuit.

Gardes. Ergots que les sangliers ont au-dessus du talon.

Gîte. Lieu où repose le lièvre pendant le jour.

Gorge. D'un chien qui crie bien, qui a une belle voix, on dit qu'il a une belle gorge.

Gouttières. Raies creuses qui se trouvent le long de la perche ou du merrain de la tête des cerfs et des chevreuils et qui sont formées par les grosses veines de la peau du refait.

Grêle. Le haut ton de la trompe.

Grès. Ce sont deux grosses dents que les sangliers ont à la mâchoire supérieure et qui aiguisent leurs défenses par le frottement.

Gros. Chasser le gros, c'est chasser les gros animaux.

Gueule. Chaud de gueule, se dit d'un chien qui crie sans raison comme s'il avait la voie ou en voyant les autres mettre le nez à terre.

H

Hallali. Cri que l'on fait entendre quand l'animal tient aux chiens ou qu'il est tué. Après l'hallali sur pied, il y a l'hallali par terre ou la mort.

Hampe. Poitrine du cerf.

Harde. C'est une longue corde avec laquelle on attache plusieurs couples de chiens ensemble et dont un bout sert à les mener, soit à pied, soit à cheval.

Harde de cerfs. C'est une troupe de cerfs et de biches qui s'accompagnent.

Harde de chiens. Plusieurs couples de chiens réunis et attachés ensemble.

Harloup. Terme dont on se sert pour exciter les chiens à la chasse du loup.

Harpailler. Lorsque les chiens chassent mal, tournent au change, ne peuvent emmener la voie, on dit qu'ils harpaillent.

Harpé. Se dit d'un chien qui a l'estomac fort avancé et le ventre très haut, ainsi que le rein.

Hase. Lièvre femelle.

Hère. Jeune cerf de six mois à un an.

Herpaille. Harde de biches et de jeunes cerfs.

Houper. Ancien terme de vénerie qui signifie appeler.

Houraillement. Les houraillements étaient des battues où l'on amenait dans des fermés des animaux destinés à être tirés et qui y étaient maintenus par des toiles tendues.

Houret. Mauvais chien courant. Briquet sans race.

Hourvari. Un animal fait un hourvari lorsque, pour tromper les chiens, il revient sur ses mêmes voies. On sonne et on crie aux chiens hourvari pour les avertir que les voies sont doublées et qu'il faut la rechercher sur les arrières.

Hure. Tête de sanglier, lorsqu'elle est coupée.

J

Jambe. C'est la distance qui sépare les os du talon chez les bêtes fauves et les gardes du talon chez le sanglier. Ce mot comprend aussi la distance d'un os à l'autre os ou d'une garde à l'autre. Ces deux distances sont du reste généralement solidaires l'une de l'autre; plus l'animal devient vieux, plus l'une diminue et plus l'autre augmente.

Jeter des fumées. On dit qu'un cerf ou un chevreuil jette ses fumées.

L

Laie. La femelle du sanglier.

Laissée. Fiente du loup et du sanglier.

Laisser courre. C'est attaquer l'animal que l'on a détourné.

Laisser suivre. On laisse suivre un limier quelques longueurs de trait pour assurer le rembuchement, ou plus loin si on veut lancer l'animal.

Lambeaux. Morceaux de la peau velue qui couvre la tête des cerfs, daims, chevreuils et qui se détachent quand l'animal touche au bois.

Lancer. Attaquer la bête avec les chiens de meute.

Larmiers. Fentes qui sont au-dessous des yeux du cerf, d'où découle une humeur jaune.

Lever. On dit lever et non couper le pied d'un animal pour le tresser et l'offrir au veneur désigné par le maître d'équipage.

Lice. Femelle du chien courant. On appelle lice *portière* celle qu'on destine à la reproduction.

Ligner. On dit que le loup a ligné la louve pour dire qu'il l'a couverte.

Limier. Chien courant que l'on accoutume à être discret et avec lequel on détourne les animaux sur lesquels on l'a dressé.

Liteau. Endroit où le loup se repose et où la louve fait ses petits.

Livrée. Mouchetures qui se trouvent sur le corps des jeunes faons et des jeunes marcassins jusqu'à l'âge de cinq à six mois.

Louvart. Jeune loup qui a six mois faits.

Louve. Femelle du loup.

Louveteau. Jeune loup jusqu'à six mois.

Louveterie. Équipage pour la chasse du loup. L'institution de la louveterie remonte à 1308, son organisation à 1520, sa restauration au 20 août 1814; mais depuis 1789 il n'a pas existé de grand louvetier en titre.

M

Malmené. On dit qu'un animal de chasse est malmené lorsque ses forces s'épuisent et qu'il est près d'être pris.

Mangeures. Endroits d'un champ semé de grains où le sanglier a abattu et mangé le grain.

Marcassin. Jeune sanglier au-dessous de six mois et portant encore la livrée.

Massacre. Tête du cerf, du daim, du chevreuil séparée du corps.

Méjuger. On dit qu'un animal se méjuge lorsque, marchant d'assurance et sans effroi, il ne porte pas régulièrement son pied de derrière où il devrait le poser par rapport à son pied de devant, mais qu'au contraire il le pose irrégulièrement à droite, à gauche, en avant, en arrière, ce qui fait qu'il ne tire pas ses voies droites et qu'il marche en chancelant. C'est une des grandes différences des animaux sauvages aux animaux domestiques, qui tous se méjugent.

Menée. Belle menée se dit d'un chien courant qui chasse bien droit, criant bien et juste à sa voie.

Menus droits. C'est, à la curée du cerf, la hampe, le mufle, la langue, les filets, les daintiers, en un mot les bons morceaux.

Merrains. Les merrains des animaux à tête sont les deux perches d'où sortent les andouillers.

Mettre bas. 1° Un cerf, un daim, un chevreuil mettent bas leurs bois lorsque ceux-ci tombent; 2° une chienne, une louve, une laie mettent bas lorsqu'elles font leurs petits; 3° un chien courant met bas lorsque, par fatigue, mollesse ou autre cause, il cesse de chasser.

Meule. Espèce de couronne plus ou moins grosse, suivant l'âge de l'animal et qui termine la partie inférieure du merrain des animaux à tête.

Meute. Réunion de chiens courants et dont le nombre varie depuis quinze environ jusqu'à cent. On appelait autrefois meute les premiers chiens découplés sur la voie. Vieille meute, le premier relais donné après les chiens de meute; la seconde vieille meute, le deuxième relais; les six chiens, le dernier relais composé des vieux chiens, les plus sûrs et les plus lents, qu'on ne donnait généralement qu'à la fin ou dans les embarras. Généralement, maintenant, on chasse de meute à mort, c'est-à-dire sans relais.

Moquettes. Les fumées du chevreuil.

Mouée. Soupe que l'on donne aux chiens courants.

Mue. Temps où les cerfs, daims ou chevreuils mettent bas leur tête. On appelle aussi mue les deux côtés de têtes que ces animaux perdent.

Muloter. Un limier mulote quand il met le nez à terre là où il n'y a pas de voie. Un sanglier mulote lorsqu'il fait en terre des trous très profonds pour enlever aux mulots les magasins de faines, glands et noisettes que ceux-ci ont amassés pour l'hiver.

Muser. Lorsque les cerfs viennent en rut, ils parcourent les routes en mettant le nez à terre pour chercher les biches; c'est ce qu'on appelle muser.

N

Nappe. C'est la peau du cerf.

Nuit. Lorsque les bêtes fauves sortent des bois pendant la nuit pour chercher leur nourriture, on dit qu'elles font leur nuit; pour le sanglier, on dit qu'il fait sa nuit lorsque pendant sa marche de nuit il commence à faire vermillis et boutis pour chercher sa nourriture. Le lièvre fait aussi sa nuit.

O

Ongles. On ne dit pas les griffes, mais les ongles du chien.

Os. Les ergots des cerfs, daims et chevreuils.

Outrepasser. Les chiens outrepassent lorsqu'ils s'emportent au delà des voies de l'animal qu'ils chassent.

P

Page. Jeune sanglier (généralement petit ragot) dont un vieux sanglier s'accompagne souvent. Il marche généralement à une certaine distance de lui.

Parler aux chiens. On ne dit pas crier, mais parler aux chiens.

Pavillon. Le bout le plus large de la trompe.

Pelage. On ne dit pas qu'un animal a le poil, mais le pelage de telle couleur.

Pelotée. On dit qu'une chienne est pelotée quand elle a été couverte par un chien.

Perce. Terme dont on se sert quand on veut activer les chiens chassant ou quêtant, ou leur faire traverser une route.

Perches. Se dit généralement des merrains sans andouillers; cependant on dit aussi les perches pour désigner les deux côtés de la tête d'où sortent les andouillers.

Perlée. Tête perlée, bien garnie de perlures.

Perlures. Petites inégalités qui couvrent en partie le merrain et les andouillers.

Pied. On ne dit pas la patte, mais le pied d'un chien, d'un loup, d'un lièvre.

Pierrures. Petites inégalités semblables aux perlures, mais qui sont placées sur la circonférence des meules.

Pigache. On donne cette épithète au sanglier lorsqu'il a un ongle plus long que l'autre. Pour le cerf, dans ce cas on dit qu'il a une connaissance à tel pied.

Pinces. Les extrémités du pied des animaux à pied fourchu.

Piquer. C'est courir et galoper après les chiens.

Piqueur. Celui qui a soin des chiens et de la meute, la fait chasser, les appuie de la voix et de la trompe, enfin les accompagne en tous lieux. On dit ordinairement *piqueux*.

Piste. Voie de loups et de renards.

Pivots. Les pivots sont les deux os saillants sur lesquels repose l'extrémité inférieure des perches de tous les animaux à tête.

Plate-longe. Longe de cuir qu'on ajoute quelquefois à un collier pour ralentir un chien trop vite.

Porchaison. Temps où les sangliers sont gras.

Portée. Jeune famille de la louve ou de la chienne.

Portées. Petites branches et autres espèces de bois que le cerf renverse avec sa tête du côté où il va.

Poste. Endroit où l'on se met pour atteindre la bête chassée avec l'espoir de la voir ou de la tirer.

Pourchasser. Poursuivre à outrance.

Prendre le vent. C'est faire chasser les chiens ou faire travailler le limier le nez dans le vent pour leur donner plus d'avantage.

Q

Quartanier. Sanglier qui a quatre ans faits.

Quête. L'action par laquelle on cherche le gibier.

R

Rabattre. On dit qu'un limier se rabat bien ou que des chiens se rabattent bien, pour dire qu'ils trouvent bien la voie, la quêtent avec chaleur, la rapprochent et la suivent bien.

Raccourcir. On raccourcit un animal détourné en prenant quelque faux-fuyant qui rend l'enceinte plus petite, afin qu'il soit plus vite attaqué, mesure délicate qui les fait souvent mettre debout.

Ragot. Sanglier de deux ans faits.

Raire. Cri ou mugissement des cerfs pendant le rut. On dit aussi qu'ils *brament*.

Rallier. C'est réunir au gros de la meute les chiens qui ont pris change ou qui traînent. On crie alors : « Rally, chiens, rally! »

Rameuter. C'est arrêter les chiens de tête et les obliger d'attendre ceux qui sont en queue, pour que, réunis, ils chassent mieux, et que ceux qui sont en queue, dégoûtés de rester en arrière, soient moins sujets à faire change. On peut avec certains chiens enlever ceux de queue pour les rallier à la tête sans arrêter celle-ci. Au loup surtout, il est préférable de tacher de rameuter ainsi.

Randonnée. Circuit plus ou moins grand que le lièvre ou un autre animal fait autour de l'endroit où il a été lancé.

Rapport. Compte que le valet de limier rend au maître de l'équipage de ce qu'il a fait et rencontré dans sa quête. Le valet de limier doit toujours dire « je crois », et ne pas affirmer.

Rapprocher. Quand les chiens suivent une voie froide et forlongée et si, par leur sagesse et la finesse de leur nez, ils finissent par lancer leur animal, on dit qu'ils ont fait un beau rapprocher. Un chien qui fait bien ce travail est dit un bon rapprocheur.

Ravalée. On dit qu'un cerf a la jambe ravalée lorsque ses os se sont fort abaissés vers le talon.

Rayer les voies. Faire une raie avec le bout du pied proche le pied d'un animal dont on revoit. Si c'est un cerf ou un brocard, on raye en arrière du talon; si c'est une biche ou une chevrette, on raye en avant de la pince. Autrefois un valet de limier qui trouvait un pied de cerf rayé en avant de la pince par un camarade, avait le droit de le travailler.

Rebattre. Un animal se fait rebattre quand il passe plusieurs fois dans les mêmes endroits. Un chien rebat ses voies lorsqu'il retourne plusieurs fois en criant sur les mêmes voies : grand défaut.

Recéler. Un animal se recèle lorsqu'il se retire dans un boqueteau, un buisson, une enceinte, sans en sortir. Un cerf se recèle lorsqu'il fait sa tête, ou quelquefois après les fatigues du rut. Lorsqu'ils sont chassés trop souvent dans une forêt, les vieux cerfs se recèlent aussi dans les bois environnants.

Réclamer les chiens. C'est leur sonner un appel ou la retraite.

Récrier (se). Les chiens se récrient lorsqu'ils rapprochent et reprennent la voie pour lancer leur animal.

Redresser la voie. C'est relever un défaut.

Refait. La nouvelle tête d'un cerf, daim, chevreuil, se nomme refait jusqu'au moment où il a touché au bois.

Refuite. Endroit éloigné où se rend l'animal chassé.

Régalis. C'est l'endroit où le chevreuil a gratté la terre avec son pied. Il n'y a que le brocard qui fait des régalis.

Relais. Hardes de chiens qu'on plaçait aux passages présumés des animaux pour les donner. Le relais *volant* est un relais mené par un homme à cheval ou à pied pour être donné en cas de besoin et d'aide pour la meute.

Relaisser (se). Un animal chassé et fatigué se relaisse, c'est-à-dire se repose dans un fort ou ailleurs, généralement après avoir pris de l'avance et fait un forlonger.

Relancer. Faire repartir de la reposée l'animal chassé.

Rêlé. Les chiens sont bien rêlés lorsqu'ils sont tous de même taille.

Relevé (voies du). Ce sont les voies de l'animal lorsqu'il est sorti le soir de l'enceinte pour aller faire sa nuit. Le valet de limier ne doit pas les confondre avec celles du rembuchement, car il se donnerait ainsi un travail problablement sans résultat.

Rembuchement. Entrée de l'animal dans un fort, une enceinte, en revenant de sa nuit.

Rembucher. Suivre l'animal jusqu'au moment où il est rentré dans une enceinte.

Remontrer. Quand les voies sont vieilles, le limier ou les chiens se rabattent froidement et ne font qu'en remontrer.

Rendez-vous. Lieu où se tiennent les veneurs et l'équipage en attendant la chasse.

Rentrée. Endroit précis par où la bête dont on fait suite se rembuche et entre au fort.

Repaires. Crottes du lièvre.

Reposée. Place où les bêtes fauves se mettent sur le ventre.

Reprendre ses voies. Revenir où l'on avait brisé en dernier lieu, reprendre ses voies et continuer à faire suite.

Requérant. Chien qui requête bien, tourne et quête diligemment.

Requêter. Rechercher avec les chiens les voies de l'animal chassé.

Ressui. Endroit où les bêtes fauves se sont jetées sur le ventre à l'entrée de leur fort pour se sécher, soit de la pluie, soit de la rosée du matin; après quoi elles se relèvent pour aller demeurer plus loin.

Ressuyant. Le vent est dit ressuyant lorsqu'il est sec, aigre et piquant et que, longeant le sol, il enlève le sentiment des voies.

Retour. On appelle les chiens au retour pour leur faire rechercher la voie du retour qu'a fait la bête à droite ou à gauche.

Retours. Circonvolutions que font souvent les animaux lorsqu'ils sont chassés.

Retraintif. Onguent fait avec du sel, du vinaigre, du blanc d'œuf et de la suie qu'on applique sous le pied des chiens aggravés.

Retrait. Lorsqu'un cerf est sur ses fins et qu'il retire sa langue, on dit qu'il est retrait; il sera bientôt pris.

Retraite. On sonne la retraite lorsque la chasse est finie. Si l'animal est pris, on sonne la retraite *prise*; s'il a été manqué, on sonne la retraite *manquée*.

Revoir (en). C'est retrouver le pied de l'animal. Lorsque la terre est bonne, on dit qu'il fait *beau revoir*.

Rides. Plis qui se forment entre les gardes et le talon des vieux sangliers et se voient facilement par un beau revoir.

Rompre les chiens. Les empêcher de chasser davantage.

Ronge (faire son). C'est, pour les fauves, remâcher et digérer leur viandis.

Routailler. C'est faire chasser par un chien qu'on tient au trait un loup, un sanglier, etc., pour le faire assassiner par des braconniers postés autour du fort.

Rut. C'est le temps de l'amour des cerfs, chevreuils et sangliers.

S

Serrer de près. C'est suivre la chasse de fort près.

Six chiens. Nom qu'on donnait au dernier relais, composé des chiens les plus vieux, les plus lents et les plus sûrs.

Sole. Dessous du pied des animaux.

Solitaire. Vieux sanglier.

Souille. Bourbier où se vautre le sanglier.

Suite (faire). C'est faire suivre à son limier la voie d'un animal jusqu'à son rembuchement.

Suites. Testicules du sanglier.

Sur-aller. Un limier, un chien courant sur-alle une voie lorsqu'il passe dessus sans se rabattre. Le veneur qui, cherchant une voie, passe par-dessus sans la voir, la sur-alle aussi.

T

Taïaut. On crie *taïaut* quand on voit passer la bête de chasse. Il faut en être deux fois sûr, et du reste moins on le crie, mieux cela vaut pour les chiens. On ne crie pas taïaut pour le sanglier ni pour le loup, mais bien *vlôo.*

Talon. Derrière du pied des animaux.

Taons. Ce sont de gros vers qui s'engendrent entre le cuir et la chair du cerf par la mauvaise nourriture de l'hiver et lui percent la nappe pour sortir de leur prison.

Tenir. Lorsqu'un animal est forcé, il tient aux chiens; quand un sanglier tient aux chiens, même sans être forcé, on peut sonner l'hallali sur pied.

Têt. Vieux mot qui signifie le crâne du cerf.

Tête. Bois du cerf, du daim, du chevreuil.

Tête couverte. Un animal a la tête couverte lorsqu'il est rembuché ou rentré au fort.

Tirez, chiens, tirez. Terme qu'on emploie pour accélérer la marche des chiens.

Toucher au bois. Lorsque les cerfs, daims, chevreuils veulent dépouiller leur nouvelle tête de la peau qui les recouvre, ils la frottent contre des branches, baliveaux et arbres; ils touchent alors au bois, et quand leurs têtes sont dépouillées, ils ont frayé.

Tout coi. Terme dont on se sert pour faire taire le limier qui fait suite ou les chiens à la harde.

Trace. Le pied et l'empreinte du sanglier se nomment trace. — On lève le pied du cerf et la trace du sanglier.

Trait. Corde de crin ou de chanvre qu'on attache à la botte du limier.

Trochure. Quatrième andouiller de la tête du cerf.

Trôler. Quêter, fouler un bois pour trouver un animal sans l'avoir détourné.

Trompe. Instrument de cuivre dont on se sert à la chasse. Autrefois on l'appelait plutôt *cor de chasse.*

V

Valet de chiens. Celui qui soigne les chiens, tient le chenil, mène les hardes, requête les chiens, etc.; il y en a à cheval et d'autres à pied, suivant l'importance de l'équipage.

Valet de limier. Dénomination générale qui peut se donner à tout veneur qui va au bois avec le limier pour y détourner les animaux.

Vari, chiens, vari. Ce qu'on crie aux chiens lorsque la bête que l'on chasse fait un retour ou hourvari.

Vautrait. Équipage pour la chasse du sanglier.

Venaison. On appelle venaison la chair des animaux à tête.

Vènerie. L'art très étendu de chasser avec des chiens courants toutes sortes de bêtes, mais principalement les grands animaux.

Veneur. Tout homme qui fait chasser un équipage de chiens courants d'après les principes de la Vénerie se nomme veneur.

Vermiller. Se dit du sanglier qui fouille la terre avec son boutoir pour chercher des vers.

Vermillis, ou *travail.* Ce sont les endroits où le sanglier a vermillé.

Viander. On dit que les bêtes fauves viandent, pour dire qu'elles mangent.

Viandis. Pâture des bêtes fauves.

Vider. On dit que les chiens se vident, et non font leurs ordures.

Vider l'enceinte. Lorsqu'un animal cesse de se tenir dans une enceinte, on dit qu'il vide l'enceinte.

Vieille meute. Le premier relais qu'on donnait après la meute.

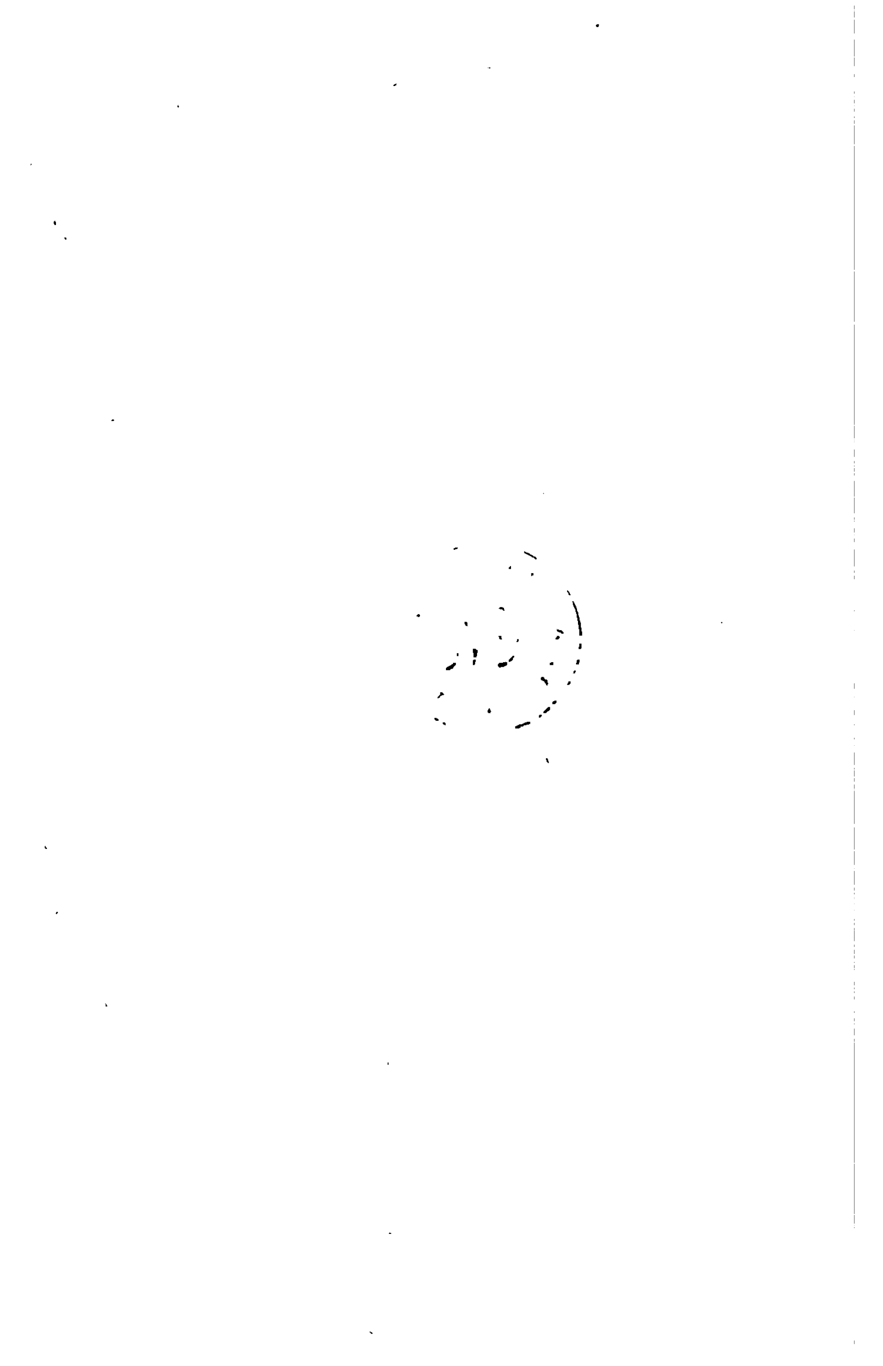
Vlôo. Cri du veneur à la vue du sanglier ou du loup.

Voies. La trace, le sentiment que laisse l'animal chassé sur le terrain où il passe; les voies *de bon temps* sont celles qui sont récentes; les voies *du relevé* ou *de hautes erres* sont celles de la veille ou du soir.

Volcelest. Terme dont on se sert quand on en revoit de l'animal.

Vrille. Queue du sanglier.

Vue. Fanfare que l'on sonne quand on voit l'animal de meute.



APPENDICE

NOTIONS JURIDIQUES EN MATIÈRE DE CHASSE A COURRE

Nous avons pensé *qu'il serait utile* aux lecteurs de ce traité d'y trouver quelques *notions de droit* se rattachant particulièrement à la matière de la chasse à courre. Nous traiterons dans cet Appendice : 1° des principes généraux de droit relatifs à la chasse à courre; 2° du passage des chiens sur le terrain d'autrui et du droit de suite; 3° des dégâts causés par le gibier; 4° de la destruction des animaux malfaisants et nuisibles et des bêtes fauves; 5° de la louveterie; 6° de la chasse à courre dans les bois et forêts de l'État.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE DROIT RELATIFS A LA CHASSE A COURRE.

La chasse à courre est, avec la chasse à tir, le seul mode de chasse autorisé par la loi d'une manière générale. La chasse à courre est soumise aux principes généraux qui régissent le droit de chasse : ainsi l'obligation du permis de chasse est commune à la chasse à courre et à la chasse à tir, et la chasse à courre ne peut être pratiquée sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire ou de ses ayants droit. Enfin, l'interdiction de chasser la nuit s'applique à la chasse à courre comme à la chasse à tir. (Loi 3 mai 1844, art. 1 et 9.)

Il peut y avoir cependant intérêt à distinguer la chasse à courre et la chasse à tir, parce que les dates d'ouverture et de fermeture peuvent être différentes pour la chasse à courre et pour la chasse à tir. En effet, la loi du 22 janvier 1874, tranchant la controverse qui existait sur ce point dans la jurisprudence des tribunaux, permet aux préfets de déterminer, par des arrêtés publiés au moins dix jours à l'avance, les

époques d'ouverture et celles de clôture des chasses, soit à tir, soit à courre, à cor et à cri, dans chaque département. Il est donc possible que la chasse à courre soit autorisée avant l'ouverture ou après la clôture de la chasse à tir. Il importe dans ce cas de déterminer exactement, au point de vue légal, les caractères de la chasse à courre.

La chasse à courre a pour objet essentiel de forcer le gibier à l'aide de chiens courants. Le caractère du fait de chasse se déterminera donc par la nature du gibier poursuivi, le nombre et la nature des chiens employés à sa poursuite, l'attitude des chasseurs et du piqueur. L'emploi des chevaux est un des caractères ordinaires de la chasse à courre; il a été décidé cependant qu'une chasse peut conserver le caractère de chasse à courre bien que tous les chasseurs ne soient pas à cheval.

La chasse à courre ne comporte en principe ni le port, ni l'usage du fusil. Il faut admettre cependant une exception : le port et même l'usage du fusil seraient licites, s'il y avait péril imminent, soit pour les chasseurs, soit pour les chiens. Ainsi, pour la chasse au sanglier, il ne paraît pas possible d'interdire aux chasseurs le port du fusil et le droit de s'en servir, si l'usage de l'arme est nécessaire pour protéger la vie du chasseur ou celle des chiens. En dehors de cette nécessité de défense, l'emploi du fusil constituerait un fait de chasse à tir, fait délictueux s'il était commis à une époque où la chasse à tir est interdite.

Après avoir ainsi indiqué le caractère général de la chasse à courre, nous devons rechercher quelles personnes doivent être considérées comme participant directement à la chasse, soumises, par suite, à l'obligation de se munir d'un permis de chasse et responsables pénalement en cas de délit commis, notamment au cas de chasse sur le terrain d'autrui, sans le consentement du propriétaire. Ce qui constitue le fait de chasse, c'est la recherche et la poursuite du gibier. Celui qui dirige et appuie les chiens, qui prend une part active à la recherche et à la poursuite du gibier, commet certainement acte de chasse. Mais on ne saurait considérer comme des chasseurs les invités qui suivent la chasse, même à cheval, alors qu'ils ne participent pas directement à la chasse, bien qu'ils aient assisté au lancé et à la poursuite de l'animal chassé.

Une difficulté analogue se présente à l'égard des auxiliaires employés pour la chasse à courre, piqueurs et valets de chiens. Le piqueur, qui dirige et appuie les chiens, fait acte de chasse, bien qu'il soit sans armes et muni seulement d'un fouet et d'une trompe. Le piqueur doit donc être muni d'un permis de chasse. Au contraire, l'obligation du permis de chasse ne saurait être imposée aux valets de chiens, auxiliaires d'un ordre inférieur, qui sont subordonnés au

piqueur et sont seulement chargés, sur les ordres du maître de chasse ou du piqueur, de réunir ou de retrouver, de rompre ou de lancer les chiens.

Nous avons dit que la chasse à courre supposait nécessairement l'emploi des chiens. La poursuite du gibier par les chiens est le fait caractéristique de ce mode de chasse. On doit donc considérer comme faisant dans tous les cas acte de chasse le maître qui fait ou qui laisse poursuivre volontairement le gibier par ses chiens. Il y a également acte de chasse de la part du piqueur qui fait le bois avec des chiens en liberté. La Cour de Cassation a même décidé que la quête à trait de limier, et cela alors même que le limier est muet, constitue à elle seule, et indépendamment de toute poursuite ultérieure du gibier, un acte de chasse. « Les actes de ce genre, dit l'arrêt du 4 janvier 1878, que la loi du 3 mai 1844 ne pourrait jamais réprimer s'ils n'étaient pas des faits de chasse, portent directement atteinte aux intérêts qu'elle a pour but de protéger, lors même qu'ils ne sont pas suivis de la poursuite et de la capture de l'animal recherché; ils peuvent, en effet, éloigner le gibier de l'héritage où ils s'accomplissent, au détriment du propriétaire de cet héritage; en temps prohibé ou en temps de neige, ils sont un danger pour le gibier inhabile à se défendre par la fuite, et, à l'époque de sa reproduction, le privent de la sécurité nécessaire à la conservation et à la propagation de l'espèce; ils ne nuisent pas moins que la poursuite même du gibier aux récoltes traversées par le chasseur et par son chien; ils sont donc des faits de chasse, d'après l'esprit de la loi de 1844 aussi bien que d'après sa lettre... ».

Remarquons, en ce qui touche l'emploi des chiens, que l'art. 9 de la loi de 1844 interdit, d'une manière absolue, l'emploi des chiens lévriers comme moyen de chasse. L'emploi de ces chiens a un caractère destructif qui a motivé la prohibition. Il a été entendu, dans la discussion de la loi, que la prohibition s'appliquait aux *croisés lévriers* ou *dérivés lévriers*, ces chiens, a-t-on dit, n'étant pas moins dangereux que les lévriers pur sang, car ils ont la vitesse de ceux-ci et l'odorat plus fin. Le même article permet aux préfets d'autoriser, à titre exceptionnel, l'emploi des chiens lévriers, mais seulement pour la destruction des animaux malfaisants ou nuisibles.

DU PASSAGE DES CHIENS SUR LE TERRAIN D'AUTRUI ET DU DROIT DE SUITE.

Avant 1789, l'usage avait consacré au profit du chasseur au chien courant le droit de suite, c'est-à-dire la faculté de suivre avec sa meute sur le terrain d'autrui le gibier levé sur son propre terrain.

Dans le droit moderne, ce droit de suite, tel qu'il existait dans l'ancien droit, est absolument inconciliable avec les dispositions légales qui prohibent, d'une manière absolue et générale, la chasse sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire ou de ses ayants droit. On a dû reconnaître toutefois que la chasse au chien courant, et plus spécialement la chasse à courre, serait impossible si l'on considérait comme un fait de chasse délictueux le passage sur le terrain d'autrui des chiens lancés à la poursuite du gibier, alors que ce passage a lieu contre la volonté du propriétaire de la meute qui ne peut rompre les chiens ni arrêter la poursuite du gibier. De là la disposition spéciale de l'art. 11 de la loi de 1844, ainsi conçu : « Pourra ne pas être considéré comme délit de chasse le fait du passage des chiens courants sur l'héritage d'autrui, lorsque ces chiens seront à la suite d'un gibier lancé sur la propriété de leurs maîtres, sauf l'action civile, s'il y a lieu, en cas de dommage. »

Il résulte des termes de cette disposition qu'il appartient aux tribunaux d'apprécier si le passage des chiens courants sur le terrain d'autrui constitue ou non un fait de chasse délictueux, et que c'est à la personne poursuivie pour délit de chasse qu'incombe l'obligation de prouver qu'elle se trouve dans le cas d'excuse prévu par la loi. La première condition pour que l'excuse soit admise est que la chasse ait été commencée avec droit, c'est-à-dire que le gibier ait été lancé par les chiens sur un terrain où leur maître avait droit de chasse. En second lieu, le chasseur ou le piqueur, son préposé, ne peut pénétrer à la suite des chiens sur le terrain d'autrui que pour les rompre ou les rappeler. Le chasseur ou le piqueur commettrait un délit de chasse s'il suivait les chiens sur un terrain dont il n'a pas la chasse, non pour les rompre ou les rappeler, mais pour les exciter et les appuyer. Il faut, en troisième lieu, pour que le passage des chiens courants sur le terrain d'autrui constitue un fait de chasse non délictueux ou excusable, que ce fait se soit produit sans la participation du maître des chiens et contre sa volonté. Le maître doit faire ses efforts pour rappeler les chiens ou pour les rompre, et il n'est excusable que s'il a été dans l'impossibilité d'empêcher le passage de sa meute sur le terrain d'autrui.

Rien n'empêche, du reste, les propriétaires ou locataires de chasse voisins les uns des autres d'étendre le droit conféré par l'art. 11 de la loi et d'établir, par une convention expresse ou tacite, la faculté réciproque de suivre sur le fonds voisin le gibier lancé par le propriétaire ou locataire sur les fonds où la chasse lui est permise.

Lors même que le propriétaire des chiens n'est point en faute et ne commet point un délit de chasse à raison du passage des chiens sur le terrain d'autrui, ce propriétaire demeure responsable, dans les

termes du droit commun, du dommage qui a pu être causé par ses chiens. L'action civile en dommages-intérêts est formellement réservée par le § 2 de l'art. 11 de la loi de 1844.

DES DÉGATS CAUSÉS PAR LE GIBIER.

Les propriétaires ou locataires de chasses dans les forêts où se pratique la chasse à courre ont intérêt à connaître les règles relatives à la responsabilité qu'ils peuvent encourir à raison des dégats causés aux propriétés voisines par le gibier, et plus spécialement par le gros gibier.

Le principe sur lequel est fondée la responsabilité du propriétaire d'un bois ou du locataire de la chasse, à raison du dommage causé par le gibier aux propriétés voisines, est le principe général des art. 1382 et 1383 du Code civil, aux termes desquels tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer, et qui déclarent toute personne responsable du dommage qu'elle a causé, non seulement par son fait, mais aussi par sa négligence et son imprudence. Les animaux, vivant à l'état libre dans les bois, sont amenés, par leur instinct naturel, à chercher leur nourriture dans les champs qui avoisinent les bois : ils peuvent causer de graves dommages aux récoltes. Sans doute on peut dire que la présence du gibier dans les bois est pour les riverains une sorte de servitude naturelle, dont ils doivent, dans une certaine mesure, supporter les inconvénients. Il ne suffit donc pas, pour qu'il y ait lieu à responsabilité, qu'il y ait un dommage quelconque, il faut que ce dommage ait une certaine gravité. Il ne suffit même pas que le dommage existe, il faut en outre que ce dommage ait pour cause une faute, une imprudence, une négligence du propriétaire des bois ou du fermier de la chasse. La faute, en pareille matière, consiste à favoriser la multiplication excessive du gibier; la négligence consiste à ne pas prendre les mesures nécessaires pour arrêter cette multiplication excessive du gibier par une destruction partielle.

La responsabilité ainsi précisée s'applique spécialement aux dégâts causés par les animaux tels que daims, chevreuils, cerfs, parce que ces animaux peuvent être considérés comme sédentaires et ne quittent point les bois dans lesquels ils se sont établis. Dès lors, si le propriétaire de la forêt, ou le locataire de la chasse, a laissé ces animaux se multiplier dans une proportion inusitée, s'il s'est opposé à toute destruction du gibier, en gardant rigoureusement la chasse, et s'il n'a lui-même employé que des moyens de destruction nuls ou insuffisants, il peut être considéré comme étant en faute et, par suite, être déclaré

responsable envers les riverains du dommage causé à leurs champs et à leurs récoltes par le gibier sortant de ses bois.

La responsabilité est plus rare, et peut plus difficilement être admise, lorsqu'il s'agit de dégâts causés par les sangliers, parce que ces animaux sont nomades et se transportent souvent à de grandes distances, d'une forêt à une autre. Il a été décidé cependant à maintes reprises que le propriétaire d'un bois ou le locataire de la chasse peut être déclaré responsable du dommage causé par les sangliers aux propriétés voisines lorsque, d'une part, il a attiré ces animaux, a cherché à les retenir sur ses terres, et a ainsi favorisé leur multiplication, et que, d'autre part, il s'est opposé à la destruction par les riverains, et qu'il n'a lui-même employé que des moyens insuffisants et tardifs pour détruire ces animaux. Il importe, pour éviter la responsabilité, de procéder à des chasses et à des battues fréquentes, en y appelant les riverains. Si, malgré ces mesures énergiquement prises, les sangliers continuaient à causer des dommages aux riverains, le propriétaire ou le locataire de la chasse échapperait à toute responsabilité, parce qu'on ne pourrait lui reprocher ni faute, ni négligence. Il en serait de même dans tous les cas où, à raison de la situation et de l'état des lieux, la destruction serait impossible.

Les mêmes principes s'appliquent aux dommages causés par le petit gibier, le lièvre et surtout le lapin. On s'est demandé si la responsabilité pouvait s'appliquer aux dommages causés par les bêtes fauves, loups, renards, blaireaux. On doit, en principe, résoudre cette question négativement. Toutefois la responsabilité du propriétaire du bois ou du locataire de la chasse pourrait être engagée, si, dans l'intérêt de sa chasse, il avait lui-même placé, attiré ou retenu ces animaux, s'il avait favorisé leur multiplication et s'était opposé à leur destruction.

Les actions intentées par des riverains à fin de réparation du dommage causé par le gibier sont de la compétence du juge de paix, conformément à l'art. 5, 1°, de la loi du 25 mai 1838, qui attribue compétence aux juges de paix sans appel jusqu'à la valeur de 100 francs, et, à charge d'appel, à quelque valeur que la demande puisse s'élever, pour les actions relatives aux dommages faits aux champs, fruits et récoltes, soit par l'homme, soit par les animaux. Le juge de paix, saisi de la demande, peut, pour apprécier le dommage, recourir aux moyens d'instruction ordinaires, visite de lieux, expertise, enquête.

DE LA DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS ET NUISIBLES ET DES BÊTES FAUVES.

L'art. 9 de la loi de 1844 contient, en ce qui touche la destruction des animaux malfaisants et nuisibles et la destruction des bêtes fauves, une double disposition. En ce qui touche les animaux malfaisants ou nuisibles, il appartient au préfet de déterminer les animaux qui présentent ce caractère et les conditions dans lesquelles le propriétaire, possesseur ou fermier, peut, en tout temps, indépendamment de tout dommage, détruire sur ses terres les animaux déclarés par l'arrêté malfaisants ou nuisibles. Le fait par le propriétaire ou fermier de procéder à cette destruction, dans les termes des arrêtés préfectoraux qui l'autorisent, n'est point un fait de chasse, et ce droit peut être exercé même par une personne qui n'est pas munie d'un permis de chasse. Mais il résulte des termes mêmes de la loi que la destruction ne peut s'opérer sur le terrain d'autrui, puisque l'exercice de ce droit est réservé au propriétaire, possesseur ou fermier, sur ses terres.

En ce qui touche les bêtes fauves, la loi reconnait aux propriétaires ou fermiers le droit de repousser et de détruire, même avec des armes à feu, les bêtes fauves qui porteraient dommage à leur propriété. On doit comprendre, sous cette dénomination de bêtes fauves, les bêtes fauves proprement dites, cerfs, daims, chevreuils; les bêtes noires, sangliers, laies, marcassins; les bêtes rousses, loups, renards, etc. Le droit de destruction des bêtes fauves peut s'exercer même lorsque la chasse n'est pas permise, et par des personnes non munies du permis de chasse. L'emploi de tous les moyens est licite pour cette destruction. C'est ainsi qu'il a été décidé que, pour détruire les bêtes fauves, on peut recourir à l'usage de chiens courants, même à la chasse à courre, pourvu que ces moyens soient exclusivement employés à la destruction, et qu'ils puissent sérieusement aboutir à ce résultat. Aucune autorisation préalable n'est exigée pour l'exercice de ce droit, et le propriétaire peut se faire assister de tiers qui participent aux mêmes immunités que lui. Mais le droit qu'a le propriétaire ou fermier de détruire les bêtes fauves est subordonné à cette condition essentielle que ces animaux causent à la propriété un dommage actuel ou la menacent d'un dommage imminent. Il n'est pas douteux tout d'abord que le propriétaire ou fermier peut détruire les bêtes fauves au moment même où elles viennent ravager ses récoltes; mais il faut aller plus loin et reconnaître que le droit de destruction peut s'exercer avant que le mal soit déjà accompli, et par cela seul que le dommage est imminent. Ainsi la présence prolongée de bêtes fauves sur une propriété, ou

dans le voisinage de cette propriété, justific l'emploi, pour la destruction de ces animaux, des moyens propres à atteindre ce résultat. Il a été jugé, spécialement, que la présence de loups dans un canton où ils ont dévoré des animaux domestiques et attaqué les personnes, constitue un dommage imminent, et qu'il n'y a point délit de chasse de la part du maître d'une meute, assisté de ses auxiliaires, qui, en temps prohibé, sur les instances des propriétaires d'une forêt, détruit, au moyen de la chasse à courre, de jeunes loups, dont la présence constituait pour la propriété un dommage imminent.

A la matière de la destruction des animaux nuisibles et des bêtes fauves se rattachent les chasses collectives ou individuelles autorisées par l'arrêté du 19 pluviôse an V, et les dispositions nouvelles de la loi du 5 avril 1884 sur les mesures à prendre par les maires pour la destruction des animaux nuisibles, et spécialement pour la destruction des loups et des sangliers.

L'arrêté du 19 pluviôse an V prescrit de faire, tous les trois mois et plus souvent s'il est nécessaire, dans les forêts nationales et dans les campagnes, des chasses et battues générales ou particulières aux loups, renards, blaireaux et autres animaux nuisibles. Ces chasses ou battues sont ordonnées par les préfets, et dirigées par les lieutenants de louveterie, sous la surveillance des agents forestiers. Ces chasses ou battues peuvent être ordonnées sans limitation de territoire : elles sont alors générales; elles sont particulières, au contraire, lorsqu'elles sont restreintes à une certaine étendue de territoire ou à une circonscription déterminée.

L'arrêté de pluviôse an V, qui désigne spécialement les loups, renards et blaireaux, s'applique également à la destruction des autres animaux nuisibles. Il n'y a point à se préoccuper, pour l'application de cette disposition, des arrêtés préfectoraux qui déterminent les animaux nuisibles, conformément à l'art. 9 de la loi de 1844. On ne doit considérer comme animaux nuisibles, dans le sens de l'arrêté de l'an V, que les animaux dangereux au point de vue des intérêts généraux de l'agriculture ou de la sécurité des personnes. Ainsi les battues et chasses collectives ne peuvent être autorisées pour la destruction des animaux qui ont le caractère de gibier, notamment des cerfs, des biches, des chevreuils. Elles peuvent être, au contraire, autorisées pour la destruction des sangliers. Ces animaux, en effet, peuvent causer des dommages considérables aux récoltes, et leur multiplication dans un pays peut, à juste titre, les faire considérer comme des animaux dangereux.

Les chasses collectives permises par l'arrêté de pluviôse an V ne peuvent avoir lieu sans une autorisation du préfet. L'arrêté préfectoral peut autoriser à la fois des chasses et des battues ou des battues

seulement. Lorsque la chasse est autorisée, elle peut avoir lieu avec chiens et à courre. L'arrêté préfectoral peut également déterminer le territoire sur lequel la chasse est permise.

Ces chasses peuvent avoir lieu même dans le temps où la chasse ordinaire est prohibée ; elles peuvent s'exercer, dans les limites de territoire indiquées par l'arrêté préfectoral, sur les terres et dans les bois non clos des particuliers, sans qu'il soit besoin du consentement des propriétaires, et sans qu'il soit même indispensable de les prévenir. La direction de la chasse appartient à la personne qui est désignée à cet effet par le préfet. Autant que possible cette direction doit être confiée au lieutenant de louveterie, qui doit remplir lui-même cette mission, et ne peut la déléguer à un piqueur ou à un garde. A défaut du lieutenant de louveterie, la direction de la chasse appartient à l'agent forestier, chef du cantonnement, ou à son délégué. Elle pourrait être également confiée au maire de la commune, à la gendarmerie, ou même à un simple chasseur.

Le lieutenant de louveterie, ou la personne chargée en son lieu et place de diriger la chasse, peut demander au maire de requérir des chasseurs, en cas d'insuffisance des piqueurs et valets de chiens compris dans l'équipage, et des auxiliaires volontaires. Ce droit de réquisition ne saurait être exercé directement par le lieutenant de louveterie, l'agent forestier ou le délégué du préfet. Le chasseur, régulièrement requis par le maire, lorsqu'il ne se rend pas à la convocation, est passible d'une amende de 10 francs, qui est prononcée par le tribunal de simple police. Il est bien entendu que les chasseurs qui prennent part dans ces conditions à une chasse régulièrement autorisée n'ont pas besoin d'être munis d'un permis.

L'arrêté de pluviôse an V exige, pour la régularité des battues ou chasses collectives qu'il autorise, qu'elles aient lieu sous la surveillance de l'administration forestière. Le conservateur ou l'inspecteur des forêts désigne l'agent forestier chargé de surveiller la chasse; cette mission est généralement confiée au chef du cantonnement du lieu où la chasse doit s'effectuer. L'agent ainsi désigné peut déléguer ses pouvoirs à l'un de ses collègues ou même à un simple préposé forestier.

Il est fort important que toutes les conditions prescrites par l'arrêté de l'an V soient exactement remplies; autrement, si la chasse avait été irrégulière, par exemple, si elle avait eu lieu sans autorisation du préfet, ou en dehors des conditions imposées par l'autorisation, ou bien si elle avait eu lieu sans la surveillance de l'agent forestier, cette chasse irrégulière constituerait un véritable délit de chasse tombant sous l'application de la loi de 1844, si le fait de chasse avait eu lieu en temps prohibé, ou sans permis, ou sur le terrain d'autrui sans le

consentement du propriétaire. La poursuite correctionnelle pourrait atteindre le lieutenant de louveterie ou le directeur de la chasse, et ses auxiliaires directs, tels que les piqueurs, les chasseurs qui auraient pris part volontairement à la chasse. On reconnait toutefois que les tireurs ou traqueurs qui ont été requis de prendre part à une chasse ou à une battue, ne peuvent être responsables pénalement des irrégularités commises dans l'accomplissement de cet acte, irrégularités qu'ils n'avaient ni le moyen ni le droit de contrôler. Indépendamment de la responsabilité pénale, les personnes qui ont dirigé la chasse irrégulière ou qui y ont participé pourraient être condamnées à des dommages-intérêts envers les particuliers sur les terres desquels cette chasse aurait eu lieu sans leur consentement.

Indépendamment des chasses collectives, le préfet peut accorder aux particuliers qui ont un équipage de chasse des permissions spéciales de chasse pour la destruction des animaux nuisibles. Cette permission est nécessaire même aux lieutenants de louveterie lorsqu'ils veulent chasser des animaux nuisibles autres que le loup. Le permissionnaire, à moins de restriction spéciale contenue dans l'arrêté du préfet, peut employer tous les modes de chasse, chasse à tir, chasse à courre, avec ou sans les gens de l'équipage. Les chasses ainsi autorisées ne peuvent avoir lieu que sous la surveillance de l'administration forestière; elles sont du reste soumises aux mêmes règles que les chasses collectives.

L'art. 90 de la loi municipale du 5 avril 1884 confère aux maires des pouvoirs spéciaux en ce qui touche la destruction des animaux nuisibles, et spécialement des loups et des sangliers. Une première disposition charge le maire de prendre, de concert avec les propriétaires ou les détenteurs du droit de chasse dans les buissons, bois et forêts, toutes les mesures nécessaires pour la destruction des animaux nuisibles désignés dans l'arrêté du préfet pris en vertu de l'art. 9 de la loi du 3 mai 1844. Il importe de remarquer, dans cette première disposition, l'obligation pour le maire de se concerter avec les propriétaires ou détenteurs du droit de chasse. On doit en conclure que l'opposition des propriétaires ou détenteurs du droit de chasse empêcherait le maire de faire procéder, sur le terrain qui leur appartient ou dont ils ont la chasse, à des battues pour la destruction des animaux nuisibles.

La seconde disposition est relative à la destruction des loups et des sangliers. Le maire est chargé de faire, pendant le temps de neige, à défaut des détenteurs du droit de chasse, à ce dûment invités, détourner les loups et sangliers remis sur le territoire, de requérir, à l'effet de les détruire, les habitants avec armes et chiens propres à la chasse de ces animaux, de surveiller et d'assurer l'exécution de ces mesures. Pour que le maire puisse user de ce pouvoir, il faut que les détenteurs

de la chasse aient été mis en demeure de détruire eux-mêmes les loups et les sangliers. Cette mise en demeure peut résulter d'un arrêté pris par le maire et notifié aux intéressés, ou tout au moins d'une invitation non équivoque adressée aux détenteurs du droit de chasse d'avoir à détruire, dans un délai suffisant, les loups et sangliers se trouvant dans leurs bois. Les chasses ainsi organisées par le maire peuvent avoir lieu en temps prohibé; ceux qui y prennent part n'ont pas besoin d'être munis d'un permis de chasse.

DE LA LOUVETERIE.

La louveterie est un ensemble de mesures administratives ayant pour objet la destruction des animaux sauvages particulièrement dangereux, et plus spécialement des loups. L'organisation de la louveterie est régie par une ordonnance du 20 août 1814. Les lieutenants de louveterie sont nommés par le préfet, sur l'avis ou la proposition du conservateur des forêts. Le préfet fixe le nombre des lieutenants de louveterie et détermine l'étendue de la circonscription dans laquelle ils exercent leurs fonctions. En principe, le nombre des lieutenants de louveterie ne peut excéder le nombre des arrondissements de sous-préfecture, à moins de circonstances exceptionnelles, qui doivent être soumises à l'appréciation du directeur général des forêts. Les lieutenants de louveterie sont nommés pour un an, mais leurs fonctions doivent être considérées comme prorogées tacitement, et ils doivent continuer à les exercer tant qu'ils n'ont été ni révoqués, ni remplacés. Les fonctions du lieutenant de louveterie sont purement personnelles, et il ne peut se faire remplacer par son piqueur dans les chasses au loup ou dans les battues qu'il est appelé à diriger. Les dispositions de l'ordonnance de 1814, qui déterminaient l'importance de l'équipage de chasse que le louvetier devait entretenir, sont tombées en désuétude. Le louvetier choisit, renvoie et remplace, comme il le juge à propos, les piqueurs, valets de chiens et hommes d'équipage.

Le lieutenant de louveterie a le droit, dans toute l'étendue de sa circonscription, de pratiquer la chasse au loup, même sur le terrain d'autrui, sans le consentement du propriétaire.

L'ordonnance de 1814 détermine ainsi les devoirs du louvetier : Il doit détourner les loups, entourer les enceintes avec les gardes forestiers et les faire tirer au lancé. Dans le temps où la chasse à courre est permise, on découple, si cela est jugé nécessaire. Dans le temps où la chasse à courre n'est plus permise, le louvetier doit s'occuper particulièrement à faire tendre des pièges avec les précautions d'usage, faire détourner les loups, et, après avoir entouré les enceintes de

gardes, les attaquer à traits de limier, sans se servir de l'équipage, qu'il est défendu de découpler; il doit enfin faire rechercher avec grand soin les portées de louves.

Ces différentes opérations peuvent être faites, sous la direction du louvetier, par un piqueur ou par un homme de l'équipage. Le louvetier peut employer comme auxiliaires, outre les gens de son équipage et les gardes forestiers, des amis et des chasseurs, à la condition, après la fermeture, que la chasse ne prenne pas le caractère d'une battue. Les battues ou chasses collectives ne peuvent plus avoir lieu, lorsque la chasse n'est plus permise, qu'en vertu d'une autorisation du préfet et en se conformant aux prescriptions de l'arrêté du 19 pluviôse an V.

L'officier de louveterie ne peut régulièrement procéder à la chasse au loup qu'en présence du garde forestier, qui doit non seulement être convoqué, mais aussi assister à la chasse. Le service forestier a toujours le droit de s'opposer à la chasse annoncée par le louvetier, et, si le louvetier passe outre malgré cette opposition, il peut être poursuivi pour délit de chasse.

Pour permettre au louvetier d'exercer son équipage, l'ordonnance de 1814 l'autorise à chasser à courre le sanglier dans les forêts de l'État comprises dans sa circonscription. Ce droit ne peut s'exercer dans les bois des particuliers, des communes ou des établissements publics. Cette chasse n'est autorisée que pendant le temps que la chasse est permise; elle ne peut avoir lieu que deux fois par mois. Le louvetier doit, lorsqu'il procède à cette chasse, avertir le service forestier, pour le mettre à même d'exercer la surveillance qui lui incombe. Il ne peut se faire accompagner de tierces personnes, mais il peut se faire assister et même remplacer par un piqueur.

Les lieutenants de louveterie sont assujettis à certaines obligations administratives. Ils doivent adresser au directeur des forêts, par l'intermédiaire des agents locaux, des rapports sur les moyens de détruire les loups, sur la destruction des portées de louveteaux, un état mensuel des sangliers par eux forcés dans les chasses à courre pratiquées dans les forêts domaniales, et un état annuel de leurs prises.

DE LA CHASSE A COURRE DANS LES BOIS ET FORÊTS DE L'ÉTAT.

La location de la chasse dans les bois et forêts de l'État a lieu par adjudication publique devant le préfet ou le sous-préfet, à la diligence du conservateur des forêts. Les conditions générales de l'adjudication sont réglées par un cahier des charges, dressé par l'administration forestière, et qui porte la date du 6 octobre 1880.

Dans les forêts domaniales, la chasse à courre et la chasse à tir

peuvent être adjugées séparément et à des personnes différentes. Cette adjudication séparée est du reste une simple faculté, et la même personne pourrait être adjudicataire de la chasse, soit à tir, soit à courre. Lorsque le droit de chasse à courre et le droit de chasse à tir, dans une même forêt ou sur un même lot, sont loués séparément à des personnes différentes, la chasse à courre, à cor et à cri comprend le grand gibier, cerf, daim, sanglier et loup. La chasse à courre peut être exercée deux fois par semaine et d'après le mode généralement en usage. Le choix des jours est concerté, au moins un mois avant la date ordinaire de l'ouverture de la chasse, entre l'adjudicataire et l'agent forestier, chef du service local, qui prévient du choix ainsi fait les locataires de la chasse à tir. Les dimanches et fêtes ne peuvent être désignés comme jours de chasse. Les piqueurs sont autorisés à aller en reconnaissance avec les limiers en dehors des jours indiqués pour l'exercice de la chasse à courre, mais à la condition expresse de ne point pénétrer dans les enceintes.

La surveillance et la conservation de la chasse demeurent confiées aux agents et gardes forestiers, mais sans que les adjudicataires de la chasse puissent réclamer d'eux aucun service spécial et extraordinaire à cet effet. Les adjudicataires ont la faculté, s'ils estiment que la surveillance des gardes forestiers ne protège pas suffisamment la chasse, d'instituer, avec l'autorisation du conservateur des forêts, des gardes particuliers, chargés spécialement de la surveillance des forêts ou portion de forêts dont la chasse leur est affermée. Le choix des gardes doit être soumis à l'approbation du conservateur, qui peut, le cas échéant, exiger leur renvoi.

Le cahier des charges réserve à l'administration forestière des droits étendus en ce qui touche la destruction du gibier, dont la surabondance pourrait nuire aux peuplements forestiers ou aux propriétés riveraines. Lorsque ce cas se produit, le conservateur des forêts met en demeure le fermier de la chasse, par une sommation réguliere, de détruire, dans un délai déterminé, les animaux dont le nombre et l'espèce lui seront indiqués. Si le fermier ne satisfait pas à cette mise en demeure, il est procédé d'office à la destruction par les soins du service forestier, et le gibier ainsi abattu appartient à celui qui l'a tué. Le service des forêts se réserve également la faculté de poursuivre la destruction des lapins en tout temps et par tous les moyens, sauf par l'emploi du fusil, sans que l'adjudicataire de la chasse ait aucun droit sur les lapins pris ou tués dans ces conditions.

Les adjudicataires de la chasse à tir sont tenus de supporter la destruction des grands animaux effectuée au fusil par les adjudicataires de la chasse à courre, sur réquisition administrative, sans qu'il soit nécessaire d'appeler à cette destruction les adjudicataires de la chasse

à tir. Les adjudicataires peuvent, même en temps prohibé, procéder, avec l'assentiment et sous la surveillance de l'administration forestière, à la destruction des animaux dangereux, malfaisants ou nuisibles, et ce par tous les moyens dont l'emploi sera autorisé par le préfet, ou par des chasses et battues pratiquées conformément à l'arrêté du 19 pluviôse an V. Ils sont tenus de supporter les battues qui peuvent être ordonnées pour la destruction des loups et autres animaux nuisibles, et ne peuvent s'opposer au droit accordé aux lieutenants de louveterie de chasser le sanglier à courre, deux fois par mois, pendant le temps où la chasse est permise.
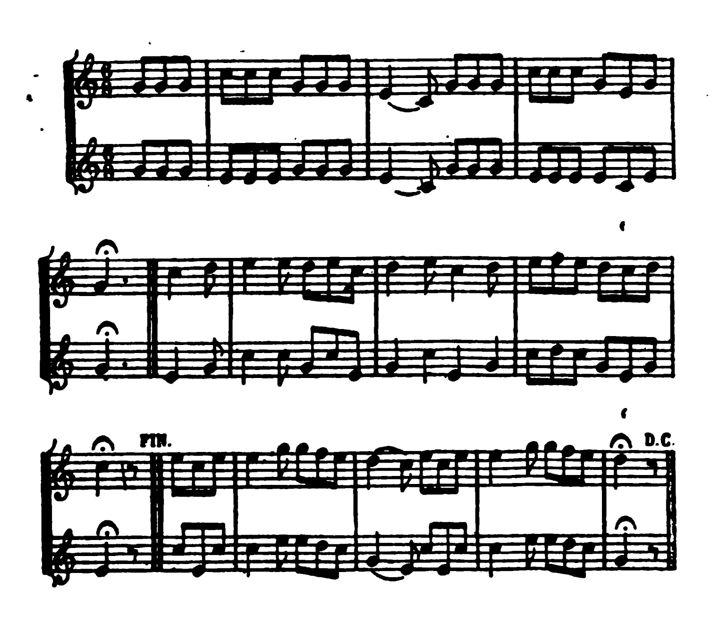
Les adjudicataires de la chasse sont directement responsables envers les propriétaires ou fermiers des héritages voisins, riverains ou non, des dommages causés par le gibier ou par les animaux nuisibles. Ils doivent également indemniser les agents et préposés forestiers des dommages causés par le gibier aux jardins et terrains affectés à ces employés. Le montant de l'indemnité à payer est fixé par le conservateur et réparti par lui, le cas échéant, entre l'adjudicataire de la chasse à tir et l'adjudicataire de la chasse à courre.

PRINCIPALES

SONNERIES DE CHASSE
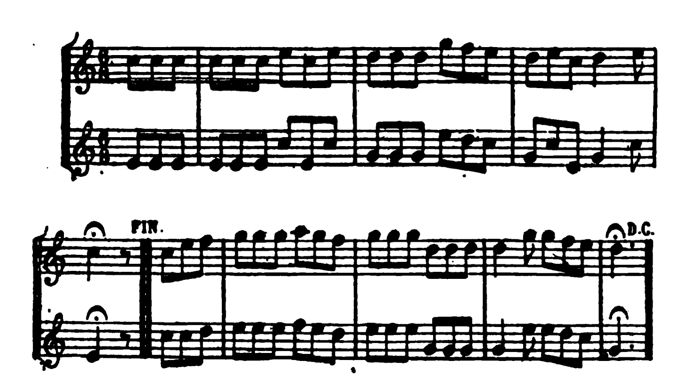
LE LIÈVRE

Comme Jean Lapin son compère,
Le lièvre, aussi poltron que lui,
Voudrait bien se cacher sous terre.
C'est en vain qu'il cherche un abri :
  Le pauvret dans sa misère
Se voit déjà civet ou rôti.
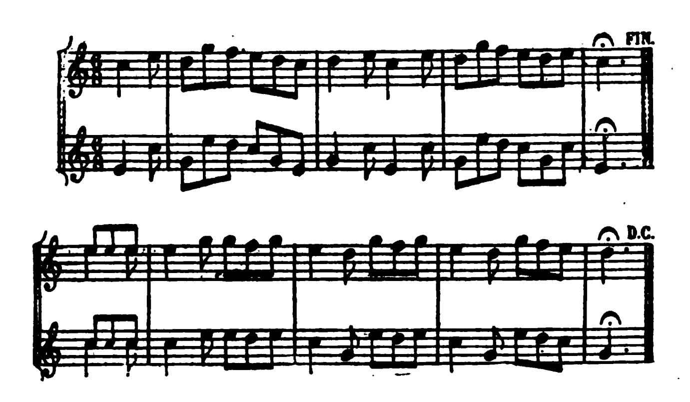


LE RENARD

C'est un renard, c'est un sournois,
C'est le plus rusé des matois.
A la garenne
Il faut qu'il vienne.
Embusquons-nous
Et tirons-le tous.
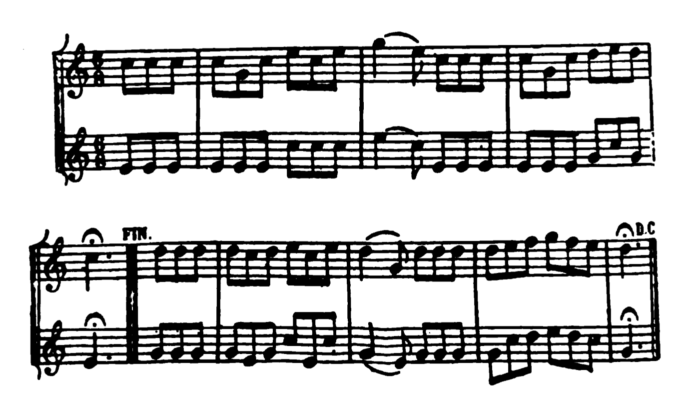


LE LOUP

Veille bien, gentille pastourelle,
Pour tes agneaux je tremble beaucoup;
Mais déjà d'une dent cruelle
Ont-ils, ma belle, senti le loup?
Dis-le-moi, gentille pastourelle.
N'aurais-tu pas déjà vu le loup?
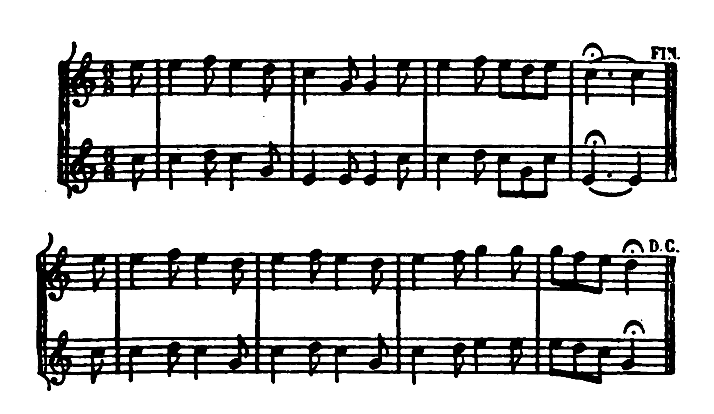


LE LOUVART

A peine, hélas! séparé de ta mère,
Jeune louvart, tu trouves le tombeau.
Tu n'as encore d'une jeune bergère
Mordu le chien, croqué le tendre agneau.
Va, l'innocence ne nous sauve guère,
Faut être ici-bas victime ou bourreau.
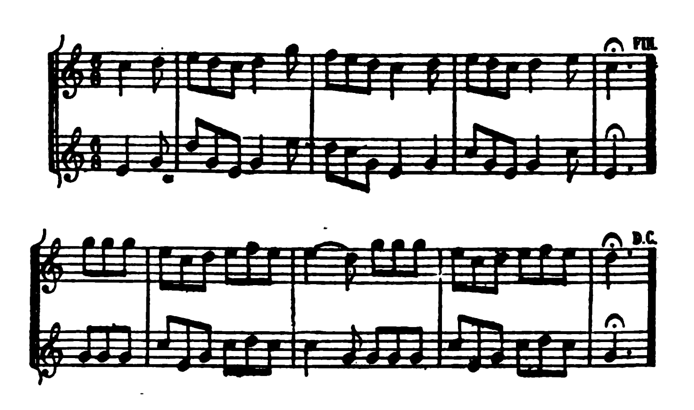


LE SANGLIER

Ferme au lancé,
Grand sanglier;
Arrêt de mort est signé.
Tu cherches en vain le forlongé,
Courant grand train;
Par monts et guérets.
Ta fin, hélas! va approcher,
Le vautrait va te coiffer.
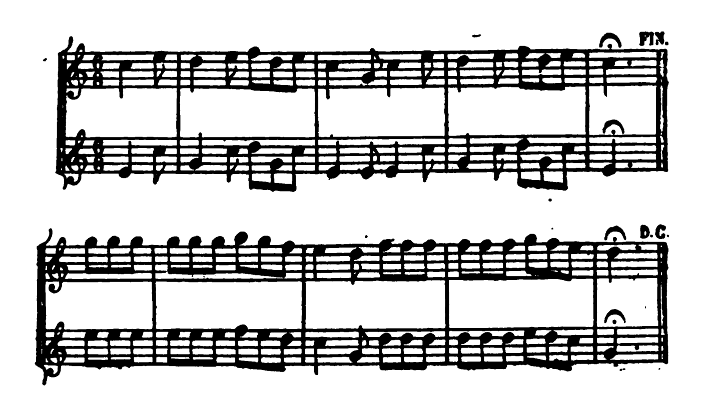


LE CHEVREUIL

Voici le chevreuil qui s'élance,
Sa chevrette en bêlant le suit,
Sur leurs traces le jeune faon s'avance :
Afin qu'il fuie,
Chasseur fait grand bruit.
Piqueurs, faut épargner la mère
Et sauver son pauvre petit.
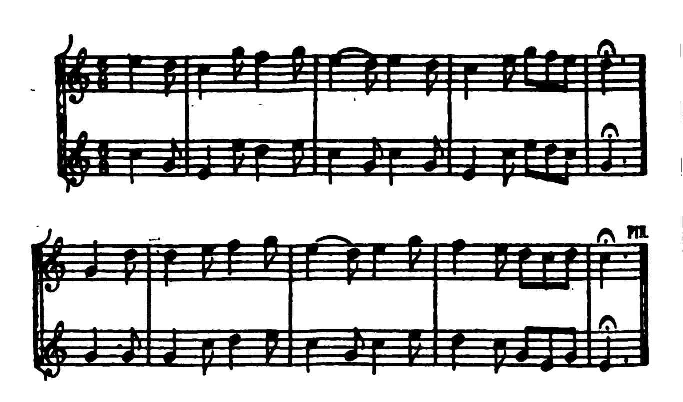


LE CHEVREUIL DE BOURGOGNE

Marchons, dans sa course légère,
Chasseurs, arrêtons le chevreuil.
Son pied ne touche pas la terre,
Sa vitesse fait son orgueil.
Marchons, dans sa course légère.
Chasseurs, arrêtons le chevreuil.
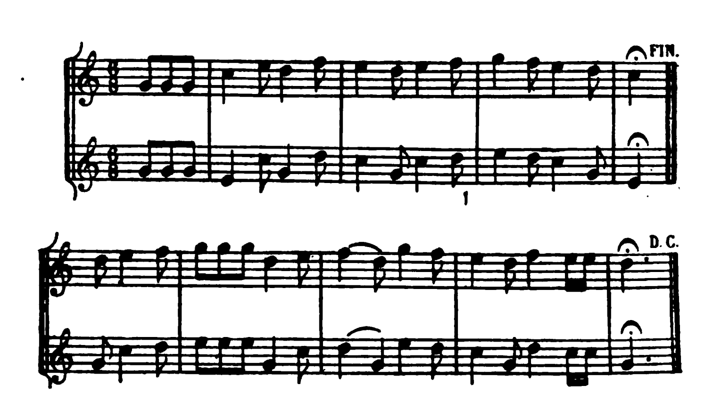


LA 1re TÊTE OU LE DAGUET

Le daguet n'a sur la tête,
Qu'une dague seulement;
C'est une petite bête,
Qui se fait chasser lestement.
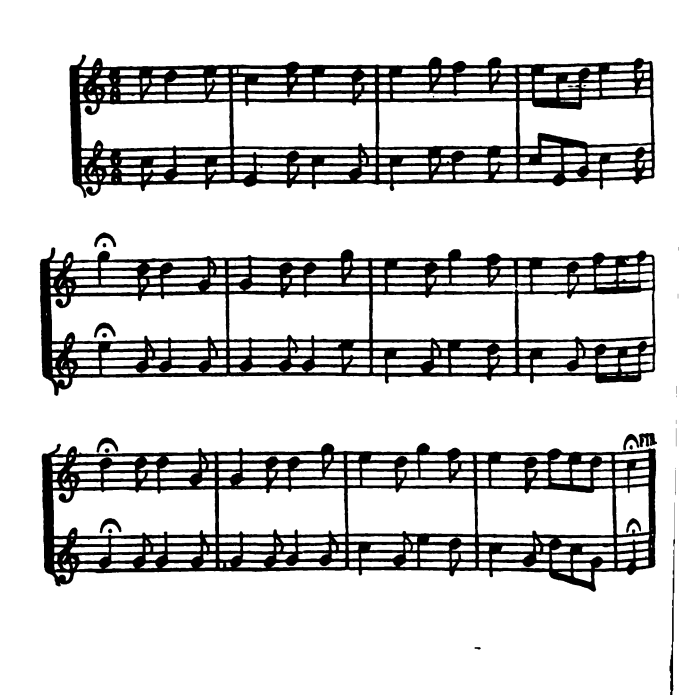


LA 2e TÊTE OU LA DISCRÈTE

Cerf à sa deuxième tête,
Enfin porte l'andouiller;
Mais à la chasse qui s'apprête
Ne faut pas s'en laisser dépouiller.
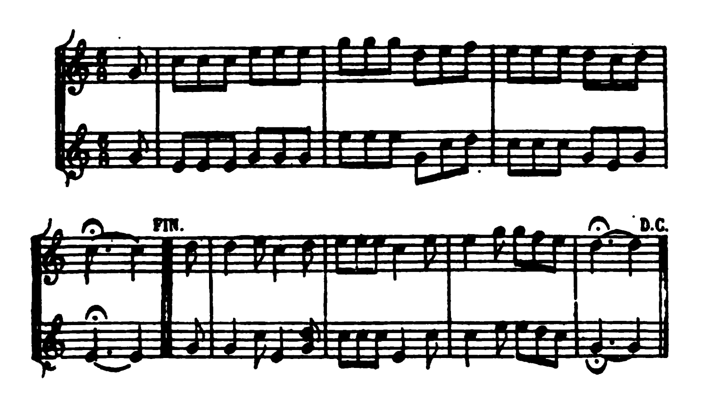


LA 3e TÊTE OU LA DAUPHINE

Chasseurs, pour cette fois,
C'est un trois-tête
Dont nous avons fait choix.
Latreille a levé les fumées,
Un bien-aller sur ses brisées :
Avant qu'elle ait quitté le bois
Nous mettrons la bête aux abois.
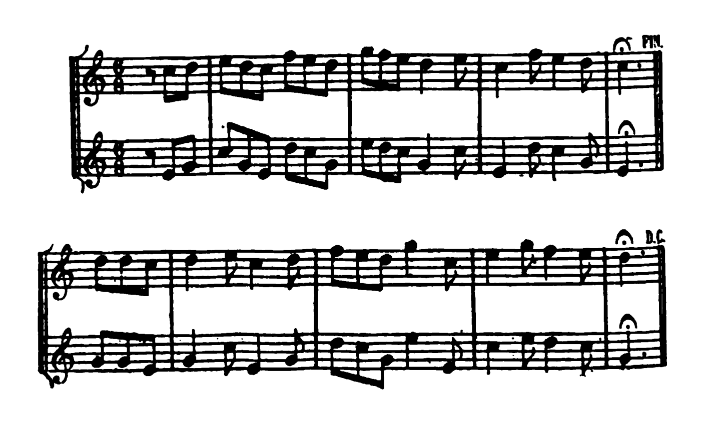


LA 4e TÊTE OU LA FANFARE DU ROI

Beau quatre-tête, garde à toi !
De la meute n'entends-tu pas la voix?
Hors de l'enceinte
Malgré ta feinte
Il faut partir,
Déguerpir,
Ou sinon, sans honneur,
Ta sotte peur
Hâtera ton malheur.
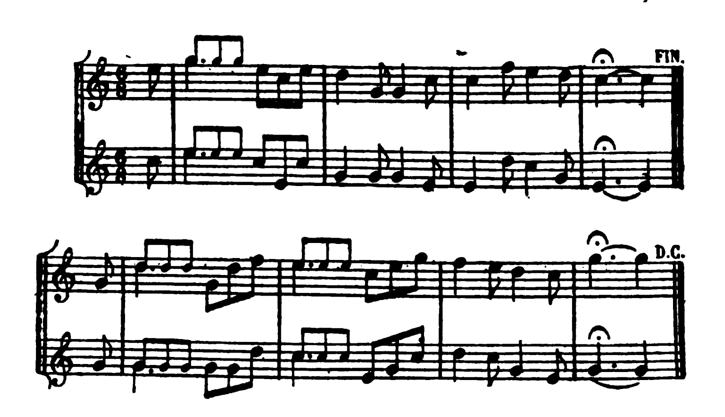


LA 4e TÊTE BOURBON

La quatrième tête Bourbon
Mérite bien tout son renom.
L'auteur,
Grand chasseur,
Courut maintes fois
Beaux cerfs, jolis minois.
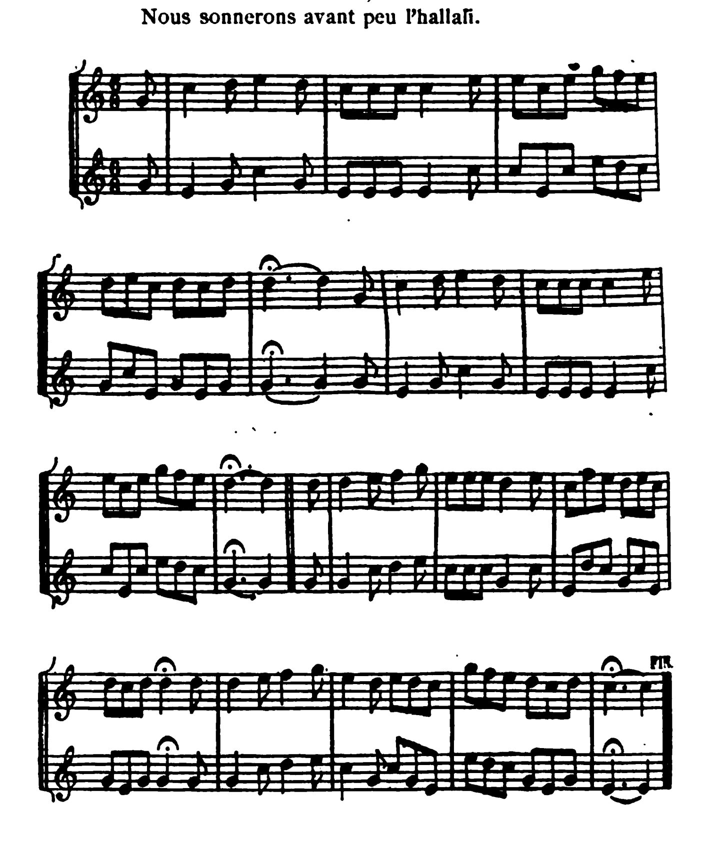


LE DIX-CORS JEUNEMENT

C'est un dix-cors jeunement
Qui débuche à l'instant;
Ne laissons échapper, ma foi,
Ce beau morceau digne d'un roi.
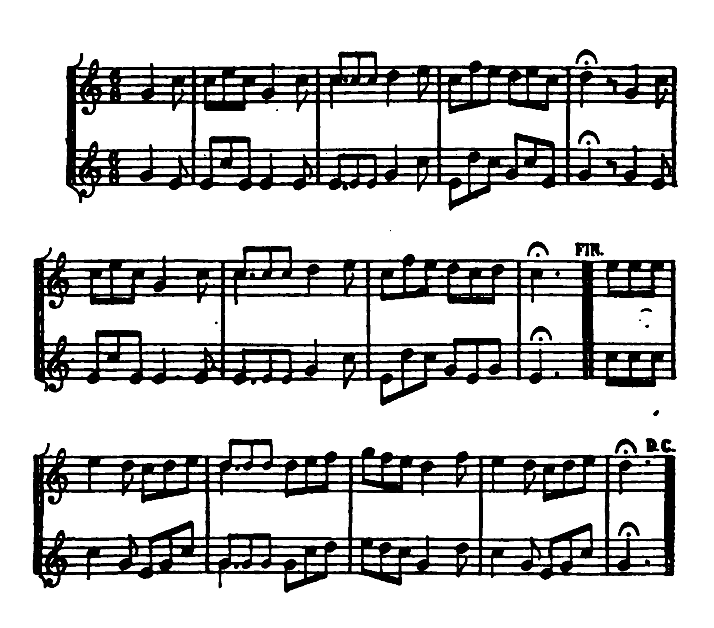


LE DIX-CORS OU LA ROYALE

En foulant cette enceinte,
J'eus d'un dix-cors connaissance, je crois.
Il s'enfuit avec crainte
Au bruit de mes pas,
De ma voix.
Ma dernière brisée
Paraît attester qu'il se rembuche ici.
La victoire est aisée,
Nous sonnerons avant peu l'hallali.
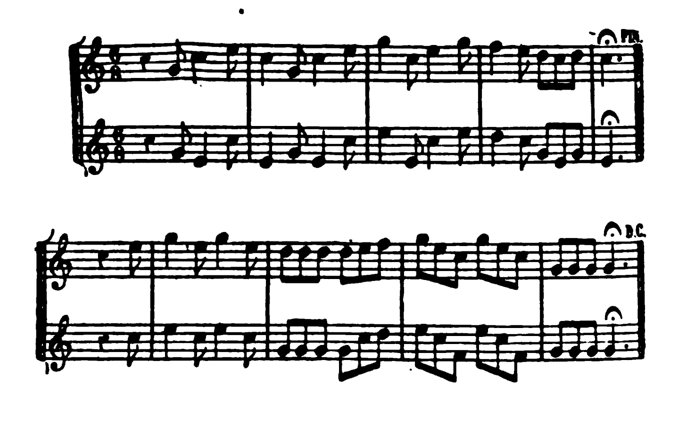


LA TÊTE BIZARDE
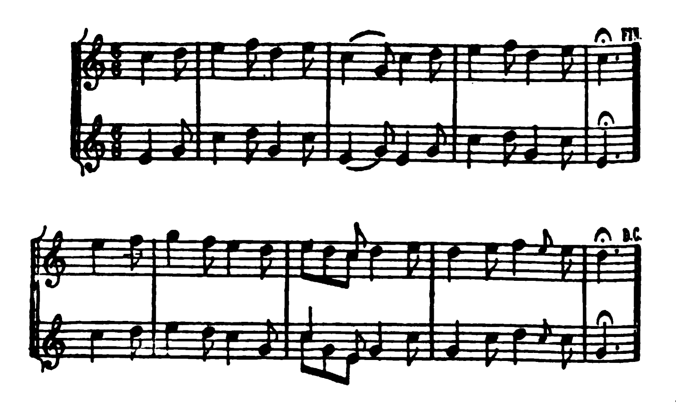
Ah! combien elle est laide à voir !
Tête bizarde sur un faible corps.
La journée est belle au revoir,
Chasseurs, cherchons donc un cerf dix-cors.
Ne laissons pas tromper notre ardeur.
Notre veneur
Est un fin connaisseur.



LE BLAIREAU
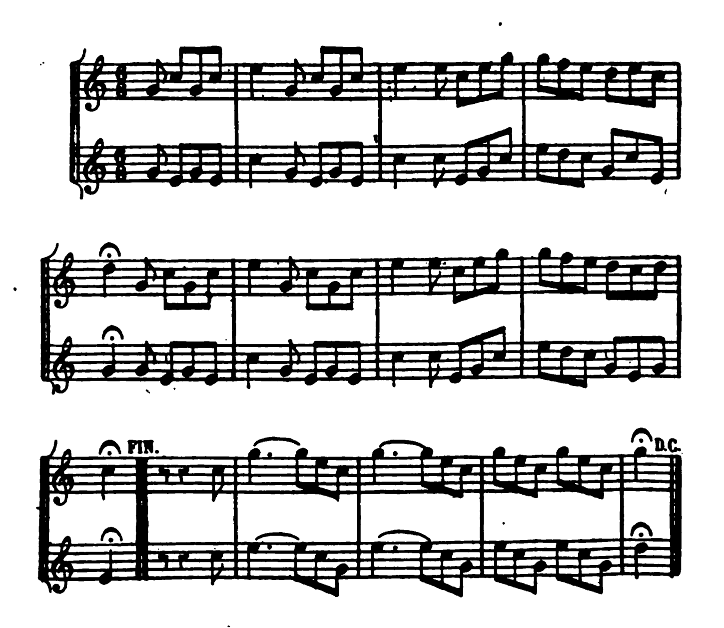


LE DAIM



LE RÉVEIL
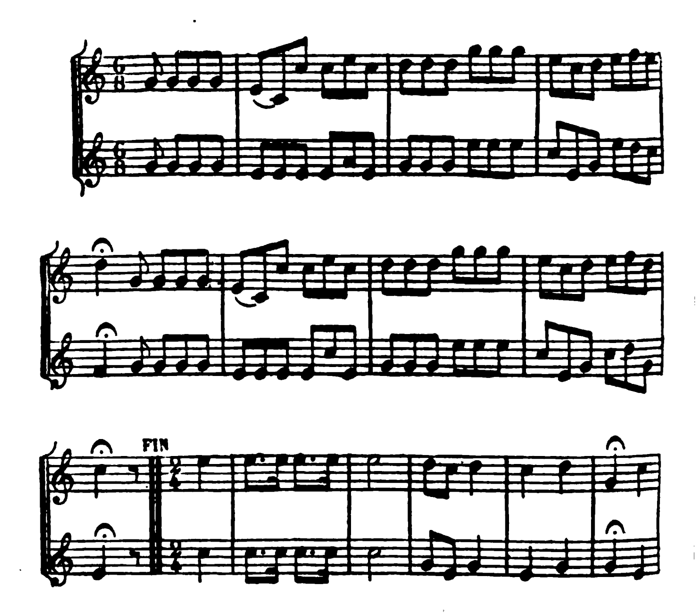
Voici le réveil,
Chassez le sommeil,
Au son du cor,
Peut-on dormir encor!
Chasseur au levé,
Chasseur au levé,
Déjà quatre fois le réveil
A sonné.
Holà! debout!
Vite debout!
Vite debout!
Levons-nous, levons-nous.
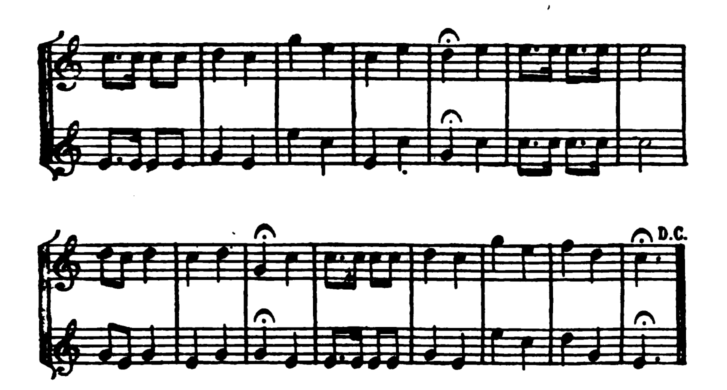


LE RÉVEIL DU POITOU

Dès l'aube vermeille,
Le joyeux buveur
Saisit sa bouteille,
Y puise le bonheur.
Une ardeur pareille
Presse le chasseur,
Gaîment le réveille
Et remplit son cœur.
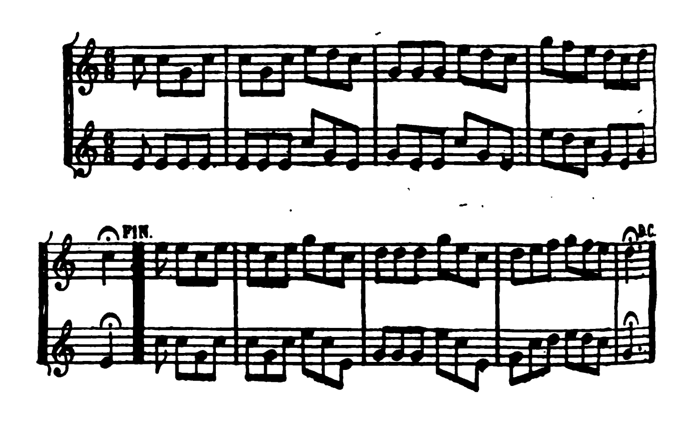
La nuit s'efface,
Habillez-vous!
Allons vite en chasse,
La bête est debout.
Amis, sur sa trace
Accourez tous!
Et que chacun fasse
Honneur au Poitou.




D.C.
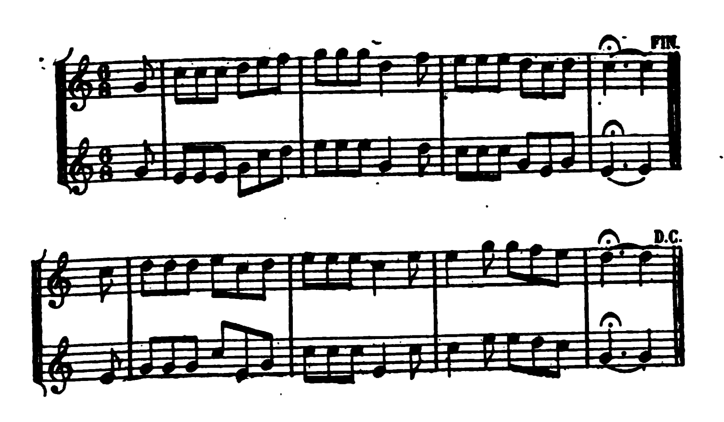
LA SORTIE DU CHENIL

Sortez du chenil,
Mes vaillants limiers;
Il faut aujourd'hui
Battre tous les halliers.
Au relais d'attaque, les meilleurs gosiers;
Les relais volants viendront les derniers.
Que du cerf en fuite, mes vaillants limiers,
Vos museaux béants touchent les daintiers.
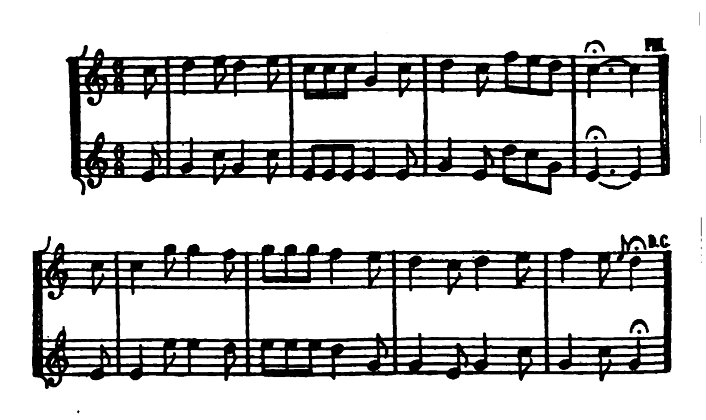


LE DÉPART POUR LA CHASSE

Pour aller à la chasse
Il faut être matineux.
Nous n'avons pas besoin de peigne
Comme tous ces jeunes amoureux,
Les ronces et les épines
Dénoueront nos cheveux.



L'ARRIVÉE AU RENDEZ-VOUS

Au rendez-vous de chasse,
Vite, amis, courons joyeux;
Et ce soir à la même place,
Ayons rendez-vous amoureux.
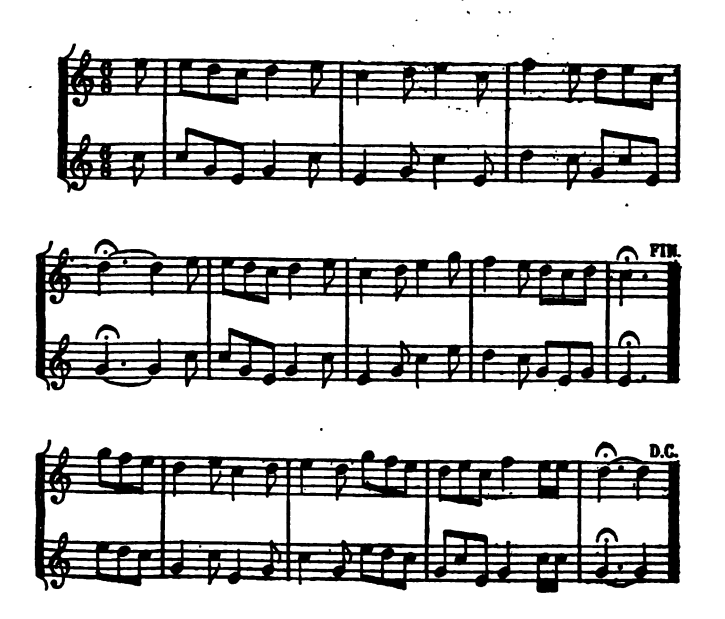




LE RENDEZ-VOUS
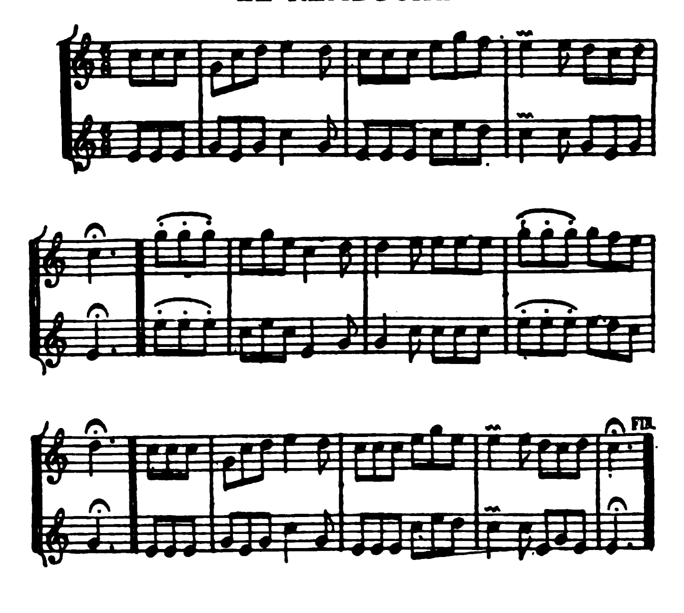

NY

LA CALÈCHE DES DAMES

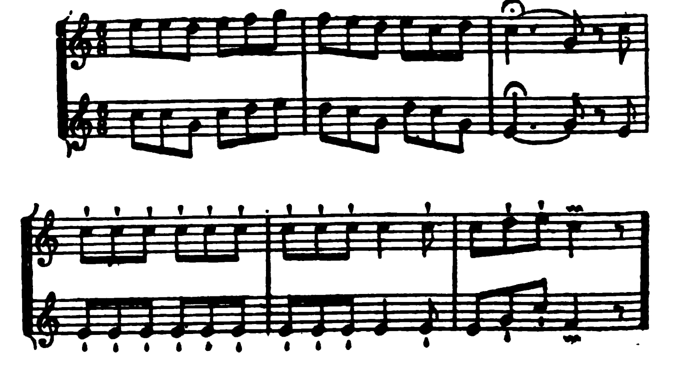
De la chasse le plaisir
Et le désir
Vont se ralentir,
Car bientôt tu vas sentir
D'une autre ardeur
Toute la douceur.
D'une belle
Noire prunelle
Vaut bien, ma foi,
La chasse d'un roi.



LE REMBUCHÉ
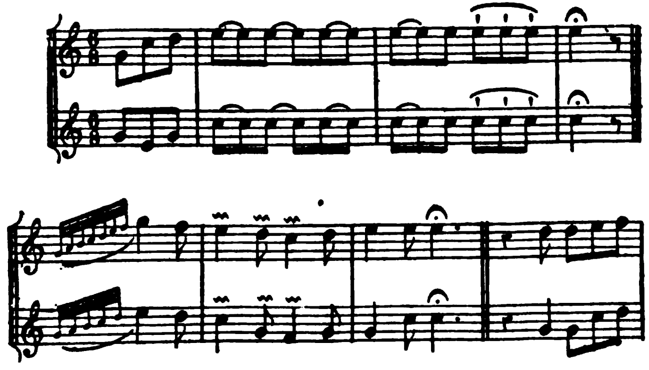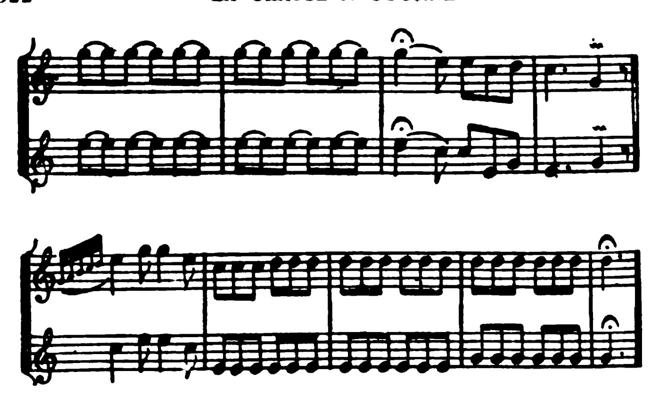


RAPPROCHÉS



FOULÉS OU QUÊTÉS
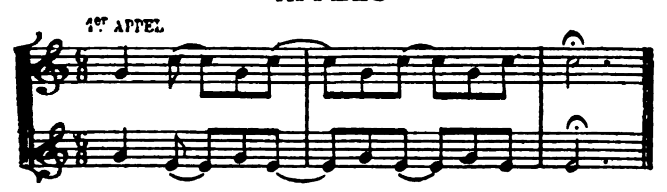
REQUÊTÉS

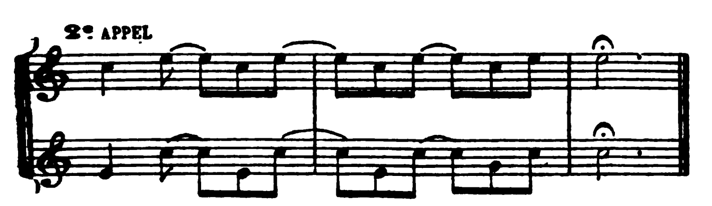


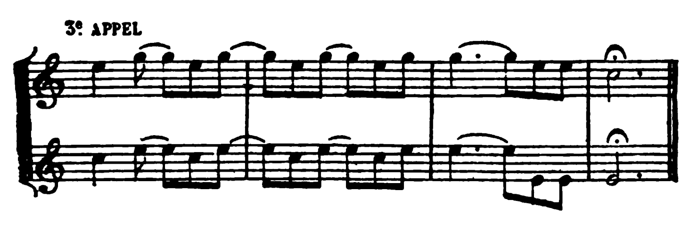


ÉCHAUFFEMENT DE QUÊTE
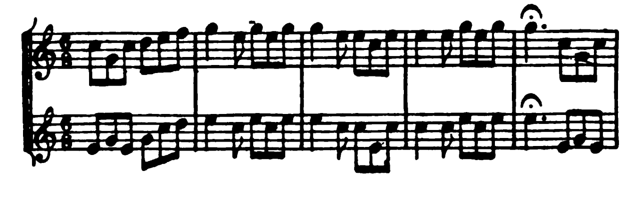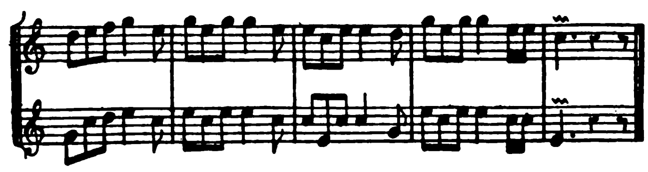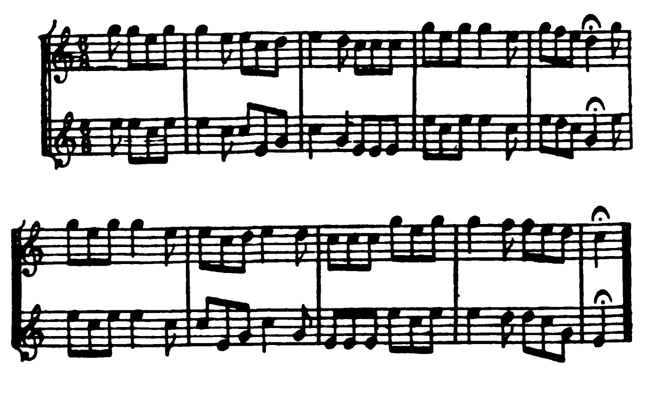








APPEL FORCÉ

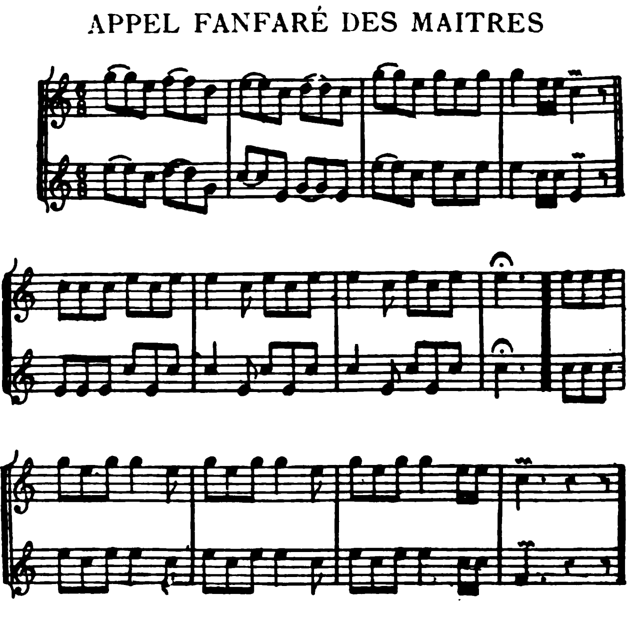




APPEL DU VALET DE CHIENS
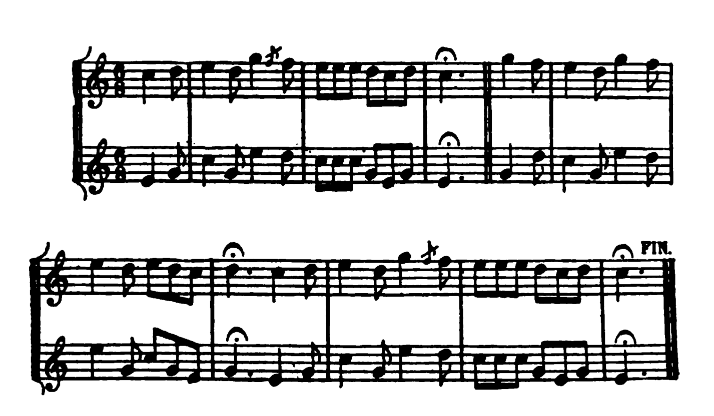


APPEL FANFARÉ DES MAITRES
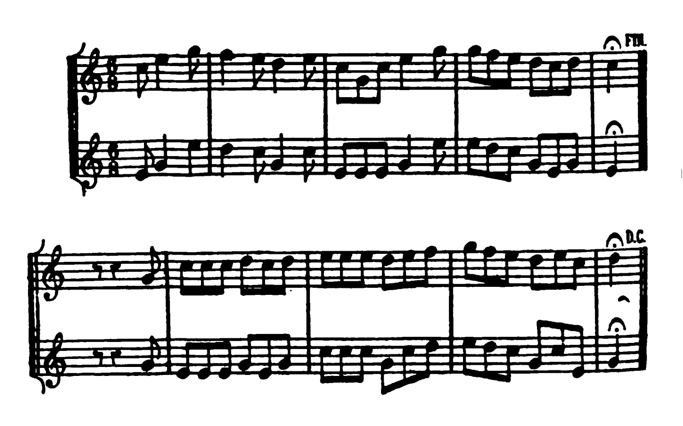


LE VOLCELEST

Sonnez donc le volcelest,
La bête est près.
Elle a passé par ici;
Les chiens sont après,
Car voici son pied tout frais
Dans la forêt.



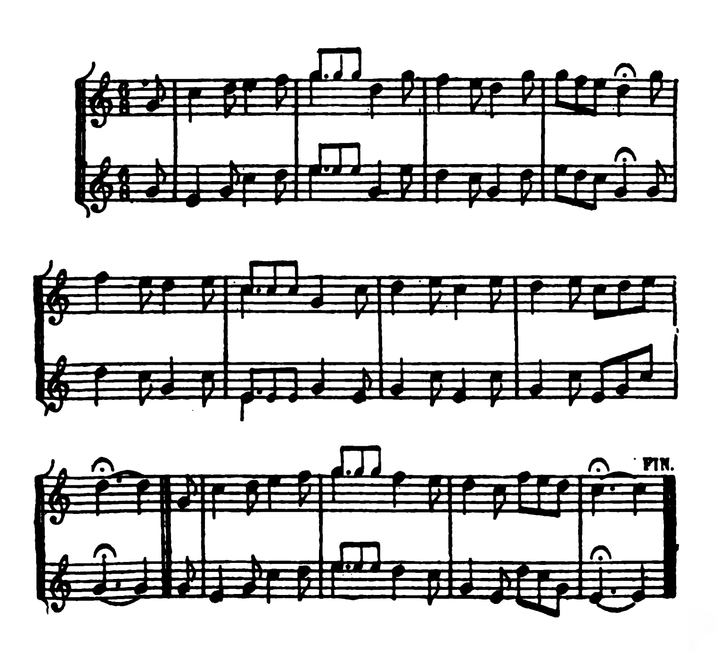
LE LANCÉ

Chasseurs, nous lançons chaque jour
Le cerf et le chevreuil tour à tour.
La meute bruyante
Est ardente :
De ce plaisir
Hâtons-nous de jouir.
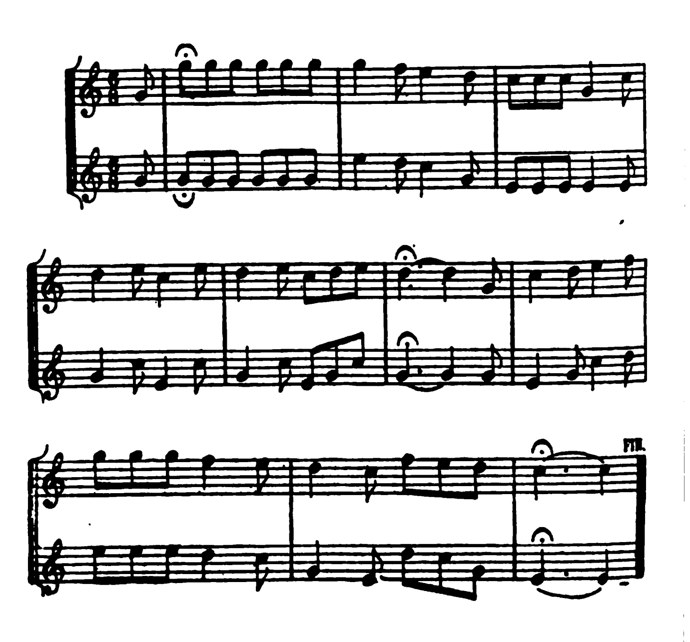


LA VUE

Nous avons vu la bête,
Vite, sonnons, sonnons,
Fanfarons!
Pour cette noble fête,
Chasseur laisse toujours.
Toujours,
Les amours.
Plus d'incertaine quête,
Ni plus de trompeurs détours.
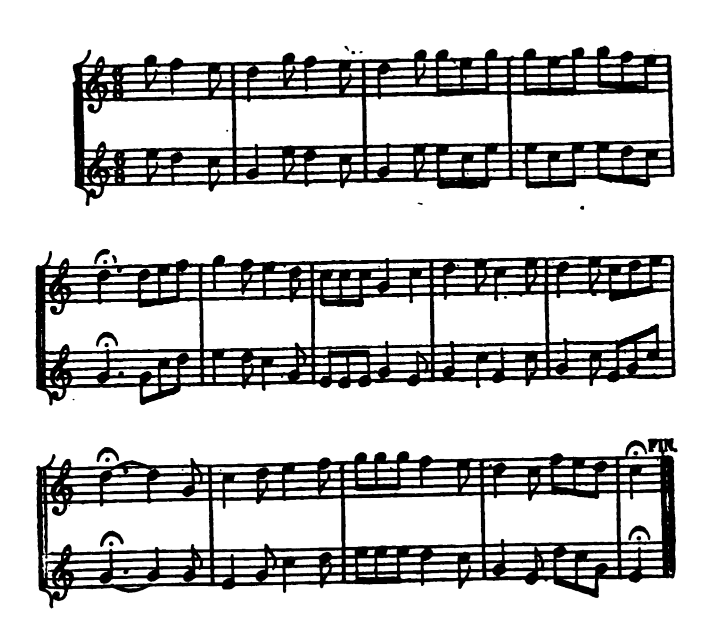


LE HOURVARI DE LA VUE

Talaut! qu'avez-vous fait, méchantes bêtes?
Sur la voie à l'instant remettez-vous tous!
Allons, vous êtes prêtes,
En chasse élançons-nous!
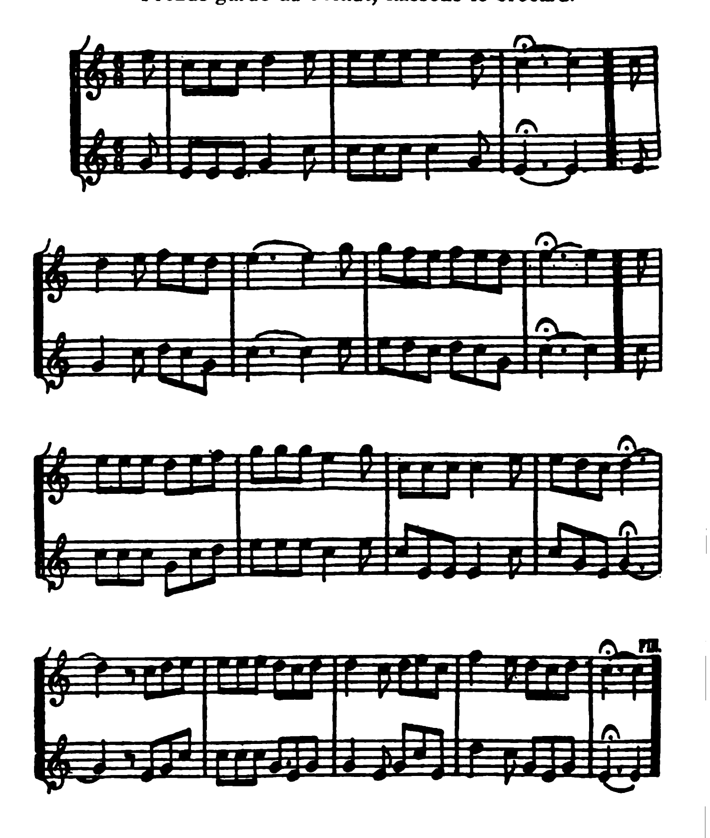


LE FAUX-REVU

Piqueur, là-bas,
Ne vois-tu pas
La bête aux abois?
Elle a quitté le bois.
Je n'ai rien vu, répond le drôle.
En quête, nous nous remettons.
Écoutons.
C'est la bête qui frôle;
Tout droit au fourré
Marchons.
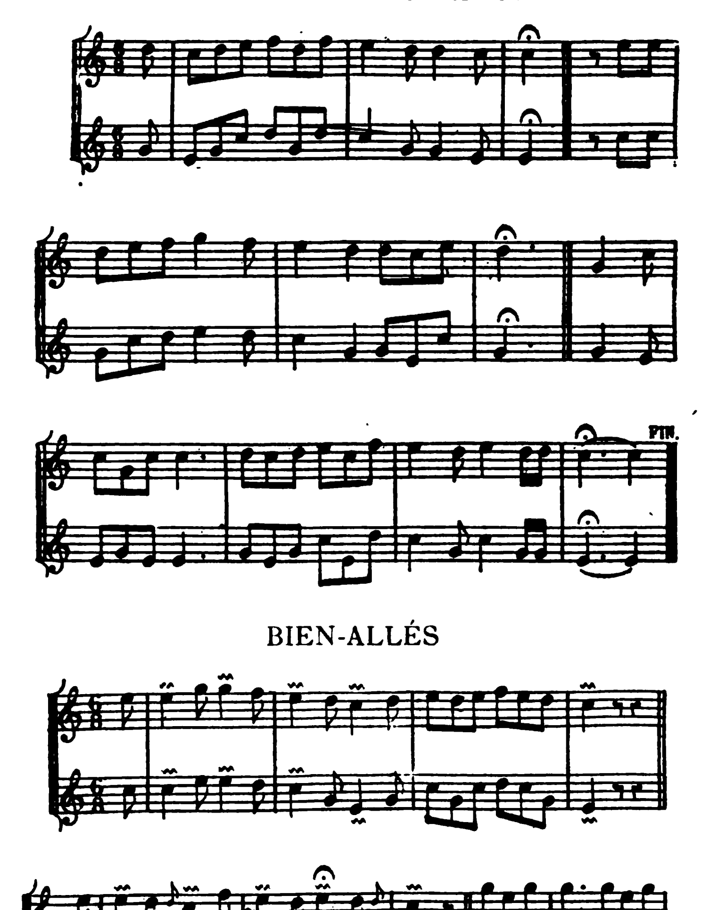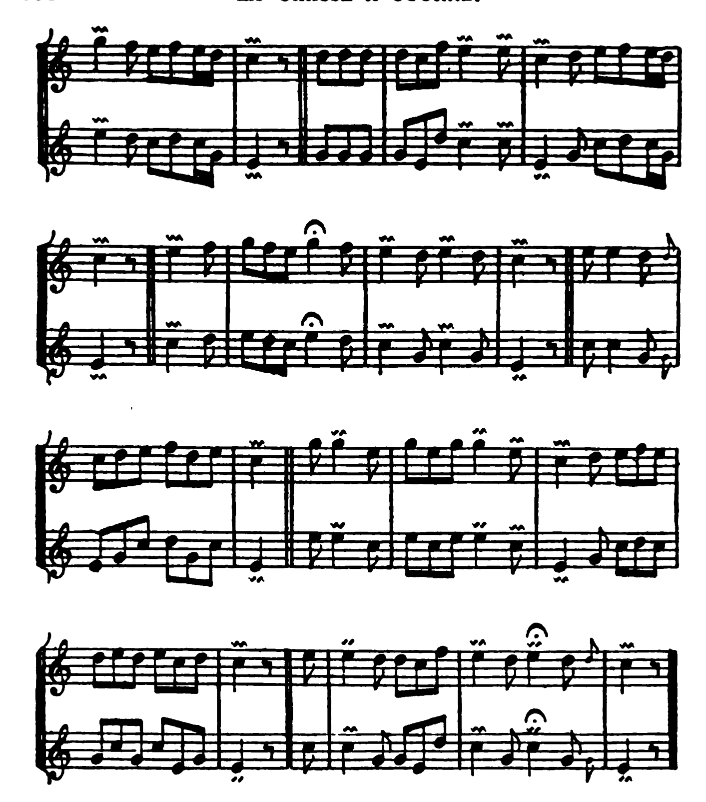


LES ANIMAUX EN COMPAGNIE

Nombreuse compagnie,
Vient bondissant vers nous.
Voyez-vous ?
Une troupe jolie,
Le dix-cors en avant,
Sous le vent.
Attaquons-le sans nul retard.
Prends garde au défaut, laissons le brocard.
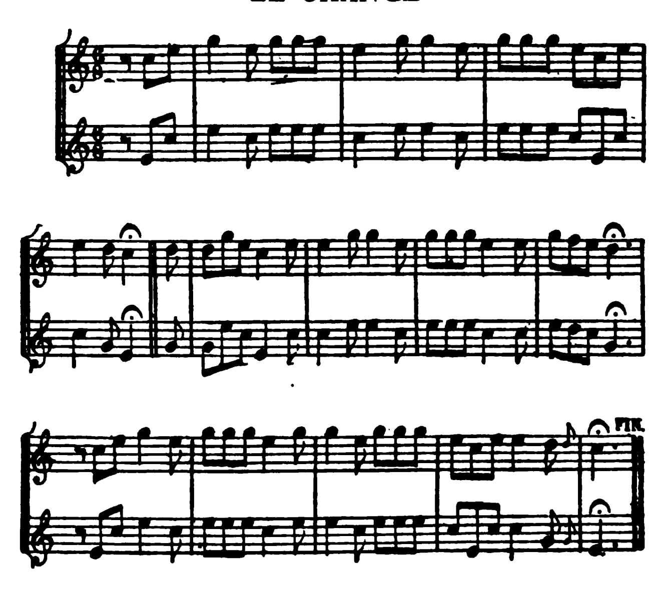


BIEN-ALLÉ ET RELANCÉ
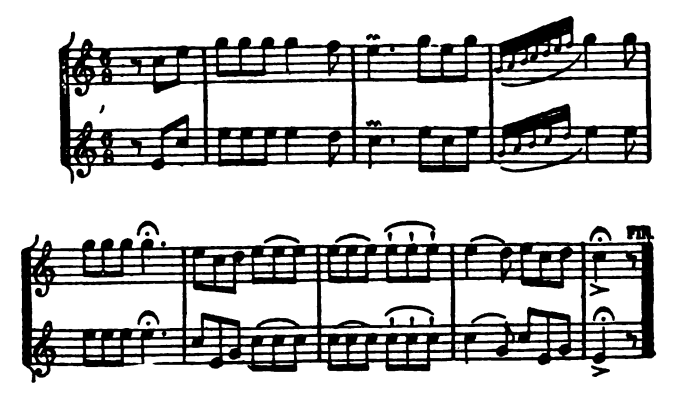




LE CHANGE
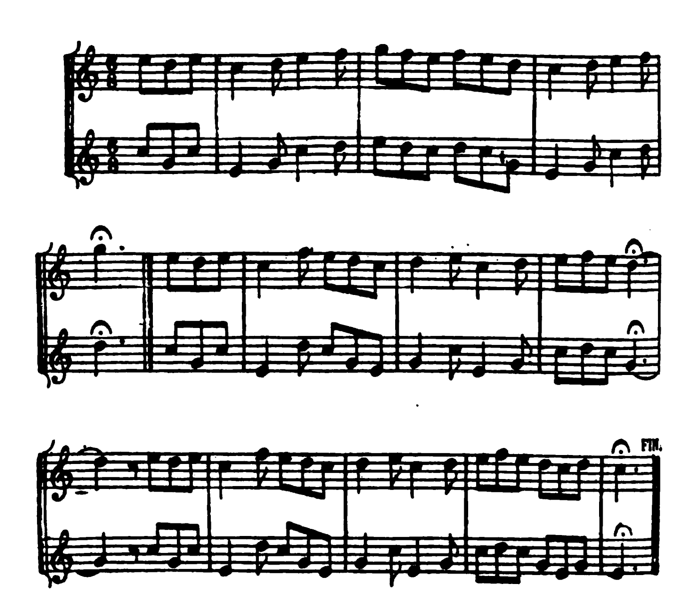


LE DÉFAUT



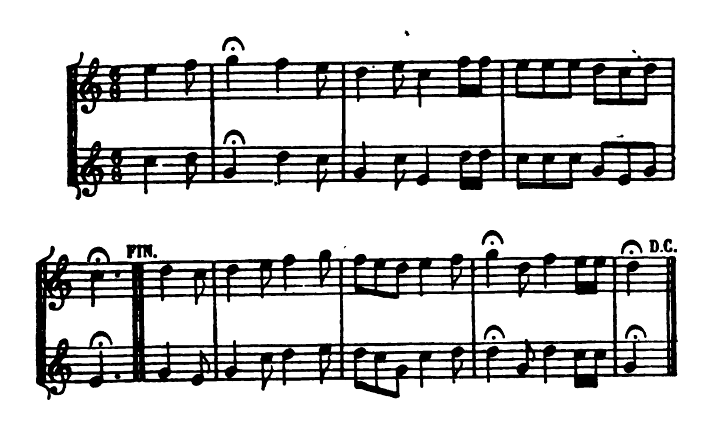
LE DÉBUCHÉ

Nous avons vu sortir la bête,
Elle fuit devant nous;
La voyez-vous ?
Rien ne l'arrête,
Et notre cor
Augmente encor
Son essor.
Avec regret,
Loin de la forêt
La peur hélas !
Précipite ses pas.



LA PLAINE
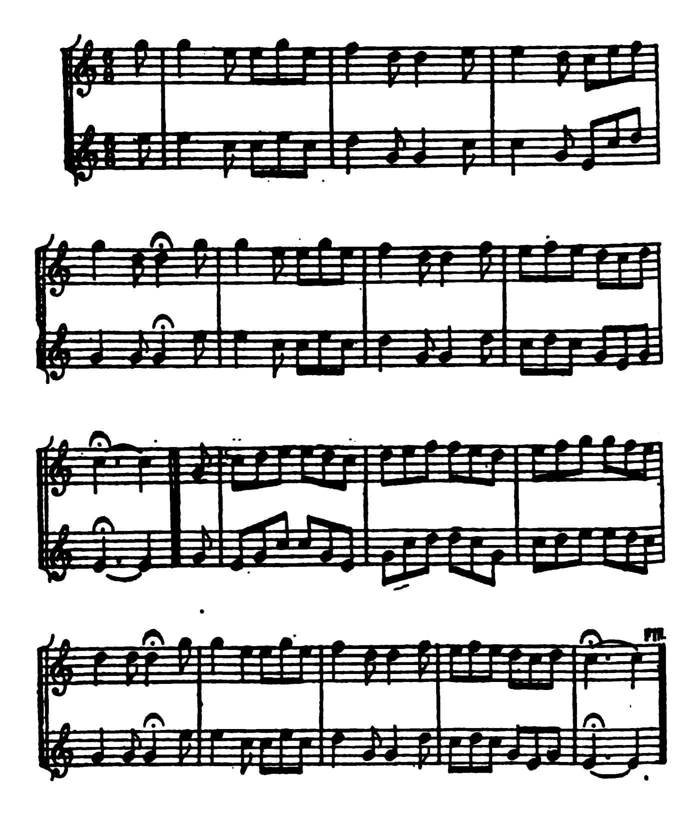
Ce qui me rend heureux,
Ce sont surtout de jolis yeux;
Rose mine, taille fine,
Voilà ce qui me rend heureux.
J'aime à prendre en mes bras,
Fille aux contours dodus et gras.
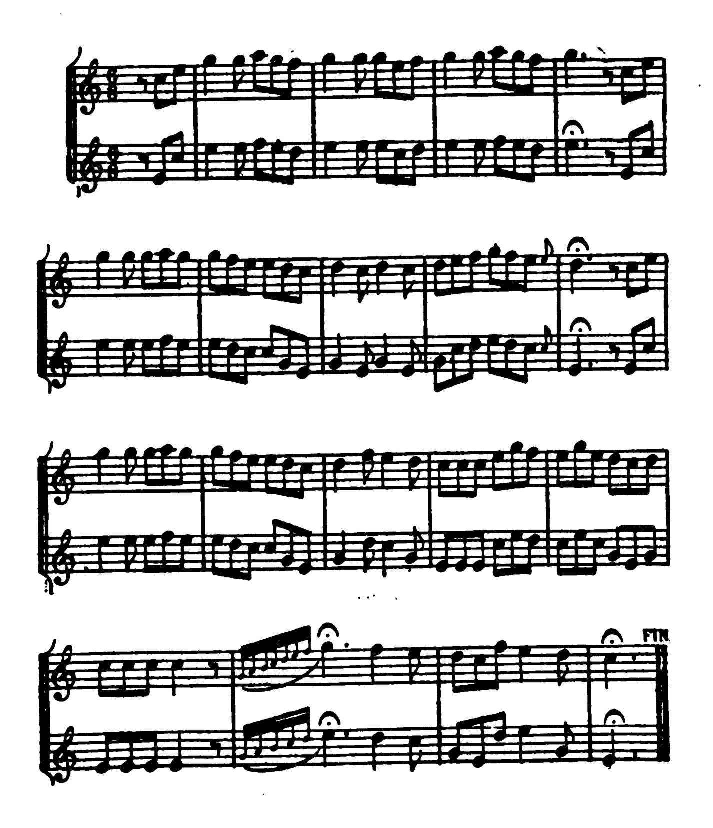


LE CHANGEMENT DE FORÊT

Jouez des jarrets,
Piqueurs et valets,
Notre daguet
Change de forêt.
Soyez aux aguets,
Ah! que de regrets
S'il nous échappait,
Ce muguet.

Ce soir chez Babet,
Son tendre filet,
Trempé de clairet,
Fera bon effet.
Mais du cabaret
Chasseur indiscret
Jamais aux forêts
Ne dit les secrets.
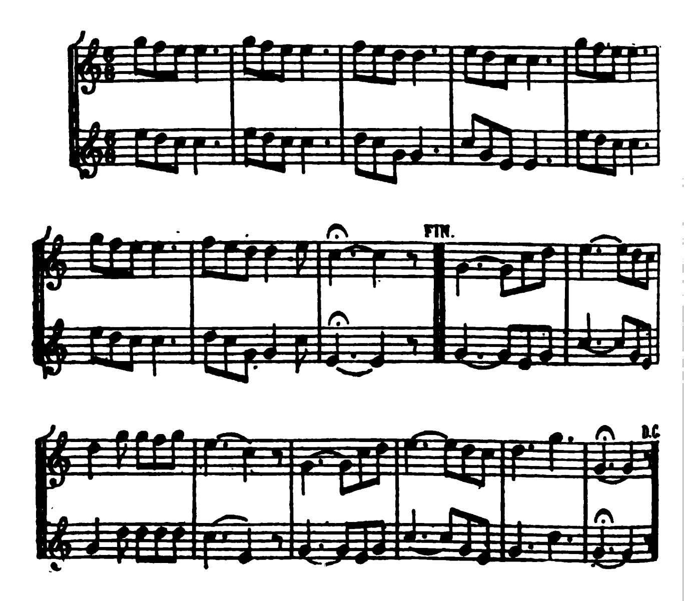


TERRER DU RENARD
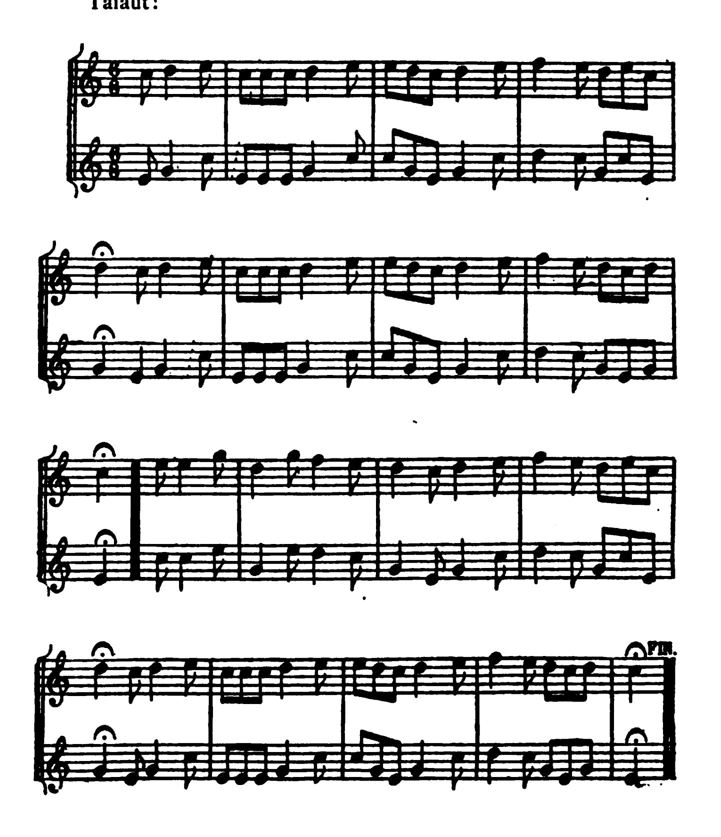


LA BOITEUSE

La pauvre bête
Courbe la tête,
Elle s'arrête
A chaque pas.
Elle est boiteuse;
La malheureuse
Sur chaque yeuse
Lit son trépas.
Adieu, belles montagnes,
Vastes campagnes,
Où j'allais bondir !
Adieu, verte bruyère,
Douce fougère,
Faut-il mourir !
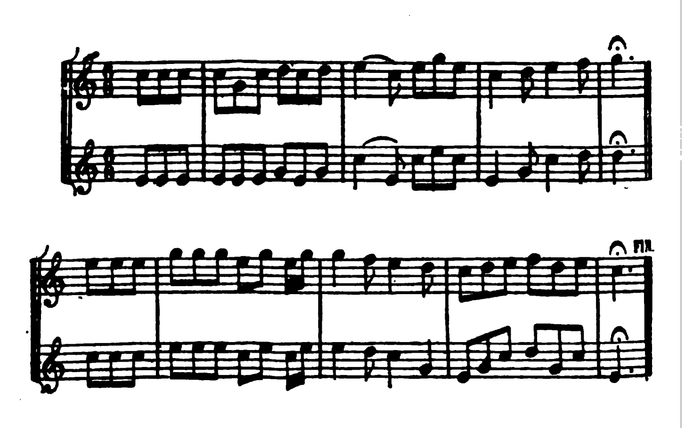


LE BAT-L'EAU

La bête a chaud,
Elle prend l'eau ;
Comme Santor,
Fanfare et Brifaut,
Elle bat l'eau.
Mais sur sa quête
Et sans bateau
La suit Baliveau,
Taïaut !
Taïaut !
Sa belle tête,
Sous le couteau,
Tombera bientôt.
Elle est à l'eau,
La pauvre bête,
Elle est à l'eau,
C'est là son tombeau.
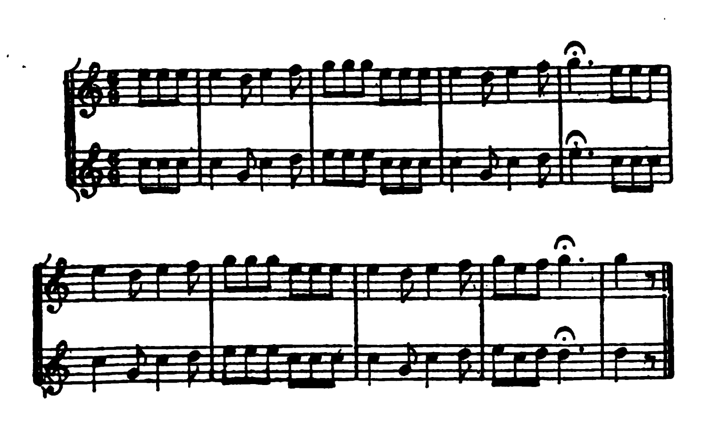


LA SORTIE DE L'EAU

Mais elle fait la demoiselle,
Voyez-vous comme elle chancelle!
Veneur, prépare ton couteau,
La chasse finira bientôt.
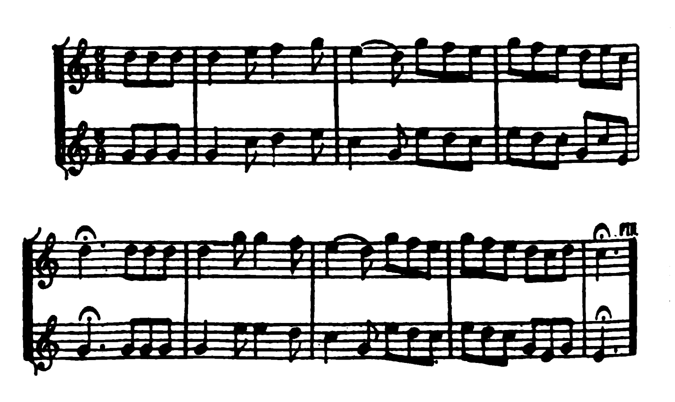


L'HALLALI SUR PIED

Chiens et chevaux se réjouissent,
Le cerf aux abois va tomber.
Les cors à l'envi retentissent,
Et le limier
Va redonner du gosier.



L'HALLALI PAR TERRE
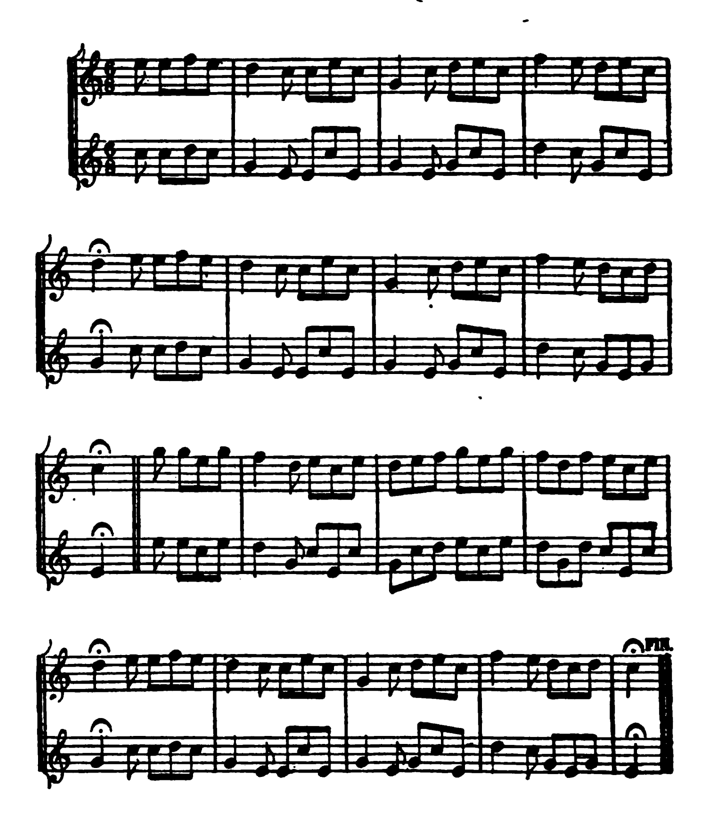
Les cors à l'envi retentissent,
Et le limier
Redonne du gosier.
Déjà les chasseurs applaudissent
Ce qu'au dîner
Chacun va raconter.



LA CURÉE

Le cerf a vécu,
Nous l'avons vaincu;
Mais je suis fourbu
D'avoir tant couru.
Sur l'herbe étendu,
Le ventre fendu,
Qu'un bâton fourchu
Tire son forhu.

De leurs cris aigus
Nos chiens éperdus
Saluent le menu,
Qu'ils ont obtenu.
Son filet charnu,
Chasseurs, nous est dû,
Je suis convaincu
Qu'il sera dodu.
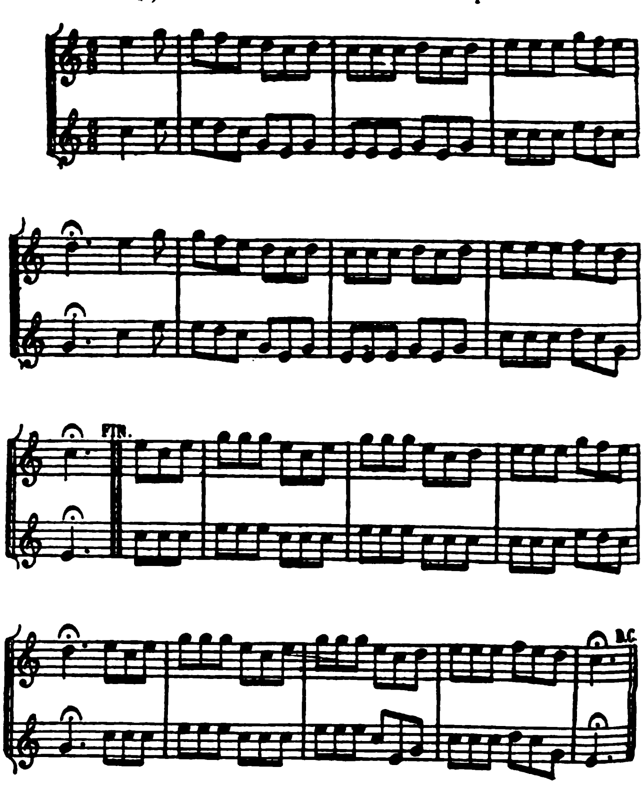


LES HONNEURS DU PIED

Que le pied soit offert au vainqueur!
Sonnez, veneurs,
Sonnez les honneurs!
Du triomphe goûtons les douceurs!

Vaillants chasseurs,
Joyeux buveurs,
De la cantine
La plus voisine
Tirez le vin,

Versez tout plein!
Bordeaux, Champagne,
Bourgogne, Espagne,
Au son du cor,
Coulez à plein bord.
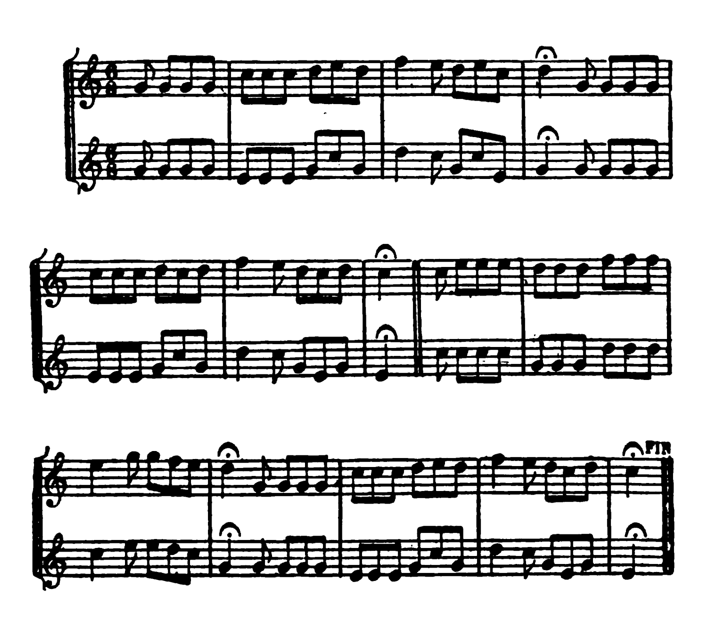




LA CURÉE
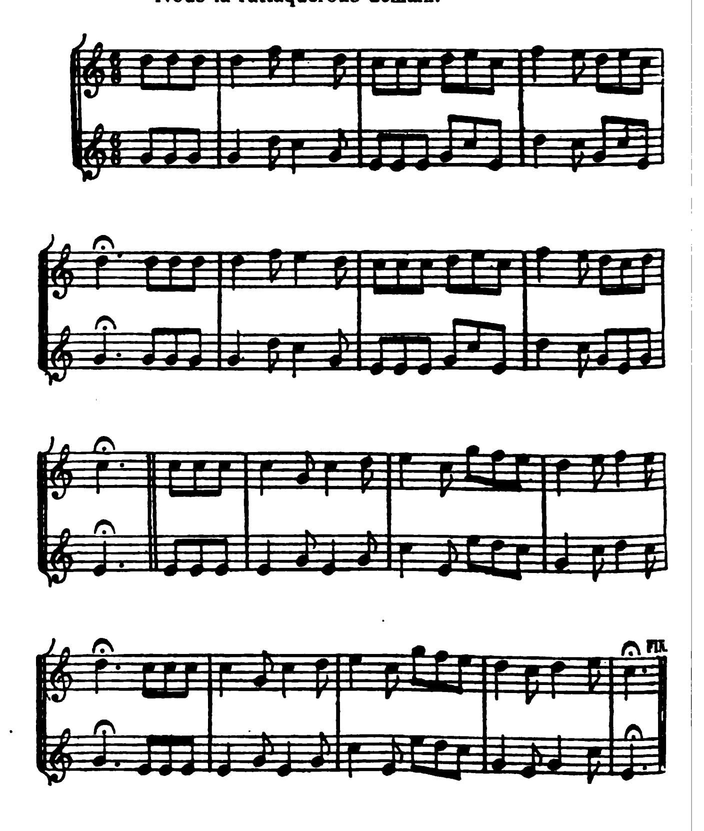


LA RETRAITE PRISE

Pour la retraite
Que tout s'apprête,
Il faut partir.
Nouvelle fête,
Autres conquêtes
A nous vont s'offrir.
Qu'on se prépare,
Sonnez, fanfares;
Chantons le plaisir.
Pour la retraite,
Que tout s'apprête,
Il faut partir.
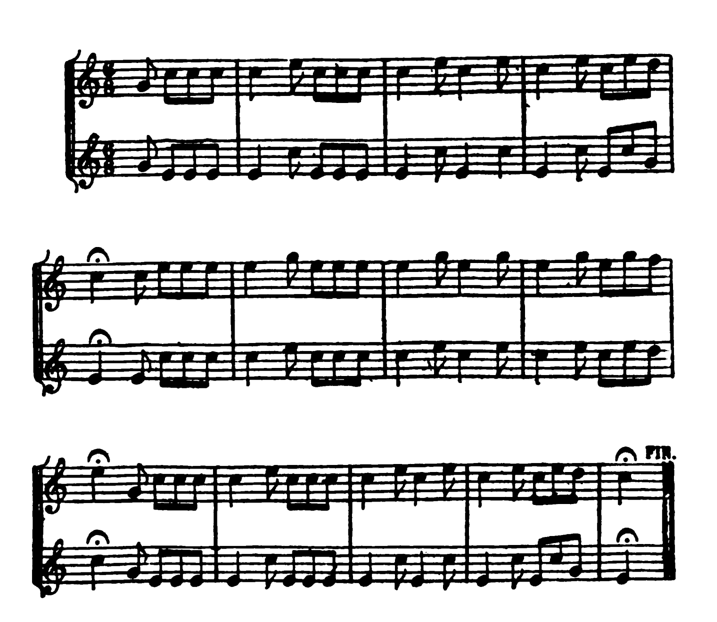


LA RETRAITE DE GRACE

Vaillants veneurs, cessons la chasse,
Notre ennemi s'est bien défendu ;
Jusqu'à demain faisons-lui grâce,
Notre temps ne sera pas perdu!
Comme il nous a bien tenu tête!
Le forcer serait inhumain.
Laissons dormir la pauvre bête,
Nous la rattaquerons demain.
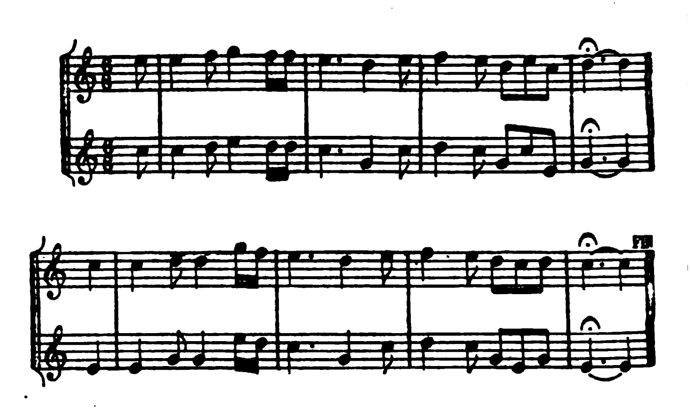


LA RETRAITE MANQUÉE

Sonne, franc piqueur !
Sonne avec ardeur,
Fais sonner ton cor,
Ramène l'essor,
Rappelle tes chiens,
Pour rattaquer demain.
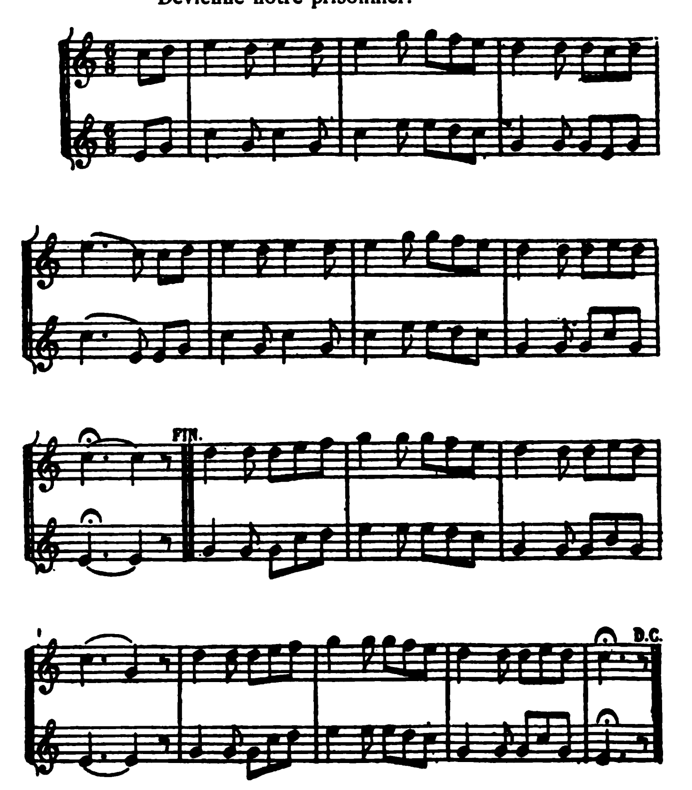


LE RETOUR DE LA CHASSE

Au retour de la chasse,
Amis, vidons cent flacons;
Le vin donne de l'audace
Et rend les chasseurs lurons.



LA MARCHE DE LA VÉNERIE
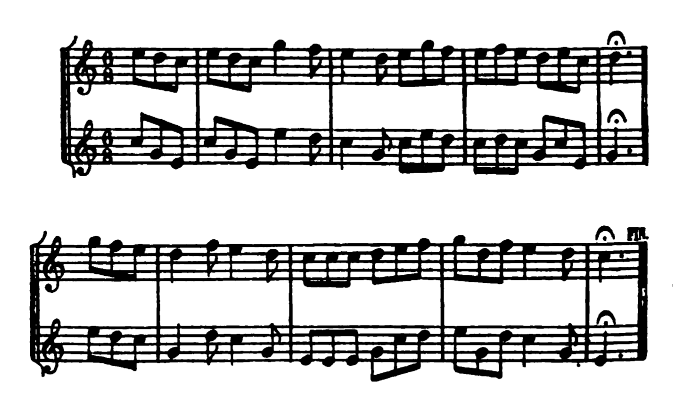
Chiens et chevaux,
Fuyons les sentiers,
Les routes tracées;
Et levons dans nos percées,
Par monts et par vaux,
Des gîtes nouveaux.
Dans ce hallier,
Sa retraite,
Si discrète,
Que tout gibier
Devienne notre prisonnier.
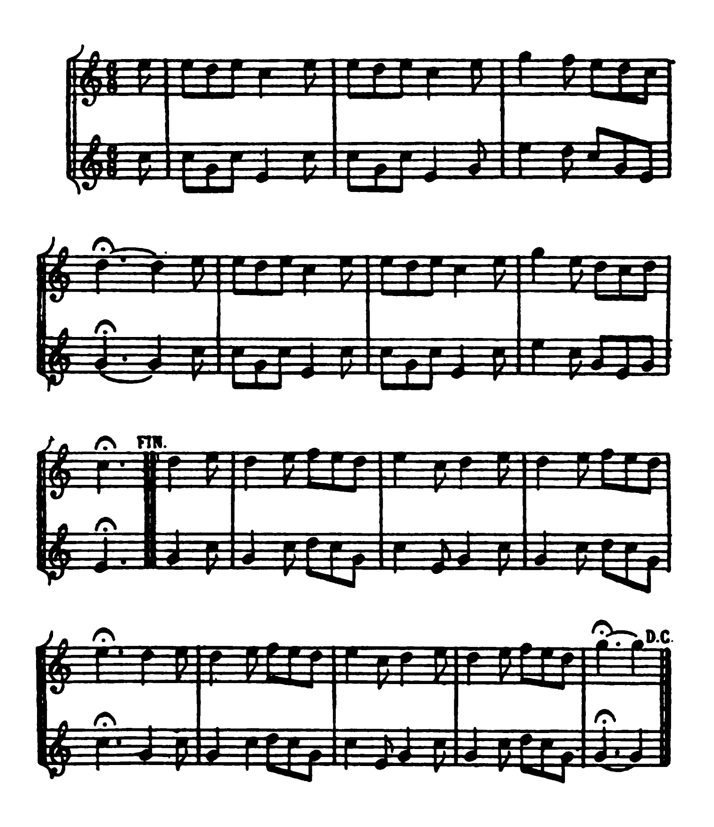


LE RETOUR DES PRINCES

OU LA RENTRÉE AU CHATEAU

A cheval, à cheval !
Du retour
Le déclin du jour
A donné le signal.
Les princes rentrent au château.
Pour nous, demain, rendez-vous nouveau.
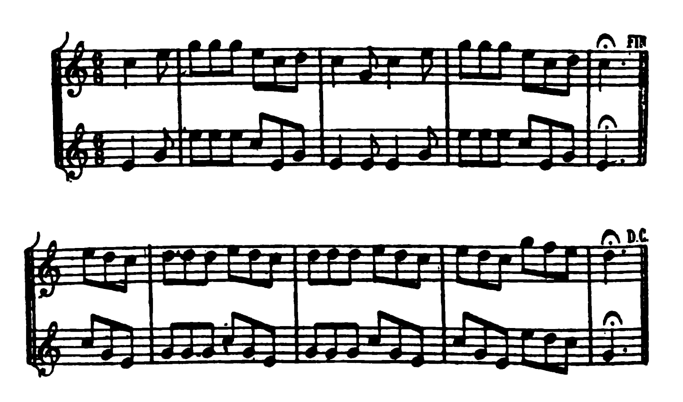


L'ADIEU DES MAITRES
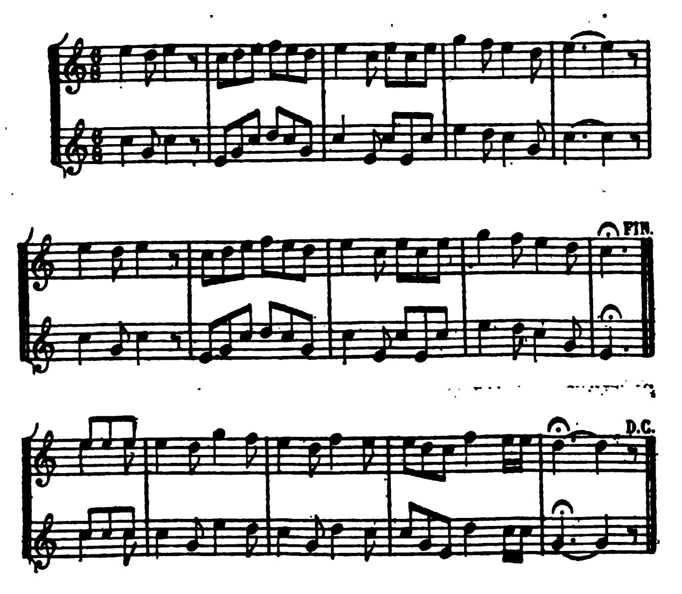


LA RENTRÉE AU CHENIL

Labrisée est en courroux,
Il a perdu ses toutous.
Je le vois là-bas,
Bien dans l'embarras,
Sonnant, requêtant,
Et courant à grands pas.
Rentrez donc, rentrez chez vous ;
A demain, mes bons toutous.
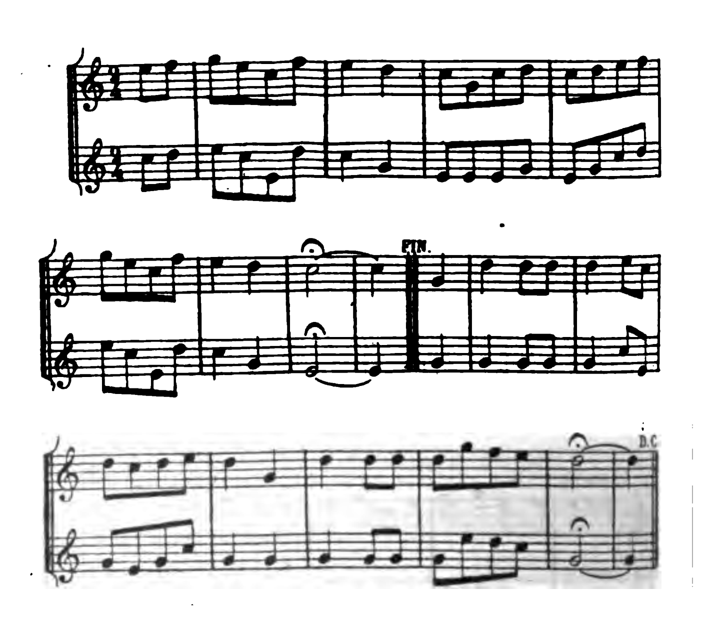


L'ADIEU DES PIQUEURS

Adieu, fanfare,
La nuit nous sépare;
Mais à demain,
La trompe en main,
Chez son hôtesse,
Le vieux Lajeunesse
Payera le vin
Blanc du matin.
Mais pour la fête
Qui s'apprête,
Faut être dispos,
Prenons du repos.
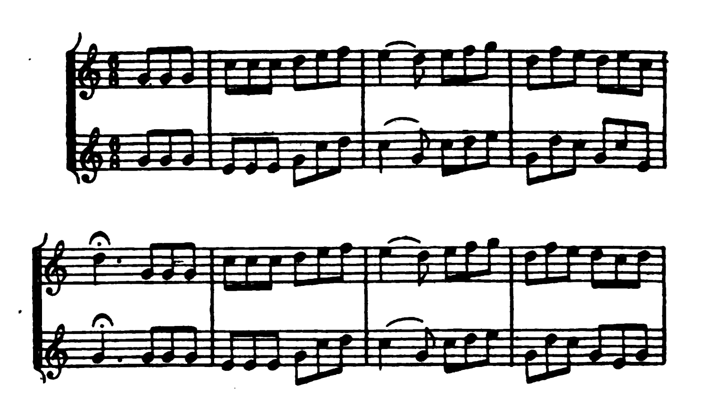


LE BONSOIR
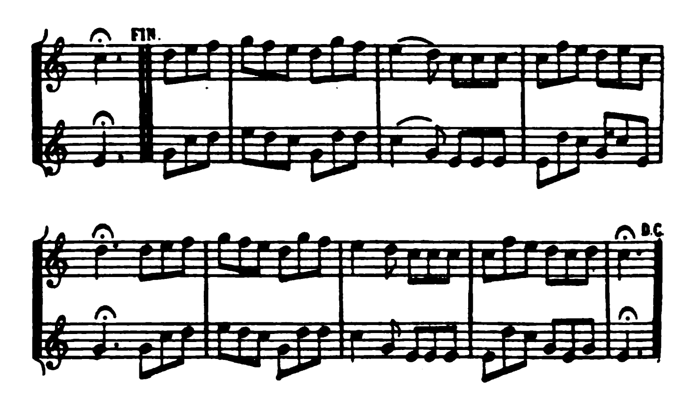
Il est tard, mes amis, bonsoir.
Gardons l'espoir
De nous revoir.
A demain,
Bonsoir.
Tout plaisir a sa fin,
Aujourd'hui plus de refrain;
Mais demain
Autre cerf, partons grand train.
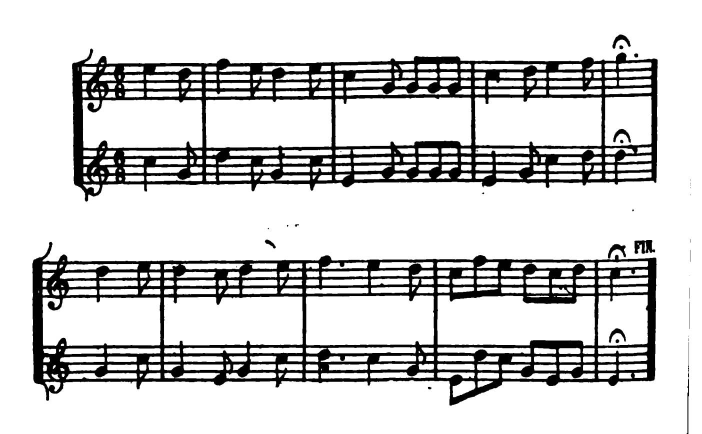


LA SAINT-HUBERT

D'âme et de cœur, du patron de la chasse
Fêtons la gloire, intrépides chasseurs;
A ce banquet accourez prendre place,
Le verre en main, francs piqueurs et veneurs.
Qu'à rire, à boire ici chacun s'apprête,
Des bons vivants suivons bien les leçons,
De saint Hubert aujourd'hui c'est la fête,
En son honneur entonnons cent chansons.
Certain chasseur nous dit qu'une légende
Faisait d'Hubert un saint par trop bourgeois,
Parce qu'un cerf, dit-on, l'erreur est grande
Lui fit quitter l'amour et son carquois.
Détrompez-vous, il aimait fort les belles.
Dont il était le joyeux échanson,
Il buvait sec, et daignait auprès d'elles
En vrai Gaulois, entonner sa chanson.
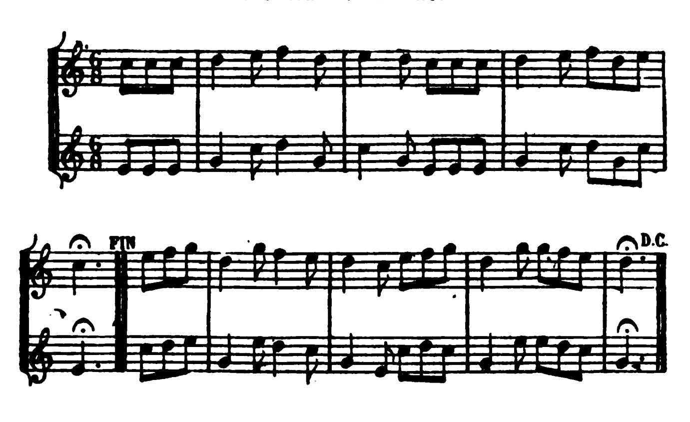




LE LAISSÉ-COURRE ROYAL
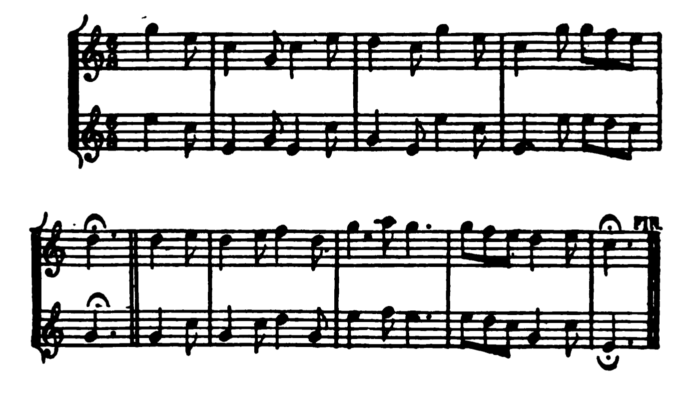


LA BOURBON

La chasse, le vin et les belles,
C'était le refrain de Bourbon.
Il rencontra peu de cruelles,
Et trouva toujours le vin bon;
Ses maîtresses étaient fidèles,
Et ses chiens avaient du renom.



LE GRAND CONDE



STATISTIQUE

DES MEUTES ET ÉQUIPAGES DE FRANCE

EN MAI 1889

(Ne sont comptées comme meutes que celles qui comprennent au moins 10 chiens.)

NOTE EXPLICATIVE

J'offre ici aux veneurs mes collègues un travail qui n'a jamais été fait qu'une fois (par moi-même), en 1863; mais en vingt-six ans il s'opère tant de changements en France, qu'il m'a fallu recommencer ce travail entièrement.

Cette statistique est, je le sais, incomplète et défectueuse en bien des points; et cependant on se figurerait difficilement le mal qu'elle m'a donné à dresser et le nombre immense de lettres qu'il m'a fallu écrire pour arriver à ce résultat. Si encore tout le monde m'avait répondu!... Je crois fermement que cette statistique doit être très utile à tous mes collègues, surtout parce qu'elle pourra leur apprendre où ils peuvent trouver les chiens qu'ils désirent, la race qu'ils recherchent et le genre d'animaux chassés par les différentes meutes.

J'estime qu'il manque à cette statistique plus de soixante équipages, et parmi ceux-là plus de trente équipages connus de moi et aux maîtres desquels j'ai inutilement écrit. D'autres

enfin me sont certainement inconnus; je prie les maîtres de ces équipages de m'excuser s'ils n'ont pas reçu mes questionnaires.

Au résumé, il doit y avoir en France plus de trois cent cinquante équipages de chasse à courre, prenant environ neuf mille animaux.

Le nombre des chevaux indiqués ne comprend guère que celui des chevaux des hommes de service (sauf quelques rares exceptions, principalement pour les grands équipages); si l'on comptait le nombre de chevaux des maîtres, invités et amateurs qui suivent les chasses, il faudrait certainement décupler au moins le nombre de chevaux inscrits dans ces tableaux.

Pour un grand nombre de petits équipages de la Vendée, de la Vienne, de la Haute-Vienne, du Poitou, etc., il faudrait diminuer le chiffre total de leurs prises pour être dans le vrai, beaucoup de ces équipages se réunissant ensemble pour chasser, et ayant naturellement chacun indiqué le nombre de prises auxquelles avaient assisté leurs chiens. Néanmoins le nombre total d'animaux (7000 environ) ne me paraît pas exagéré, puisqu'il ne donne guère que vingt-six animaux par équipage.

Pour tous les renseignements (races de chiens, nombre d'hommes, etc.) j'ai scrupuleusement copié les renseignements donnés. Peut être se trouve-il quelques erreurs, principalement sur les races de chiens. Ces erreurs, si elles existent, ne sont pas de mon fait.

Je remercie ici tous mes excellents collègues qui m'ont répondu et donné les renseignements que je demandais; mais j'ai eu tant de mal pour faire ce travail, auquel j'ai eu bien souvent envie de renoncer, que je voue aux changes et aux buissons-creux perpétuels tous ceux qui m'ont fait écrire cinq ou six fois sans me répondre. Je suis encore persuadé que je ne cherchais qu'à leur rendre service, et j'espère qu'ils n'ont d'autre excuse que de ne pas l'avoir compris.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Mis de l'Aigle.	Château du Franc-Port, près Compiègne (Oise). .	4	2	14	»	80	»	80	»	25	18	»
Paul Bredin.	A Beaumont, par Cunfin (Aube).	3	2	18	»	40	50	90	»	»	40	»
Vte Chandon de Briailles.	Château de la Cordelière, par Chaource (Aube). . .	3	2	9	»	90	»	90	»	15	»	»
Duc de Gramont.	Château de Mangé (Sarthe).	3	2	12	»	40	60	100	»	15	15	»
Cte Greffulhe.	Chât. de Bois-Boudran, par Nangis (Seine-et-Marne).	3	3	12	»	50	40	90	»	20	20	»
S. A. R. le prince de Joinville.	Arc-en-Barrois (Hte-Marne)	2	3	7	»	90	»	90	»	40	»	»
MM. Ménier.	A Villers-Cotterets (Aisne).	4	4	20	»	»	120	120	»	»	40	»
Vte de Montsaulnin.	La Grand'Garenne, par Neuvy-sur-Barangeon (Cher).	4	1	12	»	»	100	100	»	»	»	4[illegible]
Cte Henri de la Roche.	La Croix-Maupioux, par Meilhan (Cher).	3	2	16	»	30	50	80	»	25	»	»
Vte de la Rochefoucauld.	A Bonnétable (Sarthe). . .	2	2	8	»	40	40	80	»	15	15	»
Émile Récipon.	Château de la Roche-Giffard par Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine)	5	6	12	»	»	80	80	»	15	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	»	Blanc gris, collet et parements amarante, culotte blanche, collet et poches en velours pour les maîtres et en drap pour les hommes, galon de vénerie.
»	»	»	*Rallye-les-Charmes.* Bouton : pied de cerf avec devise.	Rouge, parements bleus.
»	»	»	*Pique avant, Champagne.* Bouton : sanglier fuyant.	Bleu de roi, parements et poches blancs.
»	»	»	*Rallye-Bersay.* Bouton : cerf au lancer.	Rouge garance, parements jaune soufre.
»	»	»	*Bois Boudran.* Bouton : tête de sanglier avec la devise.	Bleu.
»	»	»	*Vautrait d'Orléans.* Bouton : avec la marque des chiens d'Orléans.	Bleu d'Orléans.
»	»	»	» Bouton : un cerf dans un M.	Rouge, gilet rouge et culotte blanche.
»	»	»	*Berry Sologne.* Bouton : tête de chevreuil entourée d'une jarretière portant la devise.	Vert, parements et gilet drap blanc, bordés galon de vénerie, culotte velours vert.
»	»	»	*Au bois comme à table.* Bouton : tête de sanglier entourée de la devise.	Vert, parements et gilet amarante.
»	»	»	*A la rescousse.* Bouton : tête de cerf entourée d'une jarretière en galon de vénerie, avec la devise.	Rouge, col et parements violets.
»	»	»	*Bien faire et laisser dire.* Bouton : tête de sanglier entourée d'une trompe avec la devise.	Habit rouge et culotte blanche.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Bne ROGER.	Chât. de Vouzeron, par Neuvy-sur-Barangeon (Cher).	4	6	12	»	50	50	100	»	40	»	»
STERN J.	Château de Fitz-James, par Clermont (Oise)	3	3	12	»	20	60	80	»	20	»	»
Duchesse d'UZÈS.	A Bonnelles (Seine-et-Oise).	3	3	10	»	»	108	100	»	»	45	»
Cte Bertrand de VALON.	Chamant, par Senlis (Oise).	3	2	8	»	30	50	80	»	»	40	»

ÉQUIPAGES DE

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Vte d'ANCHALD.	Chât. de Ferrière (Nièvre).	2	1	10	»	»	54	64	»	25	»	»
Jacques ARCHDEACON.	Chât. de Beaumarchais, par Autrèche (Indre-et-Loire).	2	»	5	»	»	40	40	»	»	»	»
James AUCHER.	Château des Ogonières (Loir-et-Cher)..	1	1	2	»	»	40	40	»	20	»	15
BAILLY DU PONT.	La Châtaigneraie (Vendée).	2	1	6	40	»	»	40	»	10	10	10

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	*Vouzeron Sologne.* Bouton : chevreuil sautant, avec la devise.	Rouge, habit à la française, col et parements blancs, culotte mastic, galon de vénerie.
»	»	»	» Bouton : un sanglier.	Rouge, col et parements blancs.
»	»	»	*Bonnelles.* Bouton : tête de cerf avec légende.	Rouge, col, parements et gilet bleus, galon de vénerie.
»	»	»	*Par monts et vallons.* Bouton : pied de cerf avec la devise.	Rouge, parements rouges, gilet blanc.

40 A 80 CHIENS

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Équipage renommé pour la qualité de ses chiens.	» Bouton : tête de sanglier surmontée de la devise.	Drap bleu, col et parements grenat.
»	»	»	» »	Bleu.
»	»	»	» »	Drap bleu galonné or.
10	10	40 chiens griffons. — Cet équipage est renommé pour la beauté de ses griffons.	*Toujours.* Bouton or.	Livrée rouge.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Anatole BARDIN.	Château de Médini, par Tôten (Seine-Inférieure).	2	6	10	»	»	58	50	»	»	30	»
M. de BAUDRY-D'ASSON.	Château de Fonteclose, par la Garnache (Vendée) . .	1	1	8	40	»	»	40	»	5	5	10
G. de BAUFFRES.	Château de Vauvaye, par Envermeu (Seine-Inf.). . .	1	3	5	30	15	»	45	»	35	»	»
A. BEAUCHAMP.	Château de Vaumas, par Dompierre (Allier)	3	5	5	»	»	40	40	»	»	»	»
R. de BECQUINCOURT.	Château de Billancourt, par Nesle (Somme).	2	2	5	»	»	40	40	»	25	»	»
Jules BIZET.	Château de Bartillat (Allier).	3	»	10	»	»	40	40	»	15	»	10
Cte de BOISGELIN.	Château de Beaumont-le-Roger (Eure)	3	3	16	»	»	50	50	»	»	35	»
Cte de BRIGODE.	Château de Folembray, par Coucy (Aisne)	2	2	9	»	30	40	70	»	»	30	»
Cte CALVET-ROGNIAT.	Château de Chamagnieu, par Crémieu (Isère) . . .	1	1	4	45	»	»	45	»	»	»	10
Bon CARAYON-LATOUR.	Virelade (Gironde).	2	1	5	40	»	»	40	»	»	»	

LIEVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Très beaux et très bons bâtards.	» Tête de loup en argent et or entourée d'une jarretière.	Vert foncé, collet, parements et revers vert clair.
15	»	40 chiens vendéens. — Équipage bien connu. — 30 chiens sont à poil ras et 10 à gros poil, de la belle race de Vendée.	*Soutiens Vendée.* Bouton : tête de cerf surmontée de la devise.	Vert, avec gilet blanc et parements blancs.
»	»	»	*Rallye-Duguesclin.* Bouton : un pied et un bois de chevreuil croisés; au-dessus la devise.	Vert foncé, parements vert émeraude.
»	»	»	*Rallye-Misère.* »	Bleu, parements rouges.
»	»	»	*Buisson Picardie.* Bouton : une trace de sanglier surmontée de la devise.	Livrée rouge, parements velours noir, galonnés de vènerie pour les hommes.
»	»	»	*Rallye-Lespinasse.* Bouton : tête de sanglier avec la devise.	Livrée bleue, revers rouge solférino.
»	»	Superbes bâtards.	*Rallye-Puisaye.* Tête de sanglier avec la devise.	Livrée verte, parements rouges.
»	»	»	*Picard Piqu'Hardi.* Bouton : hure de sanglier dans une trompe avec la devise.	Rouge garance, poches, collet et parements verts, galonnés de vènerie pour les hommes.
15	»	45 chiens griffons, vendéens, nivernais.	*Rallye-Chamagnieu.* Bouton : tête de lièvre dans une jarretière portant la devise.	Livrée bleue, collet, parements et gilet amarante, culotte velours bleu.
»	»	40 chiens Saintonge. — Cet équipage, bien connu, conserve la race la plus pure de Saintonge avec un peu de croisement de Gascogne.	*Droit dans la voie.* Bouton : tête de cerf entourée d'une jarretière avec la devise.	Livrée bleue, collet, parements, poches et gilet velours grenat, culotte velours grenat, galons de vènerie.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CE[illegible]	CHEVREUILS.
Mis de CHAMBRAY.	Château de Chambray, par Damville (Eure)	I	3	5	40	»	»	40	»	»	50	»
Mis de CHARNACÉ.	Château de Bois-Montbourcher, près le Lion-d'Angers (Maine-et-Loire). . .	I	»	12	»	»	40	40	»	»	»	3[illegible]
Vte G. de CHÉZELLES.	Château de Glaignes, par Crépy-en-Valois (Oise). .	2	I	5	»	»	40	40	»	»	40	»
Léon COLLAS.	A Saint-Gérand-de-Vaux, par Bessay (Allier). . . .	2	2	5	»	20	30	50	»	30	»	»
Cte de CORNULIER.	A Fontaine-Henri (Calvados)..	I	I	5	»	»	60	60	»	5	25	»
Étienne COSTE.	A La Canche, près Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).	2	2	6	40	»	»	40	»	40	»	
Henri DESBORDES.	Château de Pocancy, par Vertus (Marne).	2	I	5	»	»	40	40	»	20	»	»
Lucien DÈVRÉ.	Chât. de Blandan, par Neuville-sur-Sarthe (Sarthe).	3	I	6	»	»	40	40	»	30	»	»
Marc DIDIER.	A Neuville-aux-Larris (Marne).	2	2	4	25	»	25	50	»	25	»	»
Léon de DORLODOT.	Château de Tardais, par Senonches (Eure-et-Loir).	2	3	8	»	»	50	50	»	35	»	
Raymond DUPUYTREM.	Les Martins, Saint-Julien-de-l'Ars (Vienne)	4	2	8	»	»	60	60	»	»	»	30

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Équipage renommé pour la qualité de ses chiens. — C'est celui de France qui prend le plus de cerfs.	*Jamais de carabine.* Bouton : couteau de chasse et fouet entrelacés.	Vert et noir.
»	»	Très beaux et très bons bâtards.	*Anjou.* Bouton : pied de cerf.	Bleu et amarante.
»	»	»	*Picard Piqu'Hardi.* »	Bleu, parements, collet et gilet ventre de biche, culotte bleue.
»	»	Équipage qui a possédé des chiens de toute beauté.	» Tête de sanglier or sur fond argent.	Bleu, parements jaunes.
»	»	60 chiens bâtards normands	*Partout j'en suis.* Bouton : tête de chevreuil.	Bleu et gris, parements amarante.
»	»	40 chiens vendéens, nivernais. — Cet équipage est composé de très beaux griffons, vendéens, nivernais, d'une très belle construction.	*Ni trêve ni repos.* Bouton : avec la devise.	Gris-bleu, parements rouges.
»	»	»	*Rallye-Vertus.* Bouton : sanglier avec la devise.	Bleu foncé, revers amarante.
»	»	»	» Bouton : tête de sanglier vieil argent.	Vert, culotte grise.
»	»	25 chiens griffons.	*Rallye-Reims.* Bouton : tête de loup.	Bleu sur bleu, gilet marron.
»	»	»	» Bouton : tête de sanglier argent avec jarretière d'or.	Vert, parements amarante.
»	»	Équipage renommé par la beauté de ses chiens.	*Rallye-Plessis.* Bouton : un D dans lequel passe un chevreuil.	Vert, collet, revers, poches et retroussis amarante.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Michel EPHRUSSI.	Avon, près Fontainebleau (Seine-et-Marne).	4	2	14	»	35	35	70	»	»	35	»
Mis de FRICON.	Château des Gaschetières, par Lailly (Loiret)	2	»	4	»	»	40	40	»	»	30	»
MM. GOUGE et DU VERRIER.	Château de Monts (Vienne)	2	1	12	»	»	50	50	3	»	12	[illegible]
Cte de HERCÉ.	Chât. de la Haye (Mayenne).	2	1	6	»	25	30	55	»	30	»	»
Bon d'HOUDEMARE.	Pont Saint-Pierre (Eure). .	1	1	4	»	»	40	40	»	25	»	»
Bon de JONCHERAY.	Château de Grandes-Maisons, par la Membrolle (Maine-et-Loire).	1	»	5	»	»	40	40	»	»	»	[illegible]
Paul LABITTE.	Au Mesnil-sous-Vienne (Eure)	1	2	5	»	15	40	55	»	20	20	»
Louis de LAGRANGE.	A Mayenne (Mayenne).	3	1	6	»	20	20	40	5	20	»	»
Cte François de LA ROCHEFOUCAULD.	A Fresnay, par Plessé (Loire-Inférieure).	3	2	7	»	»	45	45	»	25	10	»
Gaston de LAUVERJAT.	Chât. du Coteau, par Azay-sur-Cher (Indre-et-Loire).	2	»	4	»	»	40	40	»	»	10	[illegible]
Guillaume LAVEISSIÈRE.	A Deville-lès-Rouen (Seine-Inférieure)	1	1	4	»	»	40	40	»	30	»	[illegible]
Mis de LESTRADE.	La Grange Arthuis, par Lavau (Yonne)	2	2	6	»	»	70	70	»	15	25	»

LIÈVRES	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	*Rallye-Franchard.* Bouton : un cerf avec la devise.	Rouge, revers et parements bleus.
»	»	»	*Sologne.* Bouton : cerf courant avec la devise.	Bleu foncé, parements amarante.
»	»	»	*Rallye-Poitou.* Bouton : tête de cerf avec la devise.	Habit rouge, passementerie vieil or, culotte grise, toque noire.
»	»	»	» Bouton : tête de sanglier.	Vert, parements et gilet rouges.
»	»	»	» Bouton : tête de sanglier.	Gris-bleu, collet, parements jaunes.
»	»	»	*Rallye-Thiouré.* Bouton : tête de brocard avec la devise.	Bleu chasseur à cheval, parements vert mousse, culotte velours réséda.
»	»	»	*A moi Saint-Hubert.* Tête de sanglier entourée de la devise.	Habit rouge, parements, gilet et culotte verts.
»	»	»	» Bouton : tête de sanglier.	Vert, gilet amarante.
»	»	»	» »	Rouge et bleu.
»	»	»	» Bouton : une croix.	Bleu foncé, revers rouges.
»	»	»	» Bouton : sanglier argent sautant entre deux L fond or.	Vert foncé, parements, collet et gilet vert clair.
»	»	»	*Puisaye Pique de près.* Bouton : tête de sanglier avec la devise.	Bleu-gris, parements amarante, culotte velours bleu.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SAN…	CER…	CHEVREU…
Vte de LESTRANGE.	Château de Lancôsme, par Vandœuvres-en-Brenne (Indre)	2	1	4	»	»	40	40	»	»	30	»
LEVESQUE.	Château de la Poterie, par la Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure)	2	»	4	»	»	40	40	»	»	»	»
Cte du LUART.	Au Luart (Sarthe)	1	1	3	»	»	40	40	»	»	30	»
LUZARCHE d'AZAY.	Château d'Azay-le-Ferrou (Indre)	3	2	7	»	»	40	40	5	5	10	»
F. de LUZE.	Le Paveil, par Margaux (Gironde)	2	1	3	»	»	40	40	»	»	»	20
Cte du MAISNIEL D'APPLAINCOURT.	Château de la Triquerie, par Abbeville (Somme)	2	1	4	»	55	»	55	»	25	»	»
Léon MALFILATRE.	A Villequier (Seine-Inférieure)	3	3	10	»	»	50	50	»		35	»
Auguste MERLE.	Château de Guilbaudon, par Monéteau (Yonne)	2	1	7	»	»	60	60	»		30	»
Ém. de LA MOTTE.	Château de Montpoupon, par Ceré (Indre-et-Loire).	2	1	4	»	»	40	40	»		15	15
Jacques OLRY.	Château de Souvilly, par Breteuil-sur-Iton (Eure)	3	2	18	»	»	70	70	»	»	45	»
Mlle de PERTHUIS.	A Soran, par Rioz (Haute-Saône)	2	2	8	»	30	15	45	»	0	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	» Bouton : cerf argent sautant par-dessus une banderole sur laquelle est écrit : *Forêt de Lancosme.*	Rouge, parements vert émeraude.
»	»	Équipage renommé par la qualité de ses chiens de chevreuils et un de ceux qui en prennent le plus.	» »	Habit rouge.
»	»	Bâtards de grande qualité.	*Rallye-là-Haut.* Bouton : un cerf malmené entouré d'une jarretière avec la devise.	Bleu, collet et parements orange.
»	»	»	*Jusqu'au bout.* Bouton : un cerf passant avec la devise.	Livrée bleue galonnée.
»	10	»	» Bouton : une trompe et au-dessus saint Raphaël.	Bleu de roi, parements et gilet amarante.
»	»	55 chiens harriers.	» Bouton : un loup hurlant.	Bleu, parements et velours tenue de la louveterie.
»	»	»	*Rallye-Guerche.* Bouton : un sanglier passant avec la devise.	Bleu de roi avec parements bleu clair.
»	»	»	*Rallye-Guilbaudon.* Bouton : sanglier avec la devise.	Marron, collet et parements rouges.
»	»	»	» Bouton : un M.	Rouge, parements et gilet amarante.
»	»	Équipage possédant de splendides bâtards.	» Bouton or avec tête de loup.	Bleu, col, parements, poches et gilet amarante, culotte velours bleu.
»	»	»	*A moi saint Hubert.* Bouton : une tête de sanglier avec la devise.	Bleu de roi, parements blancs.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Rocquigny.	Château d'Ouville-la-Rivière (Seine-Inférieure).	2	2	10	»	»	55	55	»	35	»	»
Sallandrouze.	Aubusson (Indre)	3	»	8	»	25	25	50	»	30	»	»
Mlle de Talhouet et Mlle de Juigné.	Château du Lude (Sarthe) .	2	1	5	»	»	53	53	»	»	10	20
Duc de Talleyrande de Valençay.	Château de Valençay (Indre)	5	»	6	»	25	25	50	»	»	20	»
Raoul Treuille.	Château de Chitré, par Vouneuil-sur-Vienne (Vienne).	8	2	15	»	»	60	60	»	10	25	»
Élie Vaillat, Dorvant et Huart.	Puyrayon, par Belabre (Corrèze).	2	1	6	»	»	45	45	6	10	»	[illegible]
H. de Vatimesnil.	Chât. de Vatimesnil, par les Thilliers-en-Vexin (Eure).	2	2	10	»	»	50	50	»	»	25	»
Léon Veil-Picard.	Château de Saint-Fergeux, par Besançon (Doubs) . .	»	4	»	60	»	»	60	»	»	»	»
Jacques de Vezins.	Chât. de la Frapinière, par Joué-sous-Gounord, près Vihiers (Maine-et-Loire) .	1	»	5	»	»	60	60	»	»	10	[illegible]
Mlle de Vibraye.	Château de Cheverny, par Cour-Cheverny (Loir-et-Cher).	1	1	3	»	»	40	40	»	»	20	10

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Très bon équipage pour sangliers, possédant de superbes bâtards.	*Rallye-Ouville.* Bouton : tête de loup avec jarretière et la devise.	Gros vert, parements et revers grenat.
»	»	25 chiens fox-hounds.	*Rallye-Mirambel.* Bouton : tête de loup.	Bleu barbeau, collet et parements rouge écarlate.
»	»	Très beaux bâtards.	*Anjou.* Bouton d'Anjou.	Bleu, parements rouge vif, col droit à la française et galons de vénerie.
»	»	25 chiens fox-hounds.	» Bouton : métal blanc avec V.	»
»	»	Très beaux bâtards.	*Rallye-Chitré.* Bouton : argent sur or.	Vert, parements velours noir.
»	»	»	*Puyrayon.* Bouton : tête de loup sur fond or.	Vert, collet ét parements verts.
»	»	Très beaux bâtards.	*Tout à l'Eure.* Bouton : tête de chevreuil avec la devise dans les bois.	Bleu, avec parements et collet amarante.
»	»	60 chiens griffons, nivernais et chiens de race franc-comtoise.	*Rallye-Comté.* Bouton : tête de loup avec devise de l'équipage sur fond or.	Vert, galons de vénerie.
»	»	Équipage bien connu pour ses succès et un de ceux qui prennent le plus de chevreuils.	» »	Habit rouge.
»	»	»	*Sologne.* Bouton d'or avec cerf d'argent et banderole au-dessus portant *Sologne.*	Bleu de roi, revers rouge ponceau, gilet velours rouge.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Raoul d'ABADIE.	Chât. de Chezcorat, par Magnac-Laval (Hte-Vienne).	1	1	5	»	»	25	25	10	»	20	»
B^on d'AILLY.	Chât. d'Alosse, par Marcilly-en-Villette (Loiret). . . .	2	»	3	»	»	30	30	»	»	»	[illegible]
Raoul ALDEBERT.	A Millau (Aveyron).	»	2	»	30	»	»	30	»	»	»	»
Cte Geoffroy d'ANDIGNÉ	Chât. de la Blanchaye, près Segré (Maine-et-Loire). .	1	»	4	»	»	35	35	»	»	»	4
Vte René d'ANDIGNÉ.	Chât. du Champ de la Pierre, par Carrouges (Orne) . .	2	1	4	»	»	25	25	»	25		»
AUBELLE.	Château de Vinceuil, près Preuilly (Indre-et-Loire) .	1	2	2	20	»	»	20	»	15	»	»
Cte A. d'AUBERJON.	A Saint-Félix (Haute-Garonne)	1	1	1	»	»	27	27	»	»	»	[illegible]
Mis de BEAUMONT.	Château de Beaumont-la-Ronce (Indre-et-Loire). .	1	1	2	»	»	30	30	»	»	5	[illegible]
Cte de BEAUREGARD et Henry de BEAUREGARD.	Château du Deffend, par Cerizay (Deux-Sèvres). .	»	1	2	»	30	»	30	»	»	»	»
A. de BEJARRY.	Chât. de Châteauroux, par Sainte-Hermine (Vendée).	2	»	6	»	»	30	30	»	»	15	20
Henri de BERNÈDE, JACQUAULT et DUBOIS.	A Landonnière, par Gencay.	1	1	4	»	»	20	20	10	»		»
Arthur de LA BESGE.	Château de Pindray, par Montmorillon (Vienne). .	1	1	6	»	»	20	20	10	»	10	15

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	» Bouton argent : têtes de cerf et de loup accolées.	Vert, revers et parements bleus.
»	»	»	*Je tiens ferme.* Tête de chien tenant en sa gueule un pied de chevreuil.	Bleu hussard.
»	»	»	*Toujours prêt.*	»
»	»	Équipage renommé par la qualité de ses chiens bâtards.	*Rallye vieil Anjou.* Bouton : tête de brocard.	Bleu de roi, parements amarante.
25	10	»	*Rallye va de l'avant.* Bouton : tête de sanglier.	Bleu foncé, collet et parements amarante.
»	»	»	» »	»
»	»	»	*Rallye Ramodens.* Tête de chevreuil argentée avec la devise.	Bleu, parements rouges.
»	»	»	*Rallye-Beaumont.* »	Livrée verte, parements et poches noir galonné de vénerie, culotte verte, gilet amarante.
40	»	30 chiens beagles.	» Bouton d'or.	Bleu.
»	»	Equipage renommé par la qualité de ses chiens.	*Rallye-Vendée.* Bouton : tête de cerf dans une trompe de chasse.	Habit rouge.
25	»	»	*Honneur aux dames et gloire à Saint-Hubert.* Un loup en marche.	Bleu, parements noirs.
»	»	Beaucoup de sang du Poitou.	*Taïaut Rallye-Pindray.* Bouton : Rallye-Molière.	Vert.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES		CHEVAUX.	CHIENS			Total.	s.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
		à cheval.	à pied.		français.	anglais.	bâtards.					
Vte de LA BESGE.	Château de Persac, par Montmorillon (Vienne). .	1	1	4	»	»	20	20	5	»	»	[illegible]
Joseph de BEYNAC.	Château de Beynac, par Saint-Saud (Dordogne). .	1	1	4	»	»	25	25	»	15	»	5
Victor BLANCHET.	A Rives (Isère).	»	2	»	»	»	20	20	»	»	»	»
Vte du BOBERIL.	Château de Beauchêne, par Renazé (Mayenne). . . .	1	1	5	»	»	35	35		23	»	»
Mis de BOISFLEURY.	Chât. de Boisfleury, par Guéméné Penfao (Loire-Inf.).	5	3	8	»	»	35	35	-	10	4	»
F. de BOISSIEU.	Château de la Forêt, par Moulins (Allier)	1	1	2	»	10	14	24	»	»	»	»
BORDIER Georges.	A Valette, par Saint-Maixent (Deux-Sèvres)	1	1	4	»	»	25	25	»	5	»	[illegible]
BORDIER René.	Chât. de Fougeré, par Saint-Maixent (Deux-Sèvres). .	1	1	6	»	»	25	25	3	3	25	»
Cte de BOURBON LIGNIÈRES.	Chât. de Lignières (Cher). .	1	»	3	»	»	20	20	»	»	»	12
Cte A. de LA BOURDONNAYE.	Chât. de la Bourdonnaye, par Carentan (Morbihan).	1	»	5	»	»	35	35		»	»	»
Mis du BOURG DE ROZAS.	Château de Prye, par Saint-Benin d'Azy (Nièvre). . .	2	»	4	»	»	24	24	»	»	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Le maître, un des plus célèbres veneurs de France, a possédé les meilleurs chiens connus de la race de Poitou.	*Taïaut Rallye.* »	Vert, gilet velours grenat.
»	»	»	*Rallye la bête.* Bouton : tête de loup encadrée dans une trompe ; au-dessus *Limousin.*	Habit rouge, gilet vert.
25	»	»	» »	Bleu et rouge.
»	7	»	» Un renard, et au-dessous *Breiz.*	Habit rouge.
»	10	»	» Bouton bronzé avec hure de sanglier.	Bleu, parements velours noir.
»	»	»	*Rallye-Forward.* Bouton : tête de renard de profil en haut ; en bas : *Always straight.*	Habit rouge.
»	»	»	*Patience, persévérance.* Bouton : tête de loup.	Vert foncé, parements velours noir.
»	»	»	*De meute à mort, patience, persévérance.* Tête de loup en relief.	Gros vert, parements et pattes velours noir, gilet rouge, culotte velours gris.
»	»	»	» »	Bleu à revers blancs, culotte ventre de biche.
15	»	»	*Rallye l'ajonc breton.* Bouton : têtes de renard et de lièvre accolées avec la devise.	Vert, col, poches et parements velours noir.
40	»	»	*Berry Nivernais.* Bouton : lièvre courant sous la devise.	Vert, parements écarlate.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
M[is] de CERTAINES.	Château de Villemolin, par Corbigny (Nièvre)	1	1	5	»	»	30	30	»	»	»	[illegible]
C[te] de CHABOT.	Au parc Soubise, par Monchamps (Vendée).	1	»	8	»	»	30	30	»	»	10	[illegible]
B[on] de CHAMPCHEVRIER.	Château de Marcilly, par Château-la-Vallière (Indre-et-Loire).	1	»	2	»	»	30	30	»	»	10	[illegible]
Ernest de CHAMPIGNY.	Château de Poussignol, par Montreullon (Nièvre). . .	1	3	4	30	»	»	30	»	10	»	»
Maxime CHAMPIGNY.	Château de Chambiers, par Durtal (Maine-et-Loire). .	3	1	6	»	»	35	35	»	»	»	[illegible]
Gustave CHEVALLEREAU.	Châeaut de Boissorin. par Saint-Hermine (Vendée) .	1	»	5	»	»	30	30	»	»	10	[illegible]
René CLAYEUX.	Château des Gouttes, par Jaligny (Allier).	1	»	4	»	»	20	20	»	»	»	[illegible]
M[is] de COMPIÈGNE.	Château de La Chaise, par Soulaines (Aube).	1	1	2	»	»	20	20	»	»	»	»
De CONDAMY.	Château de Bois-l'Abbé, par Boisguillaume (Seine-Inférieure).	2	1	3	»	»	25	25	»	20	»	»
COUET (Frères).	A Château-Gontier (Mayenne).	1	1	5	30	»	»	30	»	20	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	*Où tu voudras mort certaine.* Bouton : tête de sanglier.	Bleu de roi, parements grenat, galons de vénerie.
»	»	Équipage renommé pour la qualité de ses chiens.	*Vendée.* Bouton argent avec tête de cerf encadrée dans une trompe, avec devise dans les bois.	Habit rouge, gilet et culotte ventre de biche.
»	»	»	» »	Habit rouge.
»	»	30 chiens griffons. — Équipage qui a eu une race de griffons remarquables pour le loup.	» Bouton : tête de sanglier.	Feuille morte, toque bleue avec cor de chasse.
»	»	»	*Rallye-Chambiers.* Bouton : bronze avec tête de loup argent vue de face, entourée d'une jarretière portant la devise.	Vert foncé, parements velours vert clair.
»	»	Renommé pour la beauté des chiens.	*Toujours gaiement.* Bouton : chevreuil sautant.	Habit rouge, parements verts.
10	»	»	*Les Gouttes.* Bouton : tête de chien or surmontée de deux traces de sanglier croisées avec la devise.	Bleu, retroussis rouges, gilet rouge, culotte bleue.
25	»	»	*Rallye-Champagne.* Bouton or, avec lièvre argent et devise.	Rouge vif, collet, parements et poches rouge vif, gilet blanc, culotte blanche, bottes à revers.
»	»	»	*Rallye-Picardie.* Bouton : tête de sanglier entourée d'une jarretière portant la devise.	Bleu clair, col et parements velours noir, retroussis rouges.
»	20	30 chiens race de Cossé.	» »	Rouge, collet et parements bleu foncé.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Vte Albert de CUREL.	Château de Verpillières, par Essoyes (Aube)	1	1	4	20	»	»	20	»	»	»	»
DAGUILHON-PUJOL.	Toulouse (Haute-Garonne).	»	2	»	20	»	»	20	»	»	»	»
Albert FIRMIN DIDOT.	Chât. de Chandai (Orne). .	1	2	4	35	»	»	35	»	20	»	»
Cte DU BOURG.	Chât. de la Motte-Serent, par Andouillé (Mayenne).	»	1	1	»	20	»	20	»	»	»	»
E. DU TEMPS.	Chât. de Griffier, par Beauvoir-sur-Niort (Deux-Sèvres).	1	1	2	»	»	35	35	»	»	»	35
Cte Christian d'ELVA.	Château du Ricoudet, par Laval (Mayenne).	1	1	5	39	»	»	30	»	10	»	»
De FALGUEROLLES.	Château de Ladevèze, par Puy-Laurens (Tarn) . . .	1	1	»	15	»	10	30	»	2	»	6
De FONTENAY.	Château de Fourdevaux, par Nevers (Nièvre).. . .	2	»	6	»	»	35	35	»	»	»	35
Bon Maurice GÉRARD.	Château de Maisons, par Bayeux (Calvados). . . .	1	»	»	»	30	»	30	»	»	»	»
Alexandre GIBAUD.	Le Bois-Tiffrais, par Pouzauges (Vendée)	1	»	4	20	»	»	20	»	»	»	5

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	» Bouton : couronne de vicomte.	Livrée bleue.
30	»	20 chiens Gascogne.	» Bouton : tête de loup.	Livrée verte.
»	»	35 chiens normands et Saintonge.	*Saint-Hubert aidant.* Bouton : fond d'or avec couteau de chasse et oliphant placés en croix en argent, le tout entouré de la jarretière avec la devise.	Bleu avec parements et gilets velours bleu plus foncé, culotte gris perle. Les hommes gilet galonné et gilet garance.
30	20	20 chiens harriers.	*Rallye-Mayenne.* Bouton or avec la devise.	Bleu de roi, parements vieil or.
»	»	»	» Bouton : tête de chevreuil avec devise, *Péré*, *Beauvoir*, *Rallye-Chizé*.	Tenue rouge, parements velours vert.
20	10	30 chiens griffons.	*Courre à mort.* Têtes d'animaux entourées de la devise.	Bleu, collet et revers amarante.
»	»	15 chiens Saintonge et Ariège.	*Rallye-Ramoudens.* Bouton : tête de chevreuil avec devise.	Habit rouge, gilet bleu, culotte noisette.
»	»	»	*Patience et Persévérance.* Bouton : chevreuil bondissant par-dessus la devise.	Bleu et rouge.
30	»	20 chiens beagles.	*A Gascon Normand.* Bouton or.	Livrée bleue.
10	5	20 chiens griffons.	»	»

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Mr Gosse de Gorre.	Château de Gorre, près Béthune (Pas-de-Calais)..	1	»	2	20	»	»	20	»	»	»	»
Mlle de Goulaine.	Chât. de La Grange, par La Rocheservière (Vendée) .	»	2	»	»	30	»	30	»	»	»	»
MM. le Cte et Vte de Grailly.	Chât. de Panloy, par le Port d'Envaux (Charente-Inf.).	1	1	12	»	»	35	35	»	»	20	15
Alfred Hache.	A Vierzon (Cher).	1	1	3	»	»	20	20	»	15	»	»
Bon Hainguerlot.	A Villandry (Indre-et-Loire).	1	1	3	»	»	35	36	»	»	»	[illegible]
Mis de Harembure.	Château de Harembure, par Preuilly-Yzeures (Indre-et-Loire).	2	»	6	»	»	25	25	»	»	15	
MM. Hennessy.	A Cognac (Charente). . . .	2	»	4	»	»	30	30	»	»	»	[illegible]
A. Hersart du Buron.	Château de Bois-au-Voyer, par Maure-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine)	1	1	6	»	»	30	30	»	5	»	[illegible]
Alexandre Jabet.	Château de Chamberet, par Limoges (Haute-Vienne).	2	»	3	»	»	25	25	»	»	10	[illegible]
Nathaniel Johnston.	Chât. de Beaucaillou, par Saint-Julien (Gironde) . .	1	1	2	20	»	»	20	»	»	»	[illegible]

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
20	»	20 chiens Saintonge purs. — Annoncés comme presque purs de Saintonge.	» »	Vert.
40	30	30 chiens harriers.	*La Grange.* Bouton avec la devise.	Livrée verte.
»	»	»	*Rallye Saint-Hilaire.* Bouton : tête de chevreuil avec la devise.	Vert, gilet et parements orange.
»	15	»	*Mieux vaut hache qu'épieux et dagues.* Bouton : un sanglier surmonté de deux haches en croix avec la devise.	Bleu.
»	»	»	*Vilandry.* Bouton : portant *Vilandry*.	Habit rouge, culotte blanche.
»	»	»	*Saint-Hubert et les dames.* Bouton : avec la légende et un cerf argent sur fond or la traversant.	Vert, parements amarante.
20	»	»	» »	»
»	25	»	*A moi Saint-Hubert.* Bouton : fond or, tête de renard argent avec la devise au-dessus, et au-dessous : *Bois-au-voyer.*	Livrée rouge galonnée de vénerie au col et au revers pour les hommes. Habit rouge pour les maîtres avec le bouton.
»	»		» Bouton : un loup.	Bleu foncé, doublure rouge.
20	»	20 chiens Ariège.	*Hallali Médoc.* Bouton : masque de renard au centre flanqué de deux lièvres avec la devise.	Vert, collet et parements rouges.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.
Cte de JOUSSELIN.	Château de la Beaugisière, près Fontenay-le-Comte (Vendée).	1	1	4	»	»	25	25	»	»	10
Adolphe LABADIE.	A la Chaumière, par Mios (Gironde).	1	1	2	»	20	»	20	»	»	»
De LA BORDE.	A Segré (Maine-et-Loire). .	»	1	»	»	30	»	30	»	»	»
Léopold LALANNE.	A Préchac (Gironde). . . .	2	2	3	»	»	20	20	»	»	»
Henry de LAMANDÉ.	Château du Doussay, par La Flèche (Sarthe). . . .	1	1	1	20	»	»	20	»	3	»
Henri LANIEL.	A Vimoutiers (Orne). . . .	»	3	»	20	»	»	20	»	20	»
Edgar de LASSÉE.	Château de Saint-Martin-Lars, par Usson-du-Poitou (Vienne).	1	»	4	»	»	25	25	5	»	10
J. de LAUZON.	Château de Péré-en-Forêt, par Beauvoir (Deux-Sèvres).	1	1	4	»	»	20	20	»	»	»
A. E. de LÉCLUSE-TRÉVOEDAL.	Château de Kéristum, par Audierne (Finistère) . . .	1	1	2	»	»	20	20	»	»	»
Paul LECOINTRE.	Château du Châteignier, par Bellac (Haute-Vienne). . .	1	»	5	»	»	25	25	»	»	»
Cte LE COUTEULX DE CANTELEU.	Château de Saint-Martin, par Étrépagny (Eure). . .	1	1	5	»	20	»	20	»	15	

LIEVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Cet équipage est renommé pour la qualité de ses bâtards.	» »	Tunique rouge, collet, parements et culotte bleus.
35	»	20 chiens beagles. — Équipage ravissant et excellent.	» »	»
40	»	20 chiens beagles.	» »	»
40	»	»	*Seur mes vistement.* Bouton : têtes de lièvre.	Vert.
10	»	20 chiens griffons fauves de Bretagne. — Chiens fauves de Bretagne recréés avec un croisement de la race de Cossé. — Sont très réussis.	*A tous coups l'on gagne.* »	Livrée verte à filets blancs.
»	»	20 chiens vendéens.	*Rallye-Moulins.* »	Bleu clair.
»	»	»	*Rallye-Charente.* Bouton or : tête de loup en argent.	Bleu foncé, parements et gilet velours bleu ciel, culotte velours blanc.
»	»	»	*Rallye-Chizé.* Bouton or avec tête de brocard.	Livrée rouge, parements bleus.
»	»	»	» »	»
»	»	»	» Bouton : tête de brocard gravée.	Bleu de roi.
»	»	»	*Harlou, mes beaux Vexin.* Bouton : pied de loup enveloppé d'un ceinturon avec *Vexin* au-dessus.	Bleu, collet, poches et parements velours amarante, gilet bleu galonné, culotte velours bleu.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Cte Léjeas.	Chât. d'Aiserey (Côte-d'Or).	1	»	2	»	»	20	20	»	»	»	
Lemoine.	A Dienay, par Is-sur-Tille (Côte-d'Or)	1	1	2	»	»	»	20	»	»	»	
Mis de Lespinay.	Château de la Mouée, par Chantonnay (Vendée). . .	2	»	6	»	»	30	30	»	»	»	4
Bon de Lestang de Fins.	Château de Fins (Indre). .	2	»	4	»	»	20	20	»	»	[illegible]	
Cte de Lévis Mirepoix.	Château de Chéreperrine, par Mamers (Sarthe). . .	2	»	3	»	»	30	30	»	»	[illegible]	
Charles Martenot.	A Maulnes, par Cruzy-le-Châtel (Yonne).	»	4	»	24	»	»	24	»	25	»	
Martin du Puytison.	Château du Puytison, près Limoges (Haute-Vienne).	2	1	3	»	»	20	20	5	5	»	
Henry de Mauduit.	Château de Kerbertrand, par Quimperlé (Finistère).	1	1	2	»	»	20	20	»	»	»	
Cte René des Moustiers-Mérinville.	Château de Saunat, par Bellac (Haute-Vienne). . . .	1	1	4	»	»	30	30	»	»	»	
Dr Léon Moynac.	A Bayonne (Basses-Pyrénées).	1	1	4	35	»	»	35	»	»	»	
Louis de Neuville.	Chât. de Combas, par Magnac-Bourg (Hte-Vienne).	2	»	4	»	»	25	25	10	20	»	
Officiers de Lunéville.	A Lunéville (Meurthe-et-Moselle).	1	»	1	»	28	»	28	»	»	»	

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Cet équipage prend quelques daims.	» »	Bleu clair, parements jonquille.
20	»	20 chiens beagles.	» »	Vert.
»	»	Équipage renommé pour la qualité et la beauté de ses bâtards.	» Bouton : brocard galopant.	Tunique rouge, parements verts.
»	»	»	» Bouton or : tête de chevreuil or et hommes bouton blanc, tête de chevreuil or.	Bleu, parements bleu de ciel, gilet et culotte noisette.
»	»	»	» Bouton : tête de cerf dix-cors.	Habit bleu, parements et gilet rouge.
»	»	24 chiens vendéens.	*Rallye-Maulnes et Paufol.* »	»
»	»	»	» Bouton or : loup argent.	Bleu clair, culotte havane.
»	»	»	*Rallye-Carnoët.* Bouton or.	Bleu de roi.
»	»	»	*Rallye-Brigueil.* Bouton : un lièvre, dessous comme légende : *Saunat.*	Gros bleu à la française, revers et parements orange.
40	»	35 chiens Saint-Hubert et Saintonge.	» »	Bleu.
»	»	»	*Rallye-Fayat.* Bouton : loup passant.	Bleu de roi, retroussis rouge.
.5	»	28 chiens harriers.	» Large bouton doré avec un L.	Gros bleu, col et parements amarante.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES		CHEVAUX.	CHIENS			Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
		à cheval.	à pied.		français.	anglais.	bâtards.					
Vte Henri d'Onsembray.	A Fleury-sur-Andelle (Eure).	1	1	5	»	»	35	35	»	»	30	»
Hector Orvan.	A la Brillière, par Verrières (Vienne)	1	»	»	»	»	25	25	»	»	»	20
MMme Pavin de Lafarge.	A Viviers (Ardèche)	1	1	3	»	28	»	28	»	»	»	»
Du Payrat.	Château de l'Isle-sur-Serein.	»	4	»	20	»	»	20	»	»	»	
Payraudeau.	Château des Brouzils, l'Herbergement (Vendée). . .	1	»	3	»	»	20	20	»	»	»	[illegible]
Cte Maurice de Poncins.	Les Places, par Feurs (Loire).	»	1	»	»	»	30	20	»	»	»	30
Camille de Pontfarcy.	Château de Champfleury, par Melay-du-Maine (Mayenne)..	1	»	2	»	»	20	30	»	»	»	30
Félix Potier.	A Forêt-Paré, par Moisdon-la-Rivière (Loire-Inf.) . .	1	1	6	»	»	26	26	»	25	»	»
Émile Proust.	Château Noir, par Mouliherne (Maine-et-Loire). .	1	2	»	»	»	25	25	»	»	»	12
Bon du Puynode.	Chât. des Certaux, par Angles-sur-l'Anglin (Vienne)	2	»	3	»	»	25	25	»	»	20	»
Henry Reculès.	Château de Mas-Cerise (Haute-Vienne).	1	»	3	»	»	25	25	10	5	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	Connu ponr la bonté et la beauté de ses bâtards.	*Harlou mes beaux Vexin.* Bouton : un pied de loup enveloppé de la devise.	Bleu de roi, col et parements velours amarante, gilet bleu galonné, culotte et velours bleu.
»	»	»	*Rallye-Verrière.* Bouton : tête de chevreuil.	Vert.
15	»	28 chiens harriers.	» »	Bleu marin, parements jaunes.
»	»	20 chiens griffons nivernais.	» »	»
10	10	»	» »	»
»	»	»	» Bouton pour les maîtres : or portant les armes du Marquis de Poncin. Pour les hommes : bouton blanc, tête de lièvre aux oreilles couchées.	Tenue des maîtres : vert, parements velours noir et gilet velours noir. Tenue des hommes : bleu foncé, parements rouges, culotte bleue.
»	»	»	*Bas-Maine.* Bouton argent et tête de chevreuil avec la devise.	Vert, parements et col amarante.
»	15	»	» Bouton portant : *Bretagne.*	Habit rouge, parements verts.
»	»	»	*Rallye-Monnoie.* Bouton or avec tête de renard.	Habit rouge, revers noirs.
»	»	»	*Saint-Hubert et les dames.* Bouton or, avec un cerf en argent et banderole avec la devise.	Drap vert, col et parements velours amarante.
»	»	»	» Bouton : tête de loup de face entourée d'une trompe, avec *Limousin* au-dessus.	Rouge, revers grenat.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVR…
RIOUST de LARGENTAYE.	Château de Largentaye, par Plancoët (Côtes-du-Nord).	1	1	4	»	»	30	30	»	12	»	[illegible]
De ROBINEAU.	Château de la Burlière, par Candé (Maine-et-Loire). .	1	»	5	»	»	35	35	»	»	»	[illegible]
Bon de ROCHEBOUET.	Château de Rouvoltz, par Seiches (Maine-et-Loire).	2	»	5	»	»	30	30	»	»	»	[illegible]
Edgar de ROCHEFORT.	Château du Bot, par Langon (Ille-et-Vilaine).	1	1	7	»	»	35	35	»	15	»	»
Vte de RODAYS.	Château d'Orties, par Salbris Loir-et-Cher)	2	»	4	»	»	35	35	»	»	8	[illegible]
P. du ROZIER.	Château du Petit-Jars, par la Ferté (Orne).	1	1	2	»	»	30	30	»	20	10	[illegible]
Bon de RUBLE.	A Blanquefort, par Aubiet (Gers)	2	1	3	20	»	»	20	»	»	»	»
Bon SALADIN.	Château de Bossancourt, par Jessains (Aube) . . .	2	2	2	20	»	»	20	»	0	»	»
Edmond de SAINT-SAUVEUR.	A Darbois, près Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). . .	»	1	»	»	»	20	20	»		»	»
Ernest SIMONS.	Château du Magnet, par Mers (Indre).	1	1	3	»	»	20	20	»		»	[illegible]

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	Bouton : tête de chevreuil.	Bleu de roi et parements jaunes.
»	»	Équipage possédant d'excellents chiens de chevreuil.	*Rallye-Cornuaille.* Bouton : tête de brocard avec la devise.	Bleu chasseur à cheval, revers et gilet rouge cerise, culotte velours réséda.
»	»	»	*Rouvoltz.* Bouton : tête de brocard avec la devise.	Habit rouge, parements et gilet bleu saphir, culotte gros bleu.
»	15	»	*Écoute, écoute à la tête.* Bouton : tête de renard avec la devise.	Rouge, revers amarante.
»	»	»	*Sudais.* Bouton or, pied de cerf avec devise : *Sudais.*	Vert, parements, col et revers velours amarante.
»	»	Le seul équipage possédant des chiens de sang normand avec un peu d'anglais, superbes et de grande qualité.	*Huberto semper Fidelis.* Bouton : tête de cerf entourée de la devise et dans les bois la croix or pour les maîtres, argent pour les hommes.	Bleu, parements rouges.
»	»	20 chiens Gascogne. — Cet équipage possédait autrefois les plus beaux chiens de Gascogne de race pure.	»	»
»	»	30 chiens Artois croisés pays.	»	Livrée bleue
»	»	20 chiens croisés pays.	»	»
»	»	»	Bouton : tête de chevreuil blanc sur or pour les maîtres et tout blanc pour les hommes.	Bleu-gris, parements et gilet amarante, culotte bleue.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Georges de TERROUENNE.	Chât. de Villiers, par Ménestreau-en-Villette (Loiret).	2	1	7	»	»	30	30	»	»	10	15
Vte de TERTU	Château des Routies, par Saint-Maurice-les-Charencey (Orne).......	1	2	4	»	»	25	25	10	20	»	»
Henry THONIER	Évaux (Creuse).......	1	1	3	»	20	10	30	»	10	»	»
Vte de TINGUY.	Chât. de Fresne, par Nueil-les-Aubiers(Deux-Sèvres).	»	4	2	»	20	»	20	»	»	»	»
Vte de TOCQUEVILLE.	Pavillon de la Garenne, par Vendœuvre-en-Brenne (Indre)..........	2	3	2	25	»	»	25	»	20	»	»
Cte de VALANGLART.	Chât. de Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inf.)	1	2	4	»	»	30	30	»	30	»	»
Louis VALPINÇON.	Château des Bois-Francs, par Verneuil (Eure)...	2	2	6	»	»	30	30	»	»	»	»
VARIN D'ESPENSIVAL.	A Épensival, par Givry-en-Argonne (Marne).....	»	4	»	28	»	»	28	»	12	»	
J. de VILLEMANDY DE LA MESNIÈRE.	Chât. du Gazon (Charente).	2	1	8	»	»	30	30	10	»	20	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	»	Rouge, parements bleus.
»	»	25 chiens normands.	Bouton : sanglier vieil argent.	Bleu.
»	15	»	»	Bleu, parements rouges, gilet groseille.
»	»	20 chiens otter-hounds. — Le seul équipage chassant la loutre.	»	»
10	35	25 chiens griffons fauves de Bretagne. — Ces chiens sont de la même origine que ceux de M. de Lamandé, sauf la couleur moins uniformément fauve.	Bouton : tête de sanglier.	Livrée vert et rouge.
»	»	»	Bouton : tête de loup.	Livrée bleue, parements bleus.
30	»	30 chiens petits croisés, harriers et Gascogne. — Equipage remarquable pour la chasse du lièvre et possédant des chiens charmants.	*Forez Normandie.* Bouton : lièvre courant en argent avec banderole portant la devise sur fond or.	Vert, col, parements et gilet velours oreille d'ours, culotte chamois.
15	»	08 chiens griffons nivernais croisés. — Excellents griffons d'une ancienne race maintenant perdue.	*Argonne, Argonne.* Bouton : tête de sanglier.	Livrée feuille morte.
»	»	»	*Hallali Charenté.* Bouton : tête de sanglier avec la devise.	Rouge, parements grenat.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.		CHEVREUILS.
Bon ANDRAS DE MARCY.	Château de la Belouze, près Poiseux (Nièvre).	1	1	3	16	»	»	16	»	5	»	10
Vte d'ANTHENAISE.	Château de la Jaillière, par Varades (Loire-Inf.	»	2	»	»	»	12	12	»	»	»	»
Bon d'ARIPE DE LANNE-CAUBE.	Château d'Osserain (Basses-Pyrénées)	1	1	2	18	»	»	18	»	»	»	»
P. AUDREN DE KERDREL.	Château de Roual, près Lannilis (Finistère). . . .	»	1	»	12	»	»	12	»	»	»	»
BARRAU DE MURATEL.	Château de Montagnet, par Sorèze (Tarn)..	»	1	»	14	»	»	14	»	»	»	10
L. BARRÉ.	Issoudun (Indre).	1	1	3	14	»	»	14	»	10	»	3
Bon de BASTARD.	Château de Grossouvre, par Sancoins (Cher)	»	1	»	»	18	»	18	»	»	»	»
Antonin BAYLE.	Bugeat (Corrèze).	2	»	3	»	»	12	12	5	5	»	»
J. de BELABRE.	Château du Puy-Jobert, par St-Léonard (Hte-Vienne).	1	»	3	»	»	18	18	10	10	»	»
Jean-Basile BOUGER-COT.	Chât. de Missery, par Mont-Saint-Jean (Côte-d'Or). .	»	2	»	15	»	»	15	»	»	»	»
De LA BRUNIÈRE.	A Beaulieu, par Mothe-Achard (Vendée).	»	2	1	15	»	»	15	»	»	»	5
Gustave CHANIER.	Au Plaix, près Moussac, par Chantelle (Allier).	»	2	»	12	»	»	12	»	»	»	»
Albert CLAYEUX.	Château de Coulon, par Jaligny (Allier).	2	1	4	»	»	15	15	5	»	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	16 chiens griffons vendéens-nivernais.	» Un sanglier courant.	Habit et retroussis rouges, gilet rouge, culotte verte ou jaune.
25	»	»	» Tête de lièvre.	Habit vert uni, gilet rouge.
30	50	18 chiens vendéens croisés Artois.	» »	»
25	6	12 chiens gascons-saintongeois.	» »	»
12	2	14 chiens saintongeois-gascons.	» »	»
»	»	14 chiens griffons vendéens-nivernais.	» »	»
»	»	»	» »	»
20	»	»	» »	Marron.
»	»	»	» Fond or, loup en relief en argent.	Bleu de roi.
»	»	»	» »	»
10	»	15 chiens griffons.	» »	»
20	»	12 chiens griffons.	» »	»
30	5	»	*Rallye-Misère.* »	Livrée bleue.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Charles CLUTELLE.	La Chaboissière, près Poitiers (Vienne).	2	1	3	»	»	15	15	5	5	10	
CONDANNE (Frères).	A Amon (Landes)	»	1	»	12	»	»	12	»	»	»	»
P. CORNARD.	La Prévière, près Pouancé (Maine-et-Loire).	»	1	»	»	»	12	12	»	»	»	»
Georges CORNEAU.	Château de Sautou, par Donchery (Ardennes) . .	1	3	1	12	»	»	12	»	20	»	»
De COULONGES.	Chât. de Bois-Grollier, par Suettes (Maine-et-Loire).	1	2	2	15	»	»	15	»	»	»	»
Amédée DASSY.	A Meaux (Seine-et-Marne).	1	»	»	12	»	»	12	»	15	»	»
DAUBERTAU - DESMOULINS.	A Montmarault (Allier). . .	1	1	2	»	»	16	16	»	»	»	»
DELORME.	A Sainte-Croix (Ain)	»	2	»	12	»	»	12	»	5	»	»
Alcide DORVAN.	Château de la Planchette, près le Blanc (Indre) . . .	1	»	4	»	»	16	16	5	[illegible]	»	20
Charles DOTTIN.	A Oissy, par Molliens (Somme).	1	»	2	»	»	15	15	»	»	»	»
Ferdinand DRUON.	Château de Meyrac, canton d'Arudy (Bses-Pyrénées).	»	2	»	12	»	»	12	»	»	»	5

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	»	*Taïaut-Rallye.* La devise sur le bouton.	Vert.
35	»	»	»	»
»	»	»	»	Habit rouge.
»	»	12 chiens mâtins.	»	Velours brun.
25	15	15 chiens race de Cossé. — Les chiens griffons de Cossé proviennent d'un croisement fait au commencement de ce siècle entre des griffons de Vendée et une chienne de berger. — Ces chiens ont eu une grande réputation. — Ils sont vifs, perçants, et ont beaucoup de dispositions au change.	*Anjou.* Tête de lièvre avec la devise.	Livrée bleue.
»	»	»	»	»
»	»	»	»	»
10	»	»	Bouton blanc.	Livrée verte.
»	»	»	*Rallye-Verrière.* Tête de chevreuil.	Vert sur vert.
18	»	»	»	»
»	»	12 chiens landais croisés Saintonge.	»	»

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Maxime Dubray (fils).	A Saint-Gautier (Indre) . .	»	1	2	»	»	15	15	»	»	»	»
Justin Dupaya.	A Montfort-en-Chalosse (Landes).	»	2	»	12	»	»	12	»	»	»	»
Vte Christian de Failly.	Château de Bourberouge, par Mortain (Manche) . .	»	1	»	10	»	»	10	5	5	»	»
J. de Felcourt.	Château de Maisons, par Loisy-sur-Marne (Marne)	»	3	»	14	»	»	14	»	»	»	»
Albert de Foucault.	Au Béquet, à Tournebu (Calvados)	1	1	3	»	»	12	12	»	6	6	6
Joseph Fourcade-Marès.	Château d'Albarède, par Guitalens (Tarn)	»	2	»	12	»	»	12	»	»	»	»
Fressinaud.	Nouhand, par Bourganeuf (Creuse)	1	2	2	14	»	»	14	5	5	»	5
Germeuil-Mazeaud.	A St-Yrieix (Haute-Vienne).	»	1	2	»	»	10	10	4	6	»	»
Paul Gervais.	Château du Rosoy, par Acy-en-Multien (Oise).	1	1	4	»	15	»	15	»	»	»	»
Léon Gillaizeau.	A Avrillé, par Talmont (Vendée)	»	1	»	15	»	»	15	»	»	»	5
G. Gourdan de Fromentel.	Château de Bouhans, par Autrey (Haute-Saône).. .	1	1	2	15	»	»	15	»	»	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
20	»	»	» »	»
30	10	12 chiens briquets landais.	» »	»
»	20	»	» »	»
»	»	14 chiens roquets.	» »	»
20	»	»	*Pro Patria et non Republica.* Argent avec têtes de lièvre et sanglier.	Bleu.
»	6	12 chiens Ariège.	» »	»
30	»	14 chiens race Beaune limousin. — La race limousine de Beaune est la race des chiens de M. de l'Hermitre, c'est-à-dire de l'ancienne race de Cérès.	» »	»
»	20	»	*Limousin.* Tête de loup encadrée dans une trompe avec la devise.	Habit rouge.
»	»	15 chiens harriers.	*Rallye-Lepus.* Tête de lièvre avec la devise passant à travers les oreilles.	Livrée puce, parements orange.
10	5	15 chiens griffons.	» »	»
»	»	15 chiens porcelaine. — Ces chiens sont annoncés de la race de porcelaine (la race du docteur Coillot).	*Toujours droit.* »	»

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Sylvain Grégoire.	A Landes, par Saint-Gautier (Indre)	»	1	»	10	»	»	10	»	»	»	
Vte de Grente.	Château de Glos-sur-Risle, par Montfort (Eure) . . .	»	1	»	»	»	14	14	»	»	»	
Émile Gridel.	A Baccarat (Meurthe-et-Moselle)	»	5	»	15	»	»	15	»	60	»	»
Vte de la Gueronnière.	Les Granges, près Confolens (Charente).	1	»	3	10	»	»	10	»	»	»	»
Edmond Guichard.	Aux Ages, par Availles-Limousin (Vienne). . . .	1	»	3	»	»	12	12	12	»	»	7
Désiré Hauchard.	A Appeville-Annebault, par Montfort (Eure)	»	1	»	19	»	»	19	»	10	»	»
Léon Hiard.	A Mugron (Landes)	»	3	»	12	»	»	12	»	»	»	»
Gabriel Hopsore.	A Tricqueville (Eure). . . .	»	2	»	16	»	6	»	»	»	»	»
René Jacob.	A Époisses (Côte-d'Or) . .	»	1	3	»	»	15	15	»	20	»	15
Émile Jacquault.	Château de Landonnière, par Gençais (Vienne).. .	1	1	4	15	»	18	18	10	»	»	»
Julien Jordanet.	A Lafrançaise (Tarn-et-Garonne).	»	1	»	10	»	»	10	»	»	»	»
A. de La Cour.	Château de Montheron (Meuse).	»	1	»	10	»	»	10	»	»	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES	LIVRÉES.
»	»	»	»	»
»	»	»	»	»
»	»	15 chiens mâtins bâtards. — Mâtins croisés courants. — Équipage très connu pour le sanglier.	»	»
20	»	10 chiens griffons.	Un lièvre sur le bouton.	Livrée noire et jaune.
»	»	Le loup exclusivement (un des seuls équipages annoncés ne chassant guère que le loup).	»	»
20	»	Normands croisés poitevins tout à fait français.	»	»
20	20	12 chiens griffons.	»	»
20	»	16 chiens artésiens. — Très beaux chiens d'Artois de l'ancienne race.	»	»
»	»	»	»	»
30	10	»	»	»
15	»	»	»	»
»	»	»	»	»

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVRI
De LAMARTRAYE.	A Fontenay-sur-Eure (Eure-et-Loir)	»	1	»	10	»	»	10	»	»	»	»
LANDARD.	A Castillon-sur-Dordogne (Gironde)	3	2	5	12	»	»	12	1	»	»	»
Vte de LANGLE.	Château de Pennelé, près Morlaix (Finistère)	»	1	»	15	»	»	15	»	»	1	»
LAPORTE.	A Beaume, par Montmarault (Allier)	»	1	»	10	»	»	10	»	»	»	»
Albert LARCHER.	Villa du Puison, par Nouvion (Somme)	1	»	2	»	12	»	12	»	»	»	»
Alfred LARÉE.	Château de Saint-Guiraud, par Saramon (Gers)	»	1	»	12	»	»	12	»	»	»	»
Cte de LA ROCHE-AYMON.	Chât. de Mainsat (Creuse)	»	1	»	»	15	»	15	»	»	»	»
Cte de LA ROQUE-ORDAN.	A Laroque-Ordan, par Auch (Gers)	1	1	3	18	»	»	18	»	»	»	»
Fernand LAVAL.	Château de Miraval, par Castres (Tarn)	»	1	»	14	»	»	14	»	»	»	»
Le CHEVALIER de LAVENNE DE SICHAMPS.	A la Motte, par Billy-sur-Oisy (Nièvre)	1	1	2	»	»	15	15	»	12	»	12

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
20	10	10 chiens Artois. — Ces chiens sont déclarés d'Artois à poil dur. — Race inconnue.	» Bouton jaune.	Livrée bleue.
80	15	12 chiens Saintonge et Gascogne. — Chiens de petite taille croisés Saintonge et Gascogne.	*Il faut hurler avec les loups.* Tête de loup avec la devise.	Livrée vert émeraude, galons de vénerie.
»	»	15 chiens griffons.	» »	»
»	»	10 chiens griffons.	» »	»
20	»	»	» »	»
»	»	12 chiens Gascogne. — Chiens blancs de Gascogne.	» »	»
20	»	»	» Bronzé avec tête de lièvre.	Livrée verte.
25	»	18 chiens gascons et Ariège.	*Rallye-Gascogne.* Tête de lièvre avec deux pattes croisées.	Livrée bleue, parements velours bleu, culotte bleue, gilet chamois.
40	»	14 chiens gascons-saintongeois. — Ces chiens sont issus de Gascons et de Saintongeois des meilleures origines. — Quelques Ariégeois dans le nombre.	» »	»
»	»	»	» L. S.	Bleu de roi.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Émile LEBLANC-LABORDE.	A Boisjardin, par Donzy (Nièvre)	1	1	3	12	»	»	12	»	»	»	
S. LEVASSEUR.	A Sainte-Beuve-Épinay, (Seine-Inférieure).	1	2	2	15	»	»	15	»	40	»	
Dr LEVROY.	A Arpenans, par Lure (Hte-Saône).	»	1	»	12	»	»	12	»	»	»	
G. LIGERET.	A Nuits (Côte-d'Or)	»	3	»	15	»	»	15	»	»	»	
Albert LUNG.	Chât. de Moussey (Vosges).	1	»	1	14	»	»	14	»	20	2	4
Raoul de MAICHIN.	Chât. de Vernon, La Ville-Dieu-du-Clain (Vienne). .	1	1	4	»	»	18	18	»	»	»	
L. MARTIN.	A la Loupe (Eure-et-Loire).	1	»	2	11	»	»	11	»	30	»	
Étienne de LA MAUFREYIÈRE.	Château de Tousnelaye, par Neuil-les-Aubiers (Deux-Sèvres).	2	1	4	»	18	»	18	»	»	»	
MÉNAGER (Notaire).	A la Bouxière (Ille-et-Vilaine)	»	2	»	12	»	»	12	»	10	»	
Constant MEUNIER.	A la Combe, par Château-d'Olonne (Vendée)	»	1	»	13	»	»	13	»	»	»	
Cte de MONTFERRÉ.	Chât. du Gué-des-Pierres, par Evron (Mayenne). . .	»	2	2	»	18	»	18	»	»	»	

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	12 chiens griffons nivernais.	»	»
»	»	15 chiens vendéens.	»	»
40	»	12 chiens porcelaine. — Ces chiens sont annoncés de la jolie race du docteur Coillot.	»	»
»	»	»	»	
»	15	14 chiens mâtins bâtardés.	»	»
57	»	Bâtards tricolores de petite taille, très connus des veneurs pour leurs qualités. — Doivent avoir encore un peu de sang Cérès.	*Rallye-Lepus.* Bouton doré, avec un lièvre courant.	Habit bleu, parements orange.
»	»	11 chiens griffons vendéens.	*Pour bien faire par-ci, par-là, partout.*	»
24	»	»	»	Livrée bleue.
10	10	12 chiens saintongeois et poitevins.	»	»
15	9	13 chiens griffons vendéens.	»	»
20	6	»	Un lièvre passant.	Vert, parements amarante, gilet amarante.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES		CHEVAUX.	CHIENS			Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
		à cheval.	à pied.		français.	anglais.	bâtards.					
Henri Morel.	»	»	»	»	18	»	»	18	»	40	»	»
Léon Morin.	A le Bo (Calvados).	2	2	2	14	»	»	14	»	12	»	»
Bon de Nexon.	A Nexon (Haute-Vienne). .	1	1	4	»	»	18	18	5	5	»	5
X. de la Perraudière.	Château de la Bréhonnière, par Cossé-le-Vivier (Mayenne).	1	1	2	16	»	»	16	»	»	»	»
Marc Picaut.	Argenton-sur-Creuse (Indre)	»	»	2	12	»	»	12	»	»	»	»
Cléophas Picon.	A Mizérieux (Loire)	2	1	2	10	5	»	10	5	5	»	»
Ch. Poncelet.	A Amont (Ardennes). . . .	»	1	»	»	16	»	16	»	»	»	10
Porriquet.	A Bar-le-Duc (Meuse) . . .	»	3	»	17	»	»	17	»	»	»	»
Louis du Portal.	A Lafemade, par Montauban (Tarn-et-Garonne). .	»	1	»	14	»	»	14	»	»	»	»
De Poulpiquet.	Château de Tréfry-Queménéven (Finistère). . .	»	2	1	»	»	10	10	5	5	»	5
Louis Pourtier.	A Miramont.	1	1	2	10	»	»	10	»	10	»	»
Mis de Pracomtal.	A Châtillon-en-Bazois (Nièvre)	4	3	4	»	»	18	18	»	»	»	»
E. Querrière.	A Argences (Calvados). . .	1	2	2	»	»	14	14	»	»	»	»

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
»	»	18 chiens mâtins.	» »	»
»	18	»	» Bouton avec tête de loup.	Habit gros bleu galonné de vénerie.
10	»	»	» Loup en argent hurlant.	Livrée bleue.
15	»	16 chiens griffons.	» »	»
»	»	12 chiens griffons vendéens-nivernais.	» Bouton : M. P.	Livrée bleu de roi.
»	10	10 chiens griffons de Vendée.	*Le Forez.* Blanc argent.	Livrée blanc et jaune.
40	»	»	» »	»
»	»	17 chiens saintongeois.	» »	»
20	»	14 chiens gascons Saintonge.	» »	»
»	5	»	» »	»
20	10	10 chiens gascons.	» »	»
»	»	»	» »	Livrée rouge.
»	»	»	» »	Livrée bleue.

NOMS.	ADRESSES.	HOMMES à cheval.	HOMMES à pied.	CHEVAUX.	CHIENS français.	CHIENS anglais.	CHIENS bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.
Joseph REIGNEAUD.	Château des Guérauds, par Dompierre (Allier).....	2	1	3	»	»	»	15	»	»	»	
RIANT-LAMOTTE.	Château de Coulombières, par Bourbon-l'Archambault (Allier).......	»	1	»	12	»	»	12	»	»	»	»
Paul RIVES.	A Château-Valet, par Saint-Aulaye (Dordogne)....	2	1	5	»	»	»	15	5	10	»	»
Germain ROUS.	Château de Flenayros, par Saint-Antoine (Tarn-et-Garonne).........	»	1	»	15	»	»	15	»	»	»	
Camille SAILLARD.	A Bar-sur-Seine (Aube) . .	1	4	2	10	»	»	10	»	30	»	
Gabriel de SAINT-VULFRAN.	A Brestot, par Routot (Eure)...........	»	2	»	14	»	»	»	»	»	»	
MM. SAMUEL, GARNIER et GOUTTE.	A Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire).........	»	2	3	12	»	»	12	»	»	»	
Émile SCHWOB.	A Héricourt (Haute-Saône).	»	2	4	12	»	»	12	»	6	»	
THEROUANNE.	A Montplaisir-les-Outrebois, par Doullens (Somme).............	»	2	»	10	»	»	10	»	»	»	
VALAI-CALLEU.	A Préchac (Gironde)	6	»	7	16	»	»	16	»	»	»	
Ch. du VIGNAUD.	Chât. de Monteil, par Saint-Junien (Haute-Vienne). .	2	»	3	»	»	12	12	5	»	»	

LIÈVRES.	RENARDS.	OBSERVATIONS.	BOUTONS ET DEVISES.	LIVRÉES.
35	»	»	» Bouton argent, lièvre en relief.	Livrée bleu chasseur.
10	10	12 chiens briquets griffons.	*Gaiement.* Bouton d'or.	Livrée cul de bouteille.
»	»	»	*Quand même.* Bouton : tête de sanglier.	Habit vert, parements v[illegible]lets.
35	»	15 chiens gascons-ariégeois.	» »	»
»	»	»	» »	»
15	»	14 chiens artois artésiens. — Très jolis artésiens.	» »	Livrée bleue.
5	5	12 chiens Saintonge.	*Sans Souci.* Bouton cuivre.	Livrée bleu foncé.
30	12	12 chiens porcelaine.	» »	»
12	»	10 chiens artois artésiens.	» »	»
40	15	16 chiens briquets gascons.	» »	Livrée grise galonnée d'[illegible]gent.
»	5	»	» Bouton avec tête de loup.	Livrée bleue.

	NOMBRE d'équipages.	HOMMES. à cheval.	HOMMES. à pied.	CHEVAUX.	CHIENS. français.	CHIENS. anglais.	CHIENS. bâtards.	Total.	LOUPS.	SANGLIERS.	CERFS.	CHEVREUILS.	LIÈVRES.	RENARDS.	LOUTRES.
De 80 à 100.	15	50	39	182	.	560	800	1360	.	205	248	.	.	.	.
De 40 à 80.	58	118	87	385	360	305	1282	1947	19	660	681	345	40	20	.
De 20 à 40.	105	120	103	360	504	306	1931	2741	94	492	302	832	685	182	30
De 10 à 20.	92	62	118	136	792	169	463	1424	123	385	18	202	1003	302	.
	270	350	347	1063	1656	1340	4476	7472	236	1742	1249	1379	1818	504	30
	1	1	1	2	.	.	30	30	.	.	5	25	.	.	.
	271	351	348	1064	.	1340	4506	7502	.	.	1254	1404	.	.	.

Ce qui fait environ une moyenne de 26 animaux par équipage.

TABLE

---

18 294 — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.





